











AVANTURES

D E

TELEMAQUE

FILS D'ULYSSE.

Ou , suite du quatrième Livre
de l'Odyssée d'Homere.

Derniere Edition plus ample & plus
exacte que les précédentes.

TOME I.



A LA HAYE,

Chez ADRIEN MOTTEUS, près la Cour,
à la Librairie Françoisse.

M. DCC. XII.



A U L E C T E U R.

L'Empressement que le Public a marqué pour le commencement de cet Ouvrage, m'en a fait chercher le reste avec soin, & je puis dire avec succès, puisque cette impression a été faite sur une Copie sans lacunes, tres-differente de celles qui sont entre les mains de quelques particuliers. L'Ouvrage est presentement complet & entier, tel que l'a fait son illustre Auteur, dont la beauté & le tour des pensées ne peuvent être remplacées que par luy-même. Il est d'ailleurs inutile de faire l'éloge de ce Livre : le Public en connoît le merite, & si le commencement lui a tant plû, il sera charmé du rede, & me sçaura gré de mes soins.

On a trouvé à propos de diviser cet Ouvrage en seize Livres, pour reposer le Lecteur, & pour plus grande commodité, on a mis avant chaque Livre un Sommaire ou Argument.

PQ

1795

.T5

1712



P R E F A C E.

LES *Avantures de Telemaque* ont mérité il y a long-temps l'applaudissement de toutes les personnes de bon goût : & quoi qu'on en ait fait en moins d'un an plus de vingt Editions différentes , on peut dire néanmoins qu'il n'y en a point encore en assez pour contenter l'avidité du public, qui ne peut se rassasier de la lecture d'un Livre si utile & si agréable. D'ailleurs l'empressement que les Imprimeurs ont témoigné pour satisfaire les curieux, fait qu'ils ont tellement précipité les Editions , qu'à peine en trouve-t-on une correcte & digne d'un Ouvrage aussi excellent que celui-ci : c'est ce qui a fait entreprendre cette nouvelle Edition, qu'on trouvera sans doute beaucoup plus parfaite que les précédentes. Il seroit à souhaiter que Mr. de Cambrai eût voulu lui-même prendre soin de l'Edition de son Livre. Sa modestie, & peut-être la crainte de déplaire à des Puissances , à qui il a eû le malheur de devenir suspect , l'en ont empêché jusques ici. Mais autant qu'il a marqué d'indifférence pour le succès de son Livre, autant le Public a témoigné d'ardeur pour le faire valoir , & il

P R E F A C E.

ne faut pas s'en étonner, les agrémens infinis qui y sont répandus, & qui servent à rehausser le prix de la *Morale* la plus pure qu'on puisse imaginer, l'ordre & l'économie de tout l'ouvrage, l'expression noble & vive, la narration agreable & aisée, la variété, l'abondance, le sçavoir bien ménagé; en un mot le mérite de l'Auteur, déjà connu d'ailleurs, & enfin son malheur, dont presque personne ne l'a jugé digne; tout cela produit cette multitude de suffrages & d'approbations qu'on s'est empressé de donner aux *Avantures de Telemaque*. Plusieurs personnes même ont été ravies de trouver cette occasion de vanger Mr. de Cambrai de la persécution qu'on lui a suscitée.

Tout le monde sçait qu'il a été le *Martyr* de la *Theologie Mystique*, qu'il a défendue dans son *Livre des Maximes*. L'histoire en est longue, & demanderoit un éclaircissement fort ample; mais les bornes que je me suis prescrites dans cette *Préface*, ne me permettent pas de m'étendre beaucoup.

Je dirai donc en peu de mots, que Mr. de Cambrai, tout grand esprit qu'il est, s'est mis dans la tête le dessein de soutenir l'amour pur & désintéressé, tel que plusieurs *Contemplatifs* l'ont enseigné, & tel qu'il ne subsiste que dans l'imagination échauffée de quelques dévots de profession, qui croient par-là se sequestrer du reste du monde, & qui regardent les autres

P R E F A C E.

hommes comme des mercenaires, qui marchant le Paradis avec Dieu, & qui ne le servent qu'en vûë de la récompense.

Cette idée, sans doute, est belle & digne de la grandeur de Dieu, qui merite d'être servi pour lui-même, sans aucune vûë d'innterêt. C'est dommage que la nature de l'homme soit trop faible pour atteindre à une si haute perfection, & que l'amour propre soit toujours la base & le motif de toutes nos vertus. Toutefois plusieurs Mystiques approuvez de l'Eglise Romaine ont enseigné ces mêmes Maximes, & sont encore allés plus loin que Mr. de Cambrai, comme la plupart en conviennent, & comme il me seroit fort aisé de le démontrer. C'est néanmoins sur cette doctrine qu'on a intenté le procès à Mr. de Cambrai. Je ne prétends point ici rapporter toutes les persecutions qu'on lui a suscitées, le Public en a été informé, & lui a rendu justice.

Personne n'ignore que Mr. de Meaux, autrefois son ami intime, a été le plus passionné de ses ennemis, qu'il s'est servi contre lui de l'autorité du Roi, & du zele que ce grand Prince témoigne pour la Religion; qu'il a engagé plusieurs Prelats dans sa querelle, qu'il a soulevé une partie de la Sorbonne, qu'il a répandu plusieurs Libelles pour ternir la réputation de son ancien ami; & qu'enfin toutes ces démarches, où il a paru beaucoup de passion & d'emportement, ont plutôt fait voir le grand credit de Mr. de Meaux, que la justice de sa cause.

P R E F A C E.

Mais, dira-t-on, quelles sont les raisons qui ont si fort animé Mr. de Meaux contre son confrere & son ami, d'où a pû proceder un zele si amer ? L'interêt de la Religion n'inspire point tant d'injures, tant d'intrigues, ni de cabales, sur tout contre un homme qui ne respire que la paix, qui ne demande que la justice & la raison, qui offre de se soumettre à un Tribunal legitime, qui s'y soumet sans reserve, & qui donne l'exemple d'une parfaite obéissance. Avouons-le franchement, & rendons gloire à la verité. Mr. de Meaux avoit pour animer son zele d'autres motifs que ceux de la Religion. Il ne m'appartient pas de sonder les cœurs, mais puisque Mr. de Meaux s'est donné cette licence à l'égard de Mr. de Cambrai, il nous permettra d'en user de même à son égard. C'est lui qui nous en a donné l'exemple, & nous tâcherons de le suivre. Mais comme nous n'avons pas cet heureux talent qu'il a pour répandre des injures, nous nous dispenserons de l'imiter en ce point. Voici donc ce que quelques-uns, qui paroissent avoir mieux démêlé la verité, ont pensé de toute cette affaire, qui a fait tant de bruit dans le monde, & dont peu de gens ont pénétré les veritables motifs.

Mr. de Meaux a recherché avec empressement la Charge de premier Aumônier de Madame la Duchesse de Bourgogne. Mr. de Cambrai a paru aussi la souhaiter, mais sans faire de bragues pour l'obtenir, & sans autre appui

P R E F A C E.

que son seul mérite. Le credit de Mr. de Meaux l'a emporté, il a eu la victoire entiere, mais il ne s'en est pas contenté, Mr. de Cambrai a cessé d'être son ami dès qu'il est devenu son rival, un concurrent d'un tel mérite est toujours à craindre, quelque malheureux qu'il soit. Voilà, si je ne me trompe, le nœud fatal : mais poussons encore plus loin nôtre recherche. Mr. de Cambrai en recevant l' Archevêché que le Roi lui a donné, se démit d'une Abbaye considerable, disant que le revenu de l' Archevêché de Cambrai lui suffisoit. Cet exemple de desintéressement, digne sans doute d'être admiré, condamnoit tacitement la conduite de Mr. de Meaux, qui possède seul plusieurs Benefices, & dont l'ambition n'est pas encore satisfaite. Ainsi ce n'étoit plus selon lui une action ni belle ni indifferente. D'ailleurs la reputation d'esprit, de sçavoir & de vertu, que Mr. de Cambrai s'est acquise, offusquoit en quelque façon la gloire de Mr. de Meaux, qui depuis long temps étoit l'Oracle des Prélats de France, & qui ne vouloit pas déchoir de cet honneur.

Ces raisons le rendoient son ennemi secret, mais elles ne lui permettoient pas encore de paroître, il falloit des pretextes specieux pour autoriser sa passion, & pour ne pas perdre sa reputation, en voulant détruire celle d'un autre. Le Livre des Maximes lui a fourni tout ce qu'il souhaitoit, il y a vu ou a crû y voir des consequences dangereuses. La bonne intention

P R E F A C E.

de l' Auteur n'a pû l'excuser, sa droiture, sa soumission, & toutes ses autres vertus n'ont pû arrêter le torrent d'injures qui étoit tout pret à se répandre, ce zele amer s'est fait sentir, & a ébloui les simples. Les idées de perfection que Mr. de Cambrai a voulu donner dans son Livre n'ont été que des chimeres & des heresies, son nom dans les écrits de Mr. de Meaux, s'est trouvé accompagné des épithetes les plus odieuses, & comme sa conduite ne donnoit pas de prise, on a voulu le confondre avec Madame Guyon, & mettre un homme si sage dans les interêts d'une femme extravagante, il est devenu le Montan de la nouvelle Priscille. En un mot, il n'y a point de voyes dont on ne se soit servi pour le rendre criminel. On a remué Ciel & Terre contre lui. Pendant ce temps de troubles & de persecutions, Mr. de Cambrai a conservé dans son cœur la paix & la tranquillité, & comme s'il eût été insensible aux injures & aux cabales qu'on faisoit contre lui, il ne répondoit qu'avec une moderation capable de desarmer toute la colere de ses ennemis. La force n'a paru que dans ses raisons & dans la victoire qu'il a remportée sur lui-même; aussi a-t-il gagné les suffrages de toutes les personnes desintéressées, & malgré la condamnation de Rome, il a esté justifié dans tous les cœurs.

Chacun sçait que les intrigues de ses adversaires ont eu l'ascendant sur ses raisons, cela n'a pas empêché qu'il n'ait obéi aveuglément. Il

P R E F A C E.

n'a pas plutôt scû l'arrêt prononcé contre lui, qu'il s'est soumis sans aucune restriction ; il a lui-même condamné son Livre, sans chercher ni prétexte ni excuse pour le défendre. On voit dans l'Histoire de l'Eglise beaucoup de Saints & de grands Prélats qui sont tombez dans l'erreur, mais on n'en voit aucun qui ait fait paroître une soumission si parfaite, & je l'ose dire, qui se soit défendu avec tant de force & de moderation.

Tout le monde a loüé Mr. de Cambrai de sa soumission, je ne vois que Mr. Jurieu qui l'ait blâmé d'avoir procuré la paix de l'Eglise par une obéissance sans reserve, & qui ait traité de bassesse le courage qu'il a témoigné à se vaincre lui-même. Ce Ministre n'attribuë la soumission de Mr. de Cambrai qu'à l'interêt & qu'aux motifs les plus indignes d'un honnête homme, en quoi il fait assez connoître le fonds de son ame, & les raisons qui le feroient agir en pareille occasion. Mais laissons-là ce Ministre s'applaudir de son erreur, & reprenons nôtre histoire.

Il n'y a personne jusqu'ici qui ne juge que Mr. de Meaux doit être content de la soumission de son adversaire : en effet, si ce Prélat ne cherche que l'avantage de l'Eglise, le voilà satisfait ; Rome a parlé, tout cede, son adversaire donne le premier l'exemple d'obéissance. La charité demande qu'on oublie le passé, qu'on louë hautement la conduite d'un ennemi si sage, si l'on peut traiter d'ennemi un homme qui ne cherche, &

P R E F A C E.

qui ne veut que la vérité. Cependant Mr. de Meaux vient encore à la charge, & attaque un homme qui ne se défend plus : il a réveillé tout nouvellement cette affaire dans l'Assemblée du Clergé de France qui s'est tenue à saint Germain en Laye, & a voulu qu'on travaillât à la révision du procès, qu'on en fit une ample Histoire pour justifier son zèle à la postérité, & pour immortaliser sa gloire, en humiliant son adversaire qu'il ne croit pas encore assez abbatu. C'est en vain que l'Evêque de Rennes appuyé de plusieurs de ses Confreres lui a représenté en pleine Assemblée qu'on ne devoit plus se souvenir de l'affaire de Mr. de Cambrai que pour admirer son obéissance & sa soumission, Mr. de Meaux n'a pas laissé de poursuivre, & dans un des Bureaux à la tête duquel ce Prélat s'est mis, on a fait de nouveau le procès à M. de Cambrai.

Une si cruelle persécution n'a point fait changer de conduite à Mr. de Cambrai, il n'a opposé que la moderation à tout cet emportement : mais il y auroit sujet de craindre que le Public qui rend volontiers justice, & qui s'irrite contre la faveur dont on abuse, ne s'élevât enfin pour un illustre malheureux. Je croi même que Mr. de Meaux, pour sa propre réputation, auroit bien fait de prendre le parti d'admirer avec tout le monde la sagesse d'un Prélat si soumis, & qui s'est acquis plus de réputation par son malheur, que lui-même par sa victoire.

P R E F A C E.

Tout ce recit ne tend point à faire croire qu'on ait eu tort de condamner la doctrine de Mr. de Cambrai. A Dieu ne plaise qu'on s'oppose à un jugement aussi autentique que celui de la Cour de Rome : Mr. de Cambray s'y est soumis, & il a bien fait, les vûës profanes qu'on peut avoir eûës n'empêchent pas que le jugement ne soit équitable. On a pretendu seulement montrer la violence & l'injustice du procedé de quelques particuliers à son égard, qui le poursuivoient à toute outrance, lorsqu'il ne respiroit que la paix, & qu'il offroit de se soumettre sans restriction. Voilà sur quoi le Public condamne ses adversaires & admire sa conduite, qui ne s'est jamais démentie.

Il y a encore une chose sur laquelle Mr. de Cambrai peut se plaindre avec raison: c'est que n'ayant rien avancé que sur la foi de tous les Mystiques les plus approuvez, de saint François de Sales, entr'autres de sainte Therese, du bienheureux Jean de la Croix, de Balthazar Alvarez, &c. on n'a pourtant pas voulu les confondre avec lui, quoiqu'il ait été plus modéré qu'eux; c'est vouloir que sa doctrine subsiste encore dans les Livres de ces Auteurs, quoiqu'elle soit condamnée dans le sien. Mais avouons-le franchement, le malheur de Mr. de Cambrai vient d'avoir tiré cette doctrine de l'obscurité mystérieuse où elle étoit enfermée. Il l'a mise au grand jour, il a, pour ainsi dire, levé le voile qui la couvroit, & avec beaucoup

P R E F A C E.

de netteté & de précision, il l'a montrée telle qu'elle étoit alors développée du galimatias qui l'environnoit, elle a paru toute nouvelle; & voilà en quoi Mr. de Cambrai a choqué les esprits; il a parlé trop nettement pour des gens qui veulent être trompez; il a dissipé ces nuages qu'on avoit si long-temps respectez, la lumière les a éblouis, & ils ont condamné dans lui ce qu'ils ont approuvé dans les autres.

Mais c'est assez parler sur cette affaire, revenons à *Telemaque*. Ce nouvel ouvrage de Mr. de Cambrai n'a pas vu le jour du consentement de son Auteur. Il ne l'avoit composé que pour l'instruction de Monseigneur le Duc de Bourgogne, à qui il vouloit inspirer des sentimens nobles & desintéressez. Il se croyoit assez recompensé de son travail par le fruit qu'il en esperoit, & par l'avantage que tous les peuples en recevroient un jour, si ces maximes étoient suivies. Mais le bonheur a voulu que le Public ait profité malgré lui de la lecture d'un si excellent Livre. Un Valet dont il s'étoit servi pour écrire l'ouvrage, à mesure qu'il le composoit, en fit une double copie, & depuis étant sorti de chez Mr. de Cambrai pour des raisons que je n'ai pas sçûes, profita du manuscrit qu'il avoit, & le vendit à un Libraire de Paris. Ainsi Mr. de Cambrai a vu tout à coup son Livre qu'il croyoit bien enfermé dans sa cassette, courir toute la France, & ensuite tous les Païs étrangers. Le Public l'a reçu avec applaudis-

P R E F A C E.

sement, & malgré le dégoût de quelques Critiques, l'a mis au dessus des plus beaux ouvrages qui aient paru depuis long-temps.

Je ne pretends pas ici justifier Telemaque contre les dégoûts injustes de quelques censeurs; le Public le justifie assez, & par l'estime qu'il fait du Livre, & par le mépris qu'il témoigne pour la Critique. Ces Auteurs se décrient eux-mêmes en voulant se retirer de l'obscurité où leur peu de mérite les a réduits malgré eux: en effet leur plume seroit à jamais ignorée, s'ils n'avoient eu la hardiesse de se faire un si noble adversaire. Ce sont proprement des Pygmées qui attaquent un Hercule.

Un de ces Auteurs qui a fait imprimer sa Critique en Hollande, n'a donné au Public qu'un tissu de mauvaises plaisanteries, en quoi il est tres-abondant; car il trouve moyen d'en debiter tous les mois contre tout ce qu'il y a de plus grand dans l'Europe. Je trouve Mr. de Cambrai bien-heureux d'être mis en si bonne compagnie, & de n'avoir pas l'approbation d'un si foible Ecrivain, puisque pour la meriter il faudroit renoncer à celle des personnes de bon goût.

L'autre Auteur dont je parle, a composé une énorme Critique pour sa longueur, & que l'on peut justement appeller l'effroi du Lecteur, horribilem & sacrum Libellum, Livre aussi ennuyeux que celui de Mr. de Cambrai est agreable & divertissant. Ce sont des citations Grecques & Latines entassées sans discernement

PREFACE.

*& sans ordre, qu'il envoie à une Dame pour la divertir, comme il pense; mais en effet pour lui faire prendre tous les Livres en horreur. Il commence par une ample dissertation contre les Romans : * ensuite de quoi il ajoute que le profond respect qu'il a pour le caractère & pour le mérite personnel de Mr. de Cambrai, le fait rougir de honte pour lui, d'apprendre qu'un tel ouvrage soit sorti de sa plume, & que de la même main dont il offre tous les jours au Dieu vivant le Calice adorable qui contient le sang de Jesus-Christ, le prix de la redemption de l'Univers, il ait présenté à boire à ces mêmes ames, qui ont été rachetées, la coupe du vin empoisonné de la prostituée de Babylone. Voilà du plus haut stile, & qui fait voir que l'Auteur aime les grands mots. Après ce debut, il cite Mr. de Cambrai devant tous les Peres de l'Eglise pour entendre sa condamnation; mais ce bon Critique ne sçait pas que saint Jean Damascene, qu'un Pape & que plusieurs Evêques ont composé des Romans, & que l'on dit communément que l'Histoire de Job a été inventée par Moïse pour exciter les Israélites à la patience.*

Voilà donc les Romans autorisez par les plus grands hommes. Mais, ajoûte l'Auteur de la Critique, § les charmes de la vie champêtre, & les tendres amours des Bergers & des Bergeres d'Egypte dansans au son du chalumeau,

P R E F A C E.

& de la flûte sur le fougere , & la peinture qu'il fait de la beauté naturelle & sans fard des petites païsannes Egyptiennes , le bonheur des habitans de la Betique , &c. tout cela est décrit avec trop d'agrémens , & ne sert qu'à corrompre l'esprit de la jeunesse. *Voilà sans doute une Critique toute nouvelle , qui défend les graces & les ornemens du discours.*

S'il ne faut pour plaire qu'une narration pesante, & un style pedantesque, l'Auteur de la Telemacomanie est incomparable. Cependant il veut quelquefois prendre le ton plaisant ; mais cela lui sied aussi mal qu'à l'Asne de la Fable, de vouloir divertir son maître, & se rendre agreable : Il n'y a point de mauvaise turlupinade qu'il ne prenne pour de bons mots, & afin que l'on voye que je ne parle point en l'air, voici un échantillon de ses plaisanteries , par lequel on jugera du reste. Il dit pag. 35. qu'il est étonnant que Mr. de Cambrai n'ait pas scû, ou n'ait pas fait reflexion que le bon Homme Anchise ne mourut en Sicile qu'après que son fils Enée l'y eût apporté, non sur les épaules, mais dans un bon vaisseau. La remarque est curieuse & digne d'un grand Critique comme lui.

Mais il y a dans cet endroit une faute encore plus pitoyable. Il reproche à Mr. de Cambrai d'avoir commis un Anachronisme le plus grossier qui soit dans son Livre , en faisant inspirer à Aceste le dessein d'immoler Telemaque sur le tombeau d'Anchise, avant que la flotte

P R E F A C E.

*d'Enée, qui étoit sur les côtes, fût arrivée. C'est ici qu'il triomphe. Il faut, dit-il, * qu'un menteur ait bonne mémoire. Si Anchise est mort en Sicile, Enée y est donc arrivé, & sa Flote n'est plus errante dans les Mers aux environs de cette Isle.*

L'Auteur de la Telemacomanie se seroit épargné tout ce discours, s'il avoit pris la peine de lire le premier & le cinquième Livre de l'Enéide. Il auroit vû dans le premier Livre Enée partant de Sicile pour aller en Italie, & ce Heros jetté par la tempête sur les côtes d'Afrique, où Didon le reçoit & lui fait conter ses aventures depuis l'embrasement de Troye jusqu'à son arrivée dans la Sicile, & la mort de son pere Anchise, qui mourut à Drepane: il auroit vû dans le cinquième Livre le retour d'Enée en cette Isle, où la tempête l'oblige d'aborder une seconde fois. Mr. de Cambrai feint que la même tempête poussa le Vaisseau de Telemaque sur les côtes de Sicile, & qu'Aceste eut alors dessein de l'immoler sur le tombeau d'Anchise, pour venger Enée des maux qu'Ulysse avoit faits devant Troye. Voilà cet Anachronisme épouvantable, ou plutôt l'ignorance du Censeur, qui n'a pas sçû qu'Enée avoit été deux fois en Sicile.

Pour achever de faire voir le peu de jugement de cet Auteur, j'ajouterai une autre bêtise qu'il a faite dans l'Article de Pygmalion.

P R E F A C E.

** Il accuse Mr. de Cambrai d'avoir confondu la Chronologie, & il assure que Pygmalion Roi de Tyr ne vivoit point du tems de la guerre de Troye ; il le prouve par l'autorité de plusieurs Auteurs Grecs & Latins, & emploie cinq à six pages à démontrer cette verité. Il pouvoit s'épargner cette peine, car c'est un fait que personne n'ignore, & que Mr. de Cambrai sçait apparemment mieux que lui : en effet, qui doute que Didon, Sichée & Pygmalion n'aient été plus de deux cens ans après la prise de Troye ? Si Mr. de Cambrai ne l'a pas dit ainsi, c'est qu'il n'a pas voulu s'assujettir dans un Roman aux regles de l'exacte Chronologie, & qu'il a mieux aimé suivre la disposition de Virgile, qui place les aventures de Pygmalion au tems d'Enée & de la guerre de Troye. Il a crû qu'un tel garant l'autoriseroit assez dans un point où il n'est pas question de débrouiller la Chronologie, mais de plaire & d'instruire par la vrai-semblance plutôt que par la verité. Voilà ce que l'Auteur de la Critique auroit pensé s'il avoit eu le goût de la Poësie. Mais ce qu'il y a de plus plaisant, c'est qu'il veut prouver que le Pygmalion de Telemaque vivoit long-temps après ce jeune Heros, en le confondant avec un autre de même nom, qui vivoit plusieurs siècles avant la guerre de Troye. C'est un plaisir de l'entendre parler lui-même.*

** Page 156. & suiv.*

P R E F A C E.

* Les Poètes de leur côté , *dit-il en parlant de Pygmalion* , assurent que Venus & l'Amour pour se venger de ce qu'ils n'avoient pû le réduire sous leur Empire, le rendirent amoureux d'une statuë, & que pour le châtier de l'horreur qu'il avoit pour les vivantes & animées Idoles de chair, ils le rendirent furieux & passionné pour une Idole de pierre. † *Il dit dans la page précédente* : Mr. de Cambrai nous dépeint Pygmalion comme un homme passionné pour les femmes, comme idolâtre de la beauté d'Astarbé, comme le plus grand débauché & le plus transporté de tous les hommes pour les plaisirs sensuels, & comme un monstre d'incontinence. Mais ce Prince n'étoit rien moins que cela, il avoit en horreur les femmes, & ne pouvoit les souffrir, &c. Venuseut le chagrin, aussi bien que l'Amour son fils, de ne pouvoir jamais l'asservir sous son Empire. On ne pouvoit pas renfermer plus de bévûës en moins de paroles. L'Auteur de la Critique prétend ici nous prouver que Pygmalion Roi de Tyr n'étoit pas débauché, parce qu'il y a eu environ quatre cens ans avant lui un fameux Sculpteur dans l'Isle de Chypre qui portoit le même nom, & qui étoit fort continent. En effet, ce Pygmalion dont il parle, & qu'il confond avec le Roi de Tyr, étoit un celebre Sculpteur de l'Isle de Chypre, qui avoit fait lui-même la statuë dont il devint amoureux.

* Pag. 161.

† Pag. 160.

P R E F A C E.

Vénus touchée de sa passion, metamorphosa le marbre en une femme aussi belle que l'étoit l'ouvrage de Pygmalion. Ce fut de cette femme qu'il eut Paphos, qui donna son nom au païs de sa naissance. Paphos fut pere de Cyniras, & Cyniras eut de Myrrha, sa propre fille, Adonis qui fut favori de Venus. Toute cette fable est si connue, qu'on ne peut trop admirer l'ignorance de l'Auteur, qui se pique d'une grande érudition, d'avoir embrouillé des choses si claires.

Cette erreur n'est pas la seule où il soit tombé au sujet de Pygmalion. Il prétend que ce Prince, que Mr. de Cambrai nous dépeint comme un impie, étoit un homme tres-religieux, & que son avarice insatiable, & l'assassinat qu'il commit dans la personne de Sichée, mari de sa sœur Didon, n'étoit qu'une bagatelle, & n'empêchoit pas qu'il ne fût honnête homme, & les délices de ses amis.

Voilà de beaux sentimens pour un homme qui nous veut faire un crime de la composition d'un Roman qui n'inspire que la vertu. Je ne parle point des équivoques grossieres qu'il dit à l'occasion d'un entretien que Telemaque eut avec un Prêtre Egyptien, ni des louanges fausses qu'il donne à Mr. de Meaux. On sçait bien que ce Prélat merite d'être loué; mais je doute qu'il goûte des louanges si mal assaisonnées.

C'est trop s'arrêter, dira-t-on, à refuter un Livre que personne ne lira; d'ailleurs le Livre de Mr. de Cambrai est au-dessus de la Criti-

P R E F A C E.

que. Il est vrai, cependant comme il y a eu quelques gens de mérite qui ont trouvé à dire à cet Ouvrage, & qui ont apporté des raisons plus plausibles, tâchons de leur répondre & de les satisfaire.

1. Ils disent que le style en est trop Poétique, & traitent de verbiage ces endroits où l'Auteur s'égaye, & se répand dans des descriptions pompeuses, & dans des comparaisons un peu étendues. Il est vrai que le style de Mr. de Cambrai est Poétique, & que c'est même la plus belle Poésie qu'on ait vû depuis Homere; mais c'est justement faire l'éloge de l'Auteur, que de dire que son style ressent la Poésie ancienne, parce qu'il s'est proposé de l'imiter, en faisant une suite des aventures de Telemaque, qu'Homere conte dans son Odyssée. Il faut donc voir s'il a bien pris la manière de ce Poète, & s'il y a réussi, il faut avouer que son ouvrage a toute la perfection qu'on peut demander.

Mais, disent quelques-uns, pourquoi choisir ce style, lors qu'on écrit en prose? La raison n'est pas difficile à trouver. Mr. de Cambrai écrit pour un jeune Prince à qui il est besoin de faire passer les préceptes sous un style qui lui plaise, & qui lui cache en quelque façon l'amertume du remède (pour me servir de la pensée du Tasse.) Or il n'y a point de style plus capable de plaire à la pensée d'un jeune Prince, & de lui insinuer la Morale, que celui qu'il a choisi. On se rebute des Maximes qui ont trop

P R E F A C E.

L'air dogmatique; & il falloit inventer un stratagème innocent, & Mr. de Cambrai l'a trouvé dans la facilité & dans l'abondance de sa plume, qui a si bien imité celle d'Homere, que les plus habiles doutent aujourd'hui si Homere est plus digne d'admiration que lui.

■ 2. *D'autres sont choquez de ce qu'il a choisi la Fable plutôt que l'Histoire, & disent qu'une Morale aussi parfaite que celle-là devoit être appliquée à des sujets veritables, & non pas liée à des aventures chimeriques. Mais c'est se déclarer contre tout le genre humain, que de vouloir condamner la Fable; l'Ecriture Sainte ne l'a pas rebulée, & les plus severes l'ont permise; les enfans y ont du penchant, & il est bon d'en profiter pour leur inspirer par ce moyen les préceptes, qui autrement les dégoûteroient; il faut les déguiser en amusement & en badinage; presque tous les hommes ont besoin de cette précaution: Mr. de Cambrai est donc bien loüable de l'avoir suivie en instruisant un jeune Prince; on sçait que les Princes ont plus besoin de ces sortes de ménagemens que les autres.*

Quelques-uns ont fait d'autres objections, mais elles sont si legeres, qu'il seroit inutile de les relever ici; le Livre se défend par lui-même, & le plaisir qu'il donne à ses Lecteurs est une preuve convaincante de son merite.

On y trouve partout de la noblesse dans les sentimens, & dans les expressions, qui sont sans

P R E F A C E.

contredit les plus fleuries , & les plus magnifiques que nôtre Langue puisse fournir. On y voit toutes les graces de la Poësie , tous les ornemens & toute la force de l'Eloquence, jointe à un sçavoir profond de l'Antiquité , que l'Auteur employe avec tant d'art , qu'il semble que les choses se soient présentées d'elles-mêmes. Rien ne sent le donneur de préceptes , tout y est riant, tout y engage, & tient un Lecteur attentif jusqu'à la fin , qui vient toujours trop tôt à son gré.

J'aurois beaucoup d'autres choses à ajouter sur la conduite sage & édifiante que Mr. de Cambrai garde dans son Diocèse, où il gouverne avec une douceur & une force qu'on ne peut trop admirer. Je pourrois m'étendre sur les charitez qu'il fait, sur les instructions qu'il donne à tout son peuple, sur la facilité qu'il y a de l'aborder : mais il suffit de dire , pour faire son caractère en peu de mots , qu'il pratique exactement les maximes qu'il enseigne & qu'il ne parle dans ce Livre que de l'abondance de son cœur. Je ne doute point que tout ce qu'on a dit ici ne choque la modestie de Mr. de Cambrai ; mais si l'on n'a pas son aveu dans les loüanges qu'on vient de lui donner , on est sûr au moins d'avoir celui du Public.

LE SERPENT ET LA LIME.

F A B L E

DE MONSIEUR

DE LA FONTAINE,

Adressée aux Auteurs qui ont critiqué les
Avantures de Telemaque.

F A B L E.

O N conte qu'un Serpent , voisin d'un Horloger
(C'étoit pour l'Horloger un mauvais voisinage)
Entra dans sa Boutique , & cherchant à manger ,
N'y rencontra pour tout potage
Q'une Lime d'acier qu'il se mit à ronger.
Cette Lime luy dit , sans se mettre en colere ,
Pauvre ignorant , & que prétends-tu faire ?
Tu te prends à plus dur que toi.
Petit Serpent à tête fole ,
Plûtôt que d'emporter de moi
Seulement le quart d'une obole ,
Tu te romprois toutes les dents ,
Je ne crains que celle du tems.



Ceci s'adresse à vous , Esprits du dernier ordre ,
Qui n'étant bons à rien , cherchez sur tout à mordre :
Vous vous tourmentez vainement.
Croyez-vous que vos dents impriment leurs outrages
Sur tant de beaux Ouvrages ?
Ils sont pour vous d'airain , d'acier , de diamant.

CONTRE L'AUTEUR
DE LA
TELEMACOMANIE.
EPIGRAMME.

Q U'une ame tendre & pieuse ,
Dans l'excès de son zele un peu trop scrupuleuse ,
S'alarme sans sujet d'un fabuleux Ecrit ;
Je pardonne à ce foible Esprit.
Mais je ne puis souffrir le scrupule bizarre ,
Que forme un Libertin d'un feint zele emporté ,
Et dont on vient à Saint Lazare
De châtier l'impiété.
A peine en sort-il , qu'il attaque
Le sage Auteur de Telemaque ,
Et fait si bien par ses raisons ,
Qu'il va de Saint Lazare aux petites Maisons.

*Le different terminé entre les deux Auteurs
qui ont critiqué Telemaque.*

EPIGRAMME.

G *** & F *** ces Critiques fameux ,
Qui contre Telemaque ont fait mainte satire ,
Depuis naguere ont un debat entr'eux.
Vôtre style plaisant , dit l'un ; est ennuyeux ,
Le vôtre , répond l'autre , est d'un pedant crasseux.
Qui l'auroit jamais osé dire ?
Ils ont trouvé moyen d'avoir raison tous deux.

S O M M A I R E

DU PREMIER LIVRE.

TElemaque fils d'Ulysse, poussé par la tempête, accompagné de Minerve sous la figure de Mentor, arrive dans l'Isle de Calypso, & est tres-bien reçu. Calypso le prie de luy raconter ses aventures, ce qu'il fait, & commence par son départ d'Itaque. Telemaque évite la rencontre de la Flote des Troyens, & aborde en Sicile. Est présenté à Aceste, qui le veut faire immoler sur le tombeau d'Anchise. Mentor prédit à Aceste que dans trois jours il sera attaqué, & lui conseille de se tenir sur ses gardes : Cette prédiction sauve la vie à Telemaque & à Mentor ; ils se rembarquent dans un Vaisseau Phenicien, qui est pris par des Egyptiens, & conduit en Egypte ; ils sont presentez à Sesostris, qui conçoit de l'affection pour Telemaque. Ils sont trahis par Meosphis favori du Roy, qui sépare Telemaque de Mentor, & les envoie en esclavage : Telemaque est réduit à garder les Troupeaux, & mène une vie tres-agréable avec les autres Bergers, qu'il instruit. Il combat un Lion, & le tue : Le bruit de cette action le fait rappeler à la Cour. Il entre dans les bonnes graces du

Roy Sesostris , qui lui promet un Vaisseau
pour continuer sa route. Mort de Sesostris.
Telemaque est enfermé dans une Tour par
Boccoris fils de Sesostris. Mort de Boccoris.

L E S
A V A N T U R E S
D E
T E L E M A Q U E
F I L S D U L Y S S E.

L I V R E P R E M I E R.

CALYPSO ne pouvoit se consoler du départ d'Ulysse ; dans sa douleur elle se trouvoit malheureuse d'être immortelle. Sa Grotte ne raisonnoit plus du doux chant de sa voix ; les Nymphes qui la servoient n'osoient lui parler , elle se promenoit souvent seule sur les gazons fleuris , dont un Printems éternel bordoit son Isle : mais ces beaux lieux ; loin de moderer sa douleur , ne faisoient que lui rappeler le triste souvenir d'Ulysse qu'elle y avoit vû tant de fois auprès d'elle. Souvent elle demouroit immobile sur le rivage de la mer qu'elle arrosoit de ses larmes : & elle étoit sans cesse tournée vers le côté où le vaisseau d'Ulysse fendant les ondes avoit disparu à ses yeux. Tout à coup elle aperçût les débris d'un Navire qui venoit de faire

naufnage, des bancs, des rameurs mis en piéces, des rames écartées çà & là sur le sable, un gouvernail, un mât, des cordages florans sur la côte : puis elle découvre de loin deux hommes, dont l'un paroissoit âgé, l'autre, quoique jeune, ressembloit à Ulysse. Il avoit sa douceur & sa fierté, avec sa taille & sa démarche majestueuse. La Déesse comprit que c'étoit Telemaque fils de ce Heros, mais quoique les Dieux surpassent de loin en connoissance tous les hommes, elle ne pût découvrir qui étoit cet homme venerable dont Telemaque étoit accompagné : C'est que les Dieux superieurs cachent aux inferieurs tout ce qu'il leur plaît; & que Minerve, qui accompagnoit Telemaque sous la figure de Mentor, ne vouloit pas être connue de Calypso. Cependant Calypso se réjoüissoit d'un naufrage qui mettoit dans son Isle le fils d'Ulysse, si semblable à son pere. Elle s'avance vers lui, & sans faire semblant de sçavoir qui il est : D'où vous vient, lui dit-elle, cette temerité d'aborder dans mon Isle ? Sçachez, jeune étranger, qu'on ne vient pas impunément dans mon Empire : elle tâchoit de couvrir sous ces paroles menaçantes la joie de son cœur, qui éclatoit malgré elle sur son visage.

Telemaque lui répondit : O vous ! qui que vous soyez, mortelle, ou Déesse, (quoiqu'à vous voir on ne puisse vous prendre que pour une Divinité) seriez-vous insensible au

malheur d'un fils; qui cherchant son pere à la merci des vents & des flots, a vû briser son Navire contre vos rochers? Quel est donc vôtre pere que vous cherchez, reprit la Déesse? Il se nomme Ulysse, dit Telemaque, c'est un des Rois qui après un siege de dix ans a renversé la fameuse Troye; son nom fut celebre dans toute la Grece & dans toute l'Asie, par sa valeur dans les combats, & plus encore par sa sagesse dans les conseils. Maintenant errant dans toute l'étendue des mers, il a parcouru tous les écueils les plus terribles. Sa patrie semble fuir devant luy: Penelope sa femme, & moi qui suis son fils, nous avons perdu l'esperance de le revoir. Je cours avec les mêmes dangers que luy pour apprendre où il est; mais, que dis-je! peut-être qu'il est maintenant enseveli dans les profonds abîmes de la mer. Ayez pitié de nos malheurs, & si vous sçavez, ô Déesse! ce que les destinées ont fait pour sauver ou pour perdre Ulysse, daignez en instruire son fils Telemaque.

Calypso étonnée & attendrie de voir dans une si vive jeunesse, tant de sagesse & d'éloquence, ne pouvoit rassasier ses yeux en le regardant, & elle demouroit en silence. Enfin elle lui dit: Telemaque, nous vous apprendrons ce qui est arrivé à vôtre pere, mais l'histoire en est longue. Il est tems de vous délasser de tous vos travaux, venez dans ma de-

meure, où je vous recevrai comme mon fils, venez, vous serez ma consolation dans cette solitude, & je feray vôtre bonheur, pourvû que vous sçachiez en jouir.

Telemaque suivoit la Déesse environnée d'une foule de jeunes Nymphes, au-dessus desquelles elle s'élevoit de toute la tête, comme un grand chêne dans une forêt-élève ses branches épaisses au-dessus de tous les arbres qui l'environnent. Il admiroit l'éclat de sa beauté, la riche pourpre de sa robe longue & flottante, ses cheveux noüez par derriere negligemment, mais avec grace : le feu qui sortoit de ses yeux, & la douceur qui temperoit cette vivacité. Mentor les yeux baissés, gardant un silence modeste, suivoit Telemaque.

On arrive à la porte de la Grotte de Calypso, où Telemaque fut surpris de voir, avec une apparence de simplicité rustique, tout ce qui peut charmer les yeux. On n'y voyoit ni or, ni argent, ni marbre, ni colonnes, ni tableaux, ni statuës. Cette Grotte étoit raillée dans le roc en voûtes pleines de rocailles & de coquilles, elle étoit tapissée d'une jeune vigne, qui étendoit ses branches souples également de tous côtez : les doux Zephirs conservoient en celieu, malgré les ardeurs du Soleil, une délicieuse fraîcheur ; des fontaines coulant avec un doux murmure sur des prez semez d'amaranthes & de violettes, formoient en divers lieux des bains aussi purs & aussi

clairs que le cristal ; mille fleurs naissantes émailloient les tapis verts dont la Grotte étoit environnée. Là on trouvoit un bois de ces arbres touffus qui portent des pommes d'or , & dont la fleur qui se renouvelle dans toutes les saisons , répand le plus doux de tous les parfums. Ce bois sembloit couronner ces belles prairies , & formoit une nuit que les rayons du Soleil ne pouvoient percer ; là on n'entendoit jamais que le chant des oiseaux , ou le bruit d'un ruisseau , qui se précipitant du haut d'un rocher , tomboit à gros boüillons pleins d'écume , & s'enfuyoit à travers la prairie.

La Grotte de la Déesse étoit sur le penchant d'une coline ; de-là on découvroit la mer , quelquefois claire & unie comme une glace , quelquefois follement irritée contre les rochers , où elle se brisoit en gémissant & élevant ses vagues comme des montagnes : d'un autre côté on voyoit une rivière où se formoient des Isles bordées de rilleuls fleuris , & de hauts peupliers qui portoient leurs têtes superbes jusques dans les nuës. Les divers canaux qui formoient ces Isles , sembloient se jouer dans la campagne , les uns rouloient leurs eaux claires avec rapidité , d'autres avoient une eau paisible & dormante , & d'autres par de longs détours revenoient sur leurs pas , comme pour remonter vers leur source , & sembloient ne pouvoit qui ter ces

bords enchantez : on appercevoit de loin des colines & des montagnes qui se perdoient dans les nuës , & dont la figure bizarre formoit un horison à souhait pour le plaisir des yeux. Les montagnes voisines étoient couvertes de pampre verd qui pendoit en festons ; le raisin plus éclatant que la pourpre, ne pouvoit se cacher sous les feuilles épaisses de la vigne accablée sous son fruit. Le Figuier, l'Olivier, le Grenadier , & tous les autres arbres couvroient la campagne , & en faisoient un grand Jardin.

Calypso ayant montré à Telemaque toutes ces beautés naturelles , luy dit : Reposez-vous, vos habits sont mouillés, il est tems que vous en changiez , ensuite nous nous reverrons, & je vous raconteray des histoires dont vôtre cœur sera touché : En même tems elle le fit entrer avec Mentor dans le lieu le plus secret & le plus reculé d'une Grote voisine de celle où la Déesse demuroit. Les Nymphes avoient eû soin d'allumer en ce lieu un grand feu de bois de cedre , dont la bonne odeur se répandoit de tous côtez , & elles y avoient laissé des habits pour les nouveaux hôtes. Telemaque voyant qu'on lui avoit destiné une tunique d'une laine fine, dont la blancheur effaçoit celle de la neige, & une robe de pourpre avec une broderie d'or , prit le plaisir qui est naturel à un jeune homme , en considérant cette magnificence.

Mentor lui dit d'un ton grave & severe :
 Est-ce donc là, ô Telemaque ! les pensées qui
 doivent occuper le cœur du fils d'Ulyffe ? songez plutôt à soutenir la réputation de votre
 pere, & à vaincre la fortune, qui vous perse-
 cute. Un jeune homme qui aime à se parer
 vainement comme une femme, est indigne de
 la sagesse & de la gloire. La gloire n'est dûë
 qu'à un cœur qui sçait souffrir la peine & fou-
 ler aux pieds les plaisirs.

Telemaque répondit en soupirant : Que
 les Dieux me fassent perir plutôt que de souf-
 frir que la mollesse & la volupté s'emparent
 de mon cœur : Non, non, le fils d'Ulyffe ne
 fera jamais vaincu par les charmes d'une vie
 lâche & effeminée : mais quelle faveur du Ciel
 nous a fait trouver après nôtre naufrage cette
 Déesse ou cette mortelle qui nous comble de
 biens ?

Craignez, lui repartit Mentor, qu'elle ne
 vous accable de maux, craignez ses trompeu-
 ses douceurs plus que les écueils qui ont brisé
 votre Navire. Le naufrage & la mort sont
 moins affreux que les plaisirs qui attrament
 la vertu ; gardez-vous bien de croire ce qu'elle
 vous racontera : la jeunesse est présomp-
 tueuse, elle se promet tout d'elle-même :
 quoique fragile, elle croit pouvoir tout, &
 n'avoir jamais rien à craindre ; elle se confie
 légèrement & sans précaution. Gardez-vous
 d'écouter les paroles douces & flatteuses de Ca-

Iypso, qui se glisseront avec plaisir dans vôtre cœur: craignez le poison caché; défiez-vous de vous-même, & attendez toujours mes conseils.

Ensuite ils retournerent auprès de Calypso qui les attendoit. Les Nymphes avec leurs cheveux tressés & des habits blancs, servirent d'abord un repas simple, mais exquis pour le goût & pour la propreté. On n'y voyoit aucune autre viande que des oiseaux qu'elles avoient pris dans les filets, ou des bêtes qu'elles avoient percées de leurs flèches à la chasse; un vin plus doux que le Nectar, couloit des grands vases d'argent dans des tasses d'or couronnées de fleurs. On apporta dans des corbeilles tous les fruits que le Printems promet, & que l'Automne répand sur la terre. En même tems quatre jeunes Nymphes se mirent à chanter. D'abord elles chanterent le combat des Dieux contre le Geants; puis les amours de Jupiter & Semelé; la naissance de Bacchus & son éducation conduite par le vieux Silene, la course d'Hippomene & d'Atalante, qui fut vaincuë par le moyen des pommes d'or cueillies au jardin des Hesperides. Enfin la guerre de Troye fut aussi chantée, les combats d'Ulysse & sa sagesse furent élevez jusqu'aux Cieux. La premiere des Nymphes, qui s'appelloit Leucothoë, joignit les accords de sa lyre à ces douces voix. Quand Telemaque entendit le nom de son pere, les larmes

qui coulerent le long de ses jouës, donnerent un nouveau lustre à sa beauté. Mais comme Calypso apperçût qu'il ne pouvoit manger, & qu'il étoit saisi de douleur, elle fit signe aux Nymphes, & à l'instant on chanta le combat des Centaures avec les Lapites, & la descente d'Orphée aux Enfers, pour en tirer sa chere Euidice. Quand le repas fut fini, la Déesse prit Telemaque, & lui parla ainsi.

Vous voyez, Fils du grand Ulysse, avec quelle faveur je vous reçois ici: Je suis immortelle. Nul mortel ne peut entrer dans cette Isle sans être puni de sa temerité, & vôtre naufrage même ne vous garantiroit pas de mon indignation, si d'ailleurs je ne vous aimois. Vôtre pere a eû le même bonheur que vous; mais hélas! il n'a pas sçu en profiter. Je l'ai gardé long-tems dans cette Isle, il n'a tenu qu'à lui d'y vivre avec moi dans un état immortel; mais l'aveugle passion de revoir sa misérable patrie, lui fit rejeter tous ces avantages. Vous voïez tout ce qu'il a perdu pour revoir Itaque qu'il ne reverra jamais. Il voulut me quitter, il partit, & je fus vengée par la tempête. Son Vaisseau, après avoir été le jouet des vents, fut enseveli dans les ondes. Profitez d'un si triste exemple, après son naufrage vous n'avez plus rien à espérer ni pour le revoir, ni pour regner jamais dans l'Isle d'Itaque après lui. Consolcz-vous de l'avoir perdu, puisque vous trouvez une Divinité prête à vous rendre

heureux, & un Royaume qu'elle vous offre. La Déesse ajouta à ces paroles de longs discours, pour raconter combien Ulyssé avoit été heureux auprès d'elle ; elle raconta ses aventures dans la caverne du Cyclope Poliphème & chez Antiphates Roy des Lestrigons ; elle n'oublia point ce qui étoit arrivé dans l'Isle de Circé fille du Soleil, & les dangers qu'il avoit courus entre Scylle & Charibde. Elle representa la dernière tempête que Neptune avoit excitée contre lui, quand il partit d'auprès d'elle ; elle voulut faire entendre qu'il étoit péri dans le naufrage, & elle supprima son arrivée dans l'Isle des Pheaciens.

Telemaque, qui s'étoit d'abord abandonné trop promptement à la joye d'être si bien traité par Calypso, reconnut enfin son artifice, & la sagesse des conseils que Mentor venoit de luy donner. Il répondit en peu de mots : O Déesse ! pardonnez à ma douleur, maintenant je ne puis que m'affliger ; peut-être que dans la suite j'auray plus de force pour goûter la fortune que vous m'offrez, laissez-moy en ce moment pleurer mon pere, vous sçavez mieux que moi combien il merite d'être pleuré.

Calypso n'osa d'abord le presser davantage, elle feignit même d'entrer dans sa douleur, & de s'attendrir pour Ulyssé ; mais pour mieux connoître les moyens de toucher son cœur, elle luy demanda comment il avoit fait naufrage, & par quelles aventures il étoit

DE TELEMAQUE. LIV. I. II
sur ses côtes. Le récit de mes malheurs, dit-il, seroit trop long. Non, non, répondit-elle, il me tarde de les sçavoir, hâtez-vous de me les raconter, elle le pressa long-tems. Enfin il ne put résister, & il parla ainsi.

J'étois parti d'Itraque pour aller demander aux autres Rois revenus du siège de Troye, des nouvelles de mon Pere. Les Amans de ma mere Penelope furent surpris de mon départ, j'avois pris soin de le leur cacher, connoissant leur perfidie. Nestor, que je vis à Pylos, ni Menelas, qui me reçût avec amitié dans Lacedemone, ne pûrent m'apprendre si mon pere étoit encore en vie. Lassé de vivre toujours en suspens & dans l'incertitude, je me résolus d'aller dans la Sicile, où j'avois ouï dire que mon pere avoit été jetté par les vents. Mais le sage Mentor que vous voiez ici présent, s'opposoit à ce téméraire dessein; il me représentoit d'un côté les Cyclopes, Geants monstrueux qui devorent les hommes; de l'autre la Flote d'Enée & des Troyens qui étoient sur ces côtes. Les Troyens, disoit-il, sont animez contre tous les Grecs; mais sur tout ils répandroient avec plaisir le sang du fils d'Ulysse. Retournez, continuoit-il, en Itraque, peut-être que vôtre pere, aimé des Dieux, y sera aussi-tôt que vous; mais si les Dieux ont résolu sa perte, s'il ne doit jamais revoir sa patrie, du moins il faut que vous alliez le venger, délivrer vôtre mere,

montrer vôtre sagesse à tous les peuples, & faire voir en vous à toute la Grece un Roy aussi digne de regner que le fut jamais Ulysse lui-même. Ces paroles étoient salutaires, mais je n'étois pas assez prudent pour les écouter ; je n'écoutois que ma passion, & le sage Mentor m'aima jusqu'à me suivre dans un voyage temeraire que j'entreprénois contre ses conseils.

Pendant qu'il parloit, Calypso regardoit Mentor, elle étoit étonnée, elle croïoit sentir en lui quelque chose de divin ; mais elle ne pouvoit démêler les pensées confuses : ainsi elle demeuroid pleine de crainte & de défiance à la vûë de cet inconnu ; mais elle apprehende de laisser voir son trouble. Continüez, dit-elle à Telemaque, & satisfaites ma curiosité. Telemaque reprit ainsi.

Nous eûmes assez long-tems un vent favorable pour aller en Sicile ; mais ensuite une noire tempête déroba le Ciel à nos yeux, & nous fûmes enveloppez dans une profonde nuit : à la lueur des éclairs nous apperçûmes d'autres Vaisseaux exposez au même peril, & nous reconnûmes bien-tôt que c'étoient les vaisseaux d'Enée, ils n'étoient pas moins à craindre pour nous, que les rochers. Alors je compris, mais trop tard, ce que l'ardeur d'une jeunesse imprudente m'avoit empêché de considérer attentivement. Mentor parut dans ce danger non-seulement ferme &

intrepide, mais plus gay qu'à l'ordinaire, c'étoit lui qui m'encourageoit : je sentoie qu'il m'inspiroit une force invincible : il donnoit tranquillement tous les ordres, pendant que le Pilote étoit troublé. Je lui disois : Mon cher Mentor, pourquoy ai-je refusé de suivre vos conseils ? Ne suis-je pas bien malheureux d'avoir voulu me croire moi-même dans un âge où l'on n'a ni prévoyance de l'avenir, ni experience du passé, ni moderation pour ménager le présent ? O ! si jamais nous échapons de cette tempête, je me défierai de moi-même comme de mon plus dangereux ennemi : C'est vous, Mentor, que je croiray toujours. Mentor en souïrant me répondit : Je n'ay garde de vous reprocher la faute que vous avez faite, il suffit que vous la sentiez, & qu'elle vous serve à être une autrefois plus modéré dans vos desirs. Mais quand le peril sera passé, la présomption reviendra peut-être : maintenant il faut se soutenir par le courage. Avant que de se jeter dans le peril il faut le prévoir & le craindre, mais quand on y est, il ne reste plus qu'à le mépriser. Soyez donc le digne fils d'Ulyssé, montrez un cœur plus grand que tous les maux qui vous menacent. La douceur & le courage du sage Mentor me charmerent ; mais je fus encore bien plus surpris, quand je vis avec quelle adresse il nous délivra.

Dans le moment où le Ciel commençoit à

s'éclaircir, & que les Troyens nous voyant de près, n'auroient pas manqué de nous reconnoître, il remarqua un de leurs Vaisseaux que la tempête avoit écarté, & dont la poupe étoit couronnée de certaines fleurs. Il se hâta de mettre sur nôtre poupe des couronnes de fleurs semblables, il les attacha lui-même avec des bandelettes de la même couleur que celle des Troyens. Il ordonna à tous nos Rameurs de se baisser le plus qu'ils pourroient le long de leurs bancs, pour n'être point reconnus des ennemis: en cet état nous passâmes au milieu de la Flote; ils poussèrent de longs cris de joye en nous voyant, comme en revoyant les compagnons qu'ils avoient perdus: nous fûmes même contraints par la violence de la mer d'aller assez long-temps avec eux: enfin nous demeurâmes un peu derriere: & pendant que les vents impetueux les pouffoient vers l'Afrique, nous fîmes les derniers efforts pour aborder à force de rames sur la côte voisine de la Sicile.

Nous y arrivâmes en effet, mais ce que nous cherchions n'étoit gueres moins funeste que la Flote qui nous faisoit fuir. Nous trouvâmes sur cette côte de Sicile d'autres Troyens ennemis des Grecs: c'étoit là que regnoit le vieux Aceste sorti de Troye. A peines fûmes-nous arrivez sur ce rivage, que les habirans crurent que nous étions, ou d'autres peuples de l'Isle armez pour les surprendre, ou des étrangers

qui venoient s'emparer de leurs terres. Ils brûlent nôtre Vaisseau dans le premier emportement, ils égorgent tous nos compagnons, ils ne réservent que Mentor & moy pour nous présenter à Aceste, afin qu'il pût sçavoir de nous quels étoient nos desseins, & d'où nous venions. Nous entrons dans la ville les mains liées derriere le dos; & nôtre mort n'étoit retardée que pour nous faire servir de spectacle à un peuple si cruel, quand on sçauroit que nous étions Grecs.

On nous presenta d'abord à Aceste, qui tenant son Sceptre d'or en main, jugeoit les peuples, & se préparoit à un grand sacrifice. Il nous demanda d'un ton severe quel étoit nôtre pays, & le sujet de nôtre voyage? Mentor se hâta de répondre, & lui dit: Nous venons des côtes de la grande Hesperie, & nôtre patrie n'est pas loin de là, ainsi il évita de dire que nous étions Grecs. Mais Aceste sans l'écouter davantage, & nous prenant pour des étrangers, qui cachoient leur dessein, ordonna qu'on nous envoyât dans une Forêt voisine où nous servirions en esclaves sous ceux qui gouvernoient les troupeaux. Cette condition me parut plus dure que la mort; je m'écriay: O Roy! faites-nous mourir plutôt que de nous traiter si indignement; sçachez que je suis Telemaque fils du sage Ulysse, Roy des Itaciens; je cherche mon pere dans toutes les mers: si je ne puis ni le trouver, ni retourner dans

ma patrie, ni éviter la servitude, ôtez-moy la vie que je ne sçaurois supporter.

A peine eûs-je prononcé ces mots, que tout le peuple émû s'écria, qu'il falloit faire perir le fils de ce cruel Ulysse, dont les artifices avoient renversé la ville de Troye. O fils d'Ulysse ! me dit Aceste, je ne puis refuser vôtre sang aux manes de tant de Troyens que vôtre pere a précipitez sur le rivage du noir Cocyte. Vous & celui qui vous mene, vous perirez. En même tems un vieillard de la troupe proposa au Roy de nous immoler sur le tombeau d'Anchise. Leur sang, disoit-il, fera agréable à l'ombre de ce Heros : Enée même quand il sçaura un tel sacrifice, sera touché de voir combien vous aimez ce qu'il avoit de plus cher au monde. Tout le monde applaudit à ceete proposition, & on ne songea plus qu'à nous immoler; déjà on nous menoit sur le tombeau d'Anchise, on avoit dressé deux Autels, où le feu sacré étoit allumé : Le glaive qui devoit nous percer étoit devant nos yeux, on nous avoit couronné de fleurs, & nulle compassion ne pouvoit garantir nôtre vie, c'étoit fait de nous, quand Mentor demanda tranquillement à parler au Roy, il lui dit : O Aceste ! si le malheur du jeune Telemaque, qui n'a jamais porté les armes contre les Troyens, ne vous peut toucher, du moins que vôtre propre interêt vous touche. La science que j'ai acquise des présages & de





la volonté des Dieux, me fait connoître qu'avant que trois jours soient écoulés, vous serez attaqué par des peuples Barbares, qui viennent comme un torrent du haut des montagnes pour inonder votre Ville, & pour ravager tout votre païs : hâtez-vous de les prévenir, mettez vos peuples sous les armes, & ne perdez pas un moment pour retirer au dedans de vos murailles les riches troupeaux que vous avez dans la campagne ; si ma prédiction est fautive, vous serez libre de nous immoler dans trois jours ; si au contraire elle est véritable, souvenez-vous qu'on ne doit pas ôter la vie à ceux de qui on la tient.

Aceste fut étonné de ces paroles que Mentor lui disoit avec une assurance qu'il n'avoit jamais trouvée en aucun homme. Je vois bien, répondit-il, ô étranger, que les Dieux, qui vous ont si mal partagé pour tous les dons de la fortune, vous ont accordé une sagesse qui est plus estimable que toutes les prosperitez. En même tems il retarda le sacrifice, & donna avec diligence les ordres nécessaires pour prévenir l'attaque dont Mentor l'avoit menacé. On ne voïoit de tous côtez que des femmes tremblantes, des vieillards courbez, des petits enfans les larmes aux yeux, qui se retiroient dans la Ville. Les bœufs rugissans & les brebis bêlantes venoient en foule, quittant les gras pâturages, & ne pouvant trouver assez d'étables pour être mis à couvert ; c'étoit de toutes

parts des bruits confus de gens qui se pouf-
soient les uns les autres, qui ne pouvoient s'en-
tendre, qui prenoient dans ce trouble un in-
connu pour leur ami, & qui couroient sans
sçavoir-où tendoient leurs pas. Mais les prin-
cipaux de la Ville se croyans plus sages que les
autres, s'imaginoient que Mentor étoit un
imposteur, qui avoit fait une fausse prédiction
pour sauver sa vie. Avant la fin du troisiéme
jour, pendant qu'ils étoient pleins de ces pen-
sées, on vit sur le penchant des montagnes
voisines un tourbillon de poussiere; on apper-
çut une troupe inombrable de Barbares armez:
ceux qui avoient méprisé la sage prédiction
de Mentor, perdirent leurs esclaves & leurs
troupeaux. Le Roy dit à Mentor : J'oublie
que vous êtes des Grecs. Nos ennemis devien-
nent nos amis fideles: les Dieux vous envoient
pour nous sauver; je n'attends pas moins de vô-
tre valeur que de la sagesse de vos paroles, hâ-
tez-vous de nous secourir.

Mentor montre dans ses yeux une audace
qui étonne les plus fiers combatans. Il prend
un bouclier, un casque, une épée, une lance:
il range les soldats d'Aceste: il marche à leur
tête, & s'avance en bon ordre vers les ennemis.
Aceste, quoi-que plein de courage, ne peut
dans sa vieillesse le suivre que de loin: je le
suis de plus près, mais je ne puis égaler sa va-
leur, sa cuirasse ressembloit dans le combat à
l'immortelle Egide. La mort couroit de rang

en rang par tout sous ses coups , semblable à un Lion de Numidie que la cruelle faim devore , & qui entre dans un troupeau de foibles brebis ; il déchire , il égorge , il nage dans le sang , & les Bergers , loin de secourir le troupeau , fuyent tremblans pour se dérober à sa fureur.

Ces Barbares qui esperoient de surprendre la Ville , furent eux-mêmes surpris , & déconcertez. Les Sujets d'Aceste furent animez par l'exemple & par les paroles de Mentor , & eurent une vigueur dont ils ne se croyoient point capables : de ma lance je renversai le fils du Roy de ce peuple ennemi ; il étoit de mon âge , mais il étoit plus grand que moi : car ce peuple venoit d'une race de Geants qui étoient de la même origine que les Cyclopes. Il méprisoit un ennemi aussi foible que moi ; mais sans m'étonner de sa force prodigieuse , ni de son air sauvage & brutal , je poussai ma lance contre sa poitrine , & luy fit vomir avec des torrens de sang noir & fumant , son ame cruelle : en tombant il pensa m'écraser dans sa chute : le bruit de ses armes retentit jusques aux montagnes , je pris ses dépouilles , & je revins à Aceste avec les armes du mort que j'avois enlevées. Mentor ayant achevé de mettre les ennemis en désordre , les tailla en pieces , & poussa les fuyards jusques dans les forêts. Un succès si inespéré fit regarder Mentor comme un homme cheri & inspiré des Dieux.

Aceſte touché de reconnoiſſance , nous dit qu'il craignoit tout pour nous ſi les Vaiſſeaux d'Enée venoient en Sicile, il nous en donna un pour retourner en nôtre païs, nous combla de preſens, & nous preſſa de partir pour prévenir tous les malheurs ; mais il ne voulut nous donner ni un Pilote, ni des Rameurs de ſa Nation, de peur qu'ils ne fuſſent trop expoſez ſur les côtes de la Grece : il nous donna des Marchands Pheniciens , qui étant en commerce avec tous les peuples du monde , n'avoient rien à craindre , & qui devoient ramener le Vaiſſeau à Aceſte quand ils nous auroient laiſſez en Itaque. Mais les Dieux , qui ſe jouent des deſſeins des hommes , nous reſervoient à d'autres dangers.

Les Tyriens par leur fierté avoient irrité contr'eux le Roi Sefoſtris qui regnoit en Egypte , & qui avoit conquis tant de Royaumes. Les richèſſes qu'ils ont acquiſes par le commerce, la force de l'imprenable Tyr , ſituée dans la mer , avoient enflé le cœur de ces peuples : ils avoient refusé de payer à Sefoſtris le tribut qu'il leur avoit impoſé en revenant de ſes conquêtes, & ils avoient fourni des troupes à ſon frere , qui avoit voulu à ſon retour le maſſacrer au milieu des réjouiſſances d'un grand feſtin. Sefoſtris avoit réſolu pour abatre leur orgueil, de ruiner leur commerce, & de les troubler dans toutes les mers. Ses Vaiſſeaux alloient de tous côtez , cher-

chant les Pheniciens. Une flotte Egyptienne nous rencontra, comme nous commencions à perdre de vûë les montagnes de la Sicile, le port & la terre sembloient fuir derriere nous & se perdre dans les nuës. En meme temps nous voyons approcher les Navires des Egyptiens semblables à une Ville flottante. Les Pheniciens les reconnurent, & voulurent s'en éloigner, mais il n'étoit plus tems. Leurs voiles étoient meilleures que les nôtres, le vent les favorisoit, leurs Rameurs étoient en plus grand nôbre; ils nous abordent, ils nous prennent, & nous emmenent prisonniers en Egypte. En vain je leur representai que je n'étois pas Phenicien, à peine daignerent-ils m'écouter, il nous regarderent comme des esclaves dont les Pheniciens trafiquoient, & ne songerent qu'au profit d'une telle prise. Nous arrivons à l'Isle de Pharos, de là nous remontons le Nil jusqu'à Memphis. Si la douleur de nôtre captivité ne nous eût rendus insensibles à tous les plaisirs, nos yeux auroient été charmés de voir cette fertile terre d'Egypte, semblable à un jardin délicieux, arrosé d'un nombre infini de canaux. Nous ne pouvions jeter les yeux sur les deux rivages, sans appercevoir des Isles opulentes, des Maisons de campagne agréablement situées, des terres qui se couvroient tous les ans d'une moisson dorée sans se reposer jamais: des prairies pleines de troupeaux, des Laboureurs qui étoient

accablez sous le poids des fruits qu'ils avoient semez; des Bergers qui faisoient repeter les doux sons de leurs flûtes & de leurs chalumeaux à tous les Echos d'alentour.

Heureux, disoit Mentor, le peuple qui est conduit par un sage Roy ! Il est dans l'abondance, il vit heureux, & aime celui à qui il doit tout son bonheur. C'est ainsi, ajoutoit-il, ô Telemaque, que vous devez regner, & faire la joye de vos peuples. Si jamais les Dieux vous font posséder le Royaume de votre pere, aimez vos peuples comme vos enfans, goûtez le plaisir d'être aimé d'eux, & faites qu'ils ne puissent jamais sentir la paix & la joye sans se ressouvenir que c'est un bon Roy qui leur a fait ces riches presents. Les Rois qui ne songent qu'à se faire craindre, & qu'à abattre leurs Sujets pour les rendre plus soumis, sont les fleaux du genre humain; ils sont craints comme ils veulent l'être, mais ils sont haïs, détestez, & ils ont encore plus à craindre de leurs Sujets, que leurs Sujets n'ont à craindre d'eux.

Je répondois à Mentor : Helas ! il n'est pas question de songer aux maximes avec lesquelles on doit regner. Il n'y a plus d'Itaque pour nous, nous ne verrons jamais ni notre patrie ni Penelope, & quand même Ulysse retourneroit plein de gloire dans son Royaume, il n'aura jamais la joye de m'y voir :

jamais je n'aurai celle de luy obéir pour apprendre à commander. Mourons , mon cher Mentor , nulle autre pensée ne nous est plus permise , mourons , puisque les Dieux n'ont aucune pitié de nous. En parlant ainsi , de profonds soupirs entrecoupoient toutes mes paroles. Mais Mentor , qui craignoit les maux avant qu'ils arrivassent , ne sçavoit plus ce que c'étoit que de les craindre dès qu'ils étoient arrivez.

Indigne fils du sage Ulysse , s'écrioit-il ! Quoy donc ! vous vous laissez vaincre à votre malheur ? Sçachez que vous reverrez un jour l'Isle d'Itaque & Penelope. Vous verrez même dans sa premiere gloire celuy que vos yeux n'ont jamais vû , l'invincible Ulysse , que la fortune ne peut abattre , & qui dans ses malheurs encore plus grands que les vôtres , vous apprend à ne vous décourager jamais : O ! s'il pouvoit apprendre dans les terres éloignées où la tempête l'a jetté , que son fils ne sçait imiter ni sa patience , ni son courage , cette nouvelle l'accableroit de honte , & luy seroit plus rude que tous les malheurs qu'il souffre depuis si long-temps.

Ensuite Mentor me faisoit remarquer la joie & l'abondance répandue dans toute la Campagne d'Egypte , où l'on comptoit jusqu'à vingt-deux-mille Villes : il admiroit la bonne police de ces Villes , la justice exercée en faveur du pauvre contre le riche , la bonne édu-

cation des enfans , qu'on accoûtumoit à l'obéissance, au travail, à la sobriété , à l'amour des arts ou des lettres ; l'exactitude pour toutes les cérémonies de la Religion, le desintéressement , le desir de l'honneur, la fidélité pour les hommes, & la crainte pour les Dieux que chaque pere inspiroit à ses enfans. Il ne se lassoit point d'admirer ce bel ordre. Heureux , me disoit-il sans cesse , le peuple qu'un sage Roy conduit ainsi ! mais encore plus heureux le Roy qui fait le bonheur de tant de peuples , & qui trouve le sien dans sa vertu ! il est plus que craint , car il est aimé ; non-seulement on lui obéit , mais encore on aime à lui obéir. Il est le Roy de tous les cœurs. Chacun bien loin de vouloir s'en défaire, craint de le perdre , & donneroit sa vie pour luy. Je remarquois ce que disoit Mentor , & je sentois renaître mon courage au fond de mon cœur à mesure que ce sage ami me parloit.

Aussi-tôt que nous fûmes arrivez à Memphis , ville opulente , riche & magnifique , le Gouverneur ordonna que nous irions jusqu'à Thebe pour être presentez au Roy Sesostris , qui vouloit examiner les choses par lui même , & qui étoit fort animé contre les Tyriens. Nous remontâmes donc encore le long du Nil , jusqu'à cette fameuse Thebe à cent portes , où habitoit ce grand Roy. Cette Ville nous parut d'une étendue immense

& plus peuplée que les plus florissantes Villes de la Grece. La police y est parfaite pour la propreté des ruës, pour le cours des eaux, pour la conduite des bains, pour la culture des Arts, pour la seureté publique: les places sont ornées de fontaines & d'obelisques, les Temples sont de marbre, d'une architecture simple, mais majestueuse. Le Palais du Prince est luy seul comme une grande Ville, on n'y voit que colonnes de marbre, que pyramides, que statues colossales, que meubles d'or & d'argent massifs.

Ceux qui nous avoient pris, dirent au Roy que nous avions été trouvez dans un Navire Phenicien. Il écoutoit tous les jours à certaines heures reglées, tous ceux de ses Sujets qui avoient, ou des plaintes à lui faire, ou des avis à lui donner. Il ne méprisoit ni ne rebutoit personne; & ne croyoit être Roy que pour faire du bien à ses Sujets, qu'il aimoit comme ses enfans. Pour les Etrangers, il les recevoit avec bonté, & vouloit les voir, parce qu'il croïoit, qu'on apprenoit toujours quelque chose d'utile, en s'instruisant des mœurs & des maximes des autres peuples éloignez.

Cette curiosité du Roy fit qu'on nous presenta à lui; quand il me vit, il étoit sur un Trône d'yvoire, tenant en sa main un Sceptre d'or; il étoit déjà vieux, mais agréable, plein de douceur & de majesté; il jugeoit tous les jours les peuples avec une patience & une sa-

gesse qu'on admiroit sans flaterie : après avoir travaillé toute la journée à régler les affaires, & à rendre une exacte justice, il se délassoit le soir à écouter des hommes sçavans ou à converser avec les plus honnêtès gens, qu'il sçavoit bien choisir pour les admettre dans sa familiarité. On ne pouvoit luy reprocher dans toute sa vie, que d'avoir triomphé avec trop de faste des Rois qu'il avoit vaincus, & de s'être confié à un de ses Sujets que je vous dépeindray tout à l'heure. Il fut touché de ma jeunesse & de ma douleur, il me demanda ma patrie & mon nom. Nous fûmes étonnez de la sagesse qui parloit par sa bouche. Je luy répondis : O grand Roy ! vous n'ignorez pas le siege de Troye, qui a duré dix ans, & sa ruïne, qui a coûté tant de sang à toute la Grece : Ulysse mon pere a été un des principaux Rois qui ont ruiné cette Ville ; il erre sur toutes les mers sans pouvoir trouver l'Isle d'Itaque, qui est son Royaume. Je le cherche, un malheur semblable au sien, fait que j'ay été pris, rendez-moy à mon pere & à ma patrie. Ainsi puissent les Dieux vous conserver à vos enfans, & leur faire sentir la joye de vivre sous si un si bon pere.

Sesostris continuoit à me regarder d'un œil de compassion ; mais voulant sçavoir si ce que je disois estoit vray, il nous renvoya à un de ses Officiers, qui fut chargé de sçavoir de ceux qui avoient pris nôtre Vaisseau, si

nous étions effectivement, ou Grecs, ou Phéniciens. S'ils sont Phénicien, dit le Roy, il faut doublement les punir, pour être nos ennemis, & plus encore pour avoir voulu nous tromper par un lâche mensonge : si au contraire ils sont Grecs, je veux qu'on les traite favorablement, & qu'on les renvoye dans leur pays sur un de mes Vaisseaux ; car j'aime la Grece, plusieurs Egyptiens y ont donné des loix : je connois la vertu d'Hercule, la gloire d'Achille est parvenue jusqu'à nous, & j'admire ce qu'on m'a raconté de la sagesse du malheureux Ulysse : tout mon plaisir est de secourir la vertu malheureuse.

L'Officier auquel le Roy renvoya l'examen de nôtre affaire, avoit l'ame aussi corrompue & aussi artificieuse, que Sesostris étoit sincere & genereux : cet Officier se nommoit Metophis : il nous interrogea, pour tâcher de nous surprendre, & comme il vit que Mentor répondoit avec plus de sagesse que moy, il le regarda avec aversion & avec défiance, car les méchans s'irritent contre les bons : il nous separa, & depuis ce temps-là je ne scûs ce qu'étoit devenu Mentor. Cette separation fut un coup de foudre pour moy. Metophis esperoit toujours qu'en nous questionnant séparément, il pourroit nous faire dire des choses contraires ; sur tout il croyoit m'ébloüir par ses promesses flatueuses, & me faire avouer ce que Mentor lui auroit caché. Enfin il ne cher-

choit pas de bonne foi la verité , mais il vouloit trouver quelque pretexte de dire au Roy que nous étions Pheniciens , pour nous faire ses esclaves. En effet , malgré nôtre innocence , & malgré la sagesse du Roy , il trouva moyen de le tromper. Helas ! à quoy les Rois sont-ils exposez ? Les plus sages sont souvent surpris par des hommes artificieux & interessez qui les environnent ; les bons se retirent , parce qu'ils ne sont ni interessez , ni flatteurs ; les bons attendent qu'on les cherche , & les Princes ne sçavent gueres les aller chercher ; au contraire , les méchans sont hardis , trompeurs , empressez à s'insinuer & à plaire , adroits à dissimuler , prêts à tout faire contre l'honneur & la conscience pour contenter les passions de celuy qui regne. O qu'un Roy est malheureux , d'être expose aux artifices des méchans ! il est perdu , il ne repousse la flatterie , & s'il n'aime ceux qui disent hardiment la verité. Voilà les reflexions que je faisois dans mon malheur , & je rappellois tout ce que j'avois oûi dire à Mentor. Cependant Metophs m'envoia vers les montagnes du desert avec ses esclaves , afin que je servisse avec eux à conduire ses grands troupeaux.

En cet endroit Calypso interrompit Telemaque , disant : Eh bien ! que fites-vous alors , vous qui aviez preferé en Sicile la mort à la servitude ? Telemaque répondit : Mon malheur croissoit toujours , je n'avois plus la

misérable consolation de choisir entre la servitude & la mort ; il fallut être esclave , & épuiser , pour ainsi dire , toutes les rigueurs de la fortune ; il ne me restoit plus aucune espérance , & je ne pouvois pas même dire un mot pour me délivrer. Mentor m'a dit depuis qu'on l'avoit vendu à des Ethiopiens , & qu'il les avoit suivis en Ethiopie.

Pour moi j'arrivai dans des deserts affreux , on y voit des sables brûlans au milieu des plaines , des neiges qui ne fondent jamais , & qui font un Hyver perpetuel sur le sommet des montagnes ; on trouve seulement pour nourrir les troupeaux des pâturages parmi les rochers , vers le milieu de ces montagnes escarpées ; les vallées sont si profondes , qu'à peine le Soleil y peut faire luire ses rayons. Je ne trouvai d'autres hommes dans ce pays , que des Bergers aussi sauvages que le pays même. Là je passois les nuits à déplorer mon malheur , & les jours à suivre un troupeau , pour éviter la fureur brutale d'un premier esclave , qui esperant d'obtenir sa liberté , accusoit sans cesse les autres , pour faire valoir à son Maître son zele & son attachement à ses intérêts. Cet esclave se nommoit Bussus : je devois succomber dans cette occasion. La douleur me pressant , j'oubliai un jour mon troupeau , & je m'étendis sur l'herbe auprès d'une caverne , où j'attendois la mort , ne pouvant plus supporter mes peines. En ce moment ,

je remarquay què toute la montagne trembloit, les chênes & les pins sembloient descendre du sommet de la montagne, les vents retenoient leur haleine : une voix mugissante sortit de la caverne, & me fit entendre ces paroles : Fils du sage Ulysse, il faut que tu devienne comme luy, grand par la patience. Les Princes qui ont toujours été heureux, ne sont gueres dignes de l'être, la mollesse les corrompt, l'orgueil les enivre. Que tu seras heureux, si tu surmonte ces malheurs, & si tu ne les oublie jamais ! Tu verras Itaque, & ta gloire montera jusqu'aux Astres. Quand tu seras le maître des autres hommes, souviens-toy que tu as été foible, pauvre & souffrant comme eux ; prends plaisirs à les soulager, aime ton peuple, déteste la flatterie, & sçache que tu ne seras grand, qu'autant que tu seras modéré & courageux pour vaincre tes passions.

Ces paroles divines entrèrent jusqu'au fond de mon cœur, elles y firent renaître la joye & le courage ; je ne sentis point cette horreur qui fait dresser les cheveux sur la tête, & qui glace le sang dans les veines, quand les Dieux se communiquent aux mortels. Je me levay tranquille, j'adoray à genoux, les mains levées vers le Ciel, Minerve, à qui je crus devoir cet oracle. En même temps je me trouvay un nouvel homme, la sagesse éclairoit mon esprit, je sentoís une douce force pour

moderer toutes mes passions, & pour arrêter l'impetuofité de ma jeunesse. Je me fis aimer de tous les Bergers du desert; ma douceur, ma patience, mon exactitude, appaierent enfin le cruel Bussus, qui étoit en autorité sur les autres esclaves, & qui avoit voulu d'abord me tourmenter.

Pour mieux supporter l'ennui de la captivité & de la solitude, je cherchai des Livres, & j'étois accablé d'ennui, faute de quelque instruction qui pût nourrir mon esprit & le soutenir. Heureux, disois-je, ceux qui se dégoûtent des plaisirs violens, & qui savent se contenter d'une vie innocente! Heureux ceux qui se divertissent en s'instruisant, & qui se plaisent à cultiver leur esprit par les sciences. En quelque endroit que la fortune ennemie les jette, ils portent toujours avec eux de quoy s'entretenir; & l'ennuy qui devore les autres hommes au milieu des délices, est inconnu à ceux qui savent s'occuper par quelque lecture.

Pendant que ces pensées rouloient dans mon esprit, je m'enfonçay dans une sombre forêt, où j'apperçûs tout à coup un vieillard qui tenoit en sa main un Livre. Ce vieillard avoit un grand front chauve & un peu ridé, une barbe blanche pendoit jusqu'à sa ceinture, sa taille étoit haute & majestueuse, son teint étoit encore frais & vermeil, ses yeux vifs & perçans, sa voix douce, ses paroles

simples & aimables. Jamais je n'ai vû un si venerable vieillard, il s'appelloit Termosiris, il étoit Piêtre d'Apollon, dans un Temple de marbre que les Rois d'Egypte avoient consacré au Dieu dans cette forêt. Le Livre qu'il tenoit être un recueil d'Hymnes en l'honneur des Dieux.

Il m'aborde avec amitié, nous nous entretenions; il racontoit si bien les choses passées, qu'on croyoit les voir; mais il les racontoit courtement, & jamais ses histoires ne m'ont lassé: il prévoyoit l'avenir par sa profonde sagesse, qui luy faisoit connoître les hommes & les desseins dont ils sont capables; avec tant de prudence, il étoit gay, complaisant, & la jeunesse la plus enjouée n'a pas tant de grace, qu'en avoit cet homme dans une vieillesse si avancée; aussi aimoit-il les jeunes gens lorsqu'ils étoient dociles, & qu'ils avoient le goût de la vertu; bien-tôt il m'aima tendrement, & me donna des Livres pour me consoler; il m'appelloit, Mon fils; je lui disois souvent: Mon pere, les Dieux qui m'ont ôté Mentor, ont eu pitié de moi, ils m'ont donné en vous un autre soutien. Cet homme semblable à Orphée ou à Linus, étoit sans doute inspiré des Dieux.

Il me recitoit les vers qu'il avoit faits, & me donnoit ceux des plus excellens Poëtes favorisez des Muses. Lors qu'il étoit revêtu de sa longue robe d'une éclatante blancheur,

& qu'il prenoit en sa main sa lyre d'or, les Tigres, les Ours, les Lions venoient le flater & lécher ses pieds. Les Satyres sortoient des forêts pour danser autour de luy, les arbres mêmes paroissoient émûs, & vous auriez crû que les rochers attendris alloient descendre du haut des montagnes aux charmes de ses doux accens: il ne chantoit que la grandeur des Dieux, la vertu des Heros, & la sagesse des hommes qui preferent la gloire aux plaisirs.

Il me disoit souvent que je devois prendre courage, & que les Dieux n'abandonneroient ni Ulyssé ni son fils. Enfin il m'enseigna que je devois, à l'exemple d'Apollon, enseigner aux Bergers à cultiver les Muses.

Apollon, me disoit-il un jour, indigné de ce que Jupiter par ses foudres troubloit le Ciel dans les plus beaux jours, voulut s'en venger sur les Cyclopes qui forgeoient les foudres, & il les perça de ses flèches: aussi-tôt le Mont Erna cessa de vomir des tourbillons de flâmes; on n'entendit plus les coups des terribles marteaux, qui frappant l'enclume, faisoient gémir les profondes cavernes de la terre, & les abîmes de la mer. Le fer & l'airain n'étans plus polis par les Cyclopes, commençoient à se rouïller. Vulcain furieux sort de sa fournaise embrasée, quoique boiteux, il monte en diligence vers l'Olympe, il arrive suant & couvert d'une noire poussiere dans l'assemblée des Dieux, il fait des plaintes ame-

res. Jupiter s'irrite contre Apollon, le chasse du Ciel, & le précipite sur la terre. Son char vuide faisoit de luy-même son cours ordinaire, pour donner aux hommes les jours & les nuits, avec le ehangement regulier des saisons. Apollon dépoüillé de tous ses rayons, fut contraint de se faire Berger, & de garder les troupeaux du Roi Admete: il jouïoit de la flute, & tous les autres Bergers venoient à l'ombre des ormeaux sur le bord d'une claire fontaine écouter ses chansons: jusques-là ils avoient mené une vie sauvage & brutale, ils ne sçavoient que conduire leurs brebis, les tondre, traire leur lait, & faire des fromages: toute la campagne étoit comme un desert affreux.

Bien-tôt après, Apollon montra à tous les Bergers les douceurs d'une vie rustique, il chantoit les fleurs dont le Printems se couronne, les parfums qu'il répand, & la verdure qui naît sous ses pas. Puis il chantoit les délicieuses nuits de l'Eté, où les Zephirs rafraîchissent les hommes, & où la rosée desaltere la terre: il méloit aussi dans ses chansons, les fruits dorez dont l'Automne récompense les travaux des Laboureurs, & le repos de l'Hyver, pendant lequel la jeunesse folâtre danse auprès du feu: tantôt il representoit les forêts sombres qui couvrent les montagnes, & les creux vallons, ou les rivières, qui font mille détours au milieu des

riantes prairies. Il apprit aussi aux Bergers quels sont les charmes de la vie champêtre, quand on sçait goûter ce que la simple nature a de merveilleux. Bien-tôt les Bergers avec leurs fêtes se virent plus heureux que les Rois, & leurs cabanes attirèrent en foule les plaisirs purs qui fuyent les Palais dorez. Les jeux, les ris & les graces, suivoient par tout les innocentes Bergeres.

Tous les jours étoient des jours de Fêtes: on n'entendoit plus que le gazouillement des oiseaux, ou la douce haleine de Zéphirs, qui se joüoient dans les rameaux des arbres, ou le murmure d'une onde claire qui tomboit de quelque rocher, ou les chansons que les Muses inspiroient aux Bergers qui suivoient Apollon: ce Dieu leur enseignoit à remporter le prix de la course, & à percer de flèches les Dains & les Cerfs: les Dieux mêmes devinrent jaloux des Bergers, cette vie leur parut douce plus que toute leur gloire, & ils rappellerent Apollon dans l'Olympe.

Mon fils, cette Histoire doit vous instruire; puisque vous êtes dans l'état où fut Apollon, défrichez cette terre sauvage, faites fleurir comme luy le desert, apprenez comme luy à tous les Bergers quels sont les charmes de l'harmonie; adoucissez les cœurs farouches, montrez leur l'aimable vertu, faites leur sentir combien il est doux de jouir dans la solitude des plaisirs innocens que rien ne peut ôter aux

Bergers. Un jour, mon fils, un jour les peines & les soucis cruels qui environnent les Rois, vous feront regretter sur le trône la vie pastorale.

Ayant ainsi parlé, Termosiris me donna une flûte si douce, que les échos de ces montagnes, qui la firent entendre de tous côtez, attirerent bien-tôt autour de moy tous les Bergers voisins. Ma voix avoit une harmonie divine; je me sentoîs ému & comme hors de moi-même, pour chanter les graces dont la nature a orné la campagne; nous passions les jours entiers & une partie des nuits à chanter ensemble: tous les Bergers oubliant leurs cabanes & leurs troupeaux, étoient suspendus & immobiles autour de moy, pendant que je leur donnois des leçons; il sembloit que ces deserts n'eussent plus rien de sauvage; tout y étoit doux & riant: la politesse des habitans sembloit adoucir la terre, nous nous assemblions souvent pour offrir des sacrifices dans ce Temple d'Apollon où Termosiris estoit Prêtre, les Bergers y alloient couronnez de Lauriers en l'honneur du Dieu. Nous faisons un festin champêtre, nos plus doux mets étoient le lait de nos chèvres & de nos brebis que nous avions soin de traire nous-mêmes; avec les fruits fraîchement cueillis de nos propres mains, tels que les dattes, les figues & les raisins; nos sieges étoient les gazons; nos arbres touffus nous donnoient une ombre plus

agréable que les lambris dorez des Palais des Rois. Mais ce qui acheva de me rendre fameux parmi nos Bergers, c'est qu'un jour un lion affamé vint se jeter sur mon troupeau ; déjà il commençoit un carnage affreux ; je n'avois en main que ma houlette, je m'avance hardiment, le lion herisse sa criniere, me montre ses dents & ses griffes, ouvre une gueule sèche & enflâmée, ses yeux paroissent pleins de sang & de feu ; il bat ses flancs avec sa longue queue ; je le terrasse, la petite cotte de maille dont j'étois revêtu, selon la coutume des Bergers d'Egypte, l'empêcha de me déchirer ; trois fois il se releva ; il pouffoit des rugissemens qui faisoient retentir toutes les forêts : toutefois je l'abatis ; enfin je l'étrouffai entre mes bras, & les Bergers témoins de ma victoire voulurent que je me revêtisse de la peau de ce terrible animal.

Le bruit de cette action, & celui du beau changement de tous nos Bergers se répandit dans toute l'Egypte, il parvint même jusqu'aux oreilles de Sesostris. Il sçut qu'un de ces deux Captifs, qu'on avoit pris pour des Pheniciens, avoit ramené l'âge d'or dans ces deserts presque inhabitables. Il voulut me voir, car il aimoit les Muses, & tout ce qui peut instruire les hommes touchoit son grand cœur. Il me vit, il m'écouta avec plaisir, & découvrit que Metophis l'avoit trompé par avarice ; il le condamna à une prison perpe-

tuelle: & lui ôta toutes les richesses qu'il possédoit injustement : O qu'on est malheureux, disoit-il, quand on est au-dessus du reste des hommes ! souvent on ne peut voir la vérité par ses propres yeux ; on est environné de gens qui l'empêchent d'arriver jusqu'à celui qui commande ; chacun est intéressé à le tromper : chacun sous une apparence de zèle cache son ambition : on fait semblant d'aimer le Roy, & on n'aime que les richesses qu'il donne : on l'aime si peu, que pour obtenir ses faveurs, on le flatte, & on le trahit.

Ensuite Sesostris me traita avec une tendre amitié, & résolut de me renvoyer en Itaque avec des Vaisseaux & des Troupes pour délivrer Penelope de ses Amans. La Flote étoit déjà prête, nous ne songions qu'à nous embarquer. J'admirois les coups de la fortune, qui relève tout à coup ceux qu'elle a le plus abaissés. Cette expérience me faisoit espérer qu'Ulysse pourroit bien revenir enfin dans son Royaume après quelque longue souffrance ; je pensois aussi en moy-même que je pourrois encore revoir Mentor, quoiqu'il eût été emmené dans les païs les plus inconnus de l'Ethiopie.

Pendant que je retardois un peu mon départ, pour tâcher d'en sçavoir des nouvelles, Sesostris, qui étoit fort âgé, mourut subitement, & sa mort me replongea dans tous mes malheurs. Toute l'Egypte parut incon-

solable de cette perte ; chaque famille croyoit avoir perdu son meilleur ami, son protecteur, son pere ; les vieillards levant les mains au Ciel, s'écrioient : Jamais l'Egypte n'eut un si bon Roy, jamais elle n'en aura de semblable. O Dieux ! il falloit ou ne le montrer jamais aux hommes, ou ne le leur jamais ôter. Pourquoi faut-il que nous survivions au grand Sesostris ? Les jeunes gens disoient : L'esperance de l'Egypte est détruite ; nos peres ont été heureux de passer leur vie sous un si bon Roy. Pendant quarante jours les peuples les plus reculez y accouroient en foule. Chacun vouloit en conserver l'image. Plusieurs vouloient être mis avec luy dans le tombeau. Mais ce qui augmenta encore la douleur de sa perte, c'est que son fils Boccoris n'avoit ni humanité pour les étrangers, ni curiosité pour les sciences, ni estime pour les hommes vertueux ; ni amour pour la gloire. La grandeur de son pere avoit contribué à le rendre indigne de regner ; il avoit été nourri dans la mollesse & dans une fierté brutale ; il comptoit pour rien les hommes, croyant qu'ils n'étoient faits que pour luy, & qu'il étoit d'une autre nature qu'eux. Il ne songeoit qu'à contenter ses passions, qu'à dissiper les trésors immenses que son pere avoit ménagéz avec tant de soin, qu'à tourmenter les peuples, & qu'à sucer le sang des malheureux ; enfin qu'à suivre le conseil flateur des jeunes foux qui

l'environnoient, pendant qu'il écartoit avec mépris tous les sages vieillards qui avoient eû la confiance de son pere. C'étoit un monstre, & non pas un Roy ; toute l'Egypte gémissoit : & quoique le nom de Sesostris, si cher aux Egyptiens, leur fit supporter la conduite lâche & cruelle de son fils, le filsouroit à sa perte, & un Prince si indigne du Trône, ne pouvoit long-temps regner.

Il ne me fut plus permis d'espérer mon retour en Itaque, je demeuray dans une Tour sur le bord de la mer auprès de Peluse, où notre embarquement se devoit faire, si Sesostris ne fût pas mort. Metophts avoit eu l'adresse de sortir de prison & de se rétablir auprès du nouveau Roy : il m'avoit fait renfermer dans cette tour pour venger la disgrâce que je luy avois causée. Je passois les jours & les nuits dans une profonde tristesse ; tout ce que Termosiris m'avoit prédit, & tout ce que j'avois entendu dans la caverne ne me paroissoit plus qu'un songe. J'étois abîmé dans la plus amere douleur. Je voyois les vagues qui venoient battre le pied de la Tour où j'étois prisonnier. Souvent je m'occupois à considérer des Vaisseaux agitez par la tempête, qui étoient en danger d'être brisez contre les rochers sur lesquels la Tour étoit bâtie. Loin de plaindre ces hommes menacez du naufrage, j'enviois leur sort. Bien-tôt, disois-je en moy-même, ils finiront les malheurs de leur vie,

vie, ou ils arriveront en leurs païs. Helas ! je ne puis espérer ni l'un ni l'autre.

Pendant que je me consumois ainsi en regrets inutiles, j'apperçus comme une forêt de mâts de Vaisseaux : la mer étoit couverte de voiles que les vents enflaient. L'onde étoit écumante sous les coups des rames innombrables : j'entendois de toutes parts des cris confus ; j'appercevois sur le rivage une partie des Egyptiens effrayez qui couroient aux armes ; & d'autres qui sembloient aller au-devant de cette flotte qu'on voyoit arriver. Bien-tôt je reconnus que ces Vaisseaux étrangers étoient les uns de Phenicie, & les autres de l'Isle de Chypre ; car mes malheurs commençoient à me rendre expérimenté sur ce qui regarde la Navigation. Les Egyptiens me parurent divisez entr'eux. Je n'eus aucune peine de croire que l'insensé Roy Boccoris avoit par ses violences causé une révolte de ses Sujets & allumé la guerre civile, je fus du haut de cette Tour spectateur d'un sanglant combat.

Les Egyptiens qui avoient appelé à leur secours les étrangers, après avoir favorisé leur décente, attaquèrent les autres Egyptiens qui avoient le Roy en tête. Je voyois ce Roy qui animoit les siens par son exemple, il paroissoit comme le Dieu Mars, des ruisseaux de sang couloient autour de luy ; les rouës de son Char étoient teintes d'un sang noir, épais

& écumant ; à peine pouvoient-elles passer sur des tas de corps morts écrasés. Ce jeune Roy bien fait , vigoureux , d'une mine haute & fiere , avoit dans ses yeux la fureur & le desespoir ; il étoit comme un beau cheval qui n'a point de bouche. Son courage le pouffoit au hazard , & la sagesse ne moderoit pas sa valeur ; il ne sçavoit ni réparer ses fautes , ni donner des ordres précis , ni prévoir les maux qui le menaçoient , ni ménager les gens dont il avoit le plus grand besoin ; ce n'étoit pas qu'il manquât de genie , ses lumieres égaloient son courage , mais il n'avoit jamais été instruit par la mauvaise fortune. Ses Maîtres avoient empoisonné par la flâterie son beau naturel. Il étoit enyvré de sa puissance & de son bonheur , il croyoit que tout devoit céder à ses desirs fougueux , la moindre résistance enflâmoit sa colere. Alors il ne raisonnoit plus , il étoit comme hors de luy-même , son orgueil furieux en faisoit une bête farouche ; sa bonté naturelle , & sa droite raison l'abandonnoient en un instant ; ses plus fideles serviteurs étoient réduits à s'enfuir ; il n'aimoit plus que ceux qui flâtoient ses passions. Ainsi il prenoit toujours des partis extrêmes contre ses veritables interêts , & il forçoit tous les gens de bien à detester sa folle conduite. Long-temps sa valeur le soutint dans le combat contre la multitude de ses ennemis , mais enfin il fut accablé , je le vis pétir , le dard

d'un Phenicien perça sa poitrine, il tomba de son Char, que les chevaux traînoient toujours ; & ne pouvant plus tenir les rênes, il fut renversé sous les pieds de ses propres chevaux. Un Soldat de l'Isle de Chypre luy coupa la tête, & la prenant par les cheveux, il la montra comme en triomphe à toute l'Armée victorieuse. Je me souviendrai toute ma vie d'avoir vû cette tête qui nageoit dans le sang, ces yeux fermés & éteints, ce visage pâle & défiguré, cette bouche entr'ouverte qui sembloit vouloir encore achever des paroles commencées, cet air superbe & menaçant ; que la mort même n'avoit pû effacer ; toute ma vie il sera peint devant mes yeux, & si jamais les Dieux me faisoient regner, je n'oublierois point après un si funeste exemple, qu'un Roi n'est digne de commander, & n'est heureux dans sa puissance, qu'autant qu'il se soumet à la raison. Eh ! quel malheur pour un homme destiné à faire le bonheur public, de n'être le maître de tant d'hommes que pour les rendre malheureux !

Calypso écoutoit avec étonnement des paroles si sages ; ce qui la charmoit le plus, étoit de voir que le jeune Telemaque racontoit ingénument les fautes qu'il avoit faites par précipitation & en manquant de docilité pour le sage Mentor ; elle trouvoit une noblesse & une grandeur étonnante dans ce Prince, qui s'accusoit luy-même, & qui par-

44. LES AVANT. DE TELEMAQUE. LIV. I.
roissoit avoir si bien profité de ses impruden-
ces pour se rendre sage ; prévoyant & mo-
dé. Continuez , dit-elle , mon cher Tele-
maque, il me tarde de sçavoir comment vous
sortîtes de l'Egypte , & où vous avez retrou-
vé le sage Mentor , dont vous avez ressenti la
perte avec tant de raison.

S O M M A I R E

DU SECOND LIVRE.

T Elemaque est mis en liberté par le Prince qui succede à Boccoris, & conduit à Tyr capitale de la Phenicie. Mœurs, commerce & gouvernement de Pheniciens, avec le portrait de Pygmalion Roy de Tyr. Description de la Ville & de la maniere de vivre des habitans. Telemaque aidé du conseil & de l'adresse de Narbal, évite la fureur & la méfiance de Pygmalion, & sort de Phenicie. Calypso charmée du recit des aventures de Telemaque, remet au lendemain le reste de son Histoire. Telemaque & Mentor se retirent. Instructions de Mentor à Telemaque sur le recit qu'il avoit fait à Calypso.

LES
AVANTURES
DE
TELEMAQUE
FILS D'ULYSSE.

LIVRE SECON D.

TELEMAQUE reprit ainsi son discours : Les Egyptiens les plus vertueux & les plus fideles au Roy , étant les plus foibles , & voyant le Roy mort, furent contraints de ceder aux autres. On établit un autre Roy. Les Pheniciens avec les Troupes de l'Isle de Chypre, se retirerent après avoir fait alliance avec le nouveau Roy : il rendit tous les prisonniers Pheniciens ; je fus compté comme étant de ce nombre , on me fit sortir de la Tour, je m'embarquay avec les autres , & l'esperance commença à renaître au fond de mon cœur. Un vent favorable remplissoit déjà nos voiles , les Rameurs sentoient les ondes écumantes , la vaste mer étoit couverte de Navires : les Mariniers pouissoient des cris de joye , les ri-

vages d'Egypte s'enfuyoient loin de nous , les collines & les montagnes s'aplanissoient peu à peu ; nous commencions à ne voir plus que le Ciel & l'eau , pendant que le Soleil qui se levoit , sembloit faire sortir du sein de la mer ses feux étincelans , ses rayons dorroient le sommet des montagnes , que nous découvrions encore un peu sur l'horison , & tout le Ciel d'un sombre azur , nous promettoit une heureuse navigation.

Quoiqu'on m'eût renvoyé comme étant Phenicien , aucun des Pheniciens avec qui j'étois , ne me connoissoit. Narbal qui commandoit dans le Vaisseau où l'on me mit , me demanda mon nom & ma patrie : De quelle Ville de Phenicie êtes-vous , me dit-il ? Je ne suis point de Phenicie , luy dis-je , mais les Egyptiens m'avoient pris sur mer dans un Vaisseau de Phenicie : j'ai demeuré longtemps captif en Egypte comme un Phenicien , c'est sous ce nom que j'ay long-temps souffert ; c'est sous ce nom que l'on m'a délivré. De quel país es-tu donc , reprit Narbal ? Je luy parlai ainsi : Je suis Telemaque fils d'Ulysse , Roy d'Itraque en Grece ; mon pere s'est rendu fameux entre tous les Rois qui ont assiégré la Ville de Troye ; mais les Dieux ne luy ont pas accordé de revoir sa patrie , je l'ay cherché en plusieurs país , la fortune me persecute comme luy , vous voyez un malheureux qui ne soupire qu'après le bonheur de

retourner parmi les siens , & de trouver son pere. Narbal me regardoit avec étonnement , & il crût appercevoir en moy je ne ſçai quoy d'heureux qui vient des dons du Ciel , & qui n'eſt point dans le reſte des hommes. Il étoit naturellement ſincere & genereux , il fut touché de mon malheur , & me parla avec une confiance que les Dieux luy inſpirerent pour me ſauver d'un grand peril.

Telemaque , je ne doute point , dit-il , de ce que vous me dites , & je ne ſçaurois en douter ; la douleur & la vertu peintes ſur votre viſage , ne me permettent pas de me défier de vous. Je ſens même que les Dieux que j'ay toujours ſervis , vous aiment , & qu'ils veulent que je vous aime auſſi comme ſi vous étiez mon fils ; je vous donneray un conſeil ſalutaire , & pour récompénſe , je ne vous demande que le ſecret : Ne craignez point , luy diſ-je , que j'aye aucune peine à me taire ſur les choſes que vous voudrez me confier. Quoy-que je ſois jeune , j'ay déjà vieilli dans l'habitude de ne dire jamais mon ſecret , & encore de ne trahir jamais ſous aucun prétexte le ſecret d'autrui. Comment avez-vous pû , me dit-il , vous accoutumer au ſecret dans une ſi grande jeuneſſe ? je ſeray ravi d'apprendre par quel moyen vous avez acquis cette qualité , qui eſt le fondement de la plus ſage conduite , & ſans laquelle tous les talens ſont inutiles.

Quand

Quand Ulyſſe partit, lui dis je, pour aller au ſiege de Troie, il me prit ſur ſes genoux & entre ſes bras (c'eſt ainſi qu'on me le raconte) après m'avoir baiſé tendrement, il me dit ces paroles, quoique je ne puſſe les entendre. O mon fils ! que les Dieux me préſervent de te revoir jamais, que plutôt le cizeau de la Parque tranche le fil de tes jours lorsqu'il eſt à peine formé, de même que le moisſonneur tranche de ſa faux une tendre fleur qui commence à éclore ; que mes ennemis te puiſſent écraser aux yeux de ta mere & aux miens, ſi tu dois un jour te corrompre & abandonner la vertu. O mes amis ! continuait-il, je vous laiſſe ce fils qui m'eſt ſi cher, ayez ſoin de ſon enfance, ſi vous m'aimez ; éloignez de lui la pernicioſe flaterie ; enſeignez-lui à ſe vaincre ; qu'il ſoit comme un jeune arbrilleau encore tendre qu'on plie pour le redreſſer. Sur tout n'oubliez rien pour le rendre juſte, bien-faiſant, ſincere & fidele à garder le ſecret. Quiconque eſt capable de mentir, eſt indigne d'être compté au nombre des hommes, & quiconque ne ſçait pas ſe taire, eſt indigne de gouverner.

Je vous rapporte ces paroles, parce qu'on a eu ſoin de me les repeter ſouvent à moi-même ; les amis de mon pere eurent ſoin de m'exercer de bonne heure au ſecret, j'étois encore dans la plus tendre enfance, & ils me conſoient déjà toutes les peines qu'ils reſſen-

toient, voyant ma mère exposée à un grand nombre de téméraires, qui vouloient l'épouser. Ainsi on me traitoit dès-lors comme un homme raisonnable & sûr. On m'entretenoit secrètement des plus grandes affaires; on m'instruisoit de ce qu'on avoit résolu pour écarter les prétendans.

J'étois ravi qu'on eût en moi cette confiance; jamais je n'en ai abusé, jamais il ne m'a échappé une seule parole qui pût découvrir le moindre secret; souvent les prétendans tâchoient de me faire parler, espérant qu'un enfant qui auroit vû ou entendu quelque chose d'important, ne sçauroit pas se retenir. Mais je sçavois bien leur répondre sans mentir, & sans leur apprendre ce que je ne devois point dire.

Alors Narbal me dit: Vous voyez, Telemaque, la puissance des Pheniciens, ils sont redoutables à toutes les nations voisines par leurs innombrables Vaisseaux. Le commerce qu'ils font jusqu'aux Colonnes d'Hercule, leur donne des richesses qui surpassent celles des peuples les plus florissans. Le grand Roi Sesostris, qui n'auroit jamais pû les vaincre par mer, eut bien de la peine à les vaincre par terre avec ses armées qui avoient conquis tout l'Orient; il nous imposa un tribut que nous n'avons pas long-temps payé. Les Pheniciens se trouvoient trop riches & trop puissans pour porter patiemment le joug de la servitude. La

DE TELEMAQUE. LIV. II. SI
mort ne laissa pas à Sesostris le temps de finir
la guerre contre nous. Il est vrai que nous
avons tout à craindre de sa sagesse, encore
plus que de sa puissance : mais sa puissance
passant entre les mains de son fils dépourvû
de toute sagesse, nous conclûmes que nous
n'avions plus rien à craindre. En effet, les
Egyptiens, bien loin de rentrer les armes à la
main dans nôtre païs pour nous subjuguier en-
core une fois, ont été contraints de nous ap-
peller à leur secours pour les délivrer d'un Roi
impie & furieux. Nous avons été leurs libe-
rateurs ; quelle gloire ajoûtée à la liberté & à
l'opulence des Pheniciens !

Mais pendant que nous délivrons les au-
tres, nous sommes esclaves nous-mêmes. O
Telemaque ! craignez de tomber dans les
cruelles mains de Pygmalion nôtre Roi, il
les a trempées dans le sang de Sichée mari de
Didon sa sœur : Didon pleine d'horreur & de
vengeance, s'est enfuyé de Tyr avec plusieurs
Vaisseaux. La plûpart de ceux qui aiment la
vertu & la liberté l'ont suivie : elle a fondé sur
la côte d'Afrique une superbe Ville qu'on
nomme Carthage. Pygmalion tourmenté par
une soif insatiable des richesses, se rend d.
plus en plus misérable & odieux à ses sujets.
C'est un crime à Tyr que d'avoir de grands
biens, l'avarice le rend défiant, soupçonneux,
cruel ; il persecute les riches, & il craint les
pauvres. Tout l'agite, l'inquiete, le ronge,

il a peur de son ombre, il ne dort ni nuit, ni jour, les Dieux pour le confondre l'accablent de trésors dont il n'ose jouir. Ce qu'il cherche pour être heureux est précisément ce qui l'empêche de l'être. Il regrette tout ce qu'il donne, & craint toujours de perdre; il se tourmente pour gagner, on ne le voit presque jamais, il est seul, triste, abbatu au fond de son Palais; ses amis même n'osent l'aborder, de peur de lui devenir suspects; une garde terrible tient toujours des épées nues, & des piques levées autour de sa maison, trente chambres qui communiquent les unes aux autres, & dont chacune à une porte de fer avec six gros verroux, sont le lieu où il se renferme, on ne sçait jamais dans laquelle de ses chambres il couche, & on assure qu'il ne couche jamais deux nuits de suite dans la même, de peur d'y être égorgé. Il ne connoît ni les plaisirs, ni l'amitié; si on lui parle de chercher la joye, il sent qu'elle fuit loin de lui, & qu'elle refuse d'entrer dans son cœur. Ses yeux creux sont pleins d'un feu âpre & farouche: ils sont sans cesse errans de tous côtez; il prête l'oreille au moindre bruit; il se sent tout émû, il est pâle & défait, & les noirs foudris sont peints sur son visage toujours ridé. Il se tait, il soupire, il tire de son cœur de profonds gémissemens, il ne peut cacher les remords qui déchirent ses entrailles. Les mets les plus exquis le dégoûtent, les enfans, loin d'être son

esperance, sont le sujet de sa terreur, il en a fait ses plus dangereux ennemis; il n'a eu en toute sa vie aucun moment d'assuré, il ne se conserve qu'à force de répandre le sang de tous ceux qu'il craint. Insensé! qui ne voit pas que la cruauté à laquelle il se confie, le fera périr. Quelqu'un de ses domestiques aussi défiant que lui, se hâtera de délivrer le monde de ce monstre. Pour moi, je crains les Dieux; quoi qu'il m'en coûte, je serai fidele au Roi qu'ils m'ont donné. J'aimerois mieux qu'il me fit mourir que de lui ôter la vie, & même que de manquer à le défendre. Pour vous, ô Telemaque! gardez-vous bien de lui dire que vous êtes le fils d'Ulysse: il espereroit qu'Ulysse retournant à Itaque, lui payeroit quelque grande somme pour vous racheter, & il vous tiendrait en prison.

Quand nous arrivâmes à Tyr, je suivis son conseil, & je reconnus la verité de tout ce qu'il m'avoit raconté. Je ne pouvois comprendre qu'un homme se pût rendre aussi miserable que Pygmalion me le paroissoit. Surpris d'un spectacle si affreux & si nouveau pour moi, je disois en moi-même: Voilà un homme qui n'a cherché qu'à se rendre heureux, il a crû y parvenir par les richesses & par une autorité absoluë; il fait tout ce qu'il peut, & cependant il est miserable par ses richesses, & par son autorité même. S'il étoit Berger, comme je l'étois n'aguères, il

seroit aussi heureux que je l'ai été, il jouïroit des plaisirs innocens de la campagne, & en jouïroit sans remords. Il ne craindrait ni le fer ni le poison. Il aimeroit les hommes, & en seroit aimé. Il n'auroit point ces grandes richesses, qui lui sont aussi inutiles que du sable, puisqu'il n'ose y toucher; mais il jouïroit des fruits de la terre, & ne souffriroit aucun véritable besoin. Cet homme paroît faire tout ce qu'il veut, mais il s'en faut bien qu'il le fasse. Il fait tout ce que veulent ses passions, il est toujours entraîné par son avarice, par ses soupçons; il paroît maître de tous les autres hommes, mais il n'est pas maître de lui-même, car il a autant de maîtres & de bourreaux qu'il a de desirs violens.

Je raisonnois ainsi de Pygmalion sans le voir; car on ne le voyoit point, & on regardoit seulement avec crainte ces hautes Tours qui étoient jour & nuit entourées de Gardes, où il s'étoit mis lui-même comme en prison, se renfermant avec ses trésors. Je comparois ce Roi invisible avec Sesostris, si doux, si accessible, si affable, si curieux de voir les Etrangers, si attentif à écouter tout le monde, & à tirer du cœur des hommes la vérité qu'on cache aux Rois. Sesostris, disois-je, ne craignoit rien, & n'avoit rien à craindre, il se montroit à tous ses Sujets comme à ses propres enfans. Celui-ci craint tout, & a tout à craindre. Ce méchant Roi est toujours exposé à une mort

funeste, même dans son Palais inaccessible , au milieu de ses Gardes ; au contraire le bon Roi Sesostris étoit en sûreté au milieu de la foule de ses peuples, comme un bon pere dans sa maison environné de sa famille.

Pygmalion donna ordre de renvoyer les troupes de l'Isle de Chypre , qui étoient venues secourir les siennes , à cause de l'alliance qui étoit entre les deux peuples. Narbal prit cette occasion de me mettre en liberté , il me fit passer en revûë parmi les soldats Chypriens ; car le Roi étoit ombrageux jusques dans les moindres choses. Le défaut des Princes trop faciles & inappliqués, est de se livrer avec une aveugle confiance à des favoris artificieux & corrompus. Le défaut de celui-ci étoit au contraire de se défier des plus honnêtes gens ; il ne sçavoit point discerner les hommes droits & simples qui agissent sans déguisement : aussi n'avoit-il jamais vû des gens de bien , car de telles gens ne vont point chercher un Roi si corrompu. D'ailleurs il avoit vû depuis qu'il étoit sur le Trône, dans les hommes dont il s'étoit servi, tant de dissimulation , de perfidie & de vices affreux, déguisez sous les seules apparences de la vertu , qu'il regardoit tous les hommes sans exception comme s'ils eussent été masquez : il supposoit qu'il n'y avoit aucune vertu sur la terre.

Pour revenir à moi , je fus confondu avec les Chypriens, & j'échapai à la défiance pe-

netrante du Roi. Narbal trembloit dans la crainte que je ne fusse découvert, il lui en eût coûté la vie & à moi aussi. Son impatience de nous voir partir étoit incroyable, mais les vents contraires nous retinrent assez longtemps à Tyr.

Je profitai de ce séjour pour connoître les mœurs des Phéniciens si celebres dans toutes les Nations connues. J'admirois l'heureuse situation de cette grande Ville, qui est au milieu de la mer dans une Isle. La côte voisine est délicieuse par sa fertilité, par les fruits exquis qu'elle porte, par le nombre des Villes & des Villages qui le touchent presque : enfin par la douceur de son climat, car les montagnes mettent cette côte à l'abri des vents brûlans du Midy. Elle est rafraîchie par le vent du Nord qui vient du côté de la mer. Le pays est au pied du Liban, dont le sommet fend les nuës, & va toucher les Astres. Une glace éternelle couvre son front ; des fleuves pleins de neiges tombent comme des torrens des pointes des rochers qui environnent sa tête. Au dessous on voit une vaste forêt de Cedres antiques, qui paroissent aussi vieux que la terre où ils sont plantez, & qui portent leurs branches épaisses jusqu'aux nuës. Cette forêt a sous ses pieds de gras pâturages dans la pente de la montagne. C'est-là qu'on voit errer les taureaux qui mugissent, les brebis qui bêlent avec leurs tendres agneaux qui bondissent sur

l'herbe fraîche. Là coulent mille divers ruisseaux qui distribuënt par tout une eau claire. Enfin on voit au-dessous de ces pâturages le pied de la montagne, qui est comme un jardin. Le Printems & l'Automne y regnent ensemble pour y joindre les fleurs & les fruits. Jamais ni le soufle empesté du Midy, qui seche & brûle tout, ni le rigoureux Aquilon, n'ont osé effacer les vives couleurs qui ornent ce jardin. C'est auprès de cette belle côte que s'élève dans la mer l'Isle où est bâtie la ville de Tyr. Cette grande Ville semble nager au-dessus des eaux, & être la Reine de toute la mer; les Marchands y abordent de toutes les parties du monde, & ses habitans sont eux-mêmes les plus fameux Marchands qu'il y ait dans l'Univers.

Quand on entre dans cette Ville, on croit d'abord que ce n'est pas une Ville qui appartient à un peuple particulier, mais qu'elle est la Ville commune de tous les peuples, & le centre de leur commerce: elle a deux grands Moles qui sont comme deux bras qui s'avancent dans la Mer, & qui embrassent un vaste Port où les vents ne peuvent entrer. Dans ce Port on voit comme une forêt de mâts de Navires, & ces Navires sont si nombreux, qu'à peine peut-on découvrir la mer qui les porte. Tous les Citoyens s'appliquent au commerce, & leurs grandes richesses ne les dégoûtent jamais du travail nécessaire pour les

augmenter. On y voit de tous côtez le fin lin d'Egypte, & la pourpre Tyrienne deux fois teinte d'un éclat merveilleux, cette double teinture est si vive, que le temps ne peut l'effacer; on s'en sert pour une teinture de laine fine qu'on rehausse d'or & d'argent. Les Phéniciens ont le commerce de tous les peuples jusques au détroit de Gades, ils ont même pénétré dans le vaste Ocean qui environne toute la terre, il ont fait aussi de longues navigations sur la mer rouge, & c'est par ce chemin qu'ils vont chercher dans les Isles inconnues, de l'or, des parfums, & divers animaux qu'on ne voit point ailleurs.

Je ne pouvois rassasier mes yeux du spectacle de cette grande Ville, où tout étoit en mouvement; je n'y voyois point comme dans les Villes de la Grece, des hommes oisifs & curieux qui vont chercher des nouvelles dans la place publique, pour regarder les étrangers qui arrivent sur le Port. Les hommes sont occupez à décharger leurs Vaisseaux, à transporter leurs marchandises, ou à les vendre, à ranger leurs magasins, à tenir un compte exact de ce qui leur est dû par les negocians étrangers; les femmes ne cessent jamais de filer les laines, ou de faire des desseins de broderie, ni de ployer les riches étoffes.

D'où vient, disois-je à Narbal, que les Phéniciens se sont rendus les maîtres du commerce de toute la terre, & qu'ils s'enrichissent

ainsi aux dépens de tous les autres peuples ? Vous le voyez, me dit-il, la situation de Tyr est heureuse pour la navigation. Les Tyriens furent les premiers (s'il en faut croire ce qu'on raconte de la plus obscure antiquité) qui osèrent se mettre dans un frêle vaisseau à la merci des vagues, qui domptèrent l'orgueil de la mer, qui observerent les Astres loin de la terre, suivant la science des Egyptiens & des Babyloniens, qui réunirent tant de peuples que la mer avoit separé. Les Tyriens sont industrieux, patients, laborieux, sobres, ménagers, ils ont une exacte police, ils sont parfaitement d'accord entr'eux; jamais peuple n'a été plus constant, plus sincère, plus fidèle, plus sûr, plus commode à tous les étrangers. Voilà, sans aller chercher d'autre cause, ce qui leur donne l'empire de la mer, & qui fait fleurir dans leur port un si utile commerce. Si la division & la jalousie se mettoient entr'eux, s'ils commençoient à s'amollir dans les délices & dans l'oisiveté; si les premiers d'entr'eux méprisoient le travail & l'économie; si les Arts cesssoient d'être en honneur dans leur Ville, s'ils manquoient de bonne foi vers les Etrangers, s'ils alteroient tant soit peu les règles d'un commerce libre, vous verriez bien-tôt tomber cette puissance que vous admirez.

Mais expliquez-moi, lui disois-je, les moyens d'établir un jour un pareil commerce à Itaque: faites, me répondit-il, comme on

fait ici ; recevez bien & facilement tous les étrangers ; faites-leur trouver dans vos ports la sûreté, la commodité, la liberté entière ; ne vous laissez jamais entraîner ni par l'avarice, ni par l'orgueil ; le vray moyen de gagner beaucoup, est de ne vouloir jamais trop gagner, & de sçavoir perdre à propos ; faites-vous aimer par tous les étrangers, souffrez même quelque chose d'eux, craignez d'exciter leur jalousie par vôtre hauteur, soyez constant dans les regles du commerce, qu'elles soient simples & faciles, accôûtez-vous à les suivre inviolablement, punissez severement la fraude, & même la negligence ou le faste des Marchands, qui ruinent le commerce en ruinant les hommes qui le font : sur tout n'entreprenez jamais de gêner le commerce pour le tourner selon vos vûës. Il faut que le Prince ne s'en mêle point ; de peur de le gâter, & qu'il en laisse tout le profit à ses Sujets qui en ont la peine ; autrement il les découragera : il en tirera assez d'avantage par les grandes richesses qui entreront dans ses Etats : le commerce est comme certaines sources, si vous voulez détourner leur cours, vous les faites tarir. Il n'y a que le profit & la commodité qui attirent les étrangers chez vous. Si vous leur rendez le commerce moins commode & moins utile, ils se retirent insensiblement, & ne reviennent plus, parce que d'autres peuples profitant de vôtre impru-

dence, les attirent chez eux, & les accoutument à se passer de vous.

Il faut même vous avouer que depuis quelque tems la gloire de Tyr est bien obscurcie. O ! si vous l'avez vû, mon cher Telemaque, avant le regne de Pygmalion, vous auriez été bien plus étonné. Vous ne trouvez plus ici maintenant que les tristes restes d'une grandeur qui menace ruine. O malheureuse Tyr ! en quelles mains es-tu tombée ? Autrefois la mer t'apportoit le tribut de tous les peuples de la terre. Pygmalion craint tout, & des Etrangers & de ses Sujets : au lieu d'ouvrir ses Ports à toutes les Nations les plus éloignées dans une entière liberté, il veut sçavoir le nombre des Vaisseaux qui arrivent, leur païs, le nombre des hommes qui y sont, leur genre de commerce, la nature & le prix de leurs marchandises, & le temps qu'ils doivent demeurer ici : il fait encore pis, car il use de supercherie pour surprendre les Marchands, & pour confisquer leurs Marchandises. Il inquiète les Marchands qu'il croit les plus opulens, il établit sous divers pretextes de nouveaux impôts, il veut entrer lui-même dans le commerce, & tout le monde craint d'avoir affaire avec lui. Ainsi le commerce languit, les étrangers oublient peu à peu le chemin de Tyr, qui leur étoit autrefois si doux, & si Pygmalion ne change de conduite, nôtre gloire & nôtre puissance seront

bien-tôt transportées à quelqu'autre peuple mieux gouverné que nous.

Je demandai ensuite à Narbal comment les Tyriens s'étoient rendus si puissans sur mer : car je ne voulois rien ignorer de tout ce qui sert au gouvernement d'un Royaume. Nous avons, me répondit-il, les forêts du Liban qui nous fournissent le bois des Vaisseaux, & nous les réservons avec soin pour cet usage, l'on n'en coupe jamais que pour les besoins publics. Pour la construction des Vaisseaux nous avons l'avantage d'avoir des ouvriers habiles. Comment, lui dis-je, avez-vous pû trouver ces ouvriers ? Il me répondit : Ils se sont formez peu à peu dans le païs. Quand on récompense bien ceux qui excellent dans les arts, on est sûr d'avoir bien-tôt des hommes qui les mènent à leur dernière perfection : car les hommes qui ont le plus de sagesse & de talent, ne manquent point de s'adonner aux arts auxquels les grandes récompenses sont attachées. Ici on traite avec honneur tous ceux qui réussissent dans les arts & dans les sciences utiles à la navigation : on considère un bon Geometre, on estime fort un habile Astrologue, on comble de bien un Pilote qui surpasse les autres dans sa fonction, on ne méprise point un bon Charpentier ; au contraire, il est bien payé & bien traité ; les bons rameurs même ont des récompenses sûres & proportionnées à leur ser-

vice, on les nourrit bien, on a soin d'eux quand ils sont malades, en leur absence on a soin de leurs femmes & de leurs enfans; s'ils perissent dans un naufrage, on dédommage leur famille, on renvoye chez eux ceux qui ont servi un certain tems; ainsi on en a autant qu'on en veut, le pere est ravi d'élever son fils dans un si bon métier, & dès sa plus tendre jeunesse il se hâte de lui montrer à manier la rame, les cordages, & à mépriser les tempêtes. C'est ainsi qu'on mène les hommes sans contrainte par la récompense & par le bon ordre; l'autorité seule ne fait jamais bien, la soumission des inferieurs ne suffit pas, il faut gagner les cœurs, & faire trouver aux hommes leurs avantages dans les choses où l'on veut se servir de leur industrie.

Après ce discours, Narbal me mena visiter tous les Magazins, les Arsenaux, & tous les Métiers qui servent à la construction des Navires. Je demandois le détail des moindres choses, & j'écrivois tout ce que j'avois appris, de peur d'oublier quelque circonstance utile.

Cependant Narbal, qui connoissoit Pygmalion, & qui m'aimoit, attendoit avec impatience mon départ, craignant que je ne fusse découvert par les espions du Roi qui alloient nuit & jour par toute la Ville. Mais les vents ne nous permettoient pas encore de nous embarquer. Pendant que nous étions

occupez à visiter curieusement le Port , nous vîmes venir à nous un Officier de Pygmalion, qui dit à Narbal : Le Roi vient d'apprendre d'un des Capitaines des Vaisseaux qui sont revenus d'Egypte avec vous , que vous avez amené un étranger qui passe pour Chyprien, le Roi veut qu'on l'arrête , & qu'on sçache certainement de quel país il est : vous en répondrez sur votre tête.

Dans ce moment je m'étois un peu éloigné pour regarder de plus près les proportions que les Tyriens avoient gardées dans la construction d'un Vaisseau presque neuf, qui étoit , disoit-on, par cette proportion exacte de toutes ses parties, le meilleur voilier qu'on eût jamais vû dans le port , j'interrogeois l'ouvrier qui avoit réglé cette proportion. Narbal surpris & effrayé, répondit : Je chercherai cet étranger qui est de l'Isle de Chypre. Mais quand il eût perdu de vûe cet Officier , il courut vers moi pour m'avertir du danger où j'étois. Je ne l'avois que trop prévû , me dit-il , mon cher Telemaque , nous sommes perdus : le Roy, que la défiance tourmente jour & nuit , soupçonne que vous n'êtes pas de l'Isle de Chypre , il veut qu'on vous arrête , il me veut faire périr si je ne vous mets entre ses mains , que ferons-nous ? O Dieux ! donnez-nous la sagesse pour nous tirer de ce peril : il faudra , Telemaque , que je vous mène au Roi. Vous soutiendrez
que

que vous êtes Chyprien de la Ville d'Amathonte, fils d'un Statuaire de Venus ; je déclareray, que j'ay connu autrefois vôtre pere, & peut-être que le Roy, sans vouloir approfondir davantage, vous laissera partir ; je ne vois point d'autres moyens pour sauver vôtre vie & la mienne. Je répondis à Narbal : Laissez perir un malheureux que le destin veut perdre ; je sçai mourir, Narbal, & je vous dois trop pour vous entraîner dans mon malheur ; je ne puis me résoudre à mentir : Je ne suis point Chyprien, & je ne sçaurois dire que je le suis. Les Dieux voyent ma sincérité, c'est à eux à conserver ma vie par leur puissance ; mais je ne veux point la sauver par un mensonge.

Narbal me répondit : Mais ce mensonge, Telemaque, n'a rien qui ne soit innocent, les Dieux mêmes ne peuvent le condamner, il ne fait aucun mal à personne, il sauve la vie à deux innocens, il ne trompe le Roy que pour l'empêcher de faire un grand crime. Vous poussez trop loin, Telemaque, l'amour de la vertu, & la crainte de blesser la Religion. Il suffit, luy disois-je, que le mensonge soit mensonge, pour n'être pas digne d'un homme qui parle en la presence des Dieux, & qui doit tout à la verité. Celui qui blesse la verité, offense les Dieux, & se blesse soi-même, car il parle contre sa conscience. Cessez, Narbal, de me proposer ce qui est indigne de

vous & de moi. Si les Dieux ont pitié de nous, ils ſçaurent bien nous délivrer : s'ils veulent nous laiffer perir, nous ſerons en mourant les victimes de la verité, & nous laifferons aux hommes l'exemple de préférer la vertu ſans rache à une longue vie ; la mienne n'eſt déjà que trop longue, étant ſi malheureuſe. C'eſt vous ſeul, ô mon cher Narbal, pour qui mon cœur ſ'attendrit ; falloit-il que vôtre amitié pour un malheureux étranger vous fût ſi funeſte ?

Nous demeurâmes long-temps dans cette eſpece de combat, mais enfin nous vîmes arriver un homme qui couroit hors d'haleine : c'étoit un Officier du Roy qui venoit de la part d'Aſtarbé. Cette femme étoit belle comme une Déeſſe, elle joignoit aux charmes du corps tous ceux de l'eſprit, elle étoit flatuſe, enjouée, inſinuante. Avec une apparence de douceur, elle avoit un cœur cruel & plein de malignité ; mais elle ſçavoit cacher ſes ſentimens corrompus par un profond artifice ; elle avoit ſçû gagner le cœur de Pygmalion par ſa beauté, par ſon eſprit, par ſa douce voix, & par l'harmonie de ſa lyre. Pygmalion aveuglé par un violent amour pour elle, avoit abandonné la Reine Tophas ſon épouſe. Il ne ſongeoit qu'à contenter les paſſions de l'ambitieuſe Aſtarbé. L'amour de cette femme ne luy étoit gueres moins funeſte que ſon infame avarice. Mais quoy-

qu'il eût tant de passion pour elle, elle n'avoit pour lui que du mépris & du dégoût; elle cachoit ses vrais sentimens, & elle faisoit semblant de ne vouloir vivre que pour luy; dans le temps même où elle ne pouvoit le souffrir. Il y avoit à Tyr un jeune Lydien d'une merveilleuse beauté, nommé Malachon; mais mou, effeminé, noyé dans les plaisirs; il ne songeoit qu'à conserver la délicatesse de son teint, qu'à peigner ses cheveux blonds flotans sur ses épaules, qu'à se parfumer, qu'à donner un tour gracieux à sa robe, enfin qu'à chanter les amours sur sa lyre. Astarbé le vit, l'aima, & devint furieuse; il la méprisa, parce qu'il étoit passionné pour une autre femme; d'ailleurs il craignoit de s'exposer à la cruelle jalousie du Roy. Astarbé se sentant méprisée, s'abandonna à son ressentiment; dans son desespoir, elle s'imagina qu'elle pouvoit faire passer Malachon pour l'étranger que le Roy faisoit chercher, & qu'on disoit qui étoit venu avec Narbal: en effet, elle le persuada à Pygmalion, & corrompit tous ceux qui auroient pû le détromper. Comme il n'aimoit point les hommes vertueux, & qu'il ne sçavoit point les discerner, il n'étoit environné que de gens intéressés, artificieux, prompts à exécuter ses ordres injustes & sanguinaires: de telles gens craignoient l'autorité d'Astarbé, & ils lui aidèrent à tromper le Roy, de peur de déplaire

à cette femme hautaine qui avoit toute sa confiance. Ainsi le jeune Malachon, quoyque connu pour Cretois dans toute la Ville, passe pour le jeune étranger que Narbal avoit amené d'Egypte ; il fut mis en prison : Astarbé, qui craignoit que Narbal n'allât parler au Roy, & ne découvrit son imposture, lui envoya en diligence cet Officier, qui lui dit ces paroles : Astarbé vous défend de découvrir au Roy quel est vôtre étranger ; elle ne vous demande que le silence, & elle sçaura bien faire en sorte que le Roy soit content de vous ; cependant hâtez-vous de faire embarquer avec les Chypriens le jeune étranger que vous avez amené d'Egypte, afin qu'on ne le voye plus dans la Ville. Narbal ravi de pouvoir sauver sa vie & la mienne, promit de se taire, & l'Officier satisfait d'avoir obtenu ce qu'il demandoit, s'en retourna rendre compte à Astarbé de sa commission.

Narbal & moy nous admirâmes la bonté des Dieux, qui récompensent nôtre sincérité, & qui avoient un soin si touchant de ceux qui hazardent tout pour la vertu ; nous regardions avec horreur un Roy livré à l'avarice & à la volupté. Celui qui craint avec tant d'excès d'être trompé, disions-nous, mérite de l'être, il l'est presque toujours grossièrement, il se défie des gens de bien, & il s'abandonne à des scelerats. Voyez Pygmalion, il est le jouët d'une femme sans pudeur ; ce-

pendant les Dieux se servent du mensonge des méchans pour sauver les bons, qui aiment mieux perdre la vie que de mentir : en même temps nous apperçûmes que les vents changeoient, & qu'ils devenoient favorables aux Vaisseaux de Chypre.

Les Dieux se déclarent, s'écria Narbal, ils veulent, mon cher Telemaque, vous mettre en sûreté. Fuyez cette terre cruelle & maudite. Heureux qui pourroit vous suivre jusques dans les rivages les plus inconnus ! Heureux qui pourroit vivre & mourir avec vous ! mais un destin severe m'attache à cette malheureuse patrie. Il faut souffrir avec elle ; peut-être faudra-t-il être enseveli dans ses ruines ; n'importe, pourvû que je dise toujours la verité, & que mon cœur n'aime que la justice. Pour vous, ô mon cher Telemaque ! je prie les Dieux, qui nous conduisent comme par la main, de nous accorder les plus précieux de tous leurs dons, qui est la vertu pure & sans tache jusqu'à la mort. Vivez, retournez en Itaque, consolez Penelope, délivrez-la de ses remeraires Amans ; que vos deux yeux puissent voir, que vos deux mains puissent embrasser le sage Ulysse, & qu'il trouve en vous un fils égal à sa sagesse. Mais dans votre bonheur, souvenez-vous du malheureux Narbal, & ne cessez jamais de m'aimer.

Quand il eut achevé ces paroles, je l'arrois de mes larmes sans lui répondre, de pro-

fonds soupirs m'empêchoient de parler ; nous nous embrassions en silence , il me mena jusqu'au Vaisseau ; il demeura sur le rivage , & quand le Vaisseau fut parti , nous ne cessions de nous regarder encore tandis que nous pûmes nous voir.

Calypso qui avoit été jusqu'à ce moment immobile, transportée de plaisir en écoutant les aventures de Telemaque , l'interrompt pour lui faire prendre quelque repos. Il est temps, lui dit-elle, que vous allicz goûter la douceur du sommeil après tant de travaux : vous n'avez rien à craindre ici , tout vous est favorable, abandonnez-vous donc à la joye, à la paix, & à tous les autres dons des Dieux, dont vous allez être comblé. Demain quand l'Aurore avec ses doigts de roses entr'ouvrira les portes de l'Orient, & que les chevaux du Soleil sortant de l'onde amere, répandront les flâmes du jour pour chasser devant eux toutes les étoiles du Ciel , nous reprendrons , mon cher Telemaque , l'histoire de vos malheurs : jamais vôtre pere n'a égalé vôtre sagesse & vôtre courage. Ni Achille vainqueur d'Hector, ni Thesée revenu des Enfers , ni même le grand Alcide, qui a purgé la terre des monstres, n'ont montré autant de force & de vertu que vous. Je souhaite qu'un profond sommeil rende cette nuit courte pour vous. Mais hélas ! qu'elle sera longue pour moy ! qu'il me tardera de vous revoir , de vous entendre ,

de vous faire redire ce que je sçai déjà , & vous demander ce que je ne sçai pas encore ! Allez , mon cher Telemaque , avec le sage Mentor que les Dieux vous ont rendu : allez dans cette Grotte , où tout est préparé pour votre repos. Je prie Morphée de répandre ses plus doux charmes sur vos paupieres appesanties , de faire couler une vapeur divine dans tous vos membres fatiguez , & de vous envoyer des songes legers qui voltigeans autour de vous , flatent vos sens par les images les plus riantes , & repoussent loin de vous tout ce qui pourroit vous réveiller trop promptement.

La Déesse conduisit elle-même Telemaque dans cette Grotte séparée de la sienne ; elle n'étoit ni moins rustique , ni moins agreable. Une fontaine qui couloit dans un coin y faisoit un doux murmure qui appelloit le Sommeil ; les Nymphes y avoient préparé deux lits d'une molle verdure , sur lesquelles elles avoient étendu deux grandes peaux , l'une de Lion pour Telemaque , & l'autre d'Ours pour Mentor.

Avant que de laisser fermer ses yeux au sommeil , Mentor parla ainsi à Telemaque : Le plaisir de raconter vos histoires vous a entraîné , vous avez charmé la Déesse en lui racontant les dangers dont votre courage & votre industrie vous ont tiré. Par-là vous n'avez fait qu'enflâmer davantage son cœur , & que vous préparer une plus dangereuse capti-

vit. Comment espérez-vous qu'elle vous laisse maintenant sortir de son Isle, vous qui l'avez enchantée par le recit de vos aventures ? L'amour d'une vaine gloire vous a fait parler sans prudence. Quand est-ce, ô Telemaque ! que vous serez assez sage pour ne parler jamais par vanité, & que vous sçauvez taire tout ce qui vous est avantageux, quand il n'est pas utile à dire ? Les autres admirent votre sagesse dans un âge où il est pardonnable d'en manquer. Pour moy, je ne puis rien vous pardonner ; je suis le seul qui vous connoît, & qui vous aime assez pour vous avertir de toutes vos fautes. Combien êtes-vous encore éloigné de la sagesse de votre pere ? Mais quoi donc, répondit Telemaque, pouvois-je refuser à Calypso de luy raconter nos malheurs ? Non reprit Mentor, il falloit les lui raconter, mais vous deviez le faire en ne lui disant que ce qui lui pouvoit donner de la compassion ; vous pouviez lui dire que vous aviez été tantôt errant, tantôt captif en Sicile, & puis en Egypte ; c'étoit lui en dire assez, & tout le reste n'a servi qu'à augmenter le poison qui brûle déjà son cœur : Plaise aux Dieux que le vôtre puisse s'en préserver. Mais que ferai-je donc, continua Telemaque d'un ton modéré & docile ? Il n'est plus tems, repartit Mentor, de lui cacher ce qui reste de vos aventures ; elle en sçait assez pour ne pouvoir être trompée sur ce qu'elle
ne

ne ſçait pas encore , vôtre reſerve ne ſerviroit qu'à l'irriter : achevez donc demain de lui raconter tout ce que les Dieux ont fait en vôtre faveur , & apprenez une autre fois à parler plus ſobrement de tout ce qui peut vous attirer quelque loüange. Telemaque reçut avec amitié un ſi bon conſeil , & ils ſe couchèrent.

SOMMAIRE

DU TROISIE'ME LIVRE.

Suite du recit des *Avantures de Telemaque*. Tempête sur Mer dans son voyage en Chypre. Mœurs effeminées des Chypriens. *Telemaque* arrive dans l'Isle de Chypre. Description du Temple de *Venus* & de ses Sacrifices. Il retrouve *Mentor*, qui lui raconte ses avantures & son esclavage. *Hazaël* à qui *Mentor* avoit été vendu, prend *Telemaque* en affection, le fait embarquer dans son Vaisseau, & sortir del' Isle de Chypre. Triomphe d'*Amphitrite*.

L E S
A V A N T U R E S
D E
T E L E M A Q U E
F I L S D U L Y S S E.

L I V R E T R O I S I E M E.

A USSI-TÔT que Phœbus eût répandu ses premiers rayons sur la terre, Mentor entendant la voix de la Déesse qui appelloit ses Nymphes dans les bois, éveilla Telemaque. Il est tems, lui dit-il, de vaincre le sommeil ; allons retrouver Calypso, mais défiez-vous de ses douces paroles. Ne luy ouvrez jamais vôtre cœur, craignez le poison flatteur de ses loüanges. Hier elle vous élevoit au dessus de vôtre sage pere, de l'invincible Achille, du fameux Thesée, d'Hercule devenu immortel. Sentites-vous combien cette loüange est excessive ? Crûtes-vous ce qu'elle disoit ? Sçachez qu'elle ne le croit pas elle-même : elle ne vous louë, que parce qu'elle vous croit foible & assez vain pour vous laisser tromper par des loüanges disproportionnées à vos actions.

Après ces paroles, ils allèrent au lieu où la Déesse les attendoit. Elle sourit en les voyant, & cacha sous une apparence de joye la crainte & l'inquietude qui troubloient son cœur; car elle prévoyoit que Telemaque, conduit par Mentor, lui échaperoit de même qu'Ulysse. Hâtez-vous, dit-elle, mon cher Telemaque, de satisfaire ma curiosité, j'ai crû pendant toute la nuit vous voir partir de Phenicie; & chercher une nouvelle destinée dans l'Isle de Chypre. Dites-nous donc quel fut ce voyage, & ne perdons pas un moment. Alors on s'assit sur l'herbe semée de violettes, à l'ombre d'un bocage épais. Calypso ne pouvoit s'empêcher de jeter sans cesse des regards tendres & passionnez sur Telemaque, & de voir avec indignation que Mentor observoit jusques au moindre mouvement de ses yeux. Cependant les Nymphes en silence se panchoient pour prêter l'oreille, & faisoient un demi cercle pour mieux voir & pour mieux écouter. Les yeux de l'assemblée étoient immobiles & attachés sur le jeune homme. Telemaque baissant les yeux, & rougissant avec beaucoup de grace, reprit ainsi le fil de son discours.

A peine le doux soufle d'un vent favorable avoit rempli nos voiles, que la terre de Phenicie disparut à nos yeux. Comme j'étois avec les Chypriens, dont j'ignorois les mœurs, je me résolus de me taire, de remarquer tout &

d'observer toutes les regles de la discretion pour gagner leur estime. Mais pendant mon silence un sommeil doux & puissant vint me saisir, mes sens étoient liez & suspendus, je goûtois une joye & une paix profonde qui envyroit mon cœur. Tout à coup je crus voir Venus qui fendoit les nuës dans son Char volant, conduit par deux Colombes; elle avoit cette éclatante beauté, cette vive jeunesse, ces graces tendres qui parurent en elle, quand elle sortit de l'écume de l'Océan, & qu'elle ébloüit les yeux de Jupiter même. Elle descendit tout d'un coup d'un vol rapide jusqu'auprès de moi, me mit en soulevant la main sur l'épaule, & me nommant par mon nom, prononça ces paroles : Jeune Grec, tu vas entrer dans mon Empire, tu arriveras bien-tôt dans cette Isle fortunée, où les plaisirs, les jeux & les ris folâtres naissent sous mes pas; là tu brûleras des parfums sur mes autels; là je te plongerai dans un fleuve de délices : ouvre ton cœur aux plus douces esperances, & garde-toi bien de résister à la plus puissantes de toutes les Déeses qui veut te rendre heureux.

En même temps j'apperçûs l'Enfant Cupidon, dont les petites aîles s'agitant, le faisoient voler autour de sa mere : quoiqu'il eût sur son visage la tendresse, les graces, & l'enjouement de l'enfance, il avoit je ne sçai quoi dans ses yeux perçans qui me faisoit peur; il-rioit en me regardant, son ris étoit malin,

mocqueur, & cruel, il tira de son carquois d'or la plus aiguë de ses flèches, il banda son arc, & alloit me percer, quand Minerve se montra soudainement pour me couvrir de son Egide.

Le visage de cette Déesse n'avoit point cette beauté molle & cette langueur passionnée, que j'avois remarquée dans le visage & dans la posture de Venus. C'étoit au contraire une beauté simple, negligée, modeste, tout étoit grave, vigoureux, noble, plein de force & de majesté. La flèche de Cupidon ne pouvant percer l'Egide, tomba par terre : Cupidon indigné en soupira amèrement, & eut honte de se voir vaincu. Loin d'ici, s'écria Minerve, loin d'ici, temeraire enfant, tu ne vaincras jamais que des ames lâches qui aiment mieux les honteux plaisirs que la sagesse, la vertu & la gloire.

A ces mots l'Amour irrité s'envola, & Venus remonta vers l'Olympe ; je vis long-tems son Char avec ses Colombes dans une nuée d'or & d'azur, puis elle disparut. En rebaisant les yeux vers la terre, je ne trouvai plus Minerve ; il me sembla que j'étois transporté dans un jardin délicieux, tel qu'on dépeint les Champs Elisées. Je reconnus Mentor, qui me dit : Fuyez cette cruelle terre, cette Isle empestée, où l'on ne respire que la volupté : la vertu la plus courageuse y doit trembler, & ne se peut sauver qu'en fuyant. Dès que

je le vis, je me voulus jeter à son cou pour l'embrasser, mais je sentoïis que mes pieds ne pouvoient se mouvoir, que mes genoux se déroboient sous moi, & que mes mains s'efforçant de sentir Mentor, cherchoient une ombre vaine qui m'échapoit toujours.

Dans cet effort je m'éveillai, & je sentis que ce songe mystérieux étoit un avertissement divin : je me sentis plein de courage contre les plaisirs, & de défiance contre moi-même pour détester la vie molle des Chypriens. Mais ce qui me perça le cœur, fut que je crus que Mentor avoit perdu la vie, & qu'ayant passé les ondes du Stix, il habitoit l'heureux séjour des âmes justes. Cette pensée me fit répandre un torrent de larmes : on me demanda pourquoi je pleurois. Les larmes, répondis-je, ne conviennent que trop à un malheureux étranger qui est sans espérance de revoir sa patrie : cependant tous les Chypriens qui étoient dans le Vaisseau, s'abandonnoient à une folle joye, les rameurs ennemis du travail s'endormoient sur leurs rames : le Pilote couronné de fleurs laissoit le gouvernail, & tenoit en sa main une grande cruche de vin qu'il avoit presque vuïdée. Lui & tous les autres troublez par la fureur de Bacchus, chantoient à l'honneur de Venus & de Cupidon, des vers qui devoient faire horreur à tous ceux qui aiment la vertu.

Pendant qu'ils oublioient ainsi les dangers

de la mer une soudaine tempête troubla le Ciel & l'eau, les vents déchaînez mugissoient avec fureur dans les voiles, les ondes noires battoient les flancs du Navire, qui gémissoit sous leurs coups : tantôt nous montions sur le dos des vagues enflées, tantôt la mer sembloit se dérober sous le Navire, & nous précipiter dans l'abîme ; nous appercevions auprès de nous des rochers, contre lesquels les flots irrités se brisoient avec un bruit horrible. Alors je compris par expérience ce que j'avois ouï dire à Mentor, que les hommes mous & abandonnez aux plaisirs, manquent de courage dans les dangers. Tous nos Chypriens abbatus pleuroient comme des femmes ; je n'entendois que des cris pitoyables, que des regrets sur les délices de la vie, que de vaines promesses aux Dieux pour leur faire des sacrifices, si on pouvoit arriver au Port. Personne ne conservoit assez de présence d'esprit, ni pour ordonner les manœuvres, ni pour travailler ; il me parut que je devois en sauvant ma vie sauver celle des autres ; je pris le gouvernail en main, parce que le Pilote semblable à une Bacchante, étoit hors d'état de connoître le danger du Vaisseau ; j'encourageai les Matelots effrayez, je leur fis abaisser les voiles, ils ramerent vigoureusement ; nous passâmes au travers des écueils, & nous vîmes de près toutes les horreurs de la mort. Enfin nous arrivâmes dans l'Isle de Chypre.

Cette aventure parut comme un songe à tous ceux qui me devoient la conservation de leurs vies : ils me regardoient avec étonnement : nous arrivâmes dans le mois d'Avril consacré à Venus. Cette saison , disent les Chypriens, convient à cette Déesse ; car elle semble ranimer toute la nature, & faire naître les plaisirs comme les fleurs. En arrivant dans l'Isle je sentis un air doux , qui rendoit les corps lâches & paresseux , mais qui inspiroit une humeur enjouée & folâtre. Je remarquai que la campagne naturellement fertile & agreable , étoit presque inculte , tant les habitans étoient ennemis du travail : je vis de tous côtez des femmes & des filles vainement parées , qui alloient en chantant les loüanges de Venus, se dévouer à son Temple : la beauté, les graces , la joye , les plaisirs , éclatoient également sur leurs visages : mais les graces y étoient affectées : on n'y voyoit point une noble simplicité , & une pudeur aimable , qui fait le plus grand charme de la beauté. L'air de mollesse, l'art de composer leurs visages , leur parure vaine , leur démarche languissante, leurs regards qui sembloient chercher ceux des hommes , leur jalousie entr'elles pour allumer de grandes passions : en un mot, tout ce que je voyois dans ces femmes , me sembloit vil & méprisable : à force de me vouloir plaire , elles me dégoûtoient.

On me conduisit au Temple de la Déesse. Ce Temple est tout de marbre, c'est un parfait Peristille, les colonnes sont d'une grosseur & d'une hauteur qui rendent cet édifice tres-majestueux : au-dessus de l'architrave & de la frise, sont à chaque face de grands frontons, où l'on voit en bas reliefs routes les plus agréables aventures de la Déesse. A la porte du Temple est sans cesse une foule de peuples qui viennent faire leurs offrandes. On n'y égorge jamais dans l'enceinte du lieu sacré, aucune Victime ; on n'y brûle point comme ailleurs la graisse des Genisses & des Tauraux : on ne répand jamais leur sang : on présente seulement devant l'Autel les bêtes qu'on offre, & on n'en peut offrir aucune qui ne soit jeune, blanche, sans défaut & sans tache ; on les couvre de bandelettes de pourpre brodées d'or, leurs cornes sont ornées de bouquets de fleurs odoriferentes : après qu'elles ont été présentées devant l'Autel, on les renvoie dans un lieu écarté où elles sont égorgées pour les festins des Prêtres de la Déesse. On offre aussi toutes sortes de liqueurs parfumées, & du vin plus doux que le nectar : les Prêtres sont revêtus de grandes robes blanches avec des ceintures d'or, & des franges de même au bas de leurs robes ; on brûle nuit & jour sur les Autels les parfums les plus exquis de l'Orient, & ils forment une espee de nuage qui monte vers

le Ciel. Toutes les colonnes de marbre sont ornées de festons pendans, tous les vases, qui servent au Sacrifice, sont d'or, un bois sacré de Myrthe environne le bâtiment : il n'y a que des jeunes garçons & des jeunes filles d'une rare beauté qui puissent présenter les Victimes aux Prêtres, & qui osent allumer le feu des Autels : mais l'impudence & la dissolution deshonnorent un Temple si magnifique.

D'abord j'eus horreur de ce que je voyois, mais insensiblement je commençois à m'y accoutumer ; le vice ne me faisoit plus aucune peine, toutes les compagnies inspiroient je ne sçai quelle inclination pour le desordre : on se mocquoit de mon innocence : ma retenue & ma pudeur servoient de jouiet à ces peuples effrontez. On n'oublioit rien pour exciter mes passions, pour me rendre des pieges, & pour réveiller en moi le goût des plaisirs. Je me sentois affoiblir tous les jours, la bonne éducation que j'avois reçûe ne me soutenoit presque plus, toutes mes bonnes résolutions s'évanoüissoient ; je ne me sentois plus la force de résister au mal qui me pressoit de tous côtez ; j'avois même une mauvaise honte de la vertu ; j'étois comme un homme qui nage dans une riviere profonde & rapide, d'abord il fend les eaux & remonte contre le torrent ; mais si les bords sont escarpez, & s'il ne peut se reposer sur

le rivage, il se lasse enfin peu à peu, sa force l'abandonne, ses membres épuisez s'engourdissent, & le cours du fleuve l'entraîne; ainsi mes yeux commençoient à s'obscurcir, mon cœur tomboit en défaillance, je ne pouvois plus rappeler ma raison, ni le souvenir des malheurs de mon pere: le songe où je croyois avoir vû le sage Mentor descendu aux Champs Elizées, achevoit de me décourager; une secrette & douce langueur s'emparoit de moi, j'aimois déjà le poison flatteur qui se glissoit de veine en veine, & qui pénéroit jusques dans la moëlle de mes os. Je pouissois néanmoins encore de profonds soupirs, je versois des larmes ameres, je rugissois comme un Lion dans ma fureur. O malheureuse jeunesse, disois-je! ô Dieux qui vous jouiez cruellement des hommes, pourquoi les faites-vous passer par cet âge, qui est un tems de folie ou de fièvre ardente? O! que ne suis-je couvert de cheveux blancs, courbé & proche du tombeau, comme Laërte mon ayeul? la mort me feroit plus douce que la foiblesse honteuse où je me vois.

A peine avois-je ainsi parlé, que ma douleur s'adoucissoit, & que mon cœur enyvré d'une folle passion, secouoit presque toute pudeur, puis je me voyois plongé dans un abîme de remords: pendant ce trouble je courrois çà & là dans le sacré bocage, semblable à une biche qu'un chasseur a blessée, elle

DE TELEMAQUE. LIV. III. 85
court au travers des vastes forêts pour soulager la douleur ; mais la flèche qui l'a percée dans le flanc , la suit par tout ; elle porte par tout le trait meurtrier : ainsi je courois en vain pour m'oublier moi-même , & rien n'adouciſſoit la playe de mon cœur.

En ce moment j'apperçûs assez loin de moi dans l'ombre épaisse de ce bois la figure du sage Mentor : mais son visage me parut si pâle, si triste & austere , que je n'en pûs ressentir aucune joye : Est-ce vous donc, ô mon cher ami , mon unique espérance ? Est-ce vous ? Quoi donc , est-ce vous-même ? Une image trompeuse ne vient-elle pas abuser mes yeux ? Est-ce vous, ô Mentor ? N'est-ce point vôtre ombre encore sensible à mes maux ? N'êtes-vous point au rang des ames bienheureuses qui jouissent de leur vertu , & à qui les Dieux donnent des plaisirs purs dans une éternelle paix aux Champs Elizées ? Mentor, vivez-vous encore ? Suis-je assez heureux pour vous posséder , ou bien n'est-ce qu'une ombre de mon ami ? En disant ces paroles , je courois vers lui tout transporté jusqu'à perdre la respiration , il m'attendoit tranquillement, sans faire aucun pas vers moi. O Dieux ! vous le sçavez , quelle fut ma joye , quand je sentis que mes bras le touchoient. Non , ce n'est pas une vaine ombre, je le tiens, je l'embrasse , mon cher Mentor : c'est ainsi que je m'écriai ; j'arroſai son visage d'un torrent de

larmes ; je demeurois attaché à son col sans pouvoir parler. Il me regarde tristement avec des yeux pleins d'une tendre compassion. Enfin je lui dis : Helas ! d'où venez-vous ? En quels dangers ne m'avez-vous point laissé pendant vôtre absence, & que ferois-je maintenant sans vous ? Mais sans répondre à mes questions : Fuyez, me dit-il d'un ton terrible, fuyez, hâtez-vous de fuir : ici la terre ne porte pour fruit que du poison, l'air qu'on respire est empesté, les hommes contagieux ne se parlent que pour se communiquer un venin mortel ; la volupté lâche & infame, qui est le plus horrible des maux sorti de la boîte de Pandore, amolit tous les cœurs, & ne souffre ici aucune vertu. Fuyez, que tardez-vous ? ne regardez pas même derrière vous en fuyant, effacez jusqu'au moindre souvenir de cette Isle execrable.

Il dit, & aussi-tôt je sentis comme un nuage épais qui se dissipoit sur mes yeux, & qui me laissoit voir la pure lumière ; une joye douce & pleine d'un ferme courage renaissoit dans mon cœur. Cette joye étoit bien différente de cette joye molle & folâtre dont mes sens avoient été empoisonnez ; l'une est une joye d'yvresse & de trouble, qui est entrecoupée de passions furieuses, de cuisans remords ; l'autre est une joye de raison, qui a quelque chose de bien-heureux & de celeste : elle est toujours pure & égale, rien ne peut l'épuiser,

plus on s'y plonge, plus elle est douce ; elle ravit l'ame sans la troubler. Alors je versai des larmes de joye , & je trouvai que rien n'étoit si doux que de pleurer ainsi. Heureux , disois-je, les hommes à qui la vertu se montre dans toute sa beauté ! Peut-on la voir sans l'aimer, peut-on l'aimer sans être heureux ?

Mentor me dit ; Il faut que je vous quitte, je pars dans ce moment , il ne m'est pas permis de m'arrêter : Où allez-vous donc , lui répondis-je ? en quelle terre inhabitable ne vous suivrai-je point ? Ne croyez pas pouvoir m'échapper, je mourrai plutôt sur vos pas. En disant ces paroles , je le tenois serré de toute ma force : C'est en vain, me dit-il , que vous espérez de me retenir. Le cruel Metopis me vendit à des Ethiopiens ou Arabes , ceux - cy étant allez à Damas en Syrie pour leur commerce, voulurent se défaire de moi, & croïant en tirer une grande somme , ils me vendirent à un nommé Hazaël , qui cherchoit un esclave Grec pour connoître les mœurs de la Grece, & pour s'instruire de nos sciences. En effet , Hazaël m'acheta cherement : Ce que je lui ai appris de nos mœurs lui a donné la curiosité de passer dans l'Isle de Crete pour étudier les sages loix de Minos. Pendant nôtre navigation, les vents nous ont contrains de relâcher dans l'Isle de Chypre , en attendant un vent favorable , il est venu faire ses offrandes au Temple, le voilà qu'il en sort ;

les vents nous appellent ; déjà nos voiles s'enflent ; Adieu, mon cher Telemaque, un esclave qui craint les Dieux doit suivre fidelement son Maître, les Dieux ne me permettent plus d'être à moi ; si j'étois à moi, ils le sçavent, je ne ferois qu'à vous seul. Adieu, souvenez-vous des travaux d'Ulysse & des larmes de Penelope, souvenez-vous des justes Dieux. O Dieux, protecteurs de l'innocence ! en quelle terre suis-je contraint de laisser Telemaque ?

Non, non, lui dis-je, mon cher Mentor, il ne dépendra pas de vous de me laisser ici ? Plûtôt mourir que de vous voir partir sans moi. Ce maître Syrien est-il si impitoyable ? Est-ce une Tygresse dont il a succé les mamelles dans son enfance ? Voudra-t-il vous arracher d'entre mes bras ? Il faut qu'il me donne la mort, ou qu'il souffre que je vous suive ; vous m'exhortez vous-même à fuir, & vous ne voulez pas que je fuie en suivant vos pas : je vais parler à Hazaël, il aura peut-être pitié de ma jeunesse & de mes larmes ! Puisqu'il aime la sagesse, & qu'il va si loin la chercher, il ne peut point avoir un cœur feroce & insensible ; je me jetterai à ses pieds, j'embrasserai ses genoux, je ne le laisserai point aller qu'il ne m'ait accordé de vous suivre : mon cher Mentor, je me ferai esclave avec vous, je lui offrirai de me donner à lui ; s'il me refuse, c'est fait, je me délivrerai de la vie.

Dans ce moment Hazaël appella Mentor :
je

je me prosternai devant lui, il fut surpris de voir un inconnu dans cette posture : Que voulez-vous, me dit-il ? La vie, lui répondis-je ; car je ne puis vivre, si vous ne souffrez que je suive Mentor qui est à vous. Je suis le fils du grand Ulysse, le plus sage des Rois de la Grèce, qui ont renversé la superbe Ville de Troye, fameuse dans toute l'Asie. Je ne vous dis pas ma naissance pour me vanter, mais seulement pour vous inspirer quelque pitié de mes malheurs. J'ai cherché mon pere dans toutes les mers, ayant avec moy cet homme, qui étoit pour moy un autre pere ; la fortune pour comble de maux me l'a enlevé, elle l'a fait vôtre esclave, souffrez que je le sois aussi. S'il est vrai que vous aimiez la justice, & que vous alliciez en Crete pour apprendre les Loix du bon Roy Minos, n'endurcissez point vôtre cœur contre mes soupirs & mes larmes. Vous voyez le fils d'un Roi qui est réduit à demander la servitude comme son unique ressource. Autrefois j'ai voulu mourir en Sicile pour éviter l'esclavage, mais mes premiers malheurs n'étoient que de foibles essais des outrages de la fortune, maintenant je crains de ne pouvoir pas être reçu parmi vos esclaves. O Dieux ! voyez mes maux ; ô Hazaël, souvenez-vous de Minos dont vous admirez la sagesse, & qui nous jugera tous deux dans le Royaume de Pluton.

Hazaël me regardant avec un visage doux & humain, me tendit la main & me releva :

Je n'ignore pas, dit-il, la sagesse & la vertu d'Ulysse. Mentor m'a raconté souvent quelle gloire il a acquise parmi les Grecs, & d'ailleurs la prompte Renommée a fait entendre son nom à tous les peuples d'Orient. Suivez-moy, fils d'Ulysse, je serai vôtre père jusqu'à ce que vous ayez retrouvé celui qui vous a donné la vie. Quand même je ne serois pas touché de la gloire d'Ulysse, de ses malheurs & des vôtres, l'amitié que j'ai pour Mentor, m'engageroit à prendre soin de vous : il est vrai que je l'ai acheté comme esclave, mais je le regarde comme un ami fidele, l'argent qu'il m'a coûté, m'a acquis le plus cher & le plus précieux ami que j'aye sur la terre ; j'ai trouvé en lui la sagesse, je lui dois tout ce que j'ai d'amour pour la vertu. Dès ce moment il est libre, vous le ferez aussi, je ne vous demande à l'un & à l'autre que vôtre cœur.

En un instant je passai de la plus amere douleur à la plus vive joye que les hommes peuvent sentir. Je me voyois sauvé d'un horrible danger, je m'approchois de mon païs, je trouvois un secours pour y retourner, je goûtois la consolation d'être auprès d'un homme qui m'aimoit déjà par le pur amour de la vertu ; enfin je trouvois tout en retrouvant Mentor pour ne le plus quitter. Hazaël s'avance sur le sable du rivage, nous le suivons, on entre dans le Vaisseau, les rameurs fendent les ondes paisibles, un Zephir léger

se jouë de nos Voiles , & anime tout le Vaisseau, & lui donne un doux mouvement , l'Isle de Chypre disparoît bien-tôt.

Hazaël qui avoit impatience de connoître mes sentimens , me demanda ce que je pensois des mœurs de cette Isle. Je lui dis ingénument en quels dangers ma jeunesse avoit été exposée, & le combat que j'avois souffert au dedans de moy. Il fut touché de mon horreur pour le vice, & dit ces paroles : O Venus , je reconnois vôtre puissance & celle de vôtre fils. J'ai brûlé de l'encens sur vos Autels : mais souffrez que je déteste l'infame mollesse des habitans de vôtre Isle, & l'impudence brutale avec laquelle ils celebrent vos Fêtes.

Ensuite il s'entretenoit avec Mentor de cette premiere Puissance qui a formé le Ciel & la terre , de cette Lumiere simple , infinie , immuable , qui se donne à tous sans se partager ; de cette Verité souveraine & universelle , qui éclaire tous les esprits comme le Soleil éclaire tous les corps. Celui , ajoutoit-il , qui n'a jamais vû cette Lumiere pure , est aveugle comme un aveugle né ; il passe sa vie dans une profonde nuit , comme les peuples que le Soleil n'éclaire point pendant plusieurs mois de l'année. Il croit être sage, & il est fou : il croit voir , & il ne voit rien : il meurt n'ayant jamais rien vû , tout au plus il n'apperçoit que de sombres & fausses lueurs,

que de vaines ombres, que des fantômes qui n'ont rien de réel. Ainsi sont tous les hommes entraînez par le plaisir des sens, & par le charme de l'imagination. Il n'y a point sur la terre de véritables hommes, excepté ceux qui consultent, qui aiment, qui suivent cette raison éternelle : c'est elle qui nous inspire, quand nous pensons bien : c'est elle qui nous reprend, quand nous pensons mal. Nous ne tenons pas moins d'elle la raison que la vie. Elle est comme un grand ocean de lumiere ; nos esprits sont comme des petits ruisseaux qui en sortent, & qui y retournent pour s'y perdre.

Quoique je ne comprisse pas encore parfaitement la sagesse de ce discours, je ne laissois pas d'y goûter. Je ne sçai quoi de pur & de sublime : mon cœur en étoit échauffé, & la vérité me sembloit reluire dans toutes ces paroles. Ils continuerent à parler de l'origine des Dieux, des Heros, des Poëtes, de l'âge d'or, du Déluge, des premières Histoires du genre humain, du fleuve d'oubli où se plongent les ames des morts, des peines éternelles préparées aux impies dans le gouffre noir du Tartare, & de cette heureuse paix dont jouïssent les Justes dans les Champs Elisées, sans crainte de la pouvoir perdre.

Pendant qu'Hazaël & Mentor parloient, nous apperçûmes des Dauphins couverts d'une écaille qui paroissoit d'or & d'azur, les-

quels en se joüant soulevoient les flots avec beaucoup d'écume. Après eux venoient des Tritons qui sonnoient de la trompette avec leurs conques recourbées. Ils environnoient le Char d'Amphitrite traîné par des chevaux marins plus blancs que la neige, & qui fendant l'onde salée, laissoient loin derriere eux un vaste sillon dans la mer. Leurs yeux étoient enflâmez, & leurs bouches fumantes : Le Char de la Déesse étoit une conque d'une merveilleuse figure, elle étoit d'une blancheur plus éclatante que l'yvoire, & les rouës étoient d'or. Ce Char sembloit voler sur la face des eaux. Une troupe de Nymphes couronnées de fleurs nageoient en foule derriere le Char ; leurs beaux cheveux nageoient sur leurs épaules, & flotoient au gré des vents. La Déesse tenoit d'une main un sceptre d'or pour commander au vagues, de l'autre elle portoit sur ses genoux le petit Dieu Palemon, son fils, pendant à sa mammelle : elle avoit un visage serein & une douce majesté qui faisoit enfuir les vents seditieux & toutes les noires tempêtes. Les Tritons conduisoient les chevaux, & tenoient les rênes dorées. Une grande voile de pourpre flotoit dans l'air au-dessus du Char, elle étoit à demi enflée par le souffle d'une multitude de petits Zephirs, qui s'efforçoient de la pousser par leurs haleines. On voyoit au milieu des airs Eole empressé, inquiet & ardent, son visage

94 LES AVANT. DE TELEMAQUE. LIV. III.
ridé & chagrin, sa voix menaçante, ses sour-
cils épais & pendans, ses yeux pleins d'un
feu sombre & austere, tenoient en silence les
fiers Aquilons, & repoussioient tous les nua-
ges. Les immenses Baleines & tous les Monf-
tres marins faisans avec leurs narines un flux
& reflux de l'onde amere, sortoient à la hâte
des Grotes profondes pour voir la Déesse.

S O M M A I R E

DU QUATRIE'ME LIVRE.

Arrivée en Crete avec sa description. Histoire tragique d'Idomenée, Roi de Crete, qui tue son propre fils & abandonne son Royaume. Le peuple s'assemble pour en élire un autre. On propose des jeux, & le Victorieux doit avoir la Couronne. Description des jeux de Lutte, de Ceste, & de course de chariots. Telemaque combat par curiosité seulement, & pour éprouver son adresse; il emporte le prix dans tous les jeux. On l'introduit dans l'assemblée des Vieillards qui doivent élire le Roi suivant les Loix: ils lui proposent trois questions. Quel est le plus libre de tous les hommes: Qui est le plus malheureux de tous les hommes: Lequel est préférable d'un Roi conquerant, ou d'un pacifique: Il y répond suivant l'esprit & le sentiment des Loix de Minos. On veut le faire Roy, mais Mentor luy remontre qu'il a une patrie: & que c'est à elle qu'il se doit, qu'il doit revoir Ulysse & Penelope. Il cede aux remontrances de Mentor. Les Cretois luy demandent un Roi de son choix: il leur montre Mentor, qui refuse & explique les dangers de la Royauté. On propose la Couronne à Hazael, qui la refuse aussi. Mentor leur in-

dique un d'entre eux nommé *Aristodeme*, qui accepte sous des conditions. Le nouveau Roi donne à *Mentor* & à *Telemaque* un *Vaisseau* pour retourner dans leur païs. Ils s'embarquent & quittent la *Crete* : Sur la mer, nouvelle tempête qui brise le *Vaisseau*. *Telemaque* & *Mentor* se sauvent sur un morceau du mats brisé, & abordent à l'*Isle de Calypso*. Là finit le recit de *Telemaque*, & l'*Historien* continue. *Inquietude de Calypso* pour découvrir qui étoit *Mentor*.

LES
AVANTURES
DE
TELEMAQUE
FILS D'ULYSSE.

LIVRE QUATRIÈME.

APRE'S que nous eûmes admiré ce spectacle, nous commençâmes à découvrir les Montagnes de Crete que nous avions encore assez de peine à distinguer des nuées du Ciel & des flots de la mer. Bientôt nous vîmes le sommet du Mont Ida, qui s'élève audessus des autres Montagnes de l'Isle, comme un vieux Cerf dans une forêt porte ses bois rameux audessus des têtes des jeunes Faons dont il est suivi. Peu à peu nous vîmes distinctement les Côtes de cette Isle, qui se presentoit à nos yeux comme un Amphitheatre. Autant que la terre de Chypre nous avoit paru negligée & inculte, autant celle de Crete se montroit fertile & ornée de tous les fruits par le travail de ses Habitans.

De tous côtez nous remarquions des Vil-

lages bien bâtis, des Bourgs qui égaloient des Villes, & des Villes superbes ; nous ne trouvions ni Vallées ni Montagnes où la main du diligent Laboureur ne fût imprimée. Partout la charuë avoit laissé de creux sillons : les ronces, les épines, & toutes les plantes qui occupent inutilement la terre, sont inconnues en ce païs. Nous considérons avec plaisir les creux vallons où les troupeaux de bœufs mugissent dans les gras pâturages le long des ruisseaux ; les moutons paissans sur le penchant d'une colline ; les vastes campagnes couvertes de jeunes épics, riches dons de la féconde Cérés ; enfin les Montagnes ornées de pampres & de grapes d'un raisin déjà coloré, qui promettoit aux Vendangeurs les doux presens de Bacchus qui charment les soucis des hommes.

Mentor nous dit qu'il avoit été autrefois en Crete, & il nous expliqua ce qu'il en connoissoit. Cette Isle, disoit-il, admirée de tous les Etrangers, & fameuse par ses cent Villes, nourrit sans peine tous ses habitans, quoiqu'ils soient innombrables ; c'est que la terre ne cesse jamais de répandre ses biens sur ceux qui la cultivent. Son sein fécond ne peut s'épuiser. Plus il y a d'hommes dans un païs, pourvu qu'ils soient laborieux, plus ils jouissent de l'abondance. Ils n'ont jamais besoin d'être jaloux les uns des autres ; la terre, cette bonne mere, multiplie ses dons selon

le nombre de ses enfans, qui méritent ses fruits par leur travail. L'ambition & l'avarice des hommes sont les seules sources de leurs malheurs. Les hommes veulent tout avoir, & ils se rendent malheureux par le desir du superflu; s'ils vouloient vivre simplement, & se contenter de satisfaire aux vrais besoins, on verroit par tout l'abondance, la joye, l'union & la paix. C'est ce que Minos, le plus sage & le meilleur de tous les Rois, avoit compris; tout ce que vous verrez de plus merveilleux dans cette Isle, est le fruit de ses loix.

L'éducation qu'il faisoit donner aux enfans rend les corps sains & robustes. On les accoutume d'abord à une vie simple, frugale, laborieuse; on suppose que toute volupté amollit le corps & l'esprit. On ne leur propose jamais d'autre plaisir que celui d'être invincibles par la vertu, & d'acquiescer beaucoup de gloire. On ne met pas seulement ici le courage à mépriser la mort dans les dangers de la guerre, mais à fouler aux pieds les grandes richesses & les plaisirs honteux. Ici on punit trois vices qui sont impunis chez les autres peuples, l'ingratitude, la dissimulation, l'avarice.

Pour le faste & la mollesse, on n'a jamais besoin de les réprimer, car ils sont inconnus en Crète; tout le monde y travaille, & personne ne songe à s'y enrichir. Chacun se



croit assez payé de son travail par une vie douce & réglée, où on jouit en paix & avec abondance de tout ce qui est véritablement nécessaire à la vie. On n'y souffre ni meubles précieux, ni habits magnifiques, ni festins délicieux, ni Palais dorez. Les habits sont de laine fine & de belle couleur, mais tout unis & sans broderie; les repas y sont sobres, on y boit peu de vin, le bon pain en fait la principale partie, avec les fruits que les arbres offrent comme d'eux-mêmes, & le lait des troupeaux. Tout au plus on y mange de grosses viandes sans ragoût, encore même a-t-on soin de réserver ce qu'il y a de meilleur dans les grands troupeaux de bœufs pour faire fleurir l'agriculture. Les maisons y sont propres, commodés, riantes, mais sans ornemens; la superbe architecture n'y est pas ignorée, mais elle est réservée pour les Temples des Dieux, & les hommes n'oseroient avoir de maisons semblables à celles des Immortels. Les grands biens des Cretois sont la santé, la force, le courage, la paix, l'union des familles, la liberté de tous les Citoyens, l'abondance des choses nécessaires, le mépris des superflus, l'habitude du travail & l'horreur de l'oïveté, l'émulation pour la vertu, la soumission aux loix, & la crainte des justes Dieux.

Je lui demandai en quoi consistoit l'autorité du Roy, & il me répondit: Il peut tout

sur les peuples, mais les Loix peuvent tout sur lui, il a une puissance absolue pour faire le bien, & les mains liées dès qu'il veut faire le mal. Les loix lui confient les peuples comme le plus précieux de tous les dépôts, à condition qu'il sera le pere de ses sujets. Elles veulent qu'un seul homme serve par sa sagesse & par sa moderation, à la felicité de tant d'hommes, & non pas que tant d'hommes servent par leur misere & par leur servitude lâche, à flater l'orgueil & la mollesse d'un seul homme. Le Roy ne doit rien avoir au-dessus des autres, excepté ce qui est necessaire, ou pour le sou'ager dans ses penibles fonctions, ou pour imprimer aux peuples le respect de celui qui doit soutenir les loix. D'ailleurs le Roy doit être plus sobre, plus ennemi de la mollesse, plus exempt de faste & de hauteur qu'aucun autre. Il ne doit point avoir plus de richesses & de piairs, mais plus de sagesse, de vertu & de gloire que le reste des hommes. Il doit être au dehors le défenseur de la patrie; en commandant les armées, & au dedans le Juge des peup'es, pour les rendre bons, sages & heureux. Ce n'est point pour lui-même que les Dieux l'ont fait Roy, il ne l'est que pour être l'homme des peuples. C'est aux peup'es qu'il doit tout son temps, tous les soins, toute son affection, & il n'est digne de la Royauté qu'autant qu'il s'oublie lui-même pour se sacrifier au bien public. Minos n'a voulu que

ses enfans regnassent après lui , qu'à condition qu'ils regneroient suivant ces maximes. Il aimoit encore plus son peuple que sa famille. C'est par une telle sagesse qu'il a rendu la Crete si puissante & si heureuse. C'est par cette moderation qu'il a effacé la gloire de tous les Conquerans, qui veulent faire servir les peuples à leur propre gandeur , c'est-à-dire , à leur vanité. Enfin c'est par la justice, qu'il a mérité d'être aux enfers le souverain Juge des morts.

Mentor faisoit encore ce discours quand nous abordâmes dans l'Isle ; nous vîmes le fameux labyrinthe , ouvrage des mains de l'ingenieux Dédale , & qui étoit une imitation du grand labyrinthe que nous avions vû en Egypte. Pendant que nous considérons ce curieux édifice, nous vîmes le peuple qui couvroit le rivage , & qui accouroit en foule dans un lieu assez voisin du bord de la mer. Nous demandâmes la cause de leur empressement , & voici ce qu'un Cretois nommé Nausicrate nous raconta.

Idomenée fi's de Deucalion , & petit-fils de Minos , étoit allé comme les autres Rois de la Grece au siege de Troye. Après la ruine de cette Ville , il fit voile pour revenir en Crete ; mais la tempête fut si violente , que le Pilote de son Vaisseau & tous les autres qui étoient expérimentez dans la Navigation, crurent que leur naufrage étoit inévitable.

Chacun avoit la mort devant les yeux , chacun voyoit les abîmes ouverts pour l'engloutir , chacun déplorait son malheur , n'espérant pas même le triste repos des ombres, qui traversent le Stryx après avoir reçu la sépulture. Idomenée levant les yeux & les mains vers le Ciel , invoquoit Neptune. O puissant Dieu ! s'écrioit-il , toy qui tiens l'empire des ondes, daigne écouter un malheureux ; si tu me fais revoir l'Isle de Crete malgré la fureur des vents, je t'immolerai la première tête qui se présentera à mes yeux.

Cependant son fils impatient de le revoir, se hâtoit d'aller au-devant de lui pour l'embrasser ; malheureux qui ne sçavoit pas que c'éroit aller à sa perte. Le père échappé à la tempête, arrivoit dans le Port désiré. Il remercioit Neptune d'avoir écouté ses vœux, mais bien-tôt il sentit combien ces vœux lui étoient funestes : un pressentiment de son malheur lui donnoit un cuisant repentir de son vœu indiscret : il craignoit d'arriver parmi les siens, il baissoit les yeux , il apprehendoit de voir ce qu'il avoit de plus cher au monde. Mais la cruelle Nemesis, Déesse impitoïable, qui veille pour punir les hommes, & sur tout les Rois orgueilleux, pouffoit d'une main fatale & invincible Idomenée. Il arrive, à peine ose-t-il lever les yeux , il voit son fils, il recule saisi d'horreur : ses yeux cherchent, mais en vain, quelque autre tête qui puisse lui servir de victime.

Cependant le fils se jette à son cou, & est tout étonné que son pere répond si mal à sa tendresse, il le voit fondant en larmes. O mon pere ! dit-il, d'où vient cette tristesse, après une si longue absence ? Estes-vous fâché de vous revoir dans votre Royaume, & de faire la joye de votre fils ? Qu'ai-je fait ? Vous détournez les yeux de peur de me voir.

Le pere accablé de douleur ne répondoit rien. Enfin, après de profonds soupirs, il dit : Ah ! Neptune, que t'ai-je promis ! A quel prix m'as-tu garanti du naufrage ? Rends-moi aux vagues & aux rochers qui devoient en me brisant finir ma triste vie. Laisse vivre mon fils, ô Dieu cruel, tiens, voilà mon sang, épargne le sien. En parlant ainsi, il tira son épée pour se percer ; mais tous ceux qui étoient auprès de lui arrêtetent sa main. Le vieillard Sophronyme, interprete des volontez des Dieux, lui assura qu'il pourroit contenter Neptune sans donner la mort à son fils : Votre promesse disoit-il, a été imprudente, les Dieux ne veulent point être honorez par la cruauté : gardez-vous bien d'ajouter à la faute de votre promesse celle de l'accomplir contre les Loix de la nature ; offrez cent taureaux plus blancs que la neige à Neptune ; faites couler leur sang autour de son Autel couronné de fleurs, faites fumer un doux encens en l'honneur de ce Dieu.

Idomenée écoutoit ce discours la tête baissée.

sée & sans répondre , la fureur étoit allumée dans ses yeux, son visage pâle & défiguré changeoit à tout moment de couleur , on voyoit ses membres tremblans ; cependant son fils lui disoit : Me voici, mon pere, vôtre fils est prêt à mourir pour appaiser le Dieu. Je meurs content, puisque ma mort vous aura garanti de la vôtre : Frappez, mon pere, ne craignez point de trouver en moi un fils indigne de vous, qui apprehende de mourir.

En ce moment Idomenée tout hors de lui, & comme déchiré par les Furies infernales, surprend tous ceux qui l'observoient de près. Il enfonce son épée dans le cœur de cet enfant, il la retire toute fumante & toute pleine de sang pour la plonger dans ses propres entrailles ; il est encore une fois retenu par ceux qui l'environnent : l'enfant tombe dans son sang, ses yeux se couvrent des ombres de la mort ; il les entr'ouvre à la lumière, mais à peine l'a-t-il trouvée, qu'il ne peut plus la supporter. Tel qu'un beau lys au milieu des champs coupé dans sa racine par le tranchant de la charuë, languit & ne se soutient plus, il n'a point encore perdu cette vive blancheur & cet éclat qui charme les yeux ; mais la terre ne le nourrit plus, & sa vie est éteinte. Ainsi le fils d'Idomenée, comme une jeune & tendre fleur, est cruellement moissonné dès son premier âge. Le pere dans l'excès de sa douleur devient insensible, il ne sçait où il est, ni

ce qu'il fait, ni ce qu'il doit faire, il marche chancelant vers la Ville, & demande son fils. Cependant le peuple touché de compassion pour l'enfant & d'horreur pour l'action barbare du pere, s'écrie que les Dieux justes l'ont livré aux furies : la fureur leur fournit des armes : ils prennent des bâtons & des pierres. La discorde souffle dans tous les cœurs un venin mortel ; les Cretois, les sages Cretois oublient la sagesse qu'ils ont tant aimée ; ils ne reconnoissent plus le petit-fils du sage Minos. Les amis d'Idomenée ne trouvent plus d'autre salut pour lui, qu'en le ramenant vers ses Vaisseaux. Ils s'embarquent avec lui, ils fuient à la merci des ondes. Idomenée revenant à soi, les remercie de l'avoir attaché d'une terre qu'il a arrosée du sang de son fils, & qu'il ne sçauroit plus habiter. Les vents le conduisent vers l'Hesperie, & ils vont fonder un nouveau Royaume dans le païs des Salentins.

Cependant les Cretois n'ayant plus de Roy pour les gouverner, ont résolu d'en choisir un qui conserve dans leur pureté les loix établies. Voici les mesures qu'ils ont prises pour faire ce choix : Tous les principaux Citoyens des cent Villes sont assemblez : on a déjà commencé par des sacrifices : on a assemblé tous les Sages les plus fameux des païs voisins pour examiner la sagesse de ceux que paroîtront dignes de commander. On a préparé des jeux publics où tous les prétendans combattent ;

car on veut donner la Royauté pour prix, à celui qu'on jugera vainqueur de tous les autres, & pour l'esprit & pour le corps. On veut un Roy dont le corps soit fort & adroit, & dont l'ame soit ornée de sagesse & de vertu : on appelle ici tous les Etrangers.

Après nous avoir raconté toute cette Histoire étonnante, Nausicrète nous dit: Hâtez-vous donc, ô Etrangers, de venir dans notre assemblée, vous combattrez avec les autres, & si les Dieux destinent la victoire à l'un de vous deux, il regnera en paix. Nous le suivîmes sans aucun desir de vaincre, mais dans la seule curiosité de voir une chose si extraordinaire.

Nous arrivâmes à une espece de Cirque tres-vaste, environné d'une épaisse forêt : le milieu du Cirque étoit une arene préparée pour les Combatans : elle étoit bordée par un grand Amphitheatre d'un gazon frais, sur lequel étoit assis & rangé un peuple innombrable. Quand nous arrivâmes, on nous reçut avec honneur : car les Cretois sont les peuples du monde qui exercent le plus noblement & avec plus de religion l'hospitalité. On nous fit asseoir, & on nous invira à combattre. Mentor s'en excusa sur son âge, & Hazaël sur sa foible santé : ma jeunesse & ma vigueur m'ôtoient toute excuse. Je jettai néanmoins un coup d'œil sur Mentor pour découvrir sa pensée, & j'apperçûs qu'il sou-

haitoit que je combattisse. J'acceptai donc l'offre qu'on me faisoit ; je me dépouillai de mes habits : on fit couler des flots d'huile douce & luisante sur tous les membres de mon corps, & je me mêlai parmi les combattans. On dit de tous côtez que c'étoit le fils d'Ulysse qui étoit venu pour tâcher de remporter le prix ; & plusieurs Cretois qui avoient été à Itaque pendant mon enfance, me reconnurent.

Le premier combat fut celui de la lutte. Un Rhodien d'environ trente-cinq ans, surmonta tous les autres qui osèrent se présenter à lui ; il étoit encore dans toute la vigueur de la jeunesse ; ses bras étoient nerveux & bien nourris, au moindre mouvement qu'il faisoit, on voyoit tous ses muscles ; il étoit également souple & fort ; je ne lui parus pas digne d'être vaincu, & regardant avec pitié ma tendre jeunesse, il voulut se retirer ; mais je me presentai à lui. Alors nous nous saisismes l'un l'autre, nous nous serrâmes à perdre la respiration, nous étions épaule contre épaule, pied contre pied, tous les nerfs tendus, & les bras entrelassés comme des serpens, chacun s'efforçant d'enlever de terre son ennemi ; tantôt il essayoit de me surprendre en me poussant du côté droit, tantôt il s'efforçoit de me panacher du côté gauche ; pendant qu'il me tenoit ainsi, je le poussai avec tant de violence, que ses reins plierent : il

DE TELEMAQUE. LIV. IV. 109
tomba sur l'arene, il m'entraîna sur lui ; en vain il tâcha de me mettre dessous, je le tins immobile sous moi. Tout le peuple cria : Victoire au fils d'Ulysse ! Et j'aidai au Rhodien confus à se relever.

Le combat du Ceste fut plus difficile ; le fils d'un riche Citoyen de Samos avoit acquis une haute réputation dans ce genre de combat ; tous les autres lui cederent, il n'y eut que moi qui esperai la victoire : d'abord il me donna dans la tête, & puis dans l'estomac, des coups qui me firent vomir le sang, & qui répandirent sur mes yeux un épais nuage : je chancelai, il me pressoit, & je ne pouvois plus respirer : mais je fus ranimé par la voix de Mentor, qui me crioit : O fils d'Ulysse ! seriez-vous vaincu ? La colere me donna de nouvelles forces, j'évitai plusieurs coups dont j'aurois été accablé ; aussi tôt que le Samien m'avoit porté un faux coup, & que son bras s'alongeoit en vain, je le surprinois dans cette posture panchée ; déjà il reculoit, quand je haussai mon Ceste pour tomber sur lui avec plus de force : il voulut esquiver, & pendant l'équilibre, il me donna le moyen de le renverser. A peine fut-il étendu par terre, que je lui tendis la main pour le relever : il se redressa lui-même couvert de poussiere & de sang : sa honte fut extrême, mais il n'osa renouveler le combat.

Aussi-tôt on commença les courses de

Chariots que l'on distribua au sort : le mien se trouva le moindre pour la legereté des rouës, & pour la vigueur des chevaux. Nous partons, un nuage de poussiere vole & couvre le Ciel : au commencement je laissai les autres passer devant moy : un jeune Lacemonien , nommé Crantor , laissoit d'abord tous les autres derriere lui. Un Cretois nommé Polyclere, le suivoit de près. Hyppomaque parent d'Idomenée, qui aspiroit à lui succeder, lâchoit les rênes à ses chevaux fumans de sueur, il étoit panché sur leurs crins flottans, & le mouvement des rouës de son Chariot étoit si rapide , qu'elles paroissent immobiles comme les aîles d'un aigle qui fend les airs. Mes chevaux s'animerent , & se mirent peu à peu en haleine : je laissai loin derriere moi presque tous ceux qui étoient partis avec tant d'ardeur. Hippomaque parent d'Idomenée , poussant trop ses chevaux , le plus vigoureux s'abbatit, & ôta par sa chute à son maître l'esperance de regner. Polyclere se penchant trop sur ses chevaux , ne pût se tenir ferme, d'une secousse il tomba , les rênes lui échaperent , & il fut trop heureux de pouvoir en tombant éviter la mort. Pisistrate voyant avec des yeux pleins d'indignation que j'étois tout auprès de lui, redoubla son ardeur , tantôt il invoquoit les Dieux , & leur promettoit de riches offrandes , tantôt il parloit à ses chevaux pour les animer : il

craignoit que je ne passasse entre la borne & lui : car mes chevaux mieux ménagés que les siens , étoient en état de le devancer ; il ne lui restoit plus d'autre ressource , que celle de me boucher le passage. Pour le boucher, il hazarda de se briser contre la borne : il y brisa effectivement la rouë , je ne songeai qu'à faire promptement le tour pour n'être pas engagé dans son desordre ; & il me vit un moment après au bout de la carrière. Le peuple s'écria encore une fois : Victoire au fils d'Ulysse ! C'est lui que les Dieux destinent à regner sur nous.

Cependant les plus illustres & les plus sages d'entre les Cretois nous conduisirent dans un bois antique & sacré , reculé de la vûe des hommes profanes, où les Vieillards que Minos avoit établis Juges du peuple, & gardes des Loix, nous assemblerent. Nous étions les mêmes qui avions combattu dans les jeux ; nul autre ne fut admis ; les sages ouvrirent les Livres où toutes les Loix de Minos sont recueillies ; je me sentis saisi de respect & de honte quand j'approchai de ces Vieillards que l'âge rendoit venerables , sans leur ôter la vigueur de l'esprit ; ils étoient assis avec ordre, & immobiles dans leurs places , leurs cheveux étoient blancs , plusieurs n'en avoient presque plus , on voyoit reluire sur leurs visages graves une sagesse douce & tranquille ; ils ne se pressoient point de parler , ils ne

soient que ce qu'ils avoient resolu de dire ; quand ils étoient d'avis differens , ils étoient si moderez à soutenir ce qu'ils pensoient de part & d'autre, qu'on auroit crû qu'ils étoient tous d'une même opinion : la longue experience des choses passées , & l'habitude du travail leur donnoit de grandes vûes sur toutes choses : mais ce qui perfectionnoit le plus leurs raisons , étoit le calme de leurs esprits délivrez des folles passions & des caprices de la jeunesse : la sagesse toute seule agissoit en eux , & le fruit de leur longue vertu étoit d'avoir si bien dompté leurs humeurs , qu'ils goûtoient sans peine le doux & noble plaisir de la raison. En les admirant, je souhaitai que ma vie pût s'accourcir pour arriver tout-à-coup à une si estimable vieillesse ; je trouvois la jeunesse malheureuse , & si éloignée de cette vertu, si éclairée & si tranquille.

Le premier d'entre ces Vieillards ouvrit le Livre des Loix de Minos ; c'étoit un grand Livre qu'on tenoit d'ordinaire renfermé dans une cassette d'or avec des parfums. Tous ces Vieillards le baïserent avec respect : car ils disoient qu'après les Dieux , de qui les bonnes Loix viennent , rien ne doit être si sacré aux hommes que les Loix destinées à les rendre bons , sages & heureux : ceux qui ont dans leurs mains les Loix pour gouverner les peuples , doivent toujours se laisser gouverner eux-

eux-mêmes par les Loix ; c'est la Loi , & non pas l'homme qui doit regner. Tel étoit le discours de ces sages.

Ensuite celui qui présidoit proposa trois questions qui devoient être décidées par les maximes de Minos : la première question est de sçavoir quel est le plus libre de tous les hommes ; les uns répondirent que c'étoit un Roi qui avoit sur son peuple un empire absolu , & qui étoit victorieux de tous ses ennemis ; d'autres soutinrent que c'étoit un homme qui ne se marioit point , & qui voyageoit pendant toute sa vie en divers païs , sans être jamais assujetti aux loix d'aucune Nation : d'autres s'imaginèrent que c'étoit un Barbare , qui vivant de sa chasse au milieu des bois , étoit indépendant de toute police & de tout besoin : d'autres crurent que c'étoit un homme nouvellement affranchi , parce qu'en sortant des rigueurs de la servitude , il jouïssoit plus qu'aucun autre des douceurs de la liberté , d'autres enfin s'aviserent de dire que c'étoit un homme mourant , parce que la mort le délivroit de tout , & que tous les hommes ensemble n'avoient plus aucun pouvoir sur lui. Quand mon rang fut venu , je n'eus pas de peine à répondre , parce que je n'avois pas oublié ce que Mentor m'avoit dit souvent. Le plus libre de tous les hommes , répondis-je , est celui qui peut être libre dans l'esclavage même , en quelques païs & en quel-

que condition qu'il soit, on est très-libre pourvu qu'on craigne les Dieux, & qu'on ne craigne qu'eux ; en un mot , l'homme véritablement libre est celui qui dégagé de toute crainte & de tout desir, n'est soumis qu'aux Dieux, & à la raison. Les Vieillards s'entre-regardèrent en souriant, & furent surpris de voir que ma réponse étoit précisément celle de Minos.

Ensuite on proposa la seconde question en ces termes : Qui est le plus malheureux de tous les hommes ? Chacun disoit ce qui lui venoit dans l'esprit ; l'un disoit : c'est un homme qui n'a ni biens ni santé , ni honneur ; un autre disoit : C'est un homme qui n'a aucun ami ; d'autres soutenoient que c'est un homme qui a des enfans ingrats & indignes de lui. Il vint un sage de l'Isle de Lesbos , qui dit : Le plus malheureux de tous les hommes est celui qui croit l'être : car le malheur dépend moins des choses qu'on souffre , que de l'impatience avec laquelle on augmente son malheur. A ces mots toute l'assemblée se récria , on applaudit , & chacun crut que ce sage Lesbien remporteroit le prix sur cette question ; mais on me demanda ma pensée , & je répondis suivant les maximes de Mentor. Le plus malheureux de tous les hommes est un Roi qui croit être heureux en rendant les autres hommes misérables : il est doublement malheureux par son aveuglement, ne connois-

fant pas son malheur ; il ne peut s'en guérir , il craint même de le connoître : la vérité ne peut percer la foule des flatteurs pour aller jusqu'à lui : il est tyrannisé par ses passions, il ne connoît point ses devoirs : il n'a jamais goûté le plaisir de faire le bien , ni senti les charmes de la pure vertu : il est malheureux & digne de l'être , son malheur augmente tous les jours , il court à la perte , & les Dieux se préparent à le confondre par une punition éternelle. Toute l'assemblée avoua que j'avois vaincu le sage Lesbien , & les Vieillards declarerent que j'avois rencontré le vrai sens de Minos.

Pour la troisième question , on demanda lequel des deux est préférable , d'un côté un Roi conquérant & invincible dans la guerre, de l'autre un Roi sans experience de la guerre, mais propre à policer sagement les peuples dans la paix. La plupart répondirent que le Roi invincible dans la guerre étoit préférable. A quoi sert , disoient-ils , d'avoir un Roi qui sçait bien gouverner en paix, s'il ne sçait pas défendre le païs quand la guerre vient ? Ses ennemis le vaincront , & réduiront son peuple en servitude. D'autres soutenoient au contraire , que le Roi pacifique étoit meilleur, parce qu'il craindrait la guerre, & l'éviteroit par ses soins ; d'autres disoient qu'un Roi conquérant travailleroit à la gloire de son peuple aussi bien qu'à la sien-

ne , & qu'il rendroit ses Sujets maîtres des autres Nations , au lieu qu'un Roi pacifique les tiendrait dans une honteuse lâcheté.

On voulut sçavoir mon sentiment. Je répondis ainsi : Un Roi qui ne sçait gouverner que dans la paix ou dans la guerre , & qui n'est pas capable de conduire son peuple dans ces deux états , n'est qu'à demi Roi ; mais si vous comparez un Roi qui ne sçait que la guerre , à un Roi sage , qui sans sçavoir la guerre , est capable de la soutenir dans un besoin par ses Generaux , je trouve ce dernier préférable à l'autre. Un Roi entièrement tourné la guerre , voudrait toujours la faire pour étendre sa domination & sa gloire propre ; il ruineroit ses peuples. A quoi sert à un peuple que son Roi subjugué d'autres Nations , si on est malheureux sous son regne ? D'ailleurs les longues guerres entraînent toujours après elles beaucoup de desordres , les victorieux même se déreglent pendant ces tems de confusion : voyez ce qu'il coûte à la Grece pour avoir triomphé de Troye ; elle a été privée de ses Rois pendant plus de dix ans. Pendant que tout est en feu par la guerre , les loix , l'agriculture , les arts languissent ; les meilleurs Princes mêmes , pendant qu'ils ont une guerre à soutenir , sont contraints de faire le plus grand des maux , qui est de tolerer la licence , & de se servir des méchans. Combien y a-t-il de scelerats qu'on puniroit pen-

dant la paix, & dont on a besoin de récompenser l'audace dans les desordres de la guerre ? Jamais aucun peuple n'a eu un Roi conquérant sans avoir eu beaucoup à souffrir de son ambition. Un Conquerant enyvré de sa gloire ruine presque autant la Nation victorieuse que les Nations vaincues. Un Prince qui n'a point les qualitez nécessaires pour la paix, ne peut faire goûter à ses Sujets les fruits d'une guerre heureusement finie ; il est comme un homme qui défendrait son champ contre son voisin, & usurperoit celui du voisin même, mais qui ne sçauroit ni labourer ni semer pour recueillir aucune moisson : un tel homme semble né pour détruire, pour ravager, pour renverser le monde, & non pour rendre un peuple heureux par un sage gouvernement.

Venons maintenant au Roi pacifique : il est vrai qu'il n'est pas propre à de grandes conquêtes, c'est-à-dire, qu'il n'est pas né pour troubler le bonheur de son peuple en voulant vaincre les autres peuples, que la justice ne lui a pas soumis : mais s'il est véritablement propre à gouverner en pere, il a toutes les qualitez propres & nécessaires pour mettre son peuple en sûreté contre ses ennemis : voici comment. Il est juste, modéré, & commode à l'égard de ses voisins : il n'entreprend jamais contre eux aucun dessein qui puisse troubler la paix, il est fidele dans les alliances, les Alliez

l'aiment , ne le craignent point , & ont une entiere confiance en lui. S'il y a quelque voisin inquiet , hautain & ambitieux , tous les autres Rois voisins craignent le voisin inquiet , & n'ont aucune jalousie contre le Roi pacifique ; ils se joignent à ce bon Roi pour l'empêcher d'être opprimé ; sa probité, sa bonne foi, sa moderation le rendent l'arbitre de tous les Erats qui environnent le sien , pendant que le Roi entreprenant est odieux à tous les autres Rois. Tels sont les avantages qu'il a au dehors. Ceux dont il jouït au dedans, sont encore plus merveilleux. Puisqu'il est propre à gouverner en pere, je dois supposer qu'il gouverne selon les plus sages Loix, il retranche le faste, la moleste & tous les arts qui ne servent qu'aux vices ; il fait fleurir les autres arts qui sont utiles aux veritables besoins de la vie ; surtout il applique ses Sujets à l'agriculture : par là il les met dans l'abondance des choses nécessaires. Le peuple laborieux, simple dans ses mœurs , accoûtumé à vivre de peu , gagnant facilement sa vie par la culture de ses terres, se multiplie à l'infini : voilà dans ce Royaume un peuple innombrable , mais un peuple sain, vigoureux, robuste, qui n'est point amoli par les voluptez, qui est exercé à la vertu, qui ne se tient point aux douceurs d'une vie lâche & délicate, qui sçait mépriser la mort, qui aimeroit mieux mourir que de perdre cette liberté qu'il goûte sous un sage Roi , qui ne regne

que pour faire regner la raison. Qu'un Conquerant voisin attaque ce peuple, il ne le trouvera peut-être pas assez accoutumé à camper, à se ranger, ou à assiéger une Ville ; mais il le trouvera invincible par sa multitude ; par son courage, par sa patience dans les fatigues, par son habitude à souffrir la pauvreté, par sa vigueur dans les combats, & par une vertu que les mauvais succez même ne peuvent abatre : d'ailleurs si ce Roi n'est point assez expérimenté pour commander lui-même ses armées, il les fera commander par des gens qui en seront capables, & il sçaura s'en servir sans perdre son autorité : cependant il tirera du secours de ses Alliez, ses Sujets aimeront mieux mourir que de passer sous la domination d'un autre Roi violent & injuste, les Dieux même combattront pour lui. Voyez quelle ressource il aura au milieu des plus grands perils : Je conclus donc que le Roi pacifique qui ignore la guerre, est un Roi tres-imparfait, puisqu'il ne sçait point remplir une de ses plus grandes fonctions, qui est de vaincre ses ennemis ; mais j'ajoute qu'il est néanmoins infiniment supérieur au Roi conquerant qui manque de qualitez nécessaires dans la Paix, & qui n'est propre qu'à la guerre.

J'aperçûs dans l'assemblée beaucoup de gens qui ne pouvoient goûter cet avis, mais tous les Vieillards declarerent que j'avois parlé comme Minos. Le premier de ces Vieillards

s'écria. Je vois l'accomplissement d'un Oracle d'Appollon connu dans toute nôtre Isle. Minos avoit consulté les Dieux pour sçavoir combien de tems sa race regneroit suivant les loix qu'il venoit d'établir. Le Dieu lui répondit : Les tiens cesseront de regner, quand un Etranger entrera dans ton Isle pour y faire regner les loix. Nous avons craint que quelque Etranger ne vînt faire la conquête de l'Isle de Crete; mais le malheur d'Idomenée & la sagesse du fils d'Ulysse, qui entend mieux que nul autre mortel les loix de Minos, nous a montré le sens de l'Oracle. Que tardons-nous à couronner celui que les destins nous donnent pour Roi? Aussi-tôt les Vieillards sortirent de l'enceinte du bois sacré, & le premier me prenant par la main, annonça au peuple déjà impatient dans l'attente d'une décision, que j'avois remporté le prix. A peine acheva-t-il de parler, qu'on entendit un bruit confus dans toute l'assemblée, chacun pousse des cris de joye, tout le rivage & toutes les montagnes voisines retentirent de ce cri : Que le fils d'Ulysse semblable à Minos regne sur les Cretois.

J'attendis un moment, & je faisois signe de la main pour demander qu'on m'écourât : cependant Mentor me disoit à l'oreille : Renoncez-vous à vôtre patrie? L'ambition de regner vous fera-t-elle oublier Penelope, qui vous attend comme sa dernière esperance, & le grand Ulysse que les Dieux avoient resolu

ds

de vous rendre ! Ces paroles percerent mon cœur, & me soutinrent contre le desir de regner. Cependant un profond silence de toute cette tumultueuse assemblée me donna le moyen de parler ainsi.

O illustres Cretois ! je ne merite point de vous commander, l'Oracle qu'on vient d'apporter, marque bien que la race de Minos cessera de regner quand un Etranger entrera dans cette Isle, & y fera régner les loix de ce sage Roi ; mais il n'est pas dit que cet Etranger régnera ; je veux croire que je suis cet Etranger marqué par l'Oracle, j'ai accompli la prédiction, je suis venu dans cette Isle, j'ai découvert le vrai sens des loix, & je souhaite que mon explication serve à les faire régner avec l'homme que vous choisirez ; pour moi, je préfere ma patrie, la petite Isle d'Iraque aux cent Villes de Crete, à la gloire & à l'opulence de ce beau Royaume : souffrez que je suive ce que les destins ont marqué : si j'ai combattu dans vos jeux, ce n'étoit pas dans l'esperance de regner ici, c'étoit pour meriter vôtre estime & vôtre compassion, c'étoit afin que vous me donnassiez les moyens de retourner promptement au lieu de ma naissance : j'aime mieux obéir à mon pere Ulysse, & consoler ma mere Penelope, que de regner sur tous les peuples de l'Univers. O Cretois ! vous voyez le fond de mon cœur, il faut que je vous quitte : mais

la mort seule pourra finir ma reconnoissance ; cüi, jusqu'au dernier soupir, Telemaque aimera les Cretois, & s'interessera à leur gloire comme à la sienne propre.

A peine eus-je parlé, qu'il s'éleva dans toute l'assemblée un bruit sourd semblable à celui des vagues de la mer, qui s'entrechoquent dans une tempête ; les uns disoient : Est-ce quelque Divinité sous une figure humaine ? D'autres soutenoient qu'ils m'avoient vü en d'autres pais, & qu'ils me reconnoissoient ; d'autres s'écrioient, il faut le contraindre de régner ici. Enfin je repris la parole, & chacun se hâta de se taire, ne sachant si je n'allois point accepter ce que j'avois refusé d'abord. Voici les paroles que je leur dis.

Souffrez, ô Cretois ! que je vous dise ce que je pense : vous êtes les plus sages de tous les peuples ; mais la sagesse demande, ce me semble une précaution qui vous échappe ; vous devez vôtre choix, non pas à l'homme qui raisonne le mieux sur les loix, mais à celui qui les pratique avec la plus constante vertu. Pour moi, je suis jeune, par consequent sans experience, exposé à la violence des passions, & plus en état de m'instruire en obéissant pour commander un jour, que de commander maintenant. Ne cherchez donc pas un homme qui ait vaincu les autres dans les jeux d'esprit & de corps, mais

qui se soit vaincu lui-même ; cherchez un homme qui ait vos loix écrites dans le fonds de son cœur , & dont toute la vie soit la pratique de vos loix ; que ses actions plutôt que ses paroles , vous le fassent choisir.

Tous les Vieillards charmez de ce discours , & voyant toujours croître les applaudissemens de l'assemblée , me dirent : Puisque les Dieux nous ôtent l'esperance de vous voir régner au milieu de nous , du moins aidez-nous à trouver un Roi qui fasse régner nos loix , connoissez-vous quelqu'un qui puisse commander avec cette moderation ? Je connois, leur dis-je d'abord, un homme de qui je tiens tout ce que vous avez estimé en moi , c'est sa sagesse & non pas la mienne , qui vient de parler , & il m'a inspiré toutes les réponses que vous venez d'entendre.

En même temps toute l'assemblée jeta les yeux sur Mentor , que je montrois , le tenant par la main ; je racontois les soins qu'il avoit eûs de mon enfance ; les peils dont il m'avoit délivré , les malheurs qui étoient venus fondre sur moi , dès que j'avois cessé de suivre ses conseils. D'abord on ne l'avoit point regardé à cause de ses habits simples & négligés , de sa contenance modeste , de son silence presque continuel , de son air froid & réservé. Mais quand on s'appliqua à le regarder , on découvrit dans son visage je ne sçai quoy de ferme & d'élevé , on remarqua la

vivacité de ses yeux & la vigueur avec laquelle il faisoit jusques aux moindres actions: on le questionna, il fut admiré, on resolut de le faire Roi. Il s'en défendit sans s'émouvoir, il dit qu'il préféreroit les douceurs d'une vie privée à l'éclat de la Royauté, que les meilleurs Rois étoient malheureux, en ce qu'ils ne faisoient presque jamais le bien qu'ils vouloient faire, & qu'ils faisoient souvent par la surprise des flateurs les maux qu'ils ne vouloient pas; il ajouta que si la servitude est misérable, la Royauté ne l'est pas moins, puisqu'elle est une servitude déguisée. Quand on est Roi, disoit-il, on dépend de tous ceux dont on a besoin pour se faire obéir. Heureux celui qui n'est point obligé de commander! on ne doit qu'à la seule Patrie quand elle nous confie l'autorité, le sacrifice de sa liberté pour travailler au bien public.

Alors les Cretois ne pouvant revenir de leur surprise, lui demanderent quel homme ils devoient choisir? Un homme, répondit-il, que vous connoissiez bien, puisqu'il faudra qu'il vous gouverne, & qui craigne de vous gouverner: celui qui desire la Royauté ne la connoît pas, & comment en remplira-t-il les devoirs, ne les connoissant point: il la cherche pour lui, & vous devez desirer un homme qui ne l'accepte que pour l'amour de vous.

Tous les Cretois furent dans un étrange

étonnement de voir deux étrangers qui refusoient la Royauté recherchée par tant d'autres ; ils voulurent sçavoir avec qui ils étoient venus : Nausicrates qui les avoit conduits depuis le Port jusques au Cirque , où l'on célébroit les jeux , leur montra Hazaël , avec lequel Mentor & moi étions venus de l'Isle de Chypre ; mais leur étonnement fut encore bien plus grand , quand ils sçûrent que Mentor avoit été esclave d'Hazaël , qu'Hazaël touché de la sagesse & de la vertu de son esclave , en avoit fait son conseil & son meilleur ami ; que cet esclave mis en liberté , étoit le même qui venoit de refuser d'être Roi , & qu'Hazaël étoit venu de Damas pour s'instruire des loix de Minos , tant l'amour de la sagesse remplissoit son cœur.

Les Vieillards dirent à Hazaël : Nous n'osons vous prier de nous gouverner , car nous jugeons que vous avez les mêmes pensées que Mentor , vous méprisez trop les hommes pour vouloir vous charger de les conduire ; d'ailleurs vous êtes trop détaché des richesses & de l'éclat de la Royauté , pour vouloir acheter cet éclat par les peines attachées au gouvernement des peuples.

Hazaël répondit : Ne croyez-pas , ô Crétois ! que je méprise les hommes. Non , non , je sçai combien il est grand de travailler à les rendre bons & heureux ; mais ce travail est rempli de peines & de dangers , l'éclat qui y

est attaché est faux & ne peut ébloüir que des ames vaines. La vie est courte, les grandeurs irritent plus les passions qu'elles ne peuvent les contenter ; c'est pour apprendre à me passer de ces faux biens, & non pas pour y parvenir, que je suis venu de si loin. Adieu. Je ne songe qu'à retourner dans une vie paisible & retirée, où la sagesse nourrisse mon cœur & où les esperances qu'on tire de la vertu pour une autre meilleure vie après la mort, me consolent dans les chagrins de la vieillesse. Si j'avois quelque chose à souhaiter, ce ne seroit pas d'être Roi, ce seroit de ne me séparer jamais de ces deux hommes que vous voyez.

Enfin, les Cretois s'écrierent, parlant à Mentor : Dites-nous, ô le plus sage & le plus grand de tous les Mortels ! dites-nous donc qui nous pouvons choisir pour nêtre Roi ? Nous ne vous laisserons point aller, que vous ne nous ayez appris le choix que nous devons faire.

Il leur répondit : Pendant que j'étois dans la foule des spectateurs, j'ai remarqué un homme qui ne témoignoît aucun empressement, c'est un Vieillard assez vigoureux ; j'ai demandé quel homme c'étoit ; on m'a répondu qu'il s'appelloit Aristodeme. Ensuite j'ai entendu qu'on lui disoit que ses deux enfans étoient au nombre de ceux qui combattoient ; il a paru n'en avoir aucune joye ; il a dit que pour un, il ne lui souhaitoit point les perils

de la Royauté ; qu'il aimoit trop la patrie pour consentir que l'autre regnât jamais. Par-là j'ai compris que ce pere aimoit d'un amour raisonnable l'un de ses enfans qui a de la vertu, & qu'il ne flâtoit point l'autre dans ses déreglemens. Ma curiosité augmentant, j'ai demandé quelle a été la vie de ce Vieillard. Un de vos Citoyens m'a répondu : Il a long-tems porté les armes, & il est couvert de blessures ; mais sa vertu sincere & ennemie de la flâterie, l'avoit rendu incommode à Idomenée, c'est ce qui empêcha ce Roi de s'en servir dans le siege de Troye : il craignit un homme qui luy donneroit de sages conseils qu'il ne pouvoit se résoudre à suivre ; il fut même jaloux de la gloire que cet homme ne manqueroit pas d'acquérir bien-tôt ; il oublia tous ses services ; il le laissa ici pauvre, méprisé des hommes lâches, qui n'estiment que les richesses : mais content dans sa pauvreté, il vit gayement dans un endroit écarté de l'Isle, où il cultive son champ de ses propres mains, un de ses fils travaille avec lui, ils s'aiment tendrement, ils sont heureux par leur frugalité & par leur travail, ils se sont mis dans l'abondance des choses nécessaires à une vie simple. Ce sage Vieillard donne aux pauvres malades de son voisinage tout ce qui luy reste au-delà de ses besoins & de ceux de son fils, il fait travailler tous les jeunes gens, il les exhorte, il les instruit, il juge tous les

differends de son voisinage. Il est le pere de toutes les familles, le malheur de la sienne est d'avoir un second fils, qui n'a voulu suivre aucun de ses conseils. Le pere après l'avoir long-tems souffert pour tâcher de le corriger de ses vices, l'a enfin chassé, il s'est abandonné à une folle ambition & à tous ses plaisirs. Voilà, ô Crétois ! ce qu'on m'a raconté : vous devez sçavoir si ce recit est veritable. Mais si cet homme est tel qu'on le dépeint, pourquoy faire des jeux ? Pourquoi assembler tant d'inconnus ? Vous avez au milieu de vous un homme qui vous connoît, & que vous connoissez, qui sçait la guerre, qui a montré son courage, non-seulement contre les flèches & contre les dards, mais contre l'affreuse pauvreté ; qui a mérisé les richesses acquises par la flaterie, qui aime le travail, qui sçait combien l'agriculture est utile à un peuple qui déteste le faste, qui ne se laisse point amolir par un amour aveugle de ses enfans, qui aime la vertu de l'un, & qui condamne le vice de l'autre : en un mot, un homme qui est déjà le pere du peuple. Voilà votre Roi, s'il est vrai que vous desiriez de faire régner chez vous les loix du sage Minos.

Tout le peuple s'écria : Il est vrai, Aristodeme est tel que vous le dites, c'est lui qui est digne de régner. Les Vieillards le firent appeller, on le chercha dans la foule où

il étoit confondu avec les derniers du peuple, il parut tranquille, on luy déclara qu'on le faisoit Roi : Il répondit ; Je n'y puis consentir qu'à trois conditions ; la premiere, que je quitterai la Royauté dans deux ans , si je ne vous rends meilleurs que vous n'êtes , & si vous résistez aux loix ; la seconde , que je serai libre de continuer une vie simple & frugale ; la troisième, que mes enfans n'aurent aucun rang, & qu'après ma mort on les traitera sans distinction selon leur mérite comme le reste des Citoyens.

A ces paroles, il s'éleva dans l'air mille cris de joye. Le diadème fut mis par le chef des Vieillards garde des Loix , sur la tête d'Aristodeme , on fit des sacrifices à Jupiter , & aux autres grands Dieux. Aristodeme nous fit des presens, non pas avec la magnificence ordinaire aux Rois, mais avec une noble simplicité, il donna à Hazaël les Loix de Minos écrites de la main de Minos même, il lui donna aussi un recueil de toute l'Histoire de Crete depuis Saturne & l'âge d'or ; il fit mettre dans son vaisseaux des fruits de toutes especes, & lui offrir les secours dont il pouvoit avoir besoin. Comme nous pressions nôtre départ, il nous fit préparer un Vaisseau avec un grand nombre de bons rameurs & d'hommes armez, il y fit mettre des habits pour nous & des provisions.

A l'instant il s'éleva un vent favorable pour

aller à Itaque, ce vent qui étoit contraire à Hazaël, le contraignit d'attendre, il nous vit partir, il nous embrassa comme des amis qu'il ne devoit jamais revoir. Les Dieux sont justes, disoit-il, ils voyent une amitié qui n'est fondée que sur la vertu, un jour ils nous réuniront en ces Champs fortunez, où l'on dit que les Justes jouissent après la mort d'une éternelle paix. Nous verrons nos Ames se rejoindre pour ne se séparer jamais. O ! si mes cendres pouvoient aussi être recueillies avec les vôtres ! en prononçant ces mots, il versoit des torrens de larmes, & les soupirs étouffoient sa voix : nous ne pleurions pas moins que lui, & il nous conduisit au Vaisseau.

Pour Aristodeme, il nous dit : C'est vous qui venez de me faire Roi, souvenez-vous des dangers où vous m'avez mis, demandez aux Dieux qu'ils m'inspirent la vraie sagesse, & que je surpasse autant en moderation les autres hommes, que je les surpasse en autorité. Pour moi, je les prie de vous conduire heureusement dans votre patrie, d'y confondre l'insolence de vos ennemis, & de vous y faire voir en paix Ulysse régnant avec sa chère Penelope : Telemaque, je vous donne un Vaisseau plein de rameurs & d'hommes armez, ils pourront vous servir contre ces hommes injustes que persecutent votre Mere. O Mentor ! votre sagesse qui n'a besoin de rien,

ne me laisse rien à desirer pour vous ; allez tous deux , vivez heureux ensemble , souvenez-vous d'Aristodeme , & si jamais les Italiens ont besoin des Crétois , comptez sur moi jusqu'au dernier soupir de ma vie. Il nous embrassa , & nous ne pûmes en le remerciant retenir nos larmes.

Cependant le vent qui enflait nos voiles nous promettoit une douce navigation : déjà le Mont-Ida n'étoit plus à nos yeux que comme une colline : tous les rivages disparoissoient , les Côtes du Peloponèse sembloient s'avancer dans la mer pour venir au-devant de nous , tout-à-coup une noire tempête envelopa le Ciel , & irrita toutes les ondes de la mer. Le jour se changea en nuit , & la mort se presenta à nous. O Neptune ! c'est vous qui excitâtes par votre superbe Trident toutes les eaux de votre empire ! Vénus pour se venger de ce que nous l'avions méprisée jusques dans son Temple , alla trouver ce Dieu ; elle lui parla avec douleur , ses beaux yeux étoient baignez de larmes ; du moins c'est ainsi que Mentor instruit des choses divines me l'a assuré : Souffrez-vous , Neptune , disoit-elle , que ces impies se joient impunément de ma puissance ? Les Dieux mêmes la sentirent , & ces temeraires mortels ont osé condamner tout ce qui se fait dans mon Isle. Ils se piquent d'une sagesse à toute épreuve , & ils traitent l'amour de folie. Avez-vous oublié que je suis née

dans vôtre empire ? Que tardez-vous à ensevelir dans vos profonds abîmes ces deux hommes que je ne puis souffrir ?

A peine avoit-elle parlé, que Neptune souleva des flots jusqu'au Ciel. Venus rit, croïant nôtre naufrage inévitable : nôtre Pilote troublé s'écria qu'il ne pouvoit plus résister aux vents qui nous pouissoient avec violence vers des rochers : un coup de vent rompit nôtre mât, & un moment après nous entendîmes les pointes des rochers qui entr'ouvroient le fonds du Navire. L'eau entre de tous côtez, le Navire s'enfonce ; tous nos Rameurs poussent de lamentables cris vers le Ciel. J'embrasse Mentor, & je lui dis : Voici la mort, il faut la recevoir avec courage : les Dieux ne nous ont délivrez de tant de périls, que pour nous faire perir aujourd'huy. Mourons, Mentor, mourons, c'est une consolation pour moi de mourir avec vous ; il seroit inutile de disputer nôtre vie contre la tempête. Mentor me répondit : Le vrai courage trouve toujours quelque ressource : ce n'est pas assez d'être prêt à recevoir tranquillement la mort, il faut sans la craindre faire tous ses efforts pour la repousser. Prenons vous & moi un de ces grands bancs de Rameurs, tandis que cette multitude d'hommes timides & troublez regrettent la vie, sans chercher le moyen de la conserver : ne perdons pas un moment pour sauver la nôtre. Aussi-tôt il prend une hache ; il achève

de couper le mât qui étoit déjà rompu , & qui penchant dans la mer avoit mis le Vaisseau sur le côté ; il jette le mât hors du Vaisseau , & s'élance dessus au milieu des ondes furieuses ; il m'appelle par mon nom , & m'encourage pour le suivre : Tel qu'un grand arbre que tous les vents conjurez attaquent , & qui demeure immobile sur ses profondes racines , en sorte que la tempête ne fait qu'agiter ses feuilles ; de même Mentor non-seulement ferme & courageux , mais doux & tranquille , sembloit commander aux vents & à la mer. Je le suis. Et qui auroit pû ne le pas suivre , étant encouragé par lui ? Nous nous conduisions nous-mêmes sur ce mât flotant ; c'étoit un grand secours pour nous : car nous pouvions nous asseoir dessus ; & s'il eût fallu nager sans relâche , nos forces eussent été bien-tôt épuisées ; mais souvent la tempête faisoit tourner cette grande piece de bois , & nous nous trouvions enfonchez dans la mer : alors nous buvions l'onde amere qui couloit de nôtre bouche , de nos narines , & de nos oreilles , & nous étions contraints de disputer contre les flots pour rattraper le dessus de ce mât : quelquefois aussi une vague haute comme une montagne venoit passer sur nous , & nous nous tenions fermes , de peur que dans cette violente secousse le mât , qui étoit nôtre unique espérance , ne nous échapât. Pendant que nous étions dans cet état affreux , Mentor aussi

paissible qu'il est maintenant sur ce siege de gazon, me disoit : Croyez-vous, Telemaque, que vôtre vie soit abandonnée aux vents & aux flots ? Croyez-vous qu'ils puissent vous faire perir sans l'ordre des Dieux ? Non, non, les Dieux décident de tout : C'est donc les Dieux, & non pas la mer, qu'il faut craindre. Fussiez-vous au fond des abîmes, la main de Jupiter pourroit vous en tirer. Fussiez-vous dans l'Olympe, voyant les Astres sous vos pieds, Jupiter pourroit vous plonger au fonds de l'abîme, ou vous precipiter dans les flâmes du noir Tartare. J'écourois, & j'admirois ce discours qui me consoloit un peu : mais je n'avois pas l'esprit assez libre pour lui répondre. Il ne me voyoit point. Je ne pouvois le voir. Nous passâmes toute la nuit tremblans de froid & demy morts, sans sçavoir où la tempête nous jettoit. Enfin les vents commencerent à s'appaiser, & la mer mugissant ressembloit à une personne qui ayant été longtemps irritée, n'a plus qu'un reste de trouble & d'émotion, étant lassée de se mettre en fureur ; elle grondoit sourdement, & ses flots n'étoient presque plus que comme les sillons qu'on trouve dans un champ labouré. Cependant l'aurore vint ouvrir au Soleil les portes du Ciel, & nous annonça un beau jour. Tout l'Orient étoit en feu, & les Etoiles qui avoient été si long-temps cachées, reparurent & s'enfuirent à l'arrivée de Phœbus. Nous apper-

çû, de loin la terre, & le vent nous en approchoit. Je sentis l'esperance renaître dans mon cœur, mais nous n'apperçûmes aucun de nos compagnons, selon les apparences ils perdirent courage, & la tempête les submergea avec le Vaisseau. Quand nous fûmes auprès de la terre, la mer nous pouffoit contre les pointes des rochers, qui nous eussent brisez, mais nous tâchions de leur presenter le bout de nôtre mât : Mentor faisoit de ce mât ce qu'un sage Pilote fait du meilleur gouvernail ; ainsi nous évitâmes ces rochers affreux, & nous trouvâmes enfin une Côte douce & unie, en nageant sans peine, nous abordâmes sur le sable. C'est-là que vous nous vîtes, ô grande Déesse, qui habitez cette Isle ! C'est-là que vous daignâtes nous recevoir.

Quand Telemaque eût achevé ce discours, toutes les Nymphes qui avoient été immobiles, les yeux attachez sur lui, se regarderent les unes les autres ; elles se disoient avec étonnement : Quels sont donc ces deux hommes si chers des Dieux ? A-t-on jamais ôûi parler d'avantures si merveilleuses ? Le fils d'Ulyffe le surpasse déjà en éloquence, en sagesse & en valeur ; quelle mine ! quelle beauté ! quelle douceur ! quelle modestie ! mais quelle noblesse & quelle grandeur ! Si nous ne scavions qu'il est le fils d'un mortel, on le prendroit aisément pour Bacchus, pour Mercure, ou même pour le grand Apollon : mais quel est ce

Mentor qui paroît un homme simple, obscur & d'une mediocre condition : Quand on le regarde de près, on trouve en lui je ne sçai quoy au-dessus de l'homme.

Calypso écoutoit ces discours avec un trouble qu'elle ne pouvoit cacher ; ses yeux errans alloient sans cesse de Mentor à Telemaque, & de Telemaque à Mentor ; quelquefois elle vouloit que Telemaque recommençât cette longue histoire de ses aventures, puis tout-à-coup elle l'interrompoit elle-même ; enfin se levant brusquement, elle mena Telemaque seul dans un bois de myrthe, où elle n'oublia rien pour sçavoir de lui si Mentor n'étoit point une Divinité cachée sous la forme d'un homme. Telemaque ne pouvoit le lui dire ; car Minerve en l'accompagnant sous la figure de Mentor, ne s'étoit point découverte à lui à cause de sa grande jeunesse ; elle ne se fioit point encore assez à son secret pour lui confier ses desseins ; d'ailleurs elle vouloit l'éprouver par les plus grands dangers, & s'il eût sçu que Minerve étoit avec lui, un tel secours l'eût trop soutenu, il n'auroit eu aucune peine à mépriser les accidens les plus affreux. Il prenoit donc Minerve pour Mentor, & tous les artifices de Calypso furent inutiles pour découvrir ce qu'elle desiroit sçavoir.

Cependant toutes les Nymphes assemblées autour de Mentor prenoient plaisir à le questionner ; l'une lui demandoit les circonstances

ces

ces de son voyage d'Ethiopie ; l'autre vouloit sçavoir ce qu'il avoit vû à Damas : une autre lui demandoit s'il avoit connu autrefois Ulysse avant le siege de Troÿe. Il répondit à toutes avec douceur , & ses paroles , quoique simples , étoient pleines de grace. Calypso ne les laissa pas long-tems dans cette conversation : elle revint , & pendant que les Nymphes se mirent à cueillir des fleurs en chantant pour amuser Telemaque , elle prit à l'écart Mentor pour le faire parler. La douce vapeur du sommeil ne coule pas plus doucement dans les yeux appesantis , & dans tous les membres fatiguez d'un homme abbatu , que les paroles flatteuses de la Déesse s'insinuoient pour enchanter le cœur de Mentor ; mais elle sentoît toujours je ne sçay quoy qui repoussoit tous ses efforts , & qui se joüoit de ses charmes. Semblable à un rocher escarpé qui cache son front dans les nuës , & qui se joit de la rage des vens , Mentor immobile dans ses sages desseins , se laissoit presser par Calypso , quelquefois même il lui laissoit esperer qu'elle l'embarasseroit par ses questions , & qu'elle tireroit la verité du fond de son cœur ; mais au moment où elle croyoit satisfaire sa curiosité , ses esperances s'évanoüissoient , tout ce qu'elle s'imaginoit tenir s'évanoüissoit tout-à-coup , & une réponse courte de Mentor la replongeoit dans ses incertitudes. Elle passoit ainsi les journées , tantôt flatant Telemaque ,

tantôt cherchant les moyens de le détacher de Mentor, qu'elle n'esperoit plus de faire parler; elle employoit les plus belles Nymphes à faire naître les feux de l'amour dans le cœur du jeune Telemaque, & une Divinité plus puissante qu'elle, vint à son secours pour y réussir.

S O M M A I R E

DU CINQUIE'ME LIVRE.

Venus toujours irritée contre Telemaque & Mentor, voulant se vanger du mépris qu'ils avoient fait de ses Sacrifices dans l'Isle de Chypre, fait descendre l'Amour dans l'Isle de Calypso, sous la figure d'un jeune Enfant. Il jouë avec Telemaque, avec Calypso, avec ses Nymphes, & les blesse toutes. Calypso aime Telemaque, & devient furieuse. Telemaque ne l'aime point, & aime Eucharis une de ses Nymphes, fille sage, modeste, vertueuse, & plus belle que les autres. Mentor remontre à Telemaque le danger où l'amour d'Eucharis l'expose, & Telemaque se défend par la sagesse d'Eucharis. Calypso devenue jalouse, donne moyen à Mentor de bâtir un Vaisseau. Telemaque prêt de s'embarquer, veut dire adieu à Eucharis. Dans cet entre-temps les Nymphes excitées par l'amour mettent le feu au Vaisseau. Mentor mene Telemaque sur le bord de la mer au haut d'un rocher, d'où il voit de loin un Vaisseau. Comme il ne peut tirer Telemaque de l'Isle de Calypso, il le jette à la mer, & s'y retire après luy.

LES
AVANTURES
DE
TELEMAQUE
FILS D'ULYSSE.

LIVRE CINQUIEME.

VENUS toujous pleine de ressentiment du mépris que Mentor & Telemaque avoient témoigné pour le culte qu'on lui rendoit dans l'Ile de Chypre, ne pouvoit se consoler de voir que ces deux temeraires Mortels eussent échapé aux vents & à la mer dans la tempête excitée par Neptune : elle en fit des plaintes ameres à Jupiter ; mais le pere des Dieux souriant, sans vouloir lui découvrir que Minerve, sous la figure de Mentor, avoit sauvé le fils d'Ulysse, permit à Venus de chercher les moyens de se vanger de ces deux hommes. Elle quitte l'Olympe, elle oublie les doux parfums qu'on brûle sur ses Autels à Paphos, à Cythere & à Idalie ; elle vole dans son Char attelé de Colombes, elle appelle son fils ; & la douleur répandant sur





son visage encore de nouvelles graces, elle lui parla ainsi : Vois-tu, mon fils, ces deux hommes qui méprisent ta puissance & la mienne ? Qui voudra désormais nous adorer ? Va percer de tes flèches ces deux cœurs insensibles, descends avec moy dans cette Isle, je parlerai à Calypso. Elle dit, & fendant les airs dans un nuage tout doré, elle se presenta à Calypso, qui dans ce moment étoit seule au bord d'une fontaine assez loin de sa Grotte.

Malheureuse Déesse, lui dit-elle, l'ingrat Ulysse vous a méprisée, son fils encore plus dur que lui, vous prepare un semblable mépris; mais l'Amour vient lui-même pour vous vanger, je vous le laisse, il demeurera parmi vos Nymphes, comme autrefois l'enfant Bacchus, qui fut nourri par les Nymphes de l'Isle de Naxos. Telemaque le verra comme un enfant ordinaire, il ne pourra s'en défier, & il sentira bien-tôt son pouvoir. Elle dit, & remontant dans ce nuage doré, d'où elle étoit sortie, elle laissa après elle une odeur d'ambroisie dont tous les bois de Calypso furent parfumez.

L'Amour demeura entre les bras de Calypso; quoique Déesse, elle sentit la flâme qui voloit déjà dans son sein; pour se soulager, elle le donna aussi-tôt à la Nymphé qui étoit auprès d'elle nommée Eucharis; mais hélas! dans la suite combien de fois se

penoit-elle de l'avoir fait ? D'abord rien ne paroïssoit plus innocent , plus doux , plus aimable , plus ingenu , & plus gracieux que cet Enfant. A le voir enjoué , flateur , toujours riant , on auroit crû qu'il ne pouvoit donner que du plaisir ; mais à peine s'étoit-on fié à ses caresses , qu'on sentoit je ne sçai quoi d'empoisonné. L'enfant malin & trompeur ne caressoit que pour trahir , & il ne rioit jamais que des maux cruels qu'il avoit faits ou qu'il vouloit faire ; il n'osoit approcher de Mentor , dont la severité l'épouventoit , & il sentoit que cet inconnû étoit invulnérable , en sorte qu'aucune de ses flèches n'avoit pû le percer. Pour les Nymphes , elles sentirent bientôt les feux que cet Enfant trompeur allume ; mais elles cachotent avec soin la playe profonde qui s'envenimoit dans leurs cœurs.

Cependant Telemaque voyant cet Enfant qui jouoit avec les Nymphes , fut surpris de sa douceur & de sa beauté ; il l'embrasse , il le prend tantôt sur ses genoux , tantôt entre ses bras ; il sent en lui-même une inquiétude dont il ne peut trouver la cause , plus il cherche à se jouer innocemment , plus il se trouble & s'amollit. Voyez.-vous ces Nymphes , disoit-il à Mentor , combien sont-elles-differentes de ces femmes de l'Isle de Chypre , dont la beauté étoit choquante à cause de leur immodestie ? Mais ces beautés immortelles montrent une innocence , une mo-

destie, une simplicité qui charme. Parlant ainsi, il rougissoit sans sçavoir pourquoy, il ne pouvoit s'empêcher de parler; mais à peine avoit-il commencé, qu'il ne pouvoit continuer, ses paroles étoient entrecoupées, obscures, & quelquefois elles n'avoient aucun sens.

Mentor lui dit : O Telemaque ! les dangers de l'Isle de Chypre n'étoient rien, si on les compare à ceux dont vous ne vous défiez pas maintenant. Le vice grossier fait horreur, l'impudence brutale donne de l'indignation; la beauté modeste est bien plus dangereuse, en l'aimant, on croit n'aimer que la vertu, & insensiblement on se laisse aller aux appas trompeurs d'une passion qu'on n'apperçoit que quand il n'est presque plus temps de l'éteindre. Fuyez, ô mon cher Telemaque ! fuyez ces Nymphes, qui ne sont si discrètes que pour vous mieux tromper, fuyez les dangers de votre jeunesse; mais sur tout fuyez cet Enfant que vous ne connoissez pas, c'est l'Amour que Venus sa mere est venuë apporter dans cette Isle pour se vanger du mépris que vous avez témoigné pour le culte qu'on luy rend; il a blessé le cœur de la Déesse Calypso, elle est passionnée pour vous. Il a brûlé toutes les Nymphes qui l'environnent; vous brûlez vous-même, ô malheureux jeune homme, presque sans le sçavoir.

Telemaque interrompoit souvent Mentor

lui disant : Mais pourquoy ne demeurerons-nous pas dans cette Isle ? Ulysse ne vit p'us, il doit être depuis long-temps enseveli dans les ondes ; Pene'lope ne voyant revenir ni lui ni moi , n'aura pû résister à tant de prétendants ; son pere Icare l'aura contrainte d'accepter un nouvel époux. Retournerai-je à Itaque pour la voir engagée dans de nouveaux liens , en manquant à la foy qu'elle avoit donnée à mon pere ? Les Itaciens ont oublié Ulysse, nous ne pouvons y retourner que pour chercher une mort assurée, puisque les Amans de Pene'lope ont occupé toutes les avenues du Port pour mieux assurer nôtre perte à nôtre retour.

Mentor lui répondit : Voilà l'effet d'une aveugle passion , on cherche avec subtilité toutes les raisons qui la favorisent, & on se détourne, de peur de voir toutes celles qui la condamnent. On n'est plus ingénieux que pour se tromper & pour étouffer les remords. Avez-vous oublié tout ce que les Dieux ont fait pour vous ramener dans vôtre patrie ? Comment êtes-vous sorti de la Sicile ? Les malheurs que vous avez éprouvés en Egypte ne se sont-ils pas tournés tout à-coup en prospérité ? quelle main inconnue vous a enlevé à tous les dangers qui menaçoient vôtre tête dans la Ville de Tyr, après tant de merveilles, ignorez-vous encore ce que les destinées vous ont préparé ? Mais que dis-je ?

je, vous en êtes indigne. Pour moi je pars, & je scaurai bien sortir de cette Isle. Lâche fils d'un pere si sage & si genereux, menez ici une vie molle & sans honneur au milieu des femmes, faites malgré les Dieux ce que vôtre pere crut indigne de lui.

Ces paroles de mépris percerent Telemaque jusqu'au fonds du cœur ; il se sentoit attendri au discours de Mentor, sa douleur étoit mêlée de honte, il craignoit l'indignation & le départ de cet homme si sage à qui il devoit tant ; mais une passion naissante, & qu'il ne connoissoit pas lui-même, faisoit qu'il n'étoit plus le même homme. Quoy donc, disoit-il à Mentor les larmes aux yeux, vous comptez pour rien l'immortalité qui m'est offerte par la Déesse ? Je compte pour rien, répondit Mentor, tout ce qui est contre la vertu & contre les ordres des Dieux : la vertu vous rappelle dans vôtre patrie pour revoir Ulysse & Penelope : la vertu vous défend de vous abandonner à une folle passion, les Dieux vous ont délivré de tant de perils, pour vous preparer une gloire égale à celle de cette Isle : l'Amour seul, ce honteux Tyran, peut vous y retenir. Hé ! que feriez-vous d'une vie immortelle, sans liberté, sans vertu, sans gloire ? Cette vie seroit encore plus malheureuse en ce qu'elle ne pourroit finir.

Telemaque ne répondoit à ce discours que par des soupirs ; quelquefois il auroit souhaité

que Mentor l'eût arraché malgré lui de l'Isle, quelquefois il lui rardoit que Mentor fût parti, pour n'avoir plus devant ses yeux cet ami severe qui lui reprochoit sa foiblesse. Toutes ces pensées contraires agitoient son cœur, & aucune n'y étoit constante, son cœur étoit comme la mer, qui est le jouet de tous les vents contraires, il demeuroid souvent étendu & immobile sur le rivage de la mer, souvent dans le fond de quelque bois sombre, versant des larmes ameres, & poussant des cris semblables aux rugissemens d'un Lion; il étoit devenu maigre, ses yeux creux étoient pleins d'un feu devorant, à le voir pâle, abattu & défiguré, on auroit crû que ce n'étoit point Telemaque. Sa beauté, son enjouement, sa noble fierté, s'enfuyoient loin de lui, il périssoit, tel qu'une fleur qui étant épanouie le matin, répand ses doux parfums dans la campagne, & flétrit peu à peu vers le soir; ses vives couleurs s'effacent, elle languit, elle se desseche, & sa belle tête se panche, ne pouvant plus se soutenir. Ainsi le fils d'Ulysse étoit aux portes de la mort.

Mentor voiant que Telemaque ne pouvoit resister à la violence de sa passion, conçût un dessein plein d'adresse pour le délivrer d'un si grand danger. Il avoit remarqué que Calypso aimoit éperduëment Telemaque, & que Telemaque n'aimoit pas moins la jeune Nympe Eucharis : car le cruel Amour pour tour-

menter les Mortels, fait souvent qu'on aime peu la personne dont on est aimé. Mentor résolut d'exciter la jalousie de Calypso. Eucharis devoit emmener Telemaque dans une chasse. Mentor dit à Calypso : J'ai remarqué dans Telemaque une passion pour la chasse que je n'avois jamais vûë en lui, ce plaisir commence à le dégoûter de tout autre, il n'aime plus que les forêts & les montagnes les plus sauvages. Est-ce vous, ô Déesse ! qui lui inspirez cette grande ardeur ?

Calypso sentit un dépit cruel en écoutant ces paroles, & elle ne pût se retenir. Ce Telemaque, répondit-elle, qui a méprisé tous les plaisirs de l'Isle de Chypre ne peut résister à la médiocre beauté d'une de mes Nymphes ; comment ose-t-il se vanter d'avoir fait tant d'actions merveilleuses, lui dont le cœur s'amollit lâchement par la volupté, & qui ne semble né que pour passer une vie obscure au milieu des femmes.

Mentor remarquant avec plaisir combien la jalousie troubloit le cœur de Calypso, n'en dit pas davantage, de peur de la mettre en défiance de lui, il lui montrait seulement un visage triste & abbatu. La Déesse lui faisoit ses plaintes sur toutes les choses qu'elle voyoit, & elle faisoit sans cesse des plaintes nouvelles ; cette chasse dont Mentor l'avoit avertie, acheva de la mettre en fureur,

elle sçût que Telemaque n'avoit cherché à se dérober aux autres Nymphes; que pour parler à Eucharis; on parloit même déjà d'une seconde chasse, où elle prévoyoit qu'il seroit comme dans la premiere. Pour rompre les mesures de Telemaque, elle déclara qu'elle en vouloit être, puis tout à coup, ne pouvant plus moderer son ressentiment, elle lui parla ainsi.

Est-ce donc ainsi, ô jeune temeraire, que tu es venu dans mon Isle pour échaper au juste naufrage que Neptune te préparoit, & à la vengeance des Dieux? N'es-tu entré dans cette Isle, qui n'est ouverte à aucun mortel, que pour mépriser ma puissance, & l'amour que je t'ai témoigné? O Divinitez de l'Olympe & du Styx! écoutez une malheureuse Déesse, hârez-vous de confondre ce perfide, cet ingrat, cet impie. Puisque tu es encore plus dur & plus injuste que ton pere, puisses-tu souffrir des maux encore plus longs & plus cruels que les siens. Non, que jamais tu ne revoyes ta patrie, cette pauvre & miserable Itaque, que tu n'as point eu de honte de preferer à l'immortalité; ou plutôt que tu périsses en la voyant de loin au milieu de la mer, & que ton corps devenu le jouet des flots soit rejeté sans esperance de sepulture sur le sable de ce rivage. Que mes yeux le voyent mangé par les Vautours, celle que tu aimes le verra aussi, elle le verra, elle en aura le cœur déchiré, & son desespoir fera mon bonheur.

En parlant ainsi, Calypso avoit les yeux rouges & enflâmez, ses regards ne s'arrêtoient en aucun endroit, ils avoient je ne sçai quoy de sombre & de farouche, ses joües tremblantes étoient couvertes de taches noires & livides; elle changeoit à chaque moment de couleur, souvent une pâleur mortelle se répandoit sur son visage; ses larmes ne couloient plus comme autrefois; la rage & le desespoir sembloient en avoir tari la source; & à peine en couloit-il quelques-unes sur ses joües; sa voix étoit rauque, tremblante, & entrecoupée. Mentor observoit tous ses mouvemens, & ne parloit plus à Telemaque: il le traitoit comme un malade desespéré qu'on abandonne, il jettoit souvent sur lui des regards de compassion, Telemaque sentoît combien il étoit coupable & indigne de l'amitié de Mentor, il n'osoit lever les yeux, de peur de rencontrer ceux de son ami, dont le silence même le condamnoit; quelquefois il avoit envie d'aller se jeter à son cou, & de lui témoigner combien il étoit touché de sa faute; mais il étoit retenu, tantôt par une mauvaise honte, tantôt par la crainte d'aller plus loin qu'il ne vouloit pour se retirer du peril: car le peril lui sembloit doux, & il ne pouvoit encore se résoudre à vaincre sa folle passion.

Les Dieux & les Déeses de l'Olympe assemblez dans un profond silence, avoient les yeux attachez sur l'Isle de Calypso, pour voir

qui feroit victorieux ou de Minerve ou de l'Amour ; l'Amour en se jouïant avec les Nymphes , avoit mis tout en feu dans l'Isle ; Minerve sous la figure de Mentor , se servoit de la jalousie inseparable de l'Amour , contre l'Amour même : Jupiter avoit résolu d'être spectateur de ce combat , & de demeurer neutre.

Cependant Eucharis, qui craignoit que Telemaque ne lui échapât, usoit de mille artifices pour le retenir dans ses liens : déjà elle alloit partir avec lui pour la seconde chasse, & elle étoit vêtue comme Diane ; Venus & Cupidon avoient répandu sur elle de nouveaux charmes, en sorte que ce jour là sa beauté effaçoit celle de la Déesse Calypso. Calypso la regardant de loin , se regarda en même-temps dans la plus claire de ses fontaines , elle eut honte de se voir, elle se cacha au fonds de sa Grotte , & parla ainsi toute seule.

Il ne me sert donc de rien d'avoir voulu troubler ces deux Amans , en declarant que je veux être de cette chasse. En serai-je ? Irai-je la faire triompher, & faire servir ma beauté à relever la sienne ? Faudra-t-il que Telemaque en me voyant soit encore plus passionné pour son Eucharis ? O malheureuse ! qu'ai-je fait ? Non , je n'irai pas , ils n'iront pas eux-mêmes , je sçaurai bien les en empêcher. Je vai trouver Mentor , je le prierai d'enlever Telemaque , il le ramenera à Itaque. Mais

que dis-je : & que deviendrai-je quand Telemaque sera parti ? Où suis-je ? Que reste-t-il à faire ? Cruelle Venus , ô Venus ! vous m'avez trompée , ô perfide présent que vous m'avez fait , pernicieux Enfant , Amour empesté , je ne t'avois ouvert mon cœur que dans l'espérance de vivre heureuse avec Telemaque , & tu n'as porté dans ce cœur que trouble & que desespoir. Mes Nymphes sont revoltées contre moi ; ma Divinité ne me sert plus qu'à rendre mon malheur éternel. O si j'étois libre de me donner la mort pour finir mes douleurs ! Telemaque , il faut que tu meures , puisque je ne puis mourir ; je me vangerai de tes ingrattitudes. Ta Nymphé le verra , je te percerai à ses yeux. Mais je m'égare , ô malheureuse Calypso ! Que veux-tu ? Faire perir un innocent que tu as jetté toi-même dans cet abîme de malheurs ? C'est moi qui ai mis le flambeau fatal dans le sein du chaste Telemaque. Quelle innocence ! quelle vertu ! quelle horreur du vice ! quel courage contre les honreux plaisirs ! Falloit-il empoisonner son cœur ? Il m'eût quitté. Hé bien ! ne faudra-t-il pas qu'il me quitte ; ou que je le voye plein de mépris pour moy , ne vivant plus que pour ma rivale ? Non non , je ne souffre que ce que j'ai bien mérité. Pars , Telemaque , vas-t'en au-delà des mers , laisse Calypso sans consolation , ne pouvant supporter la vie , ni trouver la mort ; laisse-la inconsolable , cou-

verte de honte, desespérée avec ton orgueilleuse Eucharis.

Elle parloit ainsi seule dans sa Grotte : mais tout-à-coup elle sort impetueusement. Où êtes-vous, ô Mentor, dit-elle ? Est-ce ainsi que vous soutenez Télémaque contre le vice, auquel il succombe, vous dormez tandis que l'Amour veille contre vous ? Je ne puis souffrir plus long-temps cette lâche indifférence que vous témoignez. Verrez-vous toujours tranquillement le fils d'Ulysse deshonoré son père, & négliger sa haute destinée ? Est-ce à vous ou à moi que ses parens ont confié sa conduite ? C'est moi qui cherche les moyens de guerir son cœur, & vous ne ferz-vous rien ? Il y a dans le lieu le plus reculé de cette Forêt de grands Peupliers propres à construire un Vaisseau : c'est-là qu'Ulysse fit celui dans lequel il sortit de cette Isle : vous trouverez au même endroit une profonde caverne où sont tous les instrumens nécessaires pour tailler & pour joindre toutes les pièces d'un Vaisseau.....

A peine lui eut-elle dit ces paroles, qu'elle s'en repentit. Mentor ne perdit pas un moment, il alla dans cette caverne, trouva les instrumens, abbatit les Peupliers, & mit en un seul jour un Vaisseau en état de voguer ; c'est que la puissance & l'industrie de Minerve, n'a pas besoin d'un grand temps pour achever les plus grands ouvrages. Calypso

se trouva dans une horrible peine d'esprit; d'un côté elle vouloit voir si le travail de Mentor s'avançoit, de l'autre elle ne pouvoit se résoudre à quitter la chasse, où Eucharis auroit été en pleine liberté avec Telemaque; la jalousie ne lui permit jamais de perdre de vûe ces deux Amans: mais elle tâchoit de détourner la chasse du côté où elle sçavoit que Mentor faisoit le Vaisseau: elle entendoit les ceups de hache & de marteau; elle prêtoit l'oreille, chaque coup la faisoit fremir, mais dans le moment même elle craignoit que cette rêverie ne lui eût dérobé quelque signe ou quelque coup d'œil de Telemaque à la jeune Nymphé. Cependant Eucharis disoit à Telemaque comme en se moquant: Ne craignez-vous point que Mentor vous blâme d'être venu à la chasse sans lui? O que vous êtes à plaindre, de vivre sous un si rude Maître! Rien ne peut adoucir son austerité: il affecte d'être ennemi de tous les plaisirs: il ne peut souffrir que vous en goûtiez aucun, il vous fait un crime des choses les plus innocentes; vous pouviez dépendre de lui pendant que vous étiez hors d'état de vous conduire vous-même; mais après avoir montré tant de sagesse, vous ne devez plus vous laisser traiter en enfant.

Ces paroles artificieuses perçoient le cœur de Telemaque, & le remplissoient de dépit.

contre Mentor, dont il vouloit secoüer le joug : il craignoit de le revoir, & ne répondoit rien à Eucharis, tant il étoit troublé. Enfin vers le soir, la chasse s'étant passée de part & d'autre dans une crainte perpetuelle, on revint par un coin de la Forêt assez voisin du lieu où Mentor avoit travaillé tout le jour. Calypso apperçût de loin le Vaisseau achevé, ses yeux se couvrirent à l'instant d'un épais nuage semblable à celui de la mort; ses genoux tremblans se déroboient sous elle : une froide sueur courut par tout les membres de son corps, elle fut contrainte de s'appuyer sur les Nymphes qui l'environnoient, & Eucharis lui tendant la main pour la soutenir, elle la repoussa, en jetant sur elle un regard terrible.

Telemaque qui vit ce Vaisseau, mais qui ne vit point Mentor, parce qu'il s'étoit déjà retiré, ayant fini son travail, demanda à la Déesse à qui étoit ce Vaisseau, & à quoi on le destinoit. D'abord elle ne put répondre, mais enfin elle dit : C'est pour renvoyer Mentor que je l'ai fait faire; vous ne serez plus embarrassé par cet ami severe qui s'oppose à votre bonheur, & qui seroit jaloux, si vous deveniez immortel. Mentor m'abandonne, c'est fait de moi, s'écria Telemaque ! Eucharis, si Mentor me quitte, je n'ai plus que vous. Ces paroles lui échaperent dans le transport de sa passion, il vit le tort qu'il avoit en les disant :

mais il n'avoit pas été libé de penser au sens de ces paroles. Toute la troupe étonnée demeura dans le silence : Eucharis rougissant & baissant les yeux, demeurait derrière toute interdite sans oser se montrer ; mais pendant que la honte étoit sur son visage, la joye étoit au fond de son cœur. Telemaque ne se comprenoit pas lui-même , & ne pouvoit croire qu'il eût parlé si indiscrettement ; ce qu'il avoit fait lui paroissoit comme un songe, mais un songe dont il demeurait confus & troublé.

Calypso plus furieuse qu'une Lionne à qui on a enlevé ses petits, couroit au travers de la forêt, sans suivre aucun chemin, & ne sachant où elle alloit ; enfin elle se trouva à l'entrée de sa Grotte, où Mentor l'attendoit. Sortez de mon Isle, dit-elle, ô Etrangers qui êtes venus troubler mon repos ! Loin de moy ce je ne sensé, & vous imprudent Vieillard, vous sentirez ce que peut le courroux d'une Déesse, si vous ne l'arrachez d'ici tout à l'heure ; je ne veux plus le voir, je ne veux plus souffrir qu'aucune de mes Nymphes lui parle ni le regarde : j'en jure par les ondes du Styx, serment qui fait trembler les Dieux mêmes. Mais apprends, Telemaque, que tes maux ne sont pas finis ; ingrat, tu ne sortiras de mon Isle, que pour être en proie à de nouveaux malheurs ; je serai vengée, tu regretteras Calypso, mais en vain ; Neptune

encore irrité contre ton pere qui l'a offensé en Sicile, & sollicité par Venus que tu as méprisée dans l'Isle de Chypre, te prépare d'autres tempêtes; tu verras ton pere, qui n'est pas mort, mais tu le verras sans le connoître, & sans pouvoir te faire connoître à lui: tu ne te réuniras avec lui en Iraque, qu'après avoir été le jouet de la plus cruelle fortune. Ah! je conjure les Puissances celestes de me vanger. Puisses-tu au milieu des mers, suspendu aux pointes d'un rocher, & frappé de la foudre, invoquer en vain Calypso que ton supplice comblera de joye.

Ayant dit ces paroles, son esprit agité étoit déjà prêt à prendre des résolutions contraires, l'amour rappella dans son cœur le desir de retenir Telemaque. Qu'il vive, disoit-elle en elle-même, qu'il demeure ici, peut-être qu'il sentira enfin tout ce que j'ai fait pour lui: Eucharis ne sçauroit comme moy lui donner l'immortalité. O trop aveugle Calypso! tu t'es trahie toi-même par ton serment, te voilà engagée, & les ondes du Styx par qui tu as juré, ne te permettent plus aucune esperance. Personne n'entendoit ces paroles, mais on voyoit sur son visage les Furies peintes, & tout le venin empesté du noir Cocyte, sembloit s'exhaler de son cœur.

Telemaque en fut saisi d'horreur, elle le comprit; car qu'est-ce que l'amour jaloux ne devine pas? Et l'horreur de Telemaque re-

doubla les transports de la Déesse. Semblable à une Bacchante qui remplit l'air de ses hurlemens, & qui en fait retentir les hautes montagnes de Thrace, elle court au travers des bois avec un dard en main, appelant toutes ses Nymphes, & menaçant de percer toutes celles qui ne la suivront pas. Elles courent en foule effrayées de cette menace. Eucharis même s'avance les larmes aux yeux, & regardant de loin Telemaque, à qui elle n'ose plus parler. La Déesse frémit en la voyant auprès d'elle, & loin de s'appaiser par la soumission de cette Nymphé, elle ressent une nouvelle fureur, voyant que l'affliction augmente la beauté d'Eucharis.

Cependant Telemaque étoit demeuré seul avec Mentor; il embrasse ses genoux, car il n'osoit l'embrasser autrement, ni le regarder; il verse un torrent de larmes, il veut parler, la voix lui manque, il ne sçait ni ce qu'il doit faire, ni ce qu'il fait, ni ce qu'il veut; enfin il s'écrie : O mon vrai pere, ô Mentor ! délivrez-moy de tant de maux. Je ne puis ni vous abandonner, ni vous suivre, délivrez-moy de moy-même, donnez-moy la mort.

Mentor l'embrasse, le console, l'encourage, lui apprend à se supporter lui-même sans flâter sa passion, & lui dit : Fils du sage Ulysse, que les Dieux ont tant aimé, & qu'ils aiment encore, c'est par un effet de

leur amour que vous souffrez des maux si horribles ; celui qui n'a point senti sa foiblesse & la violence de ses passions , n'est point encore sage , car il ne se connoît point encore, & ne sçait point se défier de soi ; les Dieux vous ont conduit comme par la main jusqu'au bord de l'abîme pour vous en montrer toute la profondeur , sans vous y laisser tomber ; comprenez maintenant ce que vous n'auriez jamais compris, si vous ne l'aviez éprouvé ; on vous auroit parlé des trahisons de l'Amour , qui flate pour perdre , & qui sous une apparence de douceur , cache les plus affreuses amertumes. Il est venu cet Enfant plein de charmes parmi les ris, les jeux & les graces ; vous l'avez vû, il a enlevé votre cœur , & vous avez pris plaisir à le lui laisser enlever ; vous cherchiez des pretextes pour ignorer la playe de votre cœur , vous cherchiez à me tromper , & à vous flatter vous-même ; vous ne craigniez rien ; voyez le fruit de votre temerité ; vous demandez maintenant la mort , & c'est l'unique esperance qui vous reste. La Déesse troublée ressemble à une Furie infernale ; Eucharis brûle d'un feu plus cruel que toutes les douleurs de la mort ; toutes ses Nymphes jalouses sont prêtes à s'entredéchirer : & voilà ce que fait le traître Amour , qui paroît doux. Rappelez tout votre courage. A quel point les Dieux vous aiment-ils , puisqu'ils vous ouvrent un si beau chemin pour fuir

l'Amour & pour revoir vôtre patrie ? Calypso elle-même est contrainte de vous chasser : le Vaisseau est tout prêt. Que tardons-nous à quitter cette Isle où la vertu ne peut habiter ?

En disant ces paroles, Mentor le prit par la main, & l'entraînoit vers le rivage. Telemaque suivoit à peine, regardant toujours derrière soi; il considéroit Eucharis, qui s'éloignoit de lui, ne pouvant voir son visage; il regardoit ses beaux cheveux noïez, ses habits flotans, & sa noble démarche; il auroit voulu pouvoir baiser les traces de ses pas; lors même qu'il la perdoit de vûë, il prétoit encore l'oreille, s'imaginant entendre sa voix; quoi qu'absente, il la voyoit; elle étoit peinte & comme vivante devant ses yeux; il croyoit même parler à elle, ne sçachant plus où il étoit, & ne pouvant écouter Mentor. Enfin revenant à lui comme d'un profond sommeil, il dit à Mentor : Je suis résolu de vous suivre, mais je n'ai pas encore dit adieu à Eucharis, j'aimerois mieux mourir que de l'abandonner ainsi avec ingratitude; attendez que je la revoye encore une dernière fois pour lui faire un éternel adieu; au moins souffrez que je lui dise : O Nymphe, les Dieux cruels, les Dieux jaloux de mon bonheur, me contraignent de partir, mais ils m'empêcheront plutôt de vivre, que de me souvenir à jamais de vous. O mon pere !

ou laissez-moy cette dernière consolation qui est si juste, ou arrachez-moy la vie dans ce moment ; non, je ne veux ni demeurer dans cette Isle, ni m'abandonner à l'amour ; l'amour n'est point dans mon cœur, je ne sens que de l'amitié & de la reconnoissance pour Eucharis ; il me suffit de lui dire adieu encore une fois, & je pars avec vous sans retardement.

Que j'ai pitié de vous, répondit Mentor ! votre passion est si furieuse, que vous ne la sentez pas ; vous croyez être tranquille, & vous demandez la mort : vous osez dire que vous n'êtes point vaincu par l'amour, & vous ne pouvez vous arracher à la Nymphe que vous aimez ; vous ne voyez, vous n'entendez qu'elle ; vous êtes aveugle & sourd à tout le reste. Un homme que la fièvre rend phrénétique, dit : Je ne suis point malade. O aveugle Telemaque ! vous étiez prêt à renoncer à Penelope qui vous attend, à Ulysse que vous verrez, à Itaque, où vous devez regner, à la gloire & à la haute destinée que les Dieux vous ont promise par tant de merveilles qu'ils ont faites en votre faveur : vous renoncez à tous ces biens pour vivre deshonoré auprès d'Eucharis : direz-vous encore que l'amour ne vous attache point à elle ? Qu'est-ce donc qui vous trouble ? Pourquoi voulez-vous mourir ? Pourquoi avez-vous parlé devant la Déesse avec tant de transport ? Je ne vous accuse

accuse point de mauvaise foy ; mais je déplore
vôtre aveuglement. Fuyez, Telemaque, fuyez,
on ne peut vaincre l'amour qu'en fuyant ; con-
tre un tel ennemi , le vrai courage consiste à
craindre & à fuir ; mais à fuir sans délibérer,
& sans se donner à soi-même le temps de re-
garder jamais derrière soi. Vous n'avez pas
oublié les soins que vous m'avez coûtés depuis
votre enfance, & les perils dont vous êtes sor-
ti par mes conseils : ou croyez-moi , ou souf-
frez que je vous abandonne. Si vous sçaviez
combien il m'est douloureux de vous voir cou-
rir à votre perte, si vous sçaviez tout ce que j'ai
souffert pendant que je n'ai osé vous parler ; la
mere qui vous mit au monde souffrit moins
dans les douleurs de l'enfantement ; je me suis
tû, j'ai dévoré ma peine, j'ai étouffé mes sou-
pirs pour voir si vous reviendriez à moi. O
mon fils, mon cher fils, soulagez mon cœur ;
rendez moi ce qui m'est plus cher que mes en-
traîles ; rendez-moi Telemaque que j'ai per-
du ; rendez-vous à vous-même. Si la sagesse en-
vous surmonte l'amour, je vis, & je vis heu-
reux ; mais si l'amour vous entraîne malgré la
sagesse, Mentor ne peut plus vivre.

Pendant que Mentor parloit ainsi, il con-
tinuoit son chemin vers la mer : & Telema-
que qui n'étoit pas encore assez fort pour le
suivre de lui-même, l'étoit déjà assez pour
se laisser mener sans résistance. Minerve tou-
jours cachée sous la figure de Mentor, cou-

voit invisiblement Telemaque de son Egide, & répandant autour de lui un rayon divin, lui fit sentir un courage qu'il n'avoit point encore éprouvé depuis qu'il étoit dans cette Isle. Enfin ils arriverent dans un endroit de l'Isle où le rivage de la mer étoit escarpé, c'étoit un rocher toujours battu par l'onde écumante : ils regarderent de cette hauteur si le Vaisseau que Mentor avoit préparé, étoit encore dans la même place : mais ils apperçurent un triste spectacle.

L'Amour étoit vivement picqué de voir que ce Vieillard inconnu non-seulement étoit insensible à ses traits , mais encore lui enlevait Telemaque : il pleuroit de dépit , & alla trouver Calypso errante dans les sombres forêts. Elle ne pût le voir sans gemir , & elle sentit qu'il rouvroit toutes les playes de son cœur. L'Amour lui dit : Vous êtes Déesse, & vous vous laissez vaincre par un foible Mortel, qui est captif dans vôtre Isle? Pourquoi le laissez-vous sortir ?

O malheureux Amour , répondit-elle, je ne veux plus écouter tes pernicioeux conseils: c'est toi qui m'as tirée d'une douce & profonde paix pour me précipiter dans un abîme de malheurs! C'en est fait, j'ai juré par les ondes du Styx , que je laisserois partir Telemaque ; Jupiter même, le pere des Dieux, avec toute sa puissance ; n'oseroit contrevenir à ce redoutable serment. Telemaque, fors de mon Isle,

fors aussi, pernicieux Enfant, tu m'as fait plus de mal que lui.

L'Amour essuyant ses larmes, fit un souris moqueur & malin : En verité, dit-il, voila un grand embarras ; laissez-moi faire, suivez vôtre serment, ne vous opposez point au départ de Telemaque, ni vos Nymphes ni moi n'avons juré par les ondes du Styx de le laisser partir ; je leur inspirerai le dessein de brûler ce Vaisseau, que Mentor a fait avec tant de précipitation ; sa diligence qui vous a surpris, sera inutile, il sera surpris lui-même à son tour, & il ne lui restera plus aucun moyen de vous arracher Telemaque.

Ces paroles flâteuses firent glisser l'esperance & la joye jusqu'au fond des entrailles de Calypso. Ce qu'un Zephir fait par sa fraîcheur sur le bord d'un ruisseau, pour délasser les Troupeaux languissans que l'ardeur de l'Été consume ; ce discours le fit pour appaiser le desespoir de la Déesse ; son visage devint serein, les yeux s'adoucirent. Les noirs soucis qui rongeoient son cœur, s'enfuirent pour un moment loin d'elle ; elle s'arrêta, elle rit ; elle flâta le folâtre Amour, & en le flâtant, elle se prépara de nouvelles douleurs. L'amour content de l'avoir persuadée, alla pour persuader aussi les Nymphes qui étoient errantes & desesperées sur toutes les montagnes, comme un troupeau de mou-

rons que la rage des loups affamez a mis en fuite loin du berger. L'Amour les rassemble, & leur dit : Telemaque est encore en vos mains : Hâtez-vous de brûler ce Vaisseau que le téméraire Mentor a fait pour s'enfuir. Aussi-tôt elles allument des flambeaux, elles accourent sur le rivage, elles fremissent, elles poussent des hurlemens, elles secoient leurs cheveux épars comme des Bacchantes ; déjà la flâme vole, elle dévore le Vaisseau qui est d'un bois enduit de raifine, des tourbillons de fumée & de flâmes s'élevent dans les nuës. Telemaque & Mentor apperçoivent ce feu de dessus le rocher, & en entendant les cris des Nymphes, Telemaque fut tenté de s'en réjouir : car son cœur n'étoit pas encore guéri, & Mentor remarquoit que sa passion étoit comme un feu mal éteint, qui sort de tems en tems de dessous la cendre, & qui repousse de vives étincelles. Me voila donc, dit Telemaque, rengagé dans mes liens ! Il ne nous reste plus aucune esperance de quitter cette Isle. Mentor vit bien que Telemaque alloit retomber dans toutes ses foiblesses, & qu'il n'y avoit pas un seul moment à perdre ; il aperçût de loin au milieu des flots un Vaisseau arrêté qui n'osoit approcher de l'Isle, parce que tous les Pilotes connoissent que l'Isle de Calypso est inaccessible à tous les mortels. Aussi-tôt le sage Mentor poussant Telemaque, qui étoit assis sur le bord d'un rocher,

le précipite dans la mer, & s'y jette avec lui. Telemaque surpris de cette violente chute, bût l'onde amere, & devint le jouet des flots; mais revenant à lui, & voyant Mentor qui lui tendoit la main pour lui aider à nager, il ne songea plus qu'à s'éloigner de l'Isle fatale. Les Nymphes qui avoient crû les tenir captifs, poussèrent des cris pleins de fureur, ne pouvant plus empêcher leur fuite. Calypso inconsolable, rentra dans sa Grote qu'elle remplie de ses hurlemens. L'Amour qui vit changer son triomphe en une honteuse défaite, s'éleva au milieu de l'air en secouant les aîles, & s'envola dans le bocage d'Idalie, où sa cruelle mere l'attendoit. L'Enfant encore plus cruel ne se consola qu'en riant avec elle de tous les maux qu'il avoit faits.

A mesure que Telemaque s'éloignoit de l'Isle, il sentoît avec plaisir renaître son courage & son amour pour la vertu. J'éprouve, s'écrioit-il, parlant à Mentor, ce que vous me disiez, & que je ne pouvois croire faute d'expérience. On ne surmonte le vice qu'en le fuyant. O mon pere ! que les Dieux m'ont aimé en me donnant vôtre secours ! Je meritois d'en être privé, & d'être abandonné à moi-même ; je ne crains plus ni mer, ni vents, ni tempête, je ne crains plus que mes passions : l'Amour est lui seul plus à craindre que tous les naufrages.

SOMMAIRE

DU SIXIÈME LIVRE.

Celui qui commandoit le Vaisseau voyant deux hommes dans la mer , envoie une Barque à leur secours , qui les retire & les amene à bord. Il étoit Phenicien & frere de Narbal , chacun se reconnoit & conte ses aventures. Telemaque demande des nouvelles de Pygmalion & d'Astarbé. Nouveau portrait de Pygmalion méfiant & soupçonneux : nonobstant sa défiance est tué par Astarbé, qui s'empoisonne ensuite elle-même. Baccazar , Prince vertueux , lui succede , & gouverne les Pheniciens avec beaucoup de sagesse. Pour adoucir l'horreur de cette Histoire , le frere de Narbal donne une musique à Telemaque & à Mentor. Mentor joue de la lyre , & chante les aventures de Narcisse & la blessure d'Adonis. Telemaque charmé , craignant de se livrer trop au plaisir , n'ose montrer sa joye , d'où Mentor prend occasion de lui expliquer les différentes sortes de plaisirs du cœur & de l'esprit. Mœurs des habitans de la Betique.

LES
AVANTURES
DE
TELEMAQUE
FILS D'ULYSSE.

LIVRE SIXIÈME.

LE Vaisseau qui étoit arrêté, & vers lequel ils s'avançoient, étoit un Vaisseau Phenicien qui alloit dans l'Epire. Ces Pheniciens avoient vû Telemaque au voyage d'Egypte; mais ils n'avoient garde de le reconnoître au milieu des flots. Quand Mentor fut assez près du Vaisseau pour faire entendre sa voix, il s'écria d'une voix forte en élevant la tête au dessus de l'eau : Pheniciens si secourables à toutes les Nations, ne refusez pas la vie à deux hommes qui l'attendent de votre humanité ; si le respect des Dieux vous touche, recevez-nous dans votre Vaisseau, nous irons par tout où vous irez.

Celui qui commandoit, répondit : Nous vous recevrons avec joye ; nous n'ignorons pas ce qu'on doit faire pour des inconnus qui

paroissent si malheureux : aussi-tôt on les reçoit dans le Vaisseau. A peine y furent-ils entrez, que ne pouvant plus respirer, ils demeurent immobiles, car ils avoient nagé long-tems & avec effort pour résister aux vagues : peu à peu ils reprirent leurs forces ; on leur donna d'autres habits, parce que les leurs étoient appesantis par l'eau qui les avoit pénétrez, & qui couloit de tous côtez. Lorsqu'ils furent en état de parler, tous ces Phéniciens empressez autour d'eux, vouloient sçavoir leurs aventures. Celui qui commandoit leur dit : Comment avez-vous pû entrer dans cette Isle, d'où vous sortez ? Elle est, dit-on, possédée par une Déesse cruelle qui ne souffre jamais qu'on y aborde : elle est même bordée de rochers affreux, contre lesquels la mer va follement combattre, & on ne pourroit en approcher sans faire naufrage.

Aussi est-ce par un naufrage, répondit Mentor, que nous y avons été jetez : nous sommes Grecs, nôtre patrie est l'Isle d'Itaque, voisine de l'Epire où vous allez : Quand même vous ne voudriez pas relâcher en Itaque, qui est sur vôtre route, il nous suffiroit que vous nous menassiez dans l'Epire, nous y trouverons des amis qui auront soin de nous faire faire le court trajet qui nous restera, & nous vous devons à jamais la joye de revoir ce que nous avons de plus cher au monde. Ainsi c'étoit Mentor qui portoit la parole, & Telemaque

que gardant le silence, le laissoit parler : car les fautes qu'il avoit faites dans l'Isle de Calypso, augmenteroient beaucoup sa sagesse ; il se défioit de lui-même, il sentoît le besoin de suivre toujours les sages conseils de Mentor : & quand il ne pouvoit lui parler pour lui demander ses avis, du moins il consultoit ses yeux, & tâchoit de deviner toutes ses pensées.

Le Commandant Phenicien arrêta ses yeux sur Telemaque : il croyoit se souvenir de l'avoir vû, mais c'étoit un souvenir confus qu'il ne pouvoit démêler. Souffrez, lui dit-il, que je vous demande si vous vous souvenez de m'avoir vû autrefois, comme il me semble qu'il me souvient de vous avoir vû : vôtre visage ne m'est point inconnu, il m'a d'abord frappé, mais je ne sçai où je vous ai vû, vôtre mémoire aidera peut-être la mienne. Alors Telemaque lui répondit avec un étonnement mêlé de joye : je suis en vous voyant comme vous êtes à mon égard ; je vous ai vû, je vous reconnois, mais je ne puis me rappeler si c'est en Egypte, ou à Tyr. Alors ce Phenicien, tel qu'un homme qui s'éveille le matin, & qui rappelle peu à peu de loin le songe fugitif qui disparoît à son réveil, s'écria tout à coup : Vous êtes Telemaque, que Narbal prit en amitié lorsque nous revinmes d'Egypte : je suis son frere, dont il vous aura sans doute parlé souvent ; je vous laissai entre ses bras après l'expédition d'Egypte : il me fallut aller

au-delà de toutes les mers dans la fameuse Bétique, auprès des colonnes d'Hercules : ainsi je ne fis que vous voir, & il ne faut pas s'étonner si j'ai eu tant de peine à vous reconnoître d'abord.

Je vois bien, répondit Télémaque, que vous êtes Adoan, je ne fis que vous entrevoir, mais je vous ai connu par les entretiens de Narbal. O quelle joye de pouvoir apprendre par vous des nouvelles d'un homme qui me sera toujours cher ? Est-il toujours à Tyr ? Ne souffre-t-il point quelque cruel traitement du soupçonneux & barbare Pygmalion ? Adoan répondit en l'interrompant : Sçachez, Télémaque, que la fortune vous confie à un homme qui prendra toutes sortes de soins de vous, je vous ramènerai dans l'Isle d'Iraque avant que d'aller en Epire, & le frère de Narbal n'aura pas moins d'amitié pour vous, que Narbal lui-même. Ayant parlé ainsi, il remarqua que le vent qu'il attendoit commençoit à souffler, il fit lever les ancres, mettre les voiles, & fendre la mer à force de rames : aussi-tôt il prit à part Télémaque & Mentor pour les entretenir.

Je vai, dit-il, regardant Télémaque, satisfaire vôtre curiosité. Pygmalion n'est plus, les justes Dieux en ont délivré la terre ; comme il ne se fioit à personne, personne ne pouvoit se fier à lui : les bons se contentoient de gémir, & de fuir ses cruautéz, sans pouvoir se

résoudre à lui faire aucun mal ; les méchans croyoient ne pouvoir assurer leurs vies qu'en finissant la sienne : il n'y avoit point de Tyrien qui ne fût chaque jour en danger d'être l'objet de ses défiances , ses Gardes mêmes étoient plus exposez que les autres , comme sa vie étoit entre leurs mains , il les craignoit plus que tout le reste des hommes , sur le moindre soupçon il les sacrifioit à sa sûreté , & il ne pouvoit plus la trouver : ceux qui étoient les dépositaires de sa vie étoient dans un peril continuel , & ils ne pouvoient se tirer d'un état si horrible , qu'en prévenant par la mort du Tyran ses cruels soupçons.

L'impie Astarbé dont vous avez oüï parler si souvent , fut la première à résoudre la perte du Roi : elle aima passionnément un jeune Tyrien fort riche nommé Joazar , elle espéra de le mettre sur le Trône. Pour réussir dans ce dessein , elle persuada au Roy que l'aîné de ses deux fils nommé Phadaël , impatient de succéder à son pere , avoit conspiré contre lui , elle trouva de faux témoins pour prouver la conspiration. Le malheureux Roi fit mourir son fils innocent : le second nommé Baccazar fut envoyé à Samos , sous prétexte d'apprendre les mœurs & les sciences de la Grèce : mais en effet , parce qu'Astarbé fit entendre au Roi qu'il falloit l'éloigner , de peur qu'il ne prît des liaisons avec les mécontents : A peine fut-il parti , que ceux qui conduisoient le Vais-

seau ayant été corrompus par cette femme cruelle, prirent leurs mesures pour faire naufrage pendant la nuit, & ils se sauverent en nageant jusques à des barques étrangères qui les attendoient, & ils jetterent le jeune Prince au fond de la mer.

Cependant les amours d'Astarbé n'étoient ignorez que de Pygmalion, & il s'imaginoit qu'elle n'aimeroit jamais que luy seul. Ce Prince si défiant étoit ainsi plein d'une aveugle confiance pour cette méchante femme, c'étoit l'amour qui l'aveugloit jusques à cet excès. En même temps l'avarice lui fit chercher des pretextes pour faire mourir Joazar, dont Astarbé étoit si passionnée: il ne songeoit qu'à ravir les richesses de ce jeune homme. Mais pendant que Pygmalion étoit en proye à la défiance, à l'amour & à l'avarice, Astarbé se hâta de lui ôter la vie; elle crut qu'il avoit peut-être découvert quelque chose de ses infâmes amours avec ce jeune homme: d'ailleurs elle sçavoit que l'avarice seule suffiroit pour porter le Roi à une action cruelle contre Joazar: elle conclut qu'il n'y avoit pas un moment à perdre pour le prévenir, elle voyoit les principaux Officiers du Palais prêts à tremper leurs mains dans le sang du Roi, elle entendoit parler tous les jours de quelque nouvelle conjuration; mais elle craignoit de se confier à quelqu'un par qui elle seroit trahie. Enfin il lui parut plus aisé d'empoisonner Py-

gmalion; il mangeoit le plus souvent tout seul avec elle, & apprêtoit luy-même tout ce qu'il devoit manger, ne pouvant se fier qu'à ses propres mains; il se renfermoit dans le lieu le plus reculé de son Palais, pour mieux cacher sa défiance, & pour n'être jamais observé, quand il préparoit ses repas; il n'osoit plus chercher aucun des plaisirs de la table, il ne pouvoit se résoudre à manger d'aucune des choses qu'il ne sçavoit pas apprêter lui-même.

Ainsi non-seulement toutes les viandes cuites par ses Cuifiniers, mais encore le vin, le pain, le sel, l'huile, le lait, & tous les autres alimens ordinaires, ne pouvoient être de son usage: il ne mangeoit que des fruits qu'il avoit cueillis lui-même dans son jardin, ou des légumes qu'il avoit semés & qu'il faisoit cuire. Au reste, il ne buvoit jamais d'autre eau que celle qu'il puisoit lui-même dans une fontaine qui étoit renfermée dans un endroit de son Palais, dont il gardoit toujours la clef: quoiqu'il parût si rempli de confiance pour Astarbé, il ne laissoit pas de se précautionner contre elle; il la faisoit toujours manger & boire avant lui de tout ce qui devoit servir à son repas, afin qu'il ne pût point être empoisonné sans elle, & qu'elle n'eût aucune esperance de vivre plus long-temps que lui: mais elle prit du contrepoison qu'une vieille femme encore plus méchante qu'elle, & qui étoit la confidente de ses amours, lui avoit fourni; après

quoielle ne craignoit point d'empoisonner le Roi. Voici comment elle y parvint.

Dans le moment où ils alloient commencer leur repas, cette vieille dont j'ai parlé fit tout à coup du bruit à une porte : le Roy qui croyoit toujours qu'on alloit le tuer, se trouble, & court à cette porte pour voir si elle étoit assez bien fermée ; la vieille se retire, le Roi demeure interdit, & ne sçachant ce qu'il doit croire de ce qu'il a entendu, il n'ose pourtant ouvrir la porte pour s'éclaircir. Astarbé le rassure, le flatte & le presse de manger, elle avoit déjà jetté du poison dans sa coupe d'or, pendant qu'il étoit allé à la porte. Pygmalion selon sa coutume la fit boire la première, elle but sans crainte, se fiant au contrepoison. Pygmalion but aussi, & peu de temps après il tomba dans une défaillance. Astarbé qui le connoissoit capable de la tuer sur le moindre soupçon, commença à déchirer ses habits, à arracher ses cheveux, & à pousser des cris lamentables ; elle embrassoit le Roi mourant, elle le tenoit serré entre ses bras ; elle l'arrosait d'un torrent de larmes, car les larmes ne coutoient rien à cette femme artificieuse : enfin quand elle vit que les forces du Roi étoient épuisées, & qu'il étoit comme agonisant, dans la crainte qu'il ne revînt, & qu'il ne voulût la faire mourir avec lui, elle passa des caresses & des plus tendres marques d'amitié, à la plus horrible fureur ; elle se jeta sur lui,

& l'étoufa ; ensuite elle arracha de son doigt l'Anneau Royal , lui ôta le Diadème , & fit entrer Joazar , à qui elle donna l'un & l'autre ; elle crut que tous ceux qui avoient été attachez à elle ne manqueroient pas de suivre sa passion , & que son Amant seroit proclamé Roi ; mais ceux qui avoient été les plus empressez à lui plaire étoient des esprits bas & mercenaires qui étoient incapables d'une sincere affection. D'ailleurs il manquoient de courage ; ils craignoient la hauteur , la dissimulation & la cruauté de cette femme impie , chacun pour sa propre sûreté desiroit qu'elle pérît. Cependant tout le Palais est plein d'un tumulte affreux , on entend par tout les cris de ceux qui disent : Le Roi est mort. Les uns sont effrayez , les autres courent aux armes : tous paroissent en peine des suites , mais ravis de cette nouvelle. La renommée la fait voler de bouche en bouche dans toute la grande Ville de Tyr , & il ne se trouve pas aucun homme qui regrette le Roi. Sa mort est la délivrance & la consolation de tout le peuple. Narbal frappé d'un coup si terrible , déplora en homme de bien le malheur de Pygmalion , qui s'étoit trahi lui-même en se livrant à l'impie Attarbé , & qui avoit mieux aimé être un Tyran terrible & monstrueux , que d'être selon le devoir d'un Roi le père de son peuple ; il songea au bien de l'Etat , & se hâta de rallier tous les gens

de bien pour s'opposer à Astarbé, sous laquelle on auroit vû un regne encore plus dur que celui qu'on voyoit finir.

Baccazar ne fut point noyé quand on le jetta dans la mer, & ceux qui assurerent à Astarbé qu'il estoit mort, le firent, croyant qu'il l'étoit; mais à la faveur de la nuit il s'étoit sauvé en nageant, & des pecheurs de Crete touchez de compassion, l'avoient reçu dans leurs barques: il n'avoit pas osé retourner dans le Royaume de son pere, soupçonnant qu'on avoit voulu le faire perir, & craignant autant la cruelle jalousie de Pygmalion, que les artifices d'Astarbé. Il demoura long-tems errant & travesti sur les bords de la mer en Syrie, où les Pescheurs Cretois l'avoient laissé: il fut même obligé de garder un troupeau pour gagner sa vie. Enfin il trouva moyen de faire sçavoir à Narbal l'état où il étoit; il crut pouvoir confier son secret & sa vie à un homme d'une vertu si éprouvée. Narbal maltraité par le pere, ne laissa pas d'aimer le fils, & de veiller pour ses interêts. Mais il n'en prit soin que pour l'empêcher de manquer jamais à ce qu'il devoit à son pere, il l'engagea à souffrir patiemment sa mauvaise fortune. Baccazar avoit mandé à Narbal: Si vous jugez que je puisse vous aller trouver, envoyez moi un anneau d'or, & je comprendrai aussi-tôt qu'il sera temps de vous aller joindre. Narbal ne

jugea pas à propos pendant la vie de Pygmalion de faire venir Baccazar ; il auroit tout hasardé pour la vie du Prince & pour la sienne propre, tant il étoit difficile de se garantir des recherches rigoureuses de Pygmalion ; mais aussi-tôt que ce malheureux Roi eut fait une fin digne de ses crimes , Narbal se hâta d'envoyer l'anneau d'or à Baccazar. Baccazar partit aussi-tôt , & arriva aux portes de Tyr , dans le temps que toute la Ville étoit en trouble , pour sçavoir qui succederoit à Pygmalion. Baccazar fut aisément reconnu par les principaux Tyriens & par tout le peuple , on l'aimoit à cause de sa douceur & de sa moderation , ses longs malheurs même lui donnoient je ne sçai quel éclat qui relevoit toutes ses bonnes qualitez , & qui attendoit tous les Tyriens en sa faveur. Narbal assembla les Chefs du peuple : Les Vieillards qui formoient leur Conseil , & les Prêtres de la grande Déesse de Phenicie , saluerent Baccazar comme leur Roi , & le firent proclamer par les Herauts : le peuple répondit par mille acclamations de joye.

Astarbé les entendit du fonds du Palais, où elle étoit renfermée avec son lâche & infame Joazar. Tous les méchans dont elle s'étoit servie pendant la vie de Pygmalion, l'avoient abandonné ; c'est que les méchans craignent les méchans , s'en défient , & ne souhaitent point de les voir en autorité, parce

qu'ils connoissent combien ils en abuseroient, & quelle seroit leur violence ; mais pour les bons, les méchans s'en accommodent mieux, parce qu'au moins ils espèrent trouver en eux de la moderation & de l'indulgence. Il ne restoit plus autour d'Astarbé que certains complices de ses crimes les plus affreux, & qui ne pouvoient attendre que le supplice. On força le Palais, ces scelerats n'osèrent pas résister long-temps, & ne songerent qu'à s'enfuir. Astarbé déguisée en esclave, voulut se sauver dans la foule, mais un soldat la reconnut ; elle fut prise, & on eut bien de la peine à empêcher qu'elle ne fût déchirée par le peuple en fureur. Déjà on avoit commencé à la traîner dans la bouë, mais Naibal la tira des mains de la populace. Alors elle demanda à parler à Baccazar, esperant de l'ébloüir par ses charmes, & de lui faire esperer qu'elle lui découvriroit des secrets importants. Baccazar ne put refuser de l'écouter : d'abord elle montra avec sa beauté une douceur & une modestie capable de toucher les cœurs les plus irrités ; elle flata Baccazar par les loüanges les plus délicates & les plus insinuates ; elle lui representa combien Pygmalion l'avoit aimée, elle le conjura par ses cendres d'avoir pitié d'elle, elle invoqua les Dieux comme si elle les eût sincerement adorés, elle versa des torrens de larmes, elle se jeta aux genoux du nouveau Roy ; mais

ensuite elle n'oublia rien pour lui rendre suspects & odieux tous ses serviteurs les plus affectionnez. Elle accusa Narbal d'être entré dans une conjuration contre Pygmalion, & d'avoir essayé de suborner les peuples pour se faire Roi au préjudice de Baccazar, elle ajouta qu'il vouloit empoisonner ce jeune Prince; elle inventa de semblables calomnies contre tous les autres Tyriens qui aimoient la vertu; elle esperoit de trouver dans le cœur de Baccazar la même défiance & les mêmes soupçons qu'elle avoit vûs dans celui du Roi son pere: mais Baccazar ne pouvant plus souffrir la noire malignité de cette femme, l'interrompit, & appella des gardes. On la mit en prison, les plus sages Vieillards furent commis pour examiner toutes ses actions: on découvrit avec horreur qu'elle avoit empoisonné & étouffé Pygmalion, & toute la suite de sa vie parut un enchaînement continuel de crimes monstrueux. On alloit la condamner au supplice qui est destiné à punir les grands crimes dans la Phenicie, c'est d'être brûlé à petit feu; mais quand elle comprit qu'il ne lui restoit plus aucune esperance, elle devint semblable à une furie sortie de l'enfer, elle avala du poison qu'elle portoit toujours sur elle pour se faire mourir en cas qu'on voulût lui faire souffrir de longs tourmens: ceux qui la gardoient appercurent qu'elle souffroit une violente douleur, ils voulurent la secourir;

mais elle ne voulut jamais leur répondre , & elle fit signe qu'elle ne vouloit aucun soulagement ; on lui parla des justes Dieux qu'elle avoit irrités ; au lieu de témoigner la confusion & le repentir que ses fautes meritoient, elle regarda le Ciel avec mépris & arrogance, comme pour insulter les Dieux. La rage & l'impiété étoient peintes sur son visage agonisant : on ne voyoit plus aucun reste de cette beauté qui avoit fait le malheur de tant d'hommes , toutes ses grâces étoient effacées , ses yeux éteints rouloient dans sa tête, & jetoient des regards farouches : un mouvement convulsif agitoit ses lèvres , & tenoit sa bouche ouverte d'une horrible grandeur, tout son visage tiré & retressi faisoit des grimaces hideuses ; une paleur livide & une froideur mortelle avoit saisi tout son corps ; quelquefois elle sembloit se ranimer , mais ce n'étoit que pour pousser des hurlemens. Enfin elle expira, laissant remplir d'horreur & d'effroy tous ceux qui la virent : ses Manes impies descendirent sans doute dans ces tristes lieux, où les cruelles Danaïdes puisent éternellement de l'eau dans des vases percez , où Ixion tourne à jamais sa rouë, où Tantale brûlant de soif, ne peut avaler l'eau qui s'enfuit de ses lèvres ; où Siziphe roule inutilement un rocher qui tombe sans cesse , & où Tyrie sentira éternellement dans ses entrailles toujours renaissantes , un Vautour qui les ronge.

Baccazar delivré de ce monstre, rendit graces aux Cieux par d'innombrables sacrifices. Il a commencé son regne par une conduite toute opposée à celle de Pygmalion ; il s'est appliqué à faire refleurir le commerce qui languissoit tous les jours de plus en plus : il a pris les conseils de Narbal pour les principales affaires, & n'est pourtant pas gouverné par lui ; car il veut tout voir par lui-même : il écoute tous les differens avis qu'on veut lui donner, & décide ensuite sur ce qui lui paroît le meilleur ; il est aimé des peuples : en possédant les cœurs, il possède plus de trésors que son pere n'en avoit amassé par son avarice cruelle ; car il n'y a aucune famille qui ne lui donnât tout ce qu'elle a de bien, s'il se trouvoit dans une pressante necessité : ainsi ce qu'il leur laisse est plus à luy que s'il le leur ôtoit : il n'a pas besoin de se précautionner pour la sûreté de sa vie, car il a toujours autour de lui la plus sûre garde, qui est l'amour des peuples ; il n'y a aucun de ses sujets qui ne craigne de le perdre, & qui ne hazardât sa propre vie pour conserver celle d'un si bon Roi. Il vit heureux, & tout son peuple est heureux avec lui : il craint de charger trop ses peuples, ses peuples craignent de ne lui offrir pas une assez grande partie de leurs biens ; il les laisse dans l'abondance, & cette abondance ne les rend ni indociles, ni insolens : car ils sont laborieux, adonnez au commerce, fer-

mes à conserver la pureté des anciennes loix. La Phenicie est remontée au plus haut point de sa grandeur & de sa gloire. C'est à son jeune Roi qu'elle doit tant de prospérité. Narbal gouverne sous lui, ô Telemaque ! s'il vous voyoit maintenant, avec quelle joye vous combleroit-il de présens ! Quel plaisir seroit-ce pour lui de vous renvoyer magnifiquement dans votre patrie ? Ne suis-je pas heureux de faire ce qu'il voudroit pouvoir faire lui-même, & d'aller dans l'Isle d'Itaque mettre sur le Trône le fils d'Ulysse, afin qu'il y regne aussi sagement que Baccazar regne à Tyr.

Après qu'Adoan eut parlé ainsi, Telemaque charmé de l'histoire que ce Phenicien venoit de raconter, & plus encore des marques d'amitié qu'il en recevoit dans son malheur, l'embrassa tendrement. Ensuite Adoan lui demanda par quelle aventure il étoit entré dans l'Isle de Calypso. Telemaque lui fit à son tour l'histoire de son départ de Tyr, de son passage dans l'Isle de Chypre, de la maniere dont il avoit retrouvé Mentor, de leur voyage en Crete, des jeux publics pour l'élection d'un Roi après la fuite d'Idomenée, de la colere de Vénus, de leur naufrage, du plaisir avec lequel Calypso les avoit reçus, de la jalousie de cette Déesse contre une de ses Nymphes, & de l'action de Mentor qui avoit jetté son ami dans la mer dans le moment qu'il vit le Vaisseau Phenicien.

Après ces entretiens Adoan fit servir un magnifique repas, & pour témoigner une plus grande joye, il rassembla tous les plaisirs dont on pouvoit jouir pendant le repas, qui fut servi par des jeunes Pheniciens vêtus de blanc & couronnez de fleurs ; on brûla les plus exquis parfums de l'Orient, tous les bancs des Rameurs étoient pleins de joieurs de flûtes : Achitoas les interrompoit de tems en tems par les doux accords de sa voix & de sa lyre, digne d'être entenduë de la table des Dieux, & de ravir les oreilles d'Apollon même. Les Tritons, les Nereides, toutes les Divinitez qui obéissent à Neptune, les monstres marins mêmes sortoient de leurs Grotes humides & profondes pour venir en foule autour du Vaisseau, charmez par cette mélodie. Une troupe de jeunes Pheniciens d'une rare beauté, & vêtus de fin lin plus blanc que la neige, danserent long-tems les danses de leur País, puis celles d'Egypte, & enfin celles de la Grece, de tems en tems des trompettes faisoient retentir l'onde jusqu'aux rivages éloignez. Le silence de la nuit, le calme de la mer, la lumiere tremblante de la Lune répandue sur la face des ondes, le sombre azur du Ciel semé de brillantes Etoiles, servoient à rendre ce spectacle encore plus beau.

Telemaque d'un naturel vif & sensible goûtoit tous ces plaisirs, mais il n'osoit livrer son cœur : Depuis qu'il avoit éprouvé avec tant

de honte dans l'Isle de Calypso combien la jeunesse est prompte à s'enflâmer, tous les plaisirs mêmes les plus innocens lui faisoient peur, tout lui étoit suspect; il regardoit Mentor, il cherchoit sur son visage & dans ses yeux ce qu'il devoit penser de tous ces plaisirs. Mentor étoit bien aise de le voir dans cet embarras, & ne faisoit pas semblant de le remarquer. Enfin touché de la moderation de Telemaque, il lui dit en souriant : Je comprends ce que vous craignez, vous êtes louable de cette crainte ; mais il ne faut pas la pousser trop loin. Personne ne souhaitera jamais plus que moi que vous goûtiez des plaisirs ; mais des plaisirs qui ne vous passionnent ni ne vous amolissent ; il vous faut des plaisirs que vous possédiez, & non pas des plaisirs qui vous possèdent & qui vous entraînent ; je vous souhaite des plaisirs doux & moderez, qui ne vous ôtent point la raison, & qui ne vous rendent jamais semblable à une bête en fureur. Maintenant il est à propos de vous délasser de toutes vos peines, goûtez avec complaisance pour Adoan, les plaisirs qu'il vous offre ; réjouissez-vous, Telemaque, réjouissez-vous, la sagesse n'a rien d'austere ni d'affecté, c'est elle qui donne les vrais plaisirs, elle seule les sçait assaisonner pour les rendre purs & durables, elle sçait mêler les jeux & les ris avec les occupations graves & serieuses ; elle prépare le plaisir par le travail, & elle délasse du travail

par

DE TELEMAQUE. LIV. VI. 185
par le plaisir. La sagesse n'a point de honte
de paroître enjouée quand il le faut.

En disant ces paroles, Mentor prit une lyre,
& en joua avec tant d'art, qu'Achioras ja-
loux laissa tomber la sienne de dépit : ses yeux
s'allumerent, son visage troublé changea de
couleur, tout le monde eût apperçû sa peine
& sa honte, si la lyre de Mentor n'eût dans
ce moment même enlevé l'ame de tous les
assistans. A peine osoit-on respirer, de peur
de troubler le silence, & de perdre quelque
chose de ce chant divin : on craignoit toujours
qu'il ne finît trop tôt. La voix de Mentor n'a-
voit aucune douceur effeminée : mais elle étoit
flexible, forte, & elle passionnoit jusques aux
moindres choses. Il chanta d'abord les loüan-
ges de Jupiter, pere & Roy des Dieux & des
hommes, qui d'un signe de sa tête ébranle
l'Univers ; puis il representa Minerve qui sort
de sa tête ; c'est-à-dire, la sagesse que ce Dieu
forme au-dedans de lui-même, & qui sort de
lui pour instruire les hommes dociles. Mentor
chanta ces veritez d'un ton si religieux & si
sublime, que toute l'assemblée crut être trans-
portée au plus haut de l'Olympe à la face de
Jupiter, dont les regards sont plus perçans
que son tonnerre ; ensuite il chanta le mal-
heur du jeune Narcisse, qui devenant folle-
ment amoureux de sa propre beauté, qu'il
regardoit sans cesse au bord d'une fontaine,
se consuma lui-même de douleur, & fut chan-

gée en une fleur qui porte son nom. Enfin il chanta aussi la funeste mort du bel Adonis , qu'un Sanglier déchira, & que Venus passionnée pour lui ne put ranimer en faisant au Ciel des plaintes ameres.

Tous ceux qui l'écouterent ne purent retenir leurs larmes, & chacun sentoit je ne sçai quel plaisir en pleurant. Quand il eut cessé de chanter, les Pheniciens étonnez se regardoient les uns les autres ; l'un disoit : C'est Orphée, c'est ainsi qu'avec une lyre il apprivoisoit les bêtes farouches, & enlevoit les bois & les rochers ; c'est ainsi qu'il enchantait Cerbere, qu'il suspendit les tourmens d'Ixion & des Danaïdes, & qu'il toucha l'incorruptible Pluton, pour tirer des Enfers la belle Euridice : un autre s'écrioit : Non, c'est Linus fils d'Apollon ; un autre répondoit : Vous vous trompez, c'est Apollon lui-même. Telemaque n'étoit gueres moins surpris que les autres ; car il n'avoit jamais sçû que Mentor sçût avec tant de perfection chanter & jouer de la lyre. Achitoas, qui avoit eu le loisir de cacher sa jalousie, commença à donner des loüanges à Mentor, mais il rougit en le loüant, & il ne put achever son discours. Mentor, qui voyoit son trouble, prit la parole, comme s'il eût voulu l'interrompre, & tâcha de le consoler, en lui donnant toutes les loüanges qu'il meritoit. Achitoas ne fut point consolé ; car il sentit que Mentor le surpassoit

encore plus par sa modestie que par les charmes de sa voix.

Cependant Telemaque dit à Adoan : Je me souviens que vous m'avez parlé d'un voyage que vous fîtes dans la Betique depuis que nous fûmes partis d'Egypte : la Betique est un país dont on raconte tant de merveilles, qu'à peine peut-on les croire ; daignez m'apprendre si tout ce qu'on en dit est vray. Je serai fort aise, répondit Adoan, de vous dépeindre ce fameux país digne de vôtre curiosité, & qui surpasse tout ce que la renommée en public. Aussi-tôt il commença ainsi.

Le fleuve Betis coule dans un país fertile, & sous un Ciel doux, qui est toujours serrein : le país a pris le nom de ce fleuve, qui se jette dans le grand Ocean assez près des Colonnes d'Hercules, & de cet endroit où la mer furieuse rompant ses digues, separa autrefois la terre de Tharsis d'avec la grande Affrique. Ce país semble avoir conservé les délices de l'âge d'or ; les Hyvers y sont tièdes, & les rigoureux Aquilons n'y soufflent jamais ; l'ardeur de l'Esté y est toujours tempérée par des Zephirs rafraîchissans, qui viennent adoucir l'air vers le milieu du jour. Ainsi toute l'année n'est qu'un heureux hymen du Printemps & de l'Automne, qui semblent se donner la main. La terre dans les valons & dans les campagnes unies, y porte chaque

Qij

année une double moisson. Les montagnes sont couvertes de troupeaux qui fournissent des laines fines recherchées de toutes les Nations connues. Il y a plusieurs mines d'or & d'argent dans ce beau pays ; mais les habitants simples & heureux dans leur simplicité, ne daignent pas seulement compter l'or & l'argent parmi leurs richesses , ils n'estiment que ce qui sert véritablement aux besoins de l'homme. Quand nous avons commencé à faire notre commerce chez ces peuples , nous avons trouvé l'or & l'argent parmi eux employé aux mêmes usages que le fer ; par exemple , pour des focs de charuë : comme ils ne faisoient aucun commerce au-dehors , ils n'avoient besoin d'aucune monnoye ; ils sont presque tous Bergers ou Laboureurs. On voit en ce pays peu d'artisans, car ils ne veulent souffrir que les Arts qui servent aux véritables besoins des hommes , encore même la plupart des hommes en ce Pays étant adonnés à l'agriculture , ou à conduire des troupeaux , ne laissent pas d'exercer les Arts nécessaires pour leur vie simple & frugale. Les femmes filent cette belle laine , font des étofes fines , & d'une merveilleuse blancheur , elles font le pain , apprêtent à manger , & ce travail leur est facile ; car on ne vit en ce pays que de fruits ou de lait , & rarement de viandes ; elles font du cuir de leurs moutons une légère chaussure pour el-

les, pour leurs maris & pour leurs enfans ; elles font des tentes, dont les unes sont de peaux cirées, les autres d'écorces d'arbres ; elles lavent les habits, tiennent les maisons dans un ordre & une propreté admirable, & font tous les habits de la famille, ils sont aisez à faire ; car en ce doux climat on ne porte qu'une piece d'étoffe fine & legere, qui n'est point taillée, & que chacun met à longs plis autour de son corps pour la modestie, lui donnant la forme qu'il veut : les hommes n'ont d'autres Arts à exercer outre la culture des terres, & la conduite des troupeaux, que l'art de mettre le bois & le fer en œuvre, encore même ne se servent-ils gueres de fer, excepté pour les instrumens necessaires au labourage. Tous les Arts qui regardent l'Architecture leur sont inutiles, car ils ne bâissent jamais de maison ; c'est, disent-ils s'attacher trop à la terre, que de se faire une demeure qui dure beaucoup plus que nous, il suffit de se défendre des injures de l'air. Pour tous les autres Arts estimez chez les Grecs, chez les Egyptiens, & chez tous les autres peuples policez, ils les detestent comme des inventions de la vanité & de la mollesse : quand on leur parle des peuples qui ont l'Art de faire des bâtimens superbes, des meubles d'or & d'argent, des étoffes ornées de broderies & de pierres precieuses ; des parfums exquis, des mets délicieux, des instru-

mens dont l'harmonie charme , ils répondent en ces termes : Ces peuples sont bien malheureux d'avoir employé tant de travail & d'industrie à se corrompre eux-mêmes ; ce superflu amolir , enyvre , tourmente ceux qui le possèdent : il tente ceux qui en sont privés , de vouloir l'acquérir par l'injustice & par la violence. Peut-on nommer bien un superflu qui ne sert qu'à rendre les hommes mauvais ? Les hommes de ce Païs sont-ils plus sains , plus robustes que nous ? Vivent-ils plus long-temps ? Sont-ils plus unis entr'eux ? Menent-ils une vie plus tranquille , plus gaye ? Au contraire , il doivent être jaloux les uns des autres , rongez par une lâche & noire envie , toujours agitez par l'ambition ; par la crainte , par l'avarice , incapables des plaisirs purs & simples , puisqu'ils sont esclaves de tant de fausses necessitez , dont ils font dépendre tout leur bonheur. C'est ainsi , continuoit Adoan , que parlent ces hommes sages , qui n'ont appris la sagesse qu'en étudiant la simple nature ; ils ont horreur de nôtre politesse , & il faut avoüer que la leur est grande dans leur aimable simplicité ; ils vivent tous ensemble sans partager les terres ; chaque famille est gouvernée par son chef , qui est en le veritable Roy : le pere de famille est en droit de punir chacun de ses enfans , ou petits-enfans , qui fait une mauvaise action ; mais avant que de le punir ,

il prend les avis du reste de la famille. Les punitions n'arrivent presque jamais ; car l'innocence des mœurs , la bonne foy , l'obéissance & l'horreur du vice, habitent dans cette heureuse terre ; il sembloit qu'Astrée, qu'on dit qui est retirée dans le Ciel , est encore ici-bas cachée parmi ces hommes ; il ne faut point de Juges parmi eux , car leur propre conscience les juge : tous les biens sont communs , les fruits des arbres , les légumes de la terre, le lait des troupeaux, sont des richesses si abondantes , que des peuples si sobres & si moderez n'ont pas besoin de les partager ; chaque famille errante dans ce beau pays , transporte ses tentes d'un lieu en un autre, quand elle a consumé les fruits & épuisé les pâturages de l'endroit où elle s'étoit mise ; ainsi ils n'ont point d'intérêts à soutenir les uns contre les autres , & ils s'aiment tous d'un amour fraternel que rien ne trouble ; c'est le retranchement des vaines richesses, & des plaisirs trompeurs, qui leur conserve cette paix , cette union & cette liberté ; ils sont tous libres, tous égaux : on ne voit parmi eux aucune distinction que celle qui vient de l'expérience des sages vieillards, ou la sagesse extraordinaire de quelques jeunes hommes , qui égalent les vieillards consommés en vertu : la fraude , la violence , le parjure, les procez , les guerres , ne font jamais entendre leur voix cruelle & empestée dans ce

païs cheri des Dieux. Jamais le sang humain n'a rougi cette terre, à peine voyoit-on couler celui des Agneaux : quand on parle à ces peuples des barailles sanglantes, des rapides conquêtes, des renversemens d'Etats qu'on voit dans les autres Nations, ils ne peuvent assez s'étonner. Quoy, disent-ils, les hommes ne sont-ils pas assez mortels, sans se donner encore les uns aux autres une mort précipitée ? La vie est courte, & il semble qu'elle leur paroisse trop longue ! Sont-ils sur la terre pour se déchirer les uns les autres, & pour se rendre mutuellement malheureux ? Au reste, ces peuples de la Betique ne peuvent comprendre qu'on admire tant les Conquerans, qui subjuguent les grands Empires : Quelle folie, disent-ils, de mettre son bonheur à gouverner les autres hommes, dont le gouvernement donne tant de peine, si on ne veut les gouverner avec raison & suivant la justice ? Mais pourquoy prendre plaisir à les gouverner malgré eux ? C'est tout ce qu'un homme sage peut faire, que de vouloir s'assujettir à gouverner un peuple docile dont les Dieux l'ont chargé, ou un peuple qui le prie d'être comme son pere & son Pasteur ; mais gouverner les peuples contre leur volonté, c'est se rendre tres-miserable, pour avoir le faux honneur de les tenir dans l'esclavage. Un Conquerant est un homme que les Dieux irritez contre le genre

genre humain , ont donné à la terre dans leur colere pour ravager les Royaumes , pour répandre par tout l'effroi , la misere , le desespoir , & pour faire autant d'esclaves qu'il y a d'hommes libres. Un homme qui cherche la gloire, ne la trouve-t-il pas assez , en conduisant avec sagesse ceux que les Dieux ont mis dans ses mains? Croit-il ne pouvoir meriter des loüanges qu'en devenant violent, injuste, haïtain, usurpateur tyrannique sur tous ses voisins? Il ne faut jamais songer à la guerre que pour défendre sa liberté: heureux, qui n'étant point esclave d'autrui , n'a point la folle ambition de faire d'autrui son esclave. Ces grands Conquerans qu'on nous dépeint avec tant de gloire, ressemblent à ces fleuves débordez, qui paroissent majestueux, mais qui ravagent toutes les fertiles campagnes qu'ils devroient seulement arroser.

Après qu'Adoan eût fait cette peinture de la Betique, Telemaque charmé lui fit diverses questions curieuses. Ces peuples , lui dit-il, boivent-ils du vin? Ils n'ont garde d'en boire, reprit Adoan , car ils n'ont jamais voulu en faire; ce n'est pas qu'ils manquent de raisins, aucune terre n'en porte de plus délicieux; mais ils se contentent de manger le raisin comme les autres fruits, & ils craignent le vin comme le corrupteur des hommes. C'est une espece de poison , disent-ils , qui met en fureur , il ne fait pas mourir l'homme , mais il le rend

bête, les hommes peuvent conserver leur santé & leur force sans le vin, avec le vin ils courent risque de ruiner leur santé & de perdre les bonnes mœurs.

Telemaque disoit ensuite : Je voudrois bien sçavoir quelles loix reglent les mariages de cette Nation ? Chaque homme, répondit Adoan, ne peut avoir qu'une femme, il faut qu'il la garde tant qu'elle vit ; l'honneur des hommes en ce País dépend autant de leur fidélité à l'égard de leurs femmes, que l'honneur des femmes dépend chez les autres peuples de leur fidélité pour leurs maris. Jamais peuple ne fut si honnête, ni si jaloux de la pureté ; les femmes y sont belles & agréables, mais simples, modestes & laborieuses ; les mariages y sont paisibles, feconds, sans tache ; le mari & la femme semblent n'être plus qu'une seule personne en deux corps differens ; le mary & la femme partagent ensemble tous les soins domestiques, le mary régle toutes les affaires du dehors, la femme se renferme dans son ménage, elle soulage son mary, elle paroît n'être faite que pour lui plaire, elle gagne sa confiance, & met moins par sa beauté que par sa vertu, un charme dans leur société qui dure autant que leur vie ; la sobriété, la moderation, & les mœurs pures de ce peuple, lui donnent une vie longue & exempte de maladie. On y voit des Vieillards de cent & de six-vingts ans, qui ont encore de la gayeté & de la vigueur.

Il me reste , ajoûtoit Telemaque, à sçavoir comment ils font pour éviter la guerre avec les autres peuples voisins. La nature, dit Adoan, les a séparés des autres peuples, d'un côté par la mer, & de l'autre par de hautes montagnes. D'ailleurs les peuples voisins les respectent à cause de leur vertu, souvent les autres peuples ne pouvant s'accorder entr'eux, les ont pris pour juges de leurs differens, & leur ont confié les terres & les Villes qu'ils disputoient entr'eux. Comme cette sage Nation n'a jamais fait aucune violence, personne ne se défie d'elle, ils rient quand on leur parle des Rois qui ne peuvent régler entr'eux les frontieres de leurs Etats. Peut-on craindre, disent-ils, que la terre manque aux hommes? Il y en aura toujours plus qu'ils ne pourront cultiver, tandis qu'il restera des terres libres, nous ne voudrions pas même défendre les nôtres contre des voisins qui voudroient s'en saisir. On ne trouve dans tous les habitans de la Betique, ni orgueil, ni hauteur, ni mauvaise foi, ni envie d'étendre leur domination. Ainsi leurs voisins n'ont jamais rien à craindre d'un tel peuple, & ne peuvent esperer de s'en faire craindre; c'est pourquoi ils le laissent en repos. Ce peuple abandonneroit son païs, ou se livreroit à la mort, plutôt que d'accepter la servitude; ainsi il est autant difficile à subjuguier, qu'il est éloigné de vouloir subjuguier les autres: c'est ce qui fait une paix profonde entr'eux & leurs voisins.

Adoan finit ce discours en racontant de quelle maniere les Pheniciens faisoient leur commerce dans la Betique: Ce peuple, disoit-il, fut tout étonné quand ils virent venir au travers des ondes de la mer des hommes étrangers qui venoient de si loin; ils nous reçurent avec bonté, & nous firent part de tout ce qu'ils avoient, sans vouloir de nous aucun payement; ils nous offrirent tout ce qui leur restoit de leurs laines, après qu'ils en auroient fait leur provision pour leur usage, & en effet ils nous en envoyèrent un riche present. C'est un plaisir pour eux que de donner liberalement aux étrangers leur superflu. Pour leurs mines, ils n'eurent aucune peine à nous les abandonner; elles leur étoient inutiles: il leur paroïsoit que les hommes n'étoient gueres sages d'aller chercher par tant de travaux dans les entrailles de la terre, ce qui ne peut les rendre heureux, ni satisfaire à aucun vrai besoin. Ne creusez point, nous disoient-ils, si avant dans la terre, contentez-vous de la labourer, elle vous donnera de veritables biens, qui vous nourriront; vous en tirerez des fruits qui valent mieux que l'or & que l'argent, puisque les hommes ne veulent de l'or & de l'argent que pour en acheter les alimens qui soutiennent leur vie; nous avons souvent voulu leur apprendre la navigation, & mener les jeunes hommes de leur païs dans la Phenicie; mais ils n'ont jamais voulu que leurs enfans appris-

sent à vivre comme nous : Ils apprendroient ; nous disoient-ils , à avoir besoin de toutes les choses qui vous sont devenuës nécessaires ; ils voudroient les avoir ; ils abandonneroient la vertu pour les obtenir ; ils deviendroient comme un homme qui a de bonnes jambes , & qui perdant l'habitude de marcher , s'accoutume enfin au besoin d'être toujours porté comme un malade. Pour la Navigation , ils l'admirerent , à cause de l'industrie de cet Art ; mais ils croyent que c'est un Art pernicieux. Si ces gens-là , disent-ils , ont suffisamment en leur pays ce qui est nécessaire à la vie , que vont-ils chercher en un autre ? Ce qui suffit au besoin de la nature ne leur suffit-il pas ? Ils meritoient de faire naufrage , puisqu'ils cherchent la mort au milieu des tempêtes pour assouvir leur avarice.

Telemaque étoit ravi d'entendre ce discours d'Adoan ; il se réjoüissoit qu'il y eût encore un peuple au monde , qui suivant la droite nature fût si sage & si heureux tout ensemble. O ! combien ces mœurs , disoit-il , sont-elles éloignées des mœurs vaines & ambitieuses des peuples qu'on croit les plus sages ! Nous sommes tellement gâtez , qu'à peine pouvons-nous croire que cette simplicité si naturelle puisse être véritable : nous regardons les mœurs de ce peuple comme une belle fable , & il doit regarder les nôtres comme un songe monstrueux.

SOMMAIRE

DU SEPTIÈME LIVRE.

V Enus ne pouvant souffrir Telemaque aller en Itaque, va trouver Jupiter dans l'assemblée des Dieux, se plaint du mépris que Telemaque a fait de ses Sacrifices, & demande qu'il perisse. Jupiter répond qu'il n'est pas écrit dans les destinées qu'il perira, mais qu'il errera long-tems sans trouver son païs. Elle va trouver Neptune, & le prie d'exciter des tempêtes & de prolonger ses erreurs. Neptune par complaisance élève un nuage trompeur, & fait voir au Pilote une fausse Itaque où ils abordent. Telemaque & Mentor ayant mis pied à terre, trouvent Idomenée fugitif de Crete, qui avec ses amis, avoit bâti sur cette côte une nouvelle Ville nommée Salente. Idomenée charmé de retrouver le fils d'Ulysse, lui fait beaucoup d'accueil, & reconnoît Mentor qu'il avoit vû au Siège de Troie. Ils vont ensemble au Temple, où la Prêtresse annonce un Oracle ambigu à Telemaque, qui en cherche l'explication. Idomenée raconte à Mentor l'état de son nouveau Royaume, & la guerre dans laquelle il est engagé contre ses voisins. Mentor après avoir examiné les raisons pour lesquelles un Roy peut faire la Guerre, lui déclare que sa Guerre est injuste, & qu'il ne doit pas la continuer. Il se charge de faire la Paix, & d'accommoder leurs differens.

LES AVANTURES DE TELEMAQUE FILS D'ULYSSE.

LIVRE SEPTIEME.

PENDANT que Telemaque & Adoas s'entretenoient de la sorte, oubliant le sommeil, n'appercevant pas que la nuit étoit déjà au milieu de sa course, une Divinité ennemie & trompeuse les éloignoit d'I-taque, que leur Pilote Achamas cherchoit en vain. Neptune, quoique favorable aux Phéniciens, ne pouvoit supporter plus long-tems que Telemaque eût échappé à la tempête qui l'avoit jetté contre les rochers de l'Isle de Calypso. Venus étoit encore plus irritée de voir ce jeune homme qui triomphoit ayant vaincu l'amour & tous ses charmes : dans les transports de sa douleur, elle monte vers l'Olympe, où les Dieux étoient assemblez auprès de Jupiter. De ce lieu ils apperçoivent les Astres qui roulent sous leurs pieds, ils voyent le

Globe de la terre comme un petit amas de bouë , les mers immenses ne leur paroissent que comme des gouttes d'eau dont ce morceau de bouë est un peu détrempe , les plus grands Royaumes ne sont à leurs yeux qu'un peu de sable qui couvre la superficie de cette bouë, les peuples innombrables & les plus puissantes armées ne sont que comme des fourmis qui se disputent les unes aux autres un brin d'herbe sur ce morceau de bouë. Les Immortels rient des affaires les plus serieuses qui agitent les foibles Mortels , & elles leur paroissent des jeux d'enfant ; ce que les hommes appellent grandeur , gloire , puissance , ne paroît à ces suprêmes Divinitez que misere & que foiblesse : c'est dans cette demeure si élevée au-dessus de la terre, que Jupiter a posé son trône immobile ; ses yeux percent jusques dans l'abîme , & éclairent jusques dans les derniers replis des cœurs ; ses regards doux & sereins répandent le calme & la joye dans tout l'Univers : au contraire, quand il secouë sa chevelure , il ébranle le Ciel & la Terre : les Dieux mêmes ébloüis des rayons de gloire qui l'environnent , ne s'en approchent qu'avec tremblement. Toutes les Divinitez celestes étoient dans ce moment auprès de lui.

Venus se presenta avec tous les charmes qui naissent dans son sein , sa robe florante avoit plus d'éclat que toutes les couleurs dont

Iris se pare au milieu des sombres nuages , quand elle vient promettre aux Mortels effrayez la fin des tempêtes , & leur annoncer le retour du beau tems. Sa robe étoit-noüée par cette fameuse Ceinture sur laquelle sont représentées les Graces ; les cheveux de la Déesse étoient attachez par derriere negligemment avec une tresse d'or : tous les Dieux furent surpris de sa beauté , comme s'ils ne l'eussent jamais vüe , & leurs yeux en furent ébloüis comme ceux des Mortels , quand Phœbus après une longue nuit vient les éclairer par ses rayons ; ils se regardoient les uns les autres avec étonnement , & leurs yeux revenoient toujours sur Venus ; mais ils apperçûrent que les yeux de cette Déesse étoient baignez de larmes , & qu'une douleur amere étoit peinte sur son visage : cependant elle s'avançoit vers le trône de Jupiter d'une démarche douce & legere , comme le vol rapide d'un oiseau qui fend l'espace immense des airs ; il la regarda avec complaisance , il lui fit un doux souris , & se levant il l'embrassa.

Ma chere fille, lui dit-il , quelle est votre peine ? Je ne puis voir vos larmes sans en être touché : ne craignez point de m'ouvrir votre cœur , vous connoissez ma tendresse & ma complaisance.

Venus lui répondit d'une voix douce, mais entrecoupée de profonds soupirs : O pere des

Dieux & des hommes ! Vous qui voyez tout, pouvez-vous ignorer ce qui fait ma peine ? Minerve ne s'est pas contentée d'avoir renversé jusqu'aux fondemens de la superbe Ville de Troye que je défendois, & de s'être vengée de Paris, qui avoit préféré ma beauté à la sienne ; elle conduit par toutes les terres & par toutes les mers le fils d'Ulysse, ce cruel destructeur de Troye. Telemaque est accompagné par Minerve, c'est ce qui empêche qu'elle ne paroisse ici en son rang avec les autres Divinitez ; elle a conduit ce jeune temeraire dans l'Isle de Chypre pour m'outrager ; il a méprisé ma puissance, il n'a pas daigné seulement brûler de l'encens sur mes Autels ; il a rémoigné avoir horreur des Fêtes que l'on celebre en mon honneur, il a fermé son cœur à tous mes plaisirs. En vain Neptune pour le punir, à ma priere, a irrité les vents & les flots contre lui. Telemaque jetté par un naufrage dans l'Isle de Calypso, a triomphé de l'Amour même, que j'avois envoyé dans cette Isle pour attendrir le cœur de ce jeune Grec : ni la jeunesse, ni les charmes de Calypso & de ses Nymphes, ni les traits enflammés de l'Amour, n'ont pû surmonter les artifices de Minerve, elle l'a arraché de cette Isle ; me voilà confondue, un enfant triomphe de moi !

Jupiter pour consoler Venus, lui dit : Il est vray, ma fille que Minerve défend le

cœur de ce jeune Grec contre toutes les flèches de vôtre fils, & qu'elle lui prépare une gloire que jamais jeune homme n'a méritée. Je suis fâché qu'il ait méprisé vos Autels, mais je ne puis le soumettre à vôtre puissance. Je consens pour l'amour de vous qu'il soit encore errant par mer & par terre, qu'il vive loin de sa patrie, exposé à toutes sortes de maux & de dangers; mais les destins ne permettent ni qu'il perisse, ni que sa vertu succombe dans les plaisirs, dont vous flâchez les hommes. Consolez-vous, ma fille, soyez contente de tenir dans vôtre Empire tant d'autres Heros, & d'Immortels. En disant ces paroles, il fit à Venus un souris plein de grace & de majesté. Un éclat de lumière semblable aux plus perçans éclairs, sortit de ses yeux; en baisant Venus avec tendresse, il répandit une odeur d'ambrosie dont tout l'Olympe fut parfumé. La Déesse ne pût s'empêcher d'être sensible à cette caresse du plus grand des Dieux: malgré ses larmes & sa douleur, on vit la joie se répandre sur son visage, elle baissa son voile pour cacher la rougeur de ses joues & l'embarras où elle se trouvoit. Toute l'assemblée des Dieux applaudit aux paroles de Jupiter, & Venus sans perdre un moment alla trouver Neptune pour concerter avec lui les moyens de se venger de Telemaque; elle raconta à Neptune ce que Jupiter lui avoit dit.

Je sçavois déjà, répondit Neptune, l'ordre immuable des destins ; mais si nous ne pouvons abîmer Telemaque dans les flots de la mer , du moins n'oublions rien pour le rendre malheureux , & pour retarder son retour en Itaque. Je ne puis consentir à faire périr le Vaisseau Phenicien dans lequel il est embarqué ; j'aime les Pheniciens, c'est mon peuple, nulle autre Nation de l'Univers ne cultive comme eux mon Empire ; c'est par eux que la mer est devenuë le lien de la société de tous les peuples de la terre ; ils m'honorent de continuels sacrifices , ils sont justes, sages & laborieux dans le commerce ; ils répandent par tout la commodité & l'abondance. Non , Déesse, je ne puis souffrir qu'un de leurs Vaisseaux fasse naufrage ; mais je ferai que le Pilote perdra sa route, & qu'il s'éloignera d'Itaque où il veut aller. Venus contente de cette promesse, rit avec malignité, & retourna dans son Char volant sur les Prez fleuris d'Idalie, où les Graces, les Jeux & les Ris témoignèrent leur joye de la revoir, dansant autour d'elle sur les fleurs qui parfument ce charmant séjour.

Neptune envoya aussi-tôt une Divinité trompeuse , semblable aux songes , excepté que les songes ne trompent que pendant le sommeil , au lieu que cette Divinité enchante les sens des hommes qui veillent. Ce Dieu malfaisant environné d'une troupe innombrable,

ble de menfonges aîlez, qui voltigent autour de lui, vint répandre une liqueur fubtile & enchantée fur les yeux du Pilote Achamas, qui confideroit attentivement la clarté de la Lune, le Cours des Etoiles & le rivage d'Itaque, dont il découvroit déjà affez après de lui les rochers efcarpez. Dans ce même moment les yeux du Pilote ne lui montrèrent plus rien de veritable, un autre Ciel fe prefenta à lui, les Etoiles parurent comme fi elles avoient changé leur courfe, & qu'elles fuſſent revenuës fur leurs pas. Tout l'Olympe ſembloit ſe mouvoir par des loix nouvelles, la terre même étoit changée, une fauſſe Itaque ſe preſentoit toujours au Pilote pour l'amuſer, tandis qu'il ſ'éloignoit de la veritable. Plus il ſ'avançoit vers cette image trompeuſe du rivage de l'Iſle, plus cette image reculoit, elle fuyoit toujours devant lui, & il ne ſçavoit que croire de cette fuite; quelquefois il ſ'imaginoit entendre le bruit qu'on fait dans un Port, déjà il ſe préparoit, ſelon l'ordre qu'il en avoit reçu, à aller aborder ſecretement dans une petite Iſle qui eſt auprès de la grande, pour dérober aux Amans de Penelope conjurez contre Telemaque, le retour de ce jeune Prince; quelquefois il craignoit les écueils, dont cette Côte de la mer eſt bordée, & il lui ſembloit entendre l'horrible mugiffement des vagues qui vont ſe brifer contre: puis tout-à-coup il remarquoit que la terre

paroissoit encore éloignée, les montagnes n'étoient à ses yeux dans cet éloignement, que comme des petits nuages qui obscurcissent quelquefois l'horison pendant que le Soleil se couche. Ainsi Achamas étoit étonné, & l'impression de la Divinité trompeuse qui charmoit ses yeux, lui faisoit éprouver un certain saisissement qui lui avoit été jusqu'alors inconnu ; il étoit même tenté de croire qu'il ne veilloit pas, & qu'il étoit dans l'illusion d'un songe.

Cependant Neptune commanda au vent d'Orient de souffler pour jeter le Navire sur les Côtes de l'Hesperie : le vent obéit avec tant de violence, que ce Navire arriva bien-tôt sur le rivage que Neptune avoit marqué : déjà l'Aurore annonçoit le jour, déjà les Etoiles qui craignent les rayons du Soleil, & qui en sont jalouses, alloient cacher dans l'Océan leurs sombres feux ; quand le Pilote s'écria : Enfin je n'en puis plus douter, nous touchons presque à l'Isle d'Itaque ; Telemaque, rejouissez-vous, dans une heure vous pourrez revoir Penelope, & peut-être trouver Ulysse remonté sur son Trône.

A ce cri Telemaque, qui étoit immobile dans les bras du sommeil, s'éveille, se leve, monte au gouvernail, embrasse le Pilote, & de ses yeux à peine encore ouverts, regarde fixement la Côte voisine, il gemit, ne reconnoissant pas les rivages de sa patrie. Helas !

où sommes-nous , dit-il ? Vous vous êtes trompé, Achamas, vous connoissez mal cette Côte si éloignée de vôtre País : Non , non , répondit Achamas , je ne puis me tromper pour reconnoître les bords de cette Isle. Combien de fois suis-je entré dans vôtre Port ? J'en connois jusqu'aux moindres rochers. Le rivage de Tyr n'est guères mieux dans ma memoire ; reconnoissez cette montagne qui avance , voyez ce rocher qui s'élève comme une tour , n'entendez-vous pas la vague qui se rompt contre les autres rochers, qui semblent menacer la mer par leur chute ? Mais ne remarquez-vous pas ce Temple de Minerve qui fend la nuë ? Voilà la Forteresse de la maison d'Ulyse vôtre pere.

Vous vous trompez , Achamas , répondit Telemaque , je vois au contraire une Côte assez reculée , mais unie , j'apperçois une Ville qui n'est point Itaque. O Dieux ! Est-ce ainsi que vous vous jouiez des hommes ? Pendant qu'il disoit ces paroles , tout-à-coup les yeux d'Achamas furent changez, le charme se rompit, il vit le rivage tel qu'il étoit véritablement, & reconnut son erreur. Je l'avouë, Telemaque ! s'écria-t-il , quelque Divinité ennemie avoit enchanté mes yeux ; je croyois voir Itaque , & son image toute entiere se presentoit à moi ; mais dans ce moment elle disparoit comme un songe, je vois une autre Ville, c'est sans doute Salente qu'Idomenée fugitif de Cre-

te vient de fonder dans l'Hesperie, j'apperçois des murs qui s'élevent, & qui ne sont pas encore achevez, je vois un Port qui n'est pas entierement fortifié. Pendant qu'Achamas remarquoit les divers ouvrages nouvellement faits dans cette Ville naissante, & que Telemaque déplorait son malheur, ce vent que Neptune faisoit souffler, les fit entrer à pleines voiles dans une Rade où ils se trouverent à l'abri, & tout auprès du Port.

Mentor qui n'ignoroit ni la vengeance de Neptune, ni le cruel artifice de Venus, n'avoit fait que sourire de l'erreur d'Achamas: quand ils furent dans cette rade, Mentor dit à Telemaque: Jupiter vous éprouve, mis il ne veut pas vôtre perte, au contraire, il ne vous éprouve que pour vous ouvrir le chemin de la gloire. Souvenez-vous des travaux d'Hercules, ayez toujours devant vos yeux ceux de vôtre pere. Quiconque ne sçait pas souffrir, n'a point un grand cœur; il faut que vôtre patience & vôtre courage lasse la cruelle fortune qui se plaît à vous persecuter; je crains moins pour vous les plus affreuses disgraces de Neptune, que je ne craignois les caresses flâteuses de la Déesse qui vous retenoit dans son Isle. Que tardons-nous; Entrons dans ce Port, voici un peuple ami: c'est chez les Grecs que nous arrivons: Idomenée, si maltraité par la fortune aura pitié des malheureux.

Aussi-tôt ils entrèrent dans le le Port de Salente,

lente, où le Vaisseau Phenicien fut reçu sans peine, parce que les Pheniciens sont en paix & en commerce avec tous les peuples de l'Univers. Telemaque regardoit avec admiration cette Ville naissante, semblable à une jeune plante, qui ayant été nourrie par la douce rosée de la nuit, sent dès le matin les rayons du Soleil qui viennent l'embellir ; elle croît, elle ouvre ses tendres boutons ; elle étend ses feuilles vertes, elle épanouit ses fleurs odoriférantes avec mille couleurs nouvelles, à chaque moment qu'on la voit, on y trouve un nouvel éclat. Ainsi fleuilloit la nouvelle Ville d'Idoménée sur le rivage de la mer ; chaque jour, chaque heure, elle croissoit avec magnificence, & elle montrait de loin aux Etrangers qui étoient sur la mer, de nouveaux ornemens d'Architecture qui s'élevoient jusqu'au Ciel ; toute la Côte retentissoit des cris des ouvriers, & des coups de marteau ; les pierres étoient suspendues en l'air par des grûes avec des cordes ; tous les Chefs animoient le peuple au travail dès que l'Aurore paroissoit, & le Roi Idoménée donnant par tout ses ordres lui-même, faisoit avancer les ouvrages avec une incroyable diligence.

A peine le Vaisseau Phenicien fut arrivé, que les Cretois donnerent à Telemaque & à Mentor toutes les marques d'amitié sincère : on se hâta d'avertir Idoménée de l'arrivée du fils d'Ulysse. Le fils d'Ulysse, s'écria-t-il,

d'Ulyſſe ce cher ami , ce ſage Heros , par qui nous avons enfin renverſé la Ville de Troye , qu'on me l'amene , & que je lui montre comme j'ai aimé ſon pere.

Auſſi-tôt on lui preſente Telemaque. Il lui dit avec un viſage doux & riant : Quand même on ne m'auroit pas dit qui vous êtes , je croi que je vous aurois reconnu. Voilà Ulyſſe lui-même ; voilà ſes yeux pleins de feu , & dont le regard eſt ſi ferme ; voilà ſon air d'abord froid & reſervé , qui cachoit tant de vivacité & de grace ; je reconnois même ce ſouris fin , cette action negligée , cette parole douce , ſimple & inſinuante qui perſuadoit , ſans qu'on eût le temps de ſ'en défier. Oüi , vous êtes le fils d'Ulyſſe , mais vous ſerez auſſi le mien. O mon fils , mon cher fils ! Quelle aventure vous mene ſur ce rivage : Eſt-ce pour chercher vôtres pere ? Helas ! je n'en ai aucune nouvelle : la fortune nous a perſecuté lui & moi , il a eu le malheur de ne pouvoir recouvrer ſa patrie , & j'ai eu celui de retrouver la mienne pleine de la colere des Dieux contre moi.

Pendant qu'Idomenée diſoit ces paroles , il regardoit fixement Mentor comme un homme dont le viſage ne lui étoit pas inconnu , mais dont il ne pouvoit retrouver le nom. Cependant Telemaque lui répondit les larmes aux yeux.

O Roy ! pardonnez-moi la douleur que je





ne sçaurois vous cacher dans un tems où je ne devrois vous témoigner que de la joye & de la reconnoissance pour vos bontez. Par le regret que vous témoignez de la perte d'Ulysse, vous m'apprenez vous-même à sentir le malheur de ne point retrouver mon pere. Il y a déjà long-tems que je le cherche dans toutes les mers. Les Dieux irritez ne me permettent pas de le revoir, ni de sçavoir s'il a fait naufrage, ni de pouvoir retourner à Itaque, où Penelope languit dans le desir d'être délivrée de ses Amans. J'avois crû vous trouver dans l'Isle de Crete, j'ai sçû vôtre cruelle destinée, & je ne croyois pas devoir jamais approcher de l'Hesperie, où vous avez formé un nouveau Royaume; mais la fortune qui se joit des hommes, & qui me tient errant dans tous les païs loin d'Itaque, m'a enfin jetté sur vos Côtes. Parmi tous les maux qu'elle m'a faits, c'est celui que je supporte le plus volontiers : si elle m'éloigne de ma patrie, du moins elle me fait connoître le plus sage & le plus genereux de tous les Rois.

A ces mots Idomenée embrasse tendrement Telemaque, & le menant dans son Palais, il lui dit : Quel est donc ce prudent Vieillard qui vous accompagne ? Il me semble que je l'ai souvent vû autrefois. C'est Mentor, repliqua Telemaque, Mentor ami d'Ulysse, à qui il a confié mon enfance. Qui pourroit vous dire tout ce que je lui dois ?

Aussi-tôt Idomenée s'avance, rend la main à Mentor : Nous nous sommes vûs , dit-il , autrefois. Vous souvenez-vous du voyage que vous fîtes en Crete , & des bons conseils que vous me donnâtes ? Mais alors l'ardeur de la jeunesse & le goût des vains plaisirs, m'entraînoient. Il a fallu que mes malheurs m'aient instruit pour m'apprendre ce que je ne voulois pas croire. Plût aux Dieux que je vous eusse crû , ô sage Vieillard ! Mais je remarque avec étonnement que vous n'êtes point changé depuis tant d'années ; c'est la même fraîcheur de visage, la même taille droite, la même vigueur , vos cheveux seulement ont un peu blanchi.

Grand Roy ! répondit Mentor , si j'étois flâteur , je vous dirois de même , que vous avez conservé cette fleur de jeunesse qui éclairoit sur votre visage avant le siège de Troye ; mais j'aimerois mieux vous déplaire que de blesser la vérité. D'ailleurs , je vois par votre sage discours que vous n'aimez pas la flâterie , & qu'on ne hazarde rien en vous parlant avec sincérité. Vous êtes bien changé , & j'aurois eu de la peine à vous reconnoître. J'en connois clairement la cause , c'est que vous avez beaucoup souffert par vos malheurs ; mais vous avez bien gagné en souffrant , puisque vous avez acquis la sagesse. On doit se consoler aisément des rides qui viennent sur le visage , pendant que le cœur

s'exerce & se fortifie dans la vertu. Or sçachez que les Rois s'usent toujours plus que les autres hommes. Dans l'adversité les peines de l'esprit & les travaux du corps, les font vieillir avant le tems: dans la prospérité, les délices d'une vie molle les usent bien plus encore que tous les travaux de la guerre. Rien n'est si mal sain que les plaisirs où l'on ne peut se moderer. De là vient que les Rois en paix & en guerre, ont toujours des peines & des plaisirs qui font venir la vieillesse avant l'âge où elle doit venir naturellement. Une vie sôbre & moderée, simple & exempte d'inquiétudes & de passions, reglée & laborieuse, retient dans les membres d'un homme sage, la vive jeunesse, qui sans ces précautions est toujours prête à s'envoler sur les aîles du tems.

Idomenée charmé du discours de Mentor l'eût écouté long-temps, si on ne fût venu l'avertir pour un sacrifice qu'il devoit faire à Jupiter. Telemaque & Mentor le suivirent environnez d'une grande foule de peuple, qui consideroit avec empressement & curiosité ces deux Etrangers; ils se disoient les uns aux autres: Ces deux hommes sont bien differens, le jeune a je ne sçai quoi de vif & d'aimable, toutes les graces de la beauté & de la jeunesse sont répandues sur son visage & sur son corps; mais cette beauté n'a rien de mou ni d'effeminé, avec cette fleur si tendre:

de la jeunesse ; il paroît vigoureux , robuste , endurci au travail. Mais cet autre , quoique bien plus âgé , n'a encore rien perdu de sa force : sa mine paroît d'abord moins haute , & son visage moins gracieux ; mais quand on le regarde de près , on trouve dans sa simplicité des marques de sagesse & de vertu avec une noblesse qui étonne. Quand les Dieux sont descendus sur la terre pour se communiquer aux mortels , sans doute qu'ils ont pris de telles figures d'Etrangers & de Voyageurs.

Cependant on arrive dans le Temple de Jupiter , qu'Idomenée , du sang de ce Dieu , avoit orné avec beaucoup de magnificence ; il étoit environné d'un double rang de colonnes de marbre jaspé , les chapiteaux étoient d'argent , le Temple étoit tout incrusté de marbre avec des bas reliefs qui representoient Jupiter changé en Taureau , le ravissement d'Europe , & son passage en Crete au travers des flots. On voyoit ensuite la naissance & la jeunesse de Minos ; enfin ce sage Roy donnant dans un âge plus avancé des loix à toute son Isle pour la rendre à jamais florissante. Telemaque y remarqua aussi les principales aventures du siège de Troye , où Idomenée avoit acquis la gloire d'un grand Capitaine. Parmi ces représentations de combats , il chercha son pere , il le reconnut prenant les chevaux de Rhésus que Diomedé venoit de tuer , en-

suite disputant avec Ajax les armes d'Achille devant tous les Chefs de l'Armée Grecque assemblée ; enfin sortant du cheval fatal pour verser le sang de tant de Troyens. Telemaque le reconnut d'abord à ces fameuses actions , dont il avoit souvent oüi parler, & que Mentor même lui avoit racontées. Les larmes coulerent de ses yeux , il changea de couleur , son visage parut troublé. Idomenée l'aperçût , quoique Telemaque se détournât pour cacher son trouble. N'ayez point de honte , lui dit Idomenée , de nous laisser voir combien vous êtes touché de la gloire & des malheurs de vôtre pere.

Cependant le peuple s'assembloit en foule sous ces vastes portiques , formez par le double rang de colonnes qui environnoient le Temple. Il y avoit deux troupes de jeunes garçons & de jeunes filles qui chantoient des vers à la louange du Dieu qui tient dans ses mains la foudre : ces enfans choisis de la figure la plus agréable , avoient de longs cheveux flotans sur leurs épaules, leurs têtes couronnées de roses & de parfums ; ils étoient tous vêtus de blanc. Idomenée faisoit à Jupiter un sacrifice de cent Taureaux pour se le rendre favorable dans une guerre qu'il avoit entreprise contre ses voisins. Le sang des victimes fumoit de tous côtez : on le voyoit ruisseler dans les profondes coupes d'or & d'argent.

Le Vieillard Theophane, ami des Dieux, & Prêtre du Temple, tenoit pendant le sacrifice sa tête couverte d'un bout de sa robe de pourpre ; ensuite il consulta les entrailles des victimes , qui palpitoient encore ; puis s'étant mis sur le Trépied sacré : O Dieux : s'écria-t-il , quels sont donc ces deux Etrangers que le Ciel envoie en ces lieux ? Sans eux la guerre entreprise nous seroit funeste , & Salente tomberoit en ruine avant que d'achever d'être élevée sur ses fondemens. Je vois un jeune Heros que la sagesse mene par la main ; il n'est pas permis à une bouche mortelle d'en dire davantage. En disant ces paroles, son regard étoit farouche , & ses yeux étincelans ; il sembloit voir d'autres objets que ceux qui paroissent devant lui ; son visage étoit enflâmé , il étoit troublé & hors de lui-même ; ses cheveux étoient herissés , sa bouche écumante , ses bras levez & immobiles , sa voix émûë étoit plus forte qu'aucune voix humaine ; il étoit hors d'haleine , & ne pouvoit tenir renfermé au dedans de lui l'esprit divin qui l'agitoit : O heureux Idoménée ! s'écria-t-il encore , que vois-je ! Quels malheurs évitez ! Quelle douce paix au-dedans , mais au-dehors quels combats ! Quelles victoires ! O Telemaque ! ces travaux surpassent ceux de ton pere , le fier ennemi gémit dans la poussière sous ton glaive , les portes d'airain , les inaccessibles remparts tombent à

DE TELEMAQUE. LIV. VII. 217
tes pieds ! O grande Déesse , que son pere.....
O jeune homme ! tu reverras enfin..... A ces
mots , la parole meurt dans sa bouche , & il
demeure malgré lui dans un silence plein d'é-
tonnement. Tout le peuple est glacé de crain-
te , Idomenée tremblant n'ose lui demander
qu'il acheve. Telemaque même surpris, com-
prend à peine ce qu'il vient d'entendre , à
peine peut-il croire qu'il ait entendu ces hau-
tes prédictions.

○Mentor est le seul que l'esprit divin n'a pas
étonné : Vous entendez , dit-il à Idomenée ,
le dessein des Dieux contre quelque Nation
que vous avez à combattre ; la victoire sera
dans vos mains , & vous devrez au jeune fils
de vôtre ami , le bonheur de vos armes ; n'en
soyez point jaloux , profitez seulement de ce
que les Dieux vous donnent par lui.

Idomenée n'étant pas encore revenu de
son étonnement ; cherchoit en vain des pa-
roles , sa langue demeuroid immobile. Tele-
maque plus prompt dit à Mentor : Tant de
gloire promise ne me touche point ; mais
que peuvent donc signifier ces dernières pa-
roles : Tu reverras ! Est-ce mon pere , ou
seulement Itaque ? Helas ! quen'a-t-il ache-
vé ! il m'a laissé plus en doute que je n'é-
tois. O Ulysse ! ô mon pere ! seroit-ce vous-
même que je dois revoir ? Seroit-il vray ?
Mais je me flatte , cruel Oracle , tu prends plai-
sir à te jouer d'un malheureux , encore une

parole , & j'étois au comble du bonheur.

Mentor lui dit : Respectez ce que les Dieux découvrent , & n'entreprenez pas de découvrir ce qu'ils veulent cacher ; une curiosité téméraire mérite d'être confondue ; c'est par une sagesse pleine de bonté que les Dieux cachent aux foibles hommes leur destinée dans une nuit impenetrable ; il est utile de prévoir ce qui dépend de nous pour le bien faire ; mais il n'est pas moins utile d'ignorer ce qui ne dépend pas de nos soins , & ce que les Dieux veulent faire de nous. Télémaque touché de ces paroles , se retint avec beaucoup de peine. Idomenée , qui étoit revenu de son étonnement , commença de son côté à louer le grand Jupiter , qui lui avoit envoyé le jeune Télémaque & le sage Mentor , pour le rendre victorieux de ses ennemis. Après qu'on eût fait un magnifique repas , qui suivit le sacrifice , il parla ainsi aux deux Etrangers.

J'avouë que je ne connoissois point assez l'art de regner quand je revins en Crete après le siège de Troye ; vous sçavez, chers amis, les malheurs qui m'ont privé de regner dans cette grande Isle , puisque vous m'assurez que vous y avez été depuis que j'en suis parti ; encore trop heureux si les coups les plus cruels de la fortune ont servi à m'instruire , & à me rendre plus modéré. Je traversai les mers comme un fugitif que la vengeance des Dieux & des hom-

mes poursuit, toute ma grandeur passée ne servoit qu'à me rendre ma chute plus honteuse & plus insupportable; je vins refugier mes Dieux Penates sur cette Côte deserte, où je ne trou-
vai que des terres incultes couvertes de ronces & d'épines, des forêts aussi anciennes que la terre, des rochers presque inaccessibles, où se retiroient les bêtes farouches; je fus réduit à me réjouir de posséder, avec un petit nombre de soldats & compagnons qui avoient bien voulu me suivre dans mes malheurs, cette terre sauvage, & d'en faire ma patrie, ne pouvant plus espérer de revoir jamais cette Isle fortunée, où les Dieux m'avoient fait naître pour y regner. Helas ! disois-je en moi-même, quel changement ! Quel exemple terrible ne suis-je point pour les Rois ? Il faudroit me montrer à tous ceux qui regnent dans le monde, pour les instruire par mon exemple : ils s'imaginent n'avoir rien à craindre à cause de leur élévation au-dessus du reste des hommes. Eh ! c'est leur élévation même qui fait qu'ils ont tout à craindre. J'étois craint de mes ennemis, aimé de mes Sujets, je commandois à une Nation puissante & belliqueuse, la renommée avoit porté mon nom dans les pays les plus éloignez : je regnois dans une Isle fertile & délicieuse, cent Villes me donnoient chaque année un tribut de leurs richesses, les peuples me reconnoissoient pour être du sang de Jupiter, né dans leur Pays, ils m'ai-

moient comme le petit fils du sage Minos , dont les Loix les rendent si puissans & si heureux. Que manquoit-il à mon bonheur, sinon d'en sçavoir jouir avec moderation? Mais mon orgueil & la flaterie que j'ai écouté, ont renversé mon Trône : Ainsi tomberont tous les Rois qui se livreront à leurs desirs & aux conseils des esprits flateurs. Pendant le jour je tâchois de montrer un visage gay & plein d'esperance pour soutenir le courage de ceux qui m'avoient suivi. Faisons , leur disois-je , une nouvelle Ville , qui nous console de tout ce que nous avons perdu : nous sommes environnez de peuples qui nous ont donné un bel exemple pour cette entreprise; nous voyons Tarente qui s'éleve assez près de nous, c'est Phalante avec ses Lacedemoniens , qui a fondé ce nouveau Royaume. Philoctete donne le nom de Petilie à une grande Ville qu'il bâtit sur la même Côte. Metaponte est encore une semblable Colonie , ferons-nous moins que tous ces Etrangers errans comme nous ? La fortune ne nous est pas plus rigoureuse. Pendant que je tâchois d'adoucir par ces paroles les peines de mes compagnons , je cachois au fond de mon cœur une douleur mortelle : c'étoit une consolation pour moi que la lumière du jour me quittât, & que la nuit vînt m'envelopper de ses ombres, pour déplorer en liberté ma miserable destinée. Deux torrens de larmes ameres couloient de mes yeux, & le doux

sommeil m'étoit inconnu ; le lendemain je recommençois mes travaux avec une nouvelle ardeur. Voilà, Mentor, ce qui fait que vous m'avez trouvé si vicilli.

Après qu'Idomenée eut achevé de raconter ses peines, il demanda à Telemaque & à Mentor leur secours dans la guerre où il se trouvoit engagé. Je vous renvoyerai, disoit-il, à Itaque dès que la guerre sera finie : cependant j'envoyerai des Vaisseaux dans toutes les Côtes les plus éloignées pour apprendre des nouvelles d'Ulysse. En quelque endroit des terres connues que la tempête ou la colere de quelque Divinité l'ait jetté, je sçaurai bien l'en retirer. Plaise aux Dieux qu'il soit encor vivant. Pour vous, je vous renvoyerai dans les meilleurs Vaisseaux qui ont été construits dans l'Isle de Crete ; ils sont faits du bois coupé sur le veritable Mont Ida, où Jupiter nâquit. Ce bois sacré ne sçauroit périr dans les flots, les vents & les rochers le craignent & le respectent. Neptune même dans son plus grand couroux n'oseroit soulever les vagues contre lui. Assurez-vous donc que vous retournerez heureusement à Itaque sans peine, & qu'aucune Divinité ennemie ne pourra plus vous faire errer sur tant de mers : le trajet est court & facile ; renvoyez le Vaisseau Phenicien qui vous a portez jusqu'icy, & ne songez qu'à acquérir la gloire d'établir le nouveau Royaume d'Idomenée pour reparer tous ses mal-

heurs ? C'est à ce prix , ô fils d'Ulyffe ! que vous ferez jugé digne de vôtre pere : quand même les destinées rigoureuses l'auroient déjà fait descendre dans le sombre royaume de Pluton , toute la Grece charmée croira le revoir en vous.

A ces mots , Telemaque interrompit Idoménée : Renvoyons , dit-il , ce Vaisseau Phenicien. Que tardons-nous à prendre les armes pour attaquer vos ennemis : car ils sont devenus les nôtres ? Si nous avons été victorieux en combattant dans la Sicile pour Aceste Troyen & ennemi de la Grece , faut-il douter que nous ne soyons encore plus ardens & plus favorisez des Dieux , quand nous combattons pour un des Heros Grecs qui ont renversé l'impie Ville de Priam ?

Mentor regardant d'un œil doux & tranquille Telemaque , qui étoit déjà plein d'une noble ardeur pour les combats , prit ainsi la parole : Je suis bien aise , ô fils d'Ulyffe , de voir en vous une si grande passion pour la gloire ; mais souvenez-vous que vôtre pere n'en a acquise une si grande parmi les Grecs au siege de Troye , qu'en se montrant le plus sage & le plus moderé d'entr'eux. Achilles , quoiqu'invincible & invulnerable , quoiqu'il portât la terreur & la mort par tout où il combattoit , n'a pû prendre la Ville de Troye , il est tombé lui-même aux pieds des murs de cette Ville , & elle a triomphé du meurtrier d'He-

ctor ; mais Ulyſſe, en qui la prudence conduiſoit la valeur, a porté la flâme & le fer au milieu des Troyens, & c'eſt à ſes mains qu'on doit la chute de ces hautes & ſuperbes Tours qui menacerent pendant dix ans toute la Grece conjurée. Autant que Minerve eſt au-deſſus de Mars, autant une valeur diſcrette & prévoyante ſurpaſſe-t-elle un courage boüillant & farouche. Commençons donc par nous inſtruire des circonſtances de cette guerre qu'il faut ſoutenir : je ne reſuſe aucun peril ; mais je crois, Idomenée, que vous devez nous expliquer premièrement ſi vôtre guerre eſt juſte ; enſuite contre qui vous la faites, & enfin quelles ſont vos forces pour en eſpérer un heureux ſuccès.

Idomenée lui répondit : Quand nous arrivâmes ſur cette Côte, nous y trouvâmes un peuple ſauvage, qui vivoit dans les forêts de la chaffe & des fruits que les arbres portent d'eux-mêmes ; ils furent épouventez voyant nos vaiſſeaux & nos armes, ils ſe retirèrent dans les montagnes ; mais comme les Soldats furent curieux de voir le païs, & voulurent pourſuivre des Cerfs, ils rencontrèrent ces ſauvages fugitifs. Alors les Chefs de ces Sauvages leur dirent : Nous avons abandonné les doux rivages de la mer pour vous les ceder, il ne nous reſte que des montagnes preſque inaccessibles, du moins eſt-il juſte que vous nous y laſſiez en paix & en liberté ; nous vous

trouvons errans, dispersez & plus foibles que nous : il ne tiendrait qu'à nous de vous égorger, & d'ôter même à vos compagnons la connoissance de vôtre malheur : Mais nous ne voulons point tremper nos mains dans le sang de ceux qui sont hommes aussi bien que nous. Allez, & souvenez-vous que vous devez la vie à nos sentimens d'humanité : N'oubliez jamais que c'est d'un peuple que vous nommez grossier & sauvage, que vous recevez cette leçon de modération & de générosité.

Ceux d'entre les nôtres qui furent ainsi envoyez par ces Barbares, revinrent dans le camp, & raconterent ce qui leur étoit arrivé : nos soldats en furent émus, ils eurent honte de voir que les Cretois dûssent la vie à cette troupe d'hommes ; ils s'en allerent à la chasse en plus grand nombre que les premiers, & avec toutes sortes d'armes ; bien-tôt ils rencontrèrent les Sauvages, & les attaquèrent ; le combat fut cruel ; les traits voloient de part & d'autre comme la grêle tombe dans une campagne pendant un orage. Les Sauvages furent contrainsts de se retirer dans leurs montagnes escarpées, où les nôtres n'osèrent s'engager. Peu de tems après ces peuples envoïerent vers moy deux de leurs plus sages Vieillards qui venoient me demander la paix ; ils m'apporterent des presens, c'étoit des peaux de bêtes farouches qu'ils avoient tuées, & des fruits du Païs. Après m'avoir donné leurs presens, ils parlerent ainsi.

O Roi ! nous tenons , comme tu vois , dans une main l'épée , & dans l'autre une branche d'olivier (en effet ils tenoient l'un & l'autre dans leurs mains.) Voi' à la paix & la guerre , choisis. Nous aimerions mieux la paix , c'est pour l'amour d'elle que nous n'avons point eu de honte de te céder le doux rivage de la mer , où le Soleil rend la terre fertile , & produit tant de fruits délicieux. La paix est plus douce que tous ces fruits , c'est pour elle que nous nous sommes retirés dans ces hautes montagnes toujours couvertes de glace & de neige ; nous avons horreur de cette brutalité , qui sous les beaux noms d'ambition & de gloire , va follement ravager les Provinces , & répand le sang des hommes qui sont tous frères. Si cette fausse gloire te touche , nous n'avons garde de tel envier , nous te plaignons , & nous prions les Dieux de nous préserver d'une fureur semblable. Si les sciences que les Grecs apprennent avec tant de soin , & si la politesse dont ils se piquent , ne leur inspirent que cette détestable injustice , nous nous croyons trop heureux de n'avoir point ces avantages , nous ferons gloire d'être toujours barbares , mais justes , humains , fideles , & désintéressés , accoutumez à nous contenter de peu , & à mépriser la vaine délicatesse , qui fait qu'on a besoin d'avoir beaucoup : ce que nous estimons , c'est la santé , la frugalité , la liberté , la vigueur de corps & d'esprit ; c'est l'amour

de la vertu, la crainte des Dieux, le bon naturel pour ses proches, l'attachement à ses amis, la fidélité pour tout le monde, la modération dans la prospérité, la fermeté dans les malheurs, le courage pour dire toujours hardiment la vérité, l'horreur de la flatterie. Voilà quels sont les peuples que nous t'offrons pour voisins & pour alliez : si les Dieux irritez t'aveuglent jusqu'à te faire refuser la paix, tu apprendras, mais trop tard, que les gens qui aiment par modération la paix, sont les plus redoutables dans la guerre.

Pendant que ces Vieillards me parloient ainsi, je ne pouvois me lasser de les regarder; ils avoient la barbe longue & négligée, les cheveux plus courts, mais blancs, les sourcils épais, les yeux vifs, un regard & une contenance ferme, une parole grave & pleine d'autorité, des manieres simples & ingenuës; les fourures qui leur servoient d'habits étoient nouées sur l'épaule, & laissoient voir des bras plus nerveux & des muscles mieux nourris que ceux que nos Athletes. Je répondis à ces deux Envoyez, que je desirois la paix; nous réglâmes ensemble de bonne foi plusieurs conditions, nous prîmes tous les Dieux à témoins, & je renvoyai ces hommes chez eux avec des presens.

Mais les Dieux qui m'avoient chassé du Roïaume de mes Ancêtres, n'étoient pas encore lassez de me persecuter. Nos chasseurs,

qui ne pouvoient pas être si-tôt avertis de la paix que nous venions de faire, rencontrèrent le même jour une grande troupe de ces Barbares qui accompagnoient leurs Envoyez, comme ils revenoient de nôtre Camp ; ils les attaquèrent avec fureur , en tuerent une partie, & poursuivirent le reste dans les bois. Voilà la guerre rallumée. Ces barbares croyent qu'ils ne peuvent plus se fier ni à nos promesses ni à nos sermens. Pour être plus puissans contre nous, ils appellent à leur secours les Locriens, les Appuliens, les Lucaniens, les Bruttiens, les peuples de Crotone , de Nerite , & de Brindes ; les Lucaniens viennent avec des chariots armez de faux tranchantes. Parmi les Appuliens chacun est couvert de quelque peau de bête farouche qu'il a tuée ; ils portent des massues pleines de gros nœuds, & garnies de pointes de fer ; ils sont presque de la taille des Geants , & leurs corps se rendent si robustes par les exercices penibles auxquels ils s'adonnent, que leur seule vûë épouvante. Les Locriens venus de la Grece , sentent encore leur origine , & sont plus humains que les autres ; mais ils ont joint à l'exacte discipline des troupes Grecques, la vigueur des Barbares, & l'habitude de mener une vie dure ; ce qui les rend invincibles ; ils portent des boucliers légers qui sont faits d'un tissu d'ozier , & couverts de peaux ; leurs épées sont longues. Les Bruttiens sont légers à la course , comme les

Cerfs & comme les Dains , on croiroit que l'herbe même la plus tendre n'est point foulée sous leurs pieds , à peine laissent-ils dedans le sable quelque trace de leurs pas ; on les voit tout à coup fondre sur leurs ennemis , & puis disparoître avec une égale rapidité. Les peuples de Crotone sont adroits à tirer des flèches, un homme ordinaire parmi les Grecs ne pourroit bonder un arc tel qu'on en voit communément chez les Crotoniates , & si jamais ils s'appliquent à nos jeux , ils remporteront le prix ; leurs flèches sont trempées dans le suc de certaines herbes venimeuses , qui viennent, dit-on , des bords de l'Averne, & dont le poison est mortel. Pour ceux de Nerite & de Brindes , ils n'ont en partage que la force du corps, & une valeur sans art ; les cris qu'ils poussent jusqu'au Ciel à la vûe de leurs ennemis , sont affreux ; ils se servent assez bien de la fronde , & ils obscurcissent l'air par une grêle de pierres : mais ils combattent sans ordre. Voilà , Mentor , ce que vous desirez de sçavoir. Vous connoissez maintenant l'origine de cette guerre , & quels sont nos ennemis.

Après cet éclaircissement , Telemaque impatient de combattre , croyoit n'avoir plus qu'à prendre les armes. Mentor le retint encore , & parla ainsi à Idomenée : D'où vient donc que les Locriens mêmes , peuples sortis de la Grece , s'unissent aux Barbares con-

tre les Grecs? D'où vient que tant de Colonies Grecques fleurissent sur cette Côte de la mer, sans avoir les mêmes guerres à soutenir que vous? Ah! Idomenée, vous dites que les Dieux ne sont pas encore las de vous persécuter! Et moy je dis qu'ils n'ont pas encore achevé de vous instruire. Tant de malheurs que vous avez souffert, ne vous ont pas encore appris ce qu'il faut faire pour prévenir la guerre: ce que vous racontez vous-même de la bonne foy de ces Babares, suffit pour montrer que vous auriez pû vivre en paix avec eux; mais la hauteur & la fierté attirent les guerres les plus dangereuses; vous auriez pû leur donner des ôtages, & en prendre d'eux; il eût été facile d'envoyer avec leurs Ambassadeurs quelques-uns de vos Chefs pour les reconduire avec sûreté. Depuis cette guerre renouvelée, vous auriez dû encore les apaiser, en leur représentant qu'on les avoit attaquez faute de sçavoir l'alliance qui venoit d'être jurée. Il falloit leur offrir toutes les sûretés qu'ils auroient demandées, & établir des peines rigoureuses contre ceux de vos sujets qui auroient manqué à l'alliance. Mais qu'est-il arrivé depuis ce commencement de guerre?

Jé crûs, répondit Idomenée, que nous n'aurions pû sans bassesse rechercher ces Barbares, qui assemblerent à la hâte tous leurs hommes en âge de combattre, & qui implorèrent le se-

cours de tous les peuples voisins, auxquels ils nous rendirent suspects & odieux. Il me parut que le parti le plus assuré étoit de s'emparer promptement de certains passages dans les montagnes qui étoient mal gardées, nous les primes sans peine, & par-là nous nous sommes mis en état de désoler ces Barbares. J'y ai fait élever des Tours, d'où nos Troupes peuvent accabler de traits tous les ennemis qui viendroient des montagnes dans nôtre Pais; nous pouvons entrer dans le leur, & ravager quand il nous plaira leurs principales habitations; par ce moyen nous sommes en état de résister avec des forces inégales à cette multitude innombrable d'ennemis qui nous environnent. Au reste, la paix entr'eux & nous est devenue très-difficile; nous ne sçaurions leur abandonner ces Tours sans nous exposer à leurs incursions, & ils les regardent comme des Citadelles, dont nous voulons nous servir pour les réduire en servitude.

Mentor répondit ainsi à Idomenée: Vous êtes un sage Roy, & vous voulez qu'on vous découvre la vérité sans aucun adoucissement; vous n'êtes point comme ces hommes foibles qui craignent de la voir, & qui manquant de courage pour se corriger, n'employent leur autorité qu'à soutenir les fautes qu'ils ont faites; sçachez donc que ce peuple barbare vous a donné une merveilleuse leçon. Quand il est venu à vous demander la paix,

étoit — ce par foiblesse qu'il la demandoit ? manquoit-il de courage ou de ressources contre vous ? Vous voyez que non, puisqu'il est si aguerri & soutenu par tant de voisins redoutables. Que n'imitiez-vous sa moderation ? Mais une mauvaise honte & une fausse gloire vous ont jetté dans ce malheur ; vous avez craint de rendre l'ennemi trop fier, & vous n'avez pas craint de le rendre trop puissant, en réunissant tant de peuples contre vous par une conduite hautaine & injuste. A quoi servent ces Tours que vous vantez tant, si non à mettre tous vos voisins dans la nécessité de perir, ou de vous faire perir vous-même pour se préserver d'une servitude prochaine ? Vous n'avez élevé ces Tours que pour votre sûreté, & c'est par ces Tours que vous êtes dans un si grand peril. Le rempart le plus sûr d'un Etat, est la justice, la moderation, la bonne foi & l'assurance où sont vos voisins, que vous êtes incapable d'usurper leurs terres. Les plus fortes murailles peuvent tomber par divers accidens imprévus. La fortune est capricieuse & inconstante dans la Guerre, mais l'amour & la confiance de vos voisins qui ont senti votre moderation, font qu'un Etat ne peut être vaincu, & n'est presque jamais attaqué. Quand même un voisin injuste l'attaqueroit, tous les autres intéressés à sa conservation, prennent aussi-tôt les armes pour le défendre : cet appui de tant de

peuples qui trouvent leurs véritables intérêts à soutenir les vôtres, vous auroit rendu bien plus puissant que ces Touts qui rendent vos maux irremédiables. Si vous aviez songé d'abord à éviter la jalousie de rous vos voisins, votre Ville naissante fleuriroit dans une heureuse paix, & vous seriez l'arbitre de toutes les Nations de l'Hesperie.

Retranchons-nous maintenant à examiner comment on peut par l'avenir reparer le passé. Vous avez commencé à me dire qu'il y a sur cette Côte diverses Colonies Grecques; ces peuples doivent être disposez à vous secourir; ils n'ont oublié, ni le grand nom de Minos fils de Jupiter, ni vos travaux au siège de Troye, où vous vous êtes signalé tant de fois entre ces Princes Grecs, pour la querelle commune de toute la Grece; pourquoy ne songez-vous pas à mettre ces Colonies dans votre parti?

Elles sont toutes, répondit Idomenée, résolues à demeurer neutres; ce n'est pas qu'elles n'eussent quelque inclination à me secourir; mais le trop grand éclat que cette Ville a eu dès sa naissance, les a épouventez; les Grecs aussi bien que les autres ont craint que nous n'eussions des desseins sur leur liberté. Ils ont pensé qu'après avoir subjugué les Barbares des montagnes, nous pousserions plus loin nôtre ambition. En un mot, tout est contre nous, ceux-mêmes qui ne nous font pas

pas une guerre ouverte, desirerent nôtre abaissement, & la jalousie ne nous laisse aucun allié.

Etrange extrêmité, reprit Mentor ! Pour vouloir paroître trop puissant, vous ruinez vôtre puissance, & pendant que vous êtes au dehors l'objet de la crainte & de la haine de vos voisins, vous vous épuisez au dedans par les efforts nécessaires pour soutenir une telle guerre. O malheureux, & doublement malheureux Idomenée, que le malheur même n'a pû instruire qu'à demi ! Aurez-vous encore besoin d'une seconde chute pour apprendre à prévoir les maux qui menacent les plus grands Rois ; laissez-moi faire, & racontez-moi seulement en détail quelles sont donc ces Villes Grecques qui refusent vôtre alliance ?

La principale, lui répondit Idomenée, est la Ville de Tarente, Phalantus l'a fondée depuis trois ans : il ramassa en Lacônie un nombre de jeunes hommes nez des femmes qui avoient oublié leurs maris absens pendant la guerre de Troye : quand les maris revinrent, les femmes ne songerent qu'à les appaiser, & qu'à désavoüer leurs fautes : cette jeunesse nombreuse, qui étoit née hors du mariage, ne connoissant plus ni pere, ni mere, vécut avec une licence sans bornes. La severité des loix réprima leurs desordres ; ils se réunirent sous Phalantus, Chef hardi, intrepide, ambitieux, & qui sçait gagner les cœurs par ses

artifices ; il est venu sur ce rivage avec les jeunes Laconiens , ils ont fait de Tarente une seconde Lacedemone. D'un autre côté Philoctete, qui a cû une si grande gloire au siège de Troye , en y portant les flèches d'Hercules, a élevé dans ce voisinage les murs de Petilie , moins puissante à la verité , mais plus sagement gouvernée que Tarente. Enfin nous avons ici près la Ville de Metaponte , que le sage Nestor a fondée avec ses Pyliens.

Quoi , reprit Mentor , vous avez Nestor dans l'Hesperie , & vous n'avez pas sçû l'engager dans vos interêts ? Nestor qui vous a vû tant de fois combattre contre les Troyens , & dont vous aviez l'amitié : Je l'ai perdue , repliqua Idomenée , par l'artifice de ces peuples , qui n'ont rien de barbare que le nom ; ils ont eu l'adresse de lui persuader que je voulois me rendre le Tyran de l'Hesperie. Nous le détromperons , dit Mentor ; Telemaque le vit à Pylos avant qu'il fût venu fonder sa Colonie , & avant que nous eussions entrepris nos grands voyages pour chercher Ulyse. Il n'aura pas encore oublié ce Heros , ni les marques de tendresse qu'il donna à son fils Telemaque ; mais le principal est de guerir la défiance. C'est par les ombrages donnez à tous vos voisins que cette guerre s'est allumée , & c'est en dissipant ces vains ombrages que cette guerre peut s'éteindre. Encore un coup laissez-moi faire.

A ces mots Idomenée embrassant Mentor s'attendrissoit, & ne pouvoit parler. Enfin il prononça à peine ces paroles : O sage Vieillard envoyé par les Dieux pour réparer toutes mes fautes ! j'avouë que je me serois irrité contre tout autre qui m'auroit parlé aussi librement que vous ; j'avouë qu'il n'y a que vous seul qui puissiez m'obliger à rechercher la paix ; j'avois résolu de perir ou de vaincre tous mes ennemis , mais il est juste de croire vos sages conseils plutôt que ma passion. O heureux Telemaque ! qui ne pourriez jamais vous égarer comme moi , puisque vous avez un tel guide. Mentor , vous êtes le maître , toute la sagesse des Dieux est en vous. Minerve même ne pourroit donner de plus salutaires conseils. Allez , promettez , concluez , donnez tout ce qui est à moi , Idomenée approuvera tout ce que vous jugerez à propos de faire.

SOMMAIRE

DU HUITIÈME LIVRE.

LEs Princes alliez contre Idomenée arrivent avec une armée nombreuse pour surprendre la Ville. Mentor sort de la Ville seul avec une branche d'olivier. Les Troupes suspendent leur marche, & Mentor parle de paix. Nestor sort des rangs pour traiter avec lui, & reconnoît Mentor. Nestor se plaint qu'Idomenée a manqué de parole, & en veut avoir raison. Mentor jure pour Idomenée, & promet en ôtage le fils d'Ulysse. A ce nom, Nestor s'attendrit. Telemaque sort de la Ville, & se montre à Nestor, qui le reconnoît. La Paix se conclut, & on la proclame à la tête des Armées. Après cette Guerre, Nestor raconte à Mentor le sujet d'une Guerre juste que les Princes alliez ont à entreprendre contre Adraste Roy des Danniens, & demande à Idomenée qu'il se joigne aux autres Rois de l'Hesperie. Mentor & Idomenée conviennent que Telemaque ira à l'Armée à la place d'Idomenée. Mais avant de partir, Mentor lui donne les instructions nécessaires à un Prince pour conduire à la Guerre.

LES
AVANTURES
DE
TELEMAQUE
FILS D'ULYSSE.

LIVRE HUITIEME.

PENDANT qu'ils s'entretenoient ainsi, on entendit tout-à-coup un bruit confus de chariots, de chevaux hennissans, d'hommes qui pouissoient des hurlemens épouvantables, & de trompettes qui remplissoient l'air d'un son belliqueux. On s'écrie : Voilà les ennemis qui ont fait un grand détour pour éviter les passages gardez, les voilà qui viennent assieger Salente: les Vieillards & les femmes paroissoient consternees. Helas! disoient-ils, falloit-il quitter nôtre chere patrie, la fertile Crete, & suivre un Roi malheureux au travers de tant de mers pour fonder une Ville qui sera mise en cendres comme Troye! On voyoit de dessus les murailles nouvellement bâties dans la vaste campagne briller au Soleil les casques & les boucliers des ennemis, les

yeux en étoient ébloüis : on voyoit aussi les piques herissées qui couvroient la terre, comme elle est couverte par une abondante moisson ; déjà on remarquoit les chariots armez de faux tranchantes, on distinguoit facilement chaque peuple venu à cette guerre. Mentor monta sur une haute Tour pour le mieux découvrir. Idomenée & Telemaque le suivirent de près ; à peine fut-il arrivé , qu'il aperçût d'un côté Philoctete , & de l'autre Nestor avec Pisistrate son fils. Nestor étoit facile à reconnoître à sa vieillesse venerable. Quoi donc , s'écria Mentor , vous avez crû, ô Idomenée , que Philoctete & Nestor se contentoient de ne vous point secourir , & les voilà qui ont pris les armes contre vous , & si je ne me trompe , ces autres troupes qui marchent en si bon ordre avec tant de lenteur , sont des troupes Lacedemoniennes , commandées par Phalantus : tout est contre vous , il n'y a aucun voisin de cette Côte dont vous n'ayez fait un ennemi sans vouloir le faire.

En disant ces paroles , Mentor descend à la hâte de cette Tour , il s'avance vers une porte de la Ville du côté où les ennemis s'avançoient ; il la fait ouvrir , & Idomenée surpris de la majesté avec laquelle il fait toutes ces choses , n'ose pas même lui demander quel est son dessein. Mentor fait signe de la main , afin que personne ne songe à le suivre. Il va au-devant des ennemis , étonnez de voir un

seul homme se presenter à eux ; il leur montre de loin une branche d'Olivier en signe de paix, & quand il fut à portée de se faire entendre, il leur commanda d'assembler tous les Chefs, & il parla ainsi.

O hommes genereux assemblez de tant de Nations qui fleurissent dans la riche Hesperie, je sçai que vous n'êtes venus ici que pour l'interêt commun de la liberté, je louë vôtre zele; mais souffrez que je vous represente un moyen facile de conserver la liberté & la gloire de tous vos peuples, sans répandre le sang humain. O Nestor ! sage Nestor, que j'apperçois dans cette assemblée, vous n'ignorez pas combien la guerre est funeste à ceux-mêmes qui l'entreprennent avec justice, & sous la protection des Dieux. La guerre est le plus grand des maux dont les Dieux affligent les hommes, vous n'oublierez jamais ce que les Grecs ont souffert pendant dix ans devant la malheureuse Troye ; quelles divisions entre les Chefs ! quels caprices de la fortune ! quels carnages des Grecs par la main d'Hector ! quels malheurs dans toutes les Villes les plus puissantes, causez par la guerre, pendant la longue absence de leurs Rois ! Au retour les uns ont fait le naufrage, les autres ont trouvé une mort funeste dans le sein même de leurs épouses. O Dieu, c'est dans vôtre colere que vous armâtes les Grecs pour cette glorieuse expedition ! O peuples Hesperiens !

je prie les Dieux de ne nous donner jamais une victoire si funeste. Troye est en cendres, il est vrai, mais il vaudroit mieux pour les Grecs qu'elle fût encore dans toute sa gloire, & que le lâche Paris jouît encore en paix de ses infâmes amours avec Helene. Philoctete si longtemps malheureux, & abandonné dans l'Isle de Lemnos, ne craignez-vous point de retrouver de semblables malheurs dans une semblable guerre? Je sçai que les peuples de Laconie ont senti aussi les troubles causez par la longue absence des Princes, des Capitaines, & des Soldats qui allerent contre les Troyens. O Grecs! qui avez passé dans l'Hesperie, vous n'y avez tous passé que par une suite de malheurs que causa la guerre de Troye.

Après avoir parlé ainsi, Mentor s'avança vers les Pyliens, & Nestor qui l'avoit reconnu s'avança aussi pour le saluer. O! Mentor, lui dit-il, il y a bien des années que je vous vis pour la première fois dans la Phocide: vous n'aviez que quinze ans, & je prévis dès-lors que vous seriez aussi sage que vous l'avez été dans la suite. Par quelle aventure avez-vous été conduit en ces lieux? mais quels sont donc les moyens que vous avez de finir cette guerre? Idomenée nous a contraint de l'attaquer: nous ne demandons que la paix, chacun de nous avoit un intérêt pressant de la desirer; mais nous ne pouvions plus trouver de sûreté en lui, il a violé toutes

tes ses promesses à l'égard de ses plus proches voisins : il a montré à tous les autres son dessein ambitieux de les mettre dans l'esclavage, & il ne nous a laissé aucun moyen de défendre nôtre liberté, qu'en tâchant de renverser son nouveau Royaume. Si vous trouvez quelque expedient pour faire en sorte qu'on puisse se confier en lui, & s'assurer d'une bonne paix, tous les peuples que vous voyez ici, quitteront volontiers les armes, & nous avoüerons avec joye que vous nous surpassez en sagesse.

Mentor lui répondit : Sage Nestor, vous sçavez qu'Ulysse m'avoit confié son fils Telemaque ; ce jeune homme impatient de découvrir la destinée de son pere, passa chez vous à Pylos, & vous le reçûtes avec tous les soins qu'il pouvoit attendre d'un fidele ami de son pere ; vous lui donnâtes vôtre fils pour le conduire : il entreprit ensuite de longs voyages sur la mer, il a vû la Sicile, l'Égypte, l'Isle de Chypre, celle de Crete, les vents, ou plutôt les Dieux, l'ont jetté sur cette Côte comme il vouloit retourner à Itaque : nous sommes arrivez ici tout à propos pour vous épargner l'horreur d'une cruelle guerre. Ce n'est plus Idomenée, c'est le fils du sage Ulysse, c'est moy qui vous répond de toutes les choses qui seront promises.

Pendant que Mentor parloit ainsi avec Nestor au milieu des Troupes confederées,

Idoménée & Telemaque avec tous les Crétois armés, les regardoient du haut des murs de Salente, ils étoient attentifs pour remarquer comment les discours de Mentor seroient reçus, & ils auroient voulu pouvoir entendre les sages entretiens de ces deux Vieillards.

Nestor avoit toujours passé pour le plus expérimenté & le plus éloquent de tous les Rois de la Grece; c'étoit lui qui moderoit pendant le Siège de Troye le bouillant courroux d'Achilles, l'orgueil d'Agamemnon, la fierté d'Ajâx, & le courage impetueux de Diomedé: la douce persuasion couloit de ses lèvres comme un ruisseau de lait; sa voix seule se faisoit entendre à tous ces Héros; tous se taisoient dès qu'il ouvroit la bouche, il n'y avoit que lui qui pouvoit appaiser dans le camp la farouche discorde: il commençoit à sentir les injures de la foible vieillesse, mais ses paroles étoient encore pleines de force & de douceur; il racontoit les choses passées pour instruire la jeunesse par ses expériences; mais il les racontoit avec grace, quoiqu'avec un peu de lenteur.

Ce Vieillard admiré de toute la Grece, sembla avoir perdu toute son éloquence & toute sa majesté, dès que Mentor parut avec lui; sa vieillesse paroissoit flétrie & abbatuë auprès de Mentor, en qui les ans sembloient avoir respecté la force & la vigueur du tempera-

ment. Les paroles de Mentor, quoique graves & simples, avoient une vivacité & une autorité qui commençoit à manquer à l'autre; tout ce qu'il disoit étoit court, précis, nerveux; jamais il ne faisoit aucune redite, jamais il ne racontoit que le fait nécessaire pour l'affaire qu'il falloit décider. S'il étoit obligé de parler plusieurs fois d'une même chose, pour l'inculquer, ou pour parvenir à la persuasion, c'étoit par des tours nouveaux & des comparaisons sensibles, il avoit même je ne sçai quoy de complaisant & d'enjoué, quand il vouloit se proportionner aux besoins des autres, & leur insinuer quelque vérité. Ces deux hommes si venerables furent un spectacle touchant à tant de peuples assembles.

Pendant que tous les Alliez, ennemis de Salente, se jettoient les uns sur les autres pour les voir de plus près, & pour tâcher d'entendre leurs sages discours, Idomenée & tous les siens s'efforçoient de découvrir par leurs regards avides & empressez ce que signifioient leurs gestes & l'air de leur visage. Cependant Telemaque impatient se dérobe à la multitude qui l'entourne, il court à la porte par où Mentor étoit sorti, il se la fait ouvrir avec autorité. Bien-tôt Idomenée qui le croyoit à ses côtes, s'étonne de le voir qui court au milieu de la campagne, & qui est déjà auprès de Nestor. Nestor le reconnoît, & se hâ-

te, mais d'un pas pesant & tardif, de l'aller recevoir. Telemaque saute à son cou & le tient serré entre ses bras sans parler. Enfin il s'écrie : O mon pere ! je ne crains pas de vous nommer ainsi. Le malheur de ne trouver point mon veritable pere, & les bontez que vous m'avez fait sentir, me donnent droit de me servir d'un nom si tendre. Mon pere, mon cher pere, je vous revois, ainsi puissai-je revoir Ulysse. Si quelque chose pouvoit me consoler d'en être privé, ce seroit de trouver en vous un autre lui-même.

Nestor ne put à ces paroles retenir ses larmes, & il fut touché d'une secrète joye voyant celles qui couloient avec une merveilleuse grace sur les joües de Telemaque. La beauté, la douceur, & la noble assurance de ce jeune inconnu, qui traversoit sans précaution tant de troupes ennemies, étonna tous les Alliez. N'est-ce pas, disoient-ils, le fils de ce Vieillard qui est venu parler à Nestor ? sans doute c'est la même sagesse dans les caracteres des differens âges ; dans l'un elle ne fait encore que fleurir, dans l'autre elle porte avec abondance les fruits les plus meurs.

Mentor qui avoit pris plaisir à voir la tendresse avec laquelle Nestor venoit de recevoir Telemaque, profita de cette heureuse disposition. Voilà, lui dit-il, le fils d'Ulysse si cher à toute la Grece, & si cher à vous-même, ô sage Nestor ! le voilà, je vous le livre com-

me un ôtage le plus précieux qu'on puisse vous donner des promesses d'Idomenée. Vous jugez bien que je ne voudrois pas que la perte du fils suivît celle du pere, & que la malheureuse Penelope pût reprocher à Mentor qu'il a sacrifié son fils à l'ambition du nouveau Roy de Salente. Avec ce gage qui est venu de luy-même s'offrir, & que les Dieux amateurs de la paix vous envoient, je commence, ô peuples assemblez de tant de Nations, à vous faire des propositions pour établir à jamais une paix solide.

A ce nom de paix on entend un bruit confus de rang en rang. Toutes ces différentes Nations frémissaient de courroux, croyant perdre tout le temps où l'on différerait le combat; ils s'imaginaient qu'on ne faisait ces discours que pour ralentir leur fureur, & pour faire échaper leur proie. Sur tout les Manduciens souffraient impatiemment qu'Idomenée espérât de les tromper encore une fois. Souvent ils entreprirent d'interrompre Mentor; car ils craignoient que ses discours pleins de sagesse, ne relâchassent leurs allies: ils commencerent à se défier de tous les Grecs qui étoient dans l'assemblée. Mentor qui l'aperçût, se hâta d'augmenter cette défiance, pour jeter la division dans l'esprit de tous ces peuples.

J'avoie, disoit-il, que les Manduciens ont sujet de se plaindre, & de demander ré-

paration des torts qu'ils ont soufferts. Je sçai qu'Idomenée a eu le malheur de donner des ombrages, mais il est aisé de guerir toutes vos défiances. Telemaque & moy nous vous offrons à être des ôtages qui vous répondent de la bonne foy d'Idomenée, nous demeurerons entre vos mains jusqu'à ce que les choses qu'on vous promettra, soient fidelement accomplies. Ce qui vous irrite, ô Manduciens! s'écria-t-il, c'est que les troupes des Cretois ont saisi les passages de vos montagnes par surprise; & que par-là ils sont en état d'entrer malgré vous aussi souvent qu'il leur plaira dans le païs où vous êtes retirez. Les passages que les Cretois ont fortifiez par des hautes Tours pleines de gens armez, sont le veritable sujet de la guerre. Répondez-moy, y en a-t-il encore quelque autre?

Alors le Chef des Manduciens s'avança, & parla ainsi: Que n'avons-nous pas fait pour éviter cette guerre? Les Dieux nous sont témoins que nous n'avons renoncé à la paix que quand la paix nous a échapé sans ressource, par l'ambition inquiète des Cretois, & par l'impossibilité où ils nous ont mis de nous fier à leurs sermens. Nation insensée, qui nous a réduit malgré nous à l'affreuse nécessité de prendre un parti de desespoir contre elle, & de ne pouvoir plus chercher nôtre salut que dans sa perté! Tandis qu'ils conserveront ces passages, nous croirons toujours qu'ils veulent

usurper nos terres & nous mettre en servitude. S'il étoit vray qu'ils ne songeassent qu'à vivre en paix avec leurs voisins, ils se contenteroient de ce que nous leur avons cédé sans peine, & ils ne chercheroient pas à conserver des entrées dans un païs contre la liberté duquel ils ne formeroient aucun dessein ambitieux. Mais vous ne les connoissez pas, ô sage Vieillard ! c'est par un grand malheur que nous avons appris à les connoître. Cessez, ô homme aimé des Dieux, de retarder une guerre juste & nécessaire, sans laquelle l'Hesperie ne pourroit jamais espérer une paix constante. O Nation ingrate, trompeuse & cruelle, que les Dieux irritez ont envoyé auprès de nous pour troubler nôtre paix, & pour nous punir de nos fautes ! Mais après nous avoir punis, ô Dieux ! vous vous vangerez, vous ne serez pas moins justes contre nos ennemis que contre nous.

A ces paroles toute l'assemblée parut émue, il sembloit que Mars & Bellone alloient de rang en rang rallumer dans les cœurs la fureur des combats que Mentor tâchoit d'éteindre. Il reprit ainsi la parole : Si je n'avois que des promesses à vous faire, vous pourriez refuser de vous y fier : mais je vous offre des choses certaines & présentes. Si vous n'êtes pas contents d'avoir pour ôtage Telemaque & moy, je vous ferai donner douze des plus nobles & des plus vaillans Cretois : il est juste que vous donniez aussi de vôtre côté des ôta-

ges, car Idomenée, qui desiré sincérement la paix, la desiré sans crainte & sans bassesse ; il desiré la paix, comme vous dites vous-mêmes que vous l'avez desirée, par sagesse & par modération ; mais non par l'amour d'une vie molle, ou par foiblesse à la vûë des dangers dont la guerre menace ; il est prêt à mourir ou à vaincre ; mais il préfère la paix à la victoire la plus éclatante ; il auroit honte de craindre d'être vaincu ; mais il craint d'être injuste, & il n'a point de honte de vouloir réparer ses fautes. Les armes à la main il offre la paix, il ne veut point en imposer les conditions avec hauteur : car il ne fait aucun cas d'une paix forcée ; il veut une paix dont toutes les parties soient contentes, qui finisse toutes les jalousies, qui appaise tous les ressentimens, & qui guérisse toutes les défiances. En un mot, Idomenée est dans tous les sentimens où je suis sûr que vous voudriez qu'il fût : il n'est question que de vous en persuader, la persuasion ne sera pas difficile, si vous voulez m'écouter avec un esprit dégagé & tranquille. Ecoutez, ô peuples remplis de valeur, & vous, ô Chefs si sages & si unis ! Ecoutez ce que je vous offre de la part d'Idomenée. Il n'est pas juste qu'il puisse entrer dans les terres de ses voisins, il n'est pas juste que ses voisins puissent entrer dans les siennes ; il consent que les passages que l'on a fortifiés par des hautes Tours, soient gardés par des troupes neutres. Vous Nestor,

& vous Philoctete, vous êtes Grecs d'origine; mais en cette occasion vous vous êtes declarez contre Idomenée; ainsi vous ne pouvez être suspects d'être trop favorables à ses intérêts. Ce qui vous touche, c'est l'intérêt commun de la paix & de la liberté de l'Hesperie, soyez vous-mêmes les dépositaires & les gardes de ces passages qui causent la guerre; vous n'avez pas moins d'intérêt à empêcher que les anciens peuples de l'Hesperie ne détruisent Salente, nouvelle Colonie des Grecs, semblable à celles que vous avez fondées, qu'à empêcher qu'Idomenée n'usurpe les terres de ses voisins : tenez l'équilibre entre les uns & les autres : au lieu de porter le fer & le feu chez un peuple que vous devez aimer, réservez-vous la gloire d'être les juges & les mediateurs. Vous me direz que ces conditions vous paroîtroient merveilleuses, si vous pouviez vous assurer qu'Idomenée les accompliroit de bonne foy ; mais je vais vous satisfaire : il y aura pour sûreté reciproque les otages dont je vous ai parlé, jufques à ce que tous les passages soient mis en dépôt dans vos mains. Quand le salut de l'Hesperie entiere, quand celui de Salente même & d'Idomenée, sera à vôtre discretion, ferez-vous contens ? De qui pourrez-vous désormais vous défier ? Sera-ce de vous-mêmes ? Idomenée est si incapable de vous tromper, qu'il veut se fier à vous. Oüy, il veut vous fier le repos, la vie, la li-

berté de tout son peuple & de lui-même. S'il est vray que vous ne desiriez qu'une bonne paix, la voilà qui se presente à vous, & qui vous ôte tout pretexte de reculer. Encore une fois, ne vous imaginez pas que la crainte reduise Idomenée à vous faire ces offres, c'est la sagesse & la justice qui l'engagent à prendre ce parti, sans se mettre en peine si vous imputerez à foiblesse ce qu'il fait par vertu. Dans les commencemens il a fait des fautes, & il met sa gloire à les reconnoître par les offres dont il vous prévient. C'est foiblesse, c'est vanité ridicule, c'est ignorance grossiere de son propre interêt, que d'esperer de pouvoir cacher ses fautes en affectant de les soutenir avec fierté & avec hauteur. Mais celui qui avoüe ses fautes à son ennemi, & qui offre de les réparer, montre par-là qu'il est devenu incapable d'en commettre, & que l'ennemi à tout à craindre d'une conduite si sage & si ferme, à moins qu'il ne fasse la paix; gardez-vous bien de souffrir qu'il vous mette à son tour dans le tort. Si vous refusez la paix & la justice qui viennent à vous, la paix & la justice seront vangées. Idomenée, qui devoit craindre de trouver les Dieux irrités contre lui, les tournera pour lui contre vous. Telemaque & moy nous combattrons alors pour la bonne cause. Je prends tous les Dieux du Ciel & des Enfers à témoins des justes propositions que je viens de vous faire.

En achevant ces mots, Mentor leva son bras pour montrer à tant de peuples le rameau d'olivier qui étoit dans sa main le signe pacifique. Les Chefs qui le regarderent de près furent étonnez & ébloüis du feu divin qui éclairoit dans ses yeux; il parut avec une majesté & une autorité qui est au-dessus de tout ce qu'on voit dans les plus grands d'entre les mortels. Le charme de ses paroles douces & fortes enlevoient les cœurs; elles étoient semblables à ces paroles enchantées qui tout-à-coup dans le profond silence de la nuit, arrêtent la Lune & les Etoiles, calment la mer irritée, font taire les vînts & les flots, & suspendent le cours des fleurs rapides. Mentor étoit au milieu de ces peuples furieux comme Bachus lorsqu'il étoit environné de Tygres, qui oubliant leur cruauté, venoient par la puissance de sa douce voix lécher ses pieds & se soumettre par leurs caresses. D'abord il se fit un profond silence dans toute l'armée, les Chefs se regardoient les uns les autres, & ne pouvoient résister à cet homme ni comprendre qui il étoit. Toutes les troupes immobiles avoient les yeux attachés sur lui, on n'osoit s'écrier, de peur qu'il n'eût encore quelque chose à dire, & qu'on ne l'empêchât, quoiqu'on ne trouvât rien à ajouter aux choses qu'il avoit dites. Ses paroles avoient paru courtes, on auroit souhaité qu'il eût parlé plus long-temps. Tout ce qu'il avoit dit, de-

252 LES AVANTURES
meuroit comme gravé dans tous les cœurs; en parlant il se faisoit aimer, il se faisoit croire, chacun étoit avide & comme suspendu, pour recueillir jusqu'aux moindres paroles qui sortoient de sa bouche.

Enfin après un assez long silence on entendit un bruit sourd qui se répandoit peu à peu, ce n'étoit plus ce bruit confus des peuples qui frémissaient dans leur indignation; c'étoit au contraire un murmure doux & favorable; on découvroit déjà sur les visages je ne sçai quoy de serein & de radouci; les Manduciens si irrités sentoient que leurs armes leur tomboient des mains. Le farouche Phalantus & les Lacedemoniens furent surpris de trouver leurs entrailles attendries: les autres commencèrent à soupirer après cette heureuse paix qu'on venoit de leur montrer. Philoctète plus sensible qu'un autre par l'expérience de ses malheurs, ne put retenir ses larmes. Nestor ne pouvant parler dans le transport où ce discours venoit de le mettre, embrassa tendrement Mentor sans pouvoir parler, & tous les peuples à la fois, comme si c'eût été un signal, s'écrierent: ô sage Vieillard! vous nous désarmez. La paix, la paix.

Nestor un moment après voulut commencer un discours; mais toutes les troupes impatientes craignirent qu'il ne voulût représenter quelque difficulté. La paix, la paix, s'écrierent-ils encore une fois. On ne put leur

imposer silence qu'en faisant crier avec eux par tous les Chefs de l'armée: La paix, la paix. Nestor voyant bien qu'il n'estoit pas libre de faire un discours suivi, se contenta de dire: Vous voyez, ô Mentor! ce que peut la parole d'un homme de bien. Quand la sagesse & la vertu parlent, elles calment toutes les passions: nos justes ressentimens se changent en amitié & en desirs d'une paix durable. Nous l'acceptons telle que vous nous l'offrez. En même tems tous les Chefs tendirent les mains en signe de consentement.

Mentor courut vers la porte de la Ville pour la faire ouvrir, & fit dire à Idomenée de sortir de la Ville sans précaution: cependant Nestor embrassoit Telemaque, disant: Aimable fils du plus sage de tous les Grecs, puissiez-vous être aussi sage & plus heureux que lui! n'avez-vous rien découvert sur sa destinée? Le souvenir de votre pere, à qui vous ressemblez, a servi à étouffer notre indignation. Phalantus, quoique dur & farouche, quoiqu'il n'ait jamais vû Ulysse, ne laisse pas d'être touché de ses malheurs & de ceux de son fils.

Déjà on pressoit Telemaque de raconter ses aventures, lorsque Mentor revint avec Idomenée & toute la jeunesse Cretoise qui le suivoit. A la vûe d'Idomenée, les Alliez sentirent que leur courage se rallumoit; mais les paroles de Mentor éteignirent ce feu prêt à éclater.

Que tardons-nous, dit-il, à conclure cette sainte alliance, dont les Dieux seront les témoins & les défenseurs? qu'ils la vangent, si jamais quelque impie ose la violer, & que tous les maux horribles de la guerre retombent sur la tête parjure & execrable de l'ambitieux qui foulera aux pieds les droits sacrez de cette Alliance: Qu'il soit détesté des Dieux & des hommes: Qu'il ne jouïsse jamais du fruit de sa perfidie: Que les Furies infernales sous les figures les plus hideuses, viennent exciter sa rage & son desespoir: Qu'il tombe mort sans aucune esperance de sepulture: Que son corps soit la proye des chiens & des vautours, & qu'il soit aux enfers dans le profond abîme du Tartare tourmenté à jamais plus rigoureusement que Tantale, Ixion, & les Danaïdes: Mais plutôt que cette paix soit inébranlable comme le rocher d'Atlas, qui soutient le Ciel: Que tous les peuples la conservent & goûtent ses fruits de generation en generation: Que les noms de ceux qui l'auront jurée soient avec amour & veneration dans la bouche de nos derniers neveux: Que cette paix fondée sur la justice & sur la bonne foy, soit le modele de toutes les paix qui se feront à l'avenir chez toutes les Nations de la terre, & que tous les peuples qui voudront se rendre heureux en se réunissant, songent à imiter les peuples de l'Heesperie.

A ces paroles Idomenée & les autres Rois jurèrent la paix aux conditions marquées. On donna de part & d'autre douze ôtages. Telemaque veut être du nombre des ôtages donnez pour Idomenée ; mais on ne peut consentir que Mentor en soit , parce que les Alliez veulent qu'il demeure auprès d'Idomenée pour répondre de sa conduite & de celle de ses Conseillers jusques à l'entiere execution des choses promises. On immola entre la Ville & l'armée ennemie , cent genisses blanches comme la neige , & autant de taureaux de même couleur , dont les cornes étoient dorées & ornées de festons. On entendoit retentir jusques dans les montagnes voisines les mugissemens affreux des victimes qui tomboient sous le couteau sacré , le sang fumant ruisseloit de toutes parts , on faisoit couler avec abondance un vin exquis pour les libations ; les Aruspices consultoient les entrailles qui palpitoient encore. Les Sacrificateurs brûloient sur l'Autel un encens qui formoit un épais nuage , & dont la bonne odeur parfumoit toute la campagne. Cependant les Soldats des deux partis cessant de se regarder comme ennemis , commençoient à s'entretenir sur leurs aventures ; ils se délassoient déjà de leurs travaux , & goûtoient par avance les douceurs de la paix ; plusieurs de ceux qui avoient suivi Idomenée au siege Troye , reconnurent ceux de Nestor qui

avoient combattu dans la même guerre. Ils s'embrassoient avec tendresse, & se racontotent mutuellement tout ce qui leur étoit arrivé, depuis qu'ils avoient ruiné la superbe Ville qui étoit l'ornement de toute l'Asie : déjà ils se couchoient sur l'herbe, se couronnoient de fleurs, & buvoient ensemble le vin qu'on apportoit de la Ville dans de grands vases, pour célébrer une si heureuse journée.

Tout-à-coup Mentor dit aux Rois & aux Capitaines assemblez : Deformais sous divers noms & divers Chefs, vous ne serez plus qu'un seul peuple. C'est ainsi que les justes Dieux amateurs des hommes qu'ils ont formez, veulent être le lien éternel de leur parfaite concorde. Tout le genre humain n'est qu'une famille dispersée sur la face de toute la terre : tous les peuples sont freres, & doivent s'aimer comme tels. Malheur à ces impies qui cherchent une gloire cruelle dans le sang de leurs freres, qui est leur propre sang : la guerre est quelquefois nécessaire, il est vrai, mais c'est la honte du genre humain qu'elle soit inévitable en certaines occasions. O Rois ! ne dites point qu'on doit la desirer pour acquérir de la gloire : la vraie gloire ne se trouve point hors de l'humanité. Quiconque préfère sa propre gloire aux sentimens de l'humanité, c'est un monstre d'orgueil, & non pas un homme, il ne parviendra même qu'à une fausse gloire ; car la vraie gloire ne se trouve que dans la moderation & dans

dans la bonté : on pourra le flater pour contenter sa vanité folle ; mais on dira toujours de lui en secret, quand on voudra parler sincèrement : il a d'autant moins mérité la gloire, qu'il l'a désirée avec une passion injuste : les hommes ne doivent point l'estimer, puisqu'il a si peu estimé les hommes, & qu'il a prodigué leur sang par une brutale vanité. Heureux le Roi qui aime son peuple, qui en est aimé, qui se confie en ses voisins, & qui a leur confiance, qui loin de leur faire la guerre, les empêche de l'avoir entre eux, & qui fait envier à toutes les Nations étrangères le bonheur qu'ont ses Sujets de l'avoir pour Roi ! Songez donc à vous rassembler de tems en tems, ô vous qui gouvernez les puissantes Villes de l'Hesperie, faites de trois en trois ans une assemblée générale, où tous les Rois qui sont ici présents, se trouvent pour renouveler l'alliance par un nouveau serment, pour affermir l'amitié promise, & pour délibérer sur tous les intérêts communs. Tandis que vous serez unis, vous aurez au-dedans de ce beau Païs, la paix, la gloire, & l'abondance : au dehors vous serez toujours invincibles ; il n'y a que la discorde sortie de l'enfer pour tourmenter les hommes insensés, qui puisse troubler la félicité que les Dieux vous préparent.

Nestor répondit : Vous voyez par la facilité avec laquelle nous faisons la paix, combien nous sommes éloignés de vouloir faire la guerre.

re par une vaine gloire, ou par l'injuste avide de nous agrandir au préjudice de nos voisins : mais que peut-on faire quand on se trouve auprès d'un Prince violent qui ne connoît point d'autre loi que son intérêt, & qui ne perd aucune occasion d'envahir les terres des autres Etats ? Ne croyez pas que je parle d'Idoménée : Non, je n'ai plus de lui cette pensée ; c'est Adraste Roi des Dauniens, de qui nous avons tout à craindre. Il méprise les Dieux, & croit que tous les hommes qui sont sur la terre ne sont nez que pour servir à sa gloire : il ne veut point de sujets dont il soit le Roy & le pere : il veut des esclaves & des adorateurs, il se fait rendre des honneurs divins. Jusqu'icy l'aveugle fortune a favorisé ses plus injustes entreprises. Nous nous étions hâtez de venir attaquer Salente pour nous défaire du plus foible de nos ennemis, qui ne commençoit qu'à s'établir dans cette Côte, pour tourner ensuite nos armes contre cet autre ennemi plus puissant. Il a déjà pris plusieurs Villes de nos Alliez, ceux de Croton ont perdu contre lui deux batailles. Il se sert de toutes sortes de moyens pour contenter son ambition. La force & l'artifice, tout lui est égal, pourvû qu'il accable ses ennemis ; il a amassé de grands trésors, ses troupes sont disciplinées & aguerries, ses Capitaines sont expérimentez, il est bien servi, il veille lui-même sans cesse sur tous ceux qui agissent par

ses ordres, il punit severement les moindres fautes, & récompense avec liberalité les services qu'on lui rend ; sa valeur soutient & anime celle de toutes ses troupes : ce seroit un Roi accompli, si la justice & la bonne foi regloient sa conduite ; mais il ne craint ni les Dieux ni les reproches de sa conscience : il compte même pour rien la réputation, il la regarde comme un vain phantôme qui ne doit arrêter que les esprits foibles : il ne compte pour un bien solide & réel que l'avantage de posséder de grandes richesses, d'être craint, & de fouler aux pieds tout le genre humain : bien-tôt son armée paroîtra sur nos terres ; & si l'union de tant de peuples ne nous met en état de lui résister, toute l'esperance de liberté nous est ôtée : c'est l'intérêt d'Idomenée aussi-bien que le nôtre, de s'opposer à ce voisin, qui ne peut souffrir rien de libre dans son voisinage. Si nous étions vaincus, Salente seroit menacée du même malheur. Hâtons-nous tous ensemble de le prévenir.

Pendant que Nestor parloit ainsi, on s'avançoit vers la Ville: car Idomenée avoit prié tous les Rois & les principaux Chefs d'y entrer pour y passer la nuit; cependant toute l'armée des Alliez dressoit ses tentes, & la campagne étoit déjà couverte de riches pavillons de toutes sortes de couleurs, où les Hespériens fatiguez attendoient le sommeil. Quand les

Rois avec leur suite furent entrez dans la Ville, ils parurent étonnez qu'en si peu de temps on eût pû tant faire de bâtimens magnifiques, & que l'embarras d'une si grande guerre n'eût point empêché cette Ville naissante de croître & de s'embellir. On admira la sagesse & la vigilance d'Idomenée, qui avoit fondé un si beau Royaume, & chacun conclut que la paix étant faite avec lui, les Alliez seroient bien puissans s'il entroit dans leur ligne contre les Dauniens. On propose à Idomenée d'y entrer, il ne peut rejeter une si juste proposition, & promet des troupes : mais comme Mentor n'ignoroit rien de tout ce qui est nécessaire pour rendre un Etat florissant, il comprit que les forces d'Idomenée ne pourroient pas être aussi grandes qu'elles le paroissent ; il le pria en particulier, & lui parla ainsi.

Vous voyez que nos soins ne vous ont pas été inutiles, Salente est garantie des malheurs qui la menaçoient, il ne tient plus qu'à vous d'en élever jusqu'au Ciel la gloire, & d'égaliser la sagesse de Minos vôtre ayeul dans le gouvernement de vos peuples. Je continué à vous parler librement, supposant que vous le voulez, & que vous détestez toute flatterie. Pendant que ces Rois ont loüé vôtre magnificence, je pensois en moi-même à la temerité de vôtre conduite.

A ce mot de temerité, Idomenée changea de visage, ses yeux se troublèrent, il rou-

DE TELEMAQUE. LIV. VIII. 265
git, & peu s'en falut qu'il n'interrompît Men-
tor pour lui témoigner son ressentiment.

Mentor lui dit d'un ton modeste & respec-
tueux, mais libre & hardi : Ce mot de teme-
rité vous choque, je le vois bien ; tout autre
que moi auroit eu tort de s'en servir : car il
faut respecter les Rois, & ménager leur déli-
cateſſe, même en les reprenant : la vérité par
elle-même les blesſe aſſez ſans y ajouter des
termes forts ; mais j'ai crû que vous pouviez
ſouffrir que je vous parlaſſe ſans adouciſſe-
ment pour vous faire découvrir votre faute.
Mon deſſein a été de vous accoutumer à en-
tendre nommer les choſes par leur nom, &
à comprendre que quand les autres vous
donneront des conſeils ſur votre conduite,
ils n'oſeront jamais vous dire tout ce qu'ils
penſeront, & il faudra, ſi vous voulez n'y
être pas trompé, que vous compreniez tou-
jours plus qu'ils ne vous diront ſur les choſes
qui vous ſeront deſavantageuſes. Pour moi,
je veux bien adoucir mes paroles ſelon votre
beſoin.

A ces mots Idoménée déjà revenu de ſa
première promptitude, parut honteux de ſa
délicateſſe : Vous voyez, dit-il à Mentor,
ce que fait l'habitude d'être flaté. Je vous
dois le ſalut de mon Royaume, il n'eſt aucu-
ne vérité que je ne me croye heureux d'en-
tendre de votre bouche ; mais ayez pitié d'un
Roy que la flatterie avoit empoisonné, &

qui n'a pas pû même dans ses malheurs trouver des hommes assez genereux pour luy dire la verité. Non, je n'ai jamais trouvé personne qui m'eût assez aimé pour vouloir me déplaire en me disant la verité tout entiere. En disant ces paroles, les larmes lui vinrent aux yeux, & il embrassa tendrement Menror.

Alors ce sage Vieillard lui dit : C'est avec douleur que je me vois contraint de vous dire des choses dures, mais puis-je vous trahir en vous cachant la verité ? mettez-vous en ma place, si vous avez été trompé jusqu'icy, c'est que vous avez bien voulu l'être : C'est pourquoi vous avez craint les conseils. Avez-vous cherché les gens les plus desintereffez & les plus propres à vous contredire ? Avez-vous pris soin de choisir les hommes les moins empressez à vous plaire, & les plus capables de condamner vos passions & vos sentimens injustes ? Quand vous avez trouvé des flatteurs, les avez-vous écartez ? Vous en êtes-vous défié ? Non, non, vous n'avez point fait ce que font ceux qui aiment la verité, & qui meritent de la connoître. Voyons si vous auriez maintenant le courage de faire mieux, & de vous laisser humilier par la verité qui vous condamne. Je disois donc que ce qui vous attire tant de loüanges, ne merite que d'être blâmé. Pendant que vous aviez au dehors tant d'enne-

mis qui menaçoient vôtre Royaume encore mal établi, vous ne songiez au-dedans de vôtre nouvelle Ville, qu'à y faire des ouvrages magnifiques, c'est ce qui vous a coûté tant de mauvaises nuits, comme vous me l'avez avoué vous-même. Vous avez épuisé vos richesses, vous n'avez songé ni à augmenter vôtre peuple, ni à cultiver les terres fertiles de cette Côte. Ne falloit-il pas regarder ces deux choses comme les deux fondemens essentiels de vôtre puissance, avoir beaucoup de bons hommes, & des terres bien cultivées pour les nourrir ? Il falloit une longue paix dans ces commencemens pour favoriser la multiplication de vôtre peuple. Vous ne deviez songer qu'à l'agriculture & à l'établissement des plus sages loix ; une vaine ambition vous a poussé jusqu'au bord du précipice : à force de vouloir paroître grand, vous avez pensé ruiner vôtre véritable grandeur. Hâtez-vous donc de réparer ces fautes, suspendez tous vos grands ouvrages, renoncez au faste qui ruineroit vôtre nouvelle Ville, laissez en paix respirer vos peuples, appliquez-vous à les mettre dans l'abondance pour faciliter les mariages. Sçachez que vous n'êtes Roy qu'autant que vous avez des peuples à gouverner, & que vôtre puissance doit se mesurer, non par l'étendue des terres que vous occuperez, mais par le nombre des hommes qui habiteront ces terres, & qui seront

attachez à vous obéir ; possédez une bonne terre, quoique médiocre en étendue ; couvrez-la de peuples innombrables, laborieux, disciplinez ; faites que ces peuples vous aiment ; vous êtes plus puissant, plus heureux, plus rempli de gloire que tous les Conquerans qui ravagent tant de Royaumes.

Que ferai-je donc à l'égard de ces Rois, reprit Idomenée, leur avouerai-je ma foiblesse ? Il est vrai que j'ai négligé l'agriculture, & même le commerce, qui m'est si facile sur cette Côte ; je n'ai songé qu'à faire une Ville magnifique. Faudra-t-il, mon cher Mentor, me deshonorer dans l'assemblée de tant de Rois, & découvrir mon impuissance ? S'il le faut, je le veux, je le ferai sans hésiter, quoi qu'il m'en coûte : car vous m'avez appris qu'un vrai Roy qui est fait pour les peuples, & qui se doit tout entier à eux, doit préférer le salut de son Royaume à sa propre réputation.

Ce sentiment est digne du père des peuples, reprit Mentor ; c'est à cette bonté, & non à la magnificence de votre Ville, que je reconnois en vous le cœur d'un vrai Roi ; mais il faut ménager votre honneur pour l'intérêt même de votre Royaume. Laissez-moy faire, je vais faire entendre à ces Rois que vous êtes engagé à rétablir Ulysse, s'il est encore vivant, ou du moins son fils à Itaque, & que vous voulez en chasser par force

force tous les Amans de Penelope. Ils n'auront pas de peine à comprendre que cette guerre demande des troupes nombreuses, mais si ils consentiront que vous ne leur donniez d'abord qu'un foible secours contre les Dau-niens.

A ces mots Idomenée parut comme un homme qu'on soulage d'un fardeau accablant. Vous sauvez, cher ami, dit-il, mon honneur & la reputation de cette Ville naissante, dont vous cacherez l'épuisement à tous mes voisins : mais quelle apparence de dire que je veux envoyer des troupes à Itaque pour y rétablir Ulysse, au moins Telemaque son fils, pendant que Telemaque lui-même est engagé à aller à la guerre contre les Dau-niens ?

Ne soyez point en peine, répliqua Mentor, je ne dirai rien que de vrai : les Vaisseaux que vous envoyez pour l'établissement de votre commerce iront sur la Côte de l'Épire ; ils feront deux choses à la fois, l'une de rappeler sur votre Côte les Marchands étrangers que les trop grands impôts éloignent de Salente, l'autre de chercher des nouvelles d'Ulysse : s'il est encore vivant, il faut qu'il ne soit pas loin de ces mers qui divisent la Grèce d'avec l'Italie, & on assure qu'on l'a vu chez les Pheaciens : quand il n'y auroit plus aucune espérance de le revoir, vos Vaisseaux rendront un signalé service à son fils :

ils répandront dans l'Itaque & dans tous les pays voisins , la terreur du nom du jeune Telemaque , qu'on croyoit mort comme son pere. Les Amans de Penelope seront étonnez d'apprendre qu'il est prêt à revenir avec le secours d'un puissant allié : les Iraciens n'oseront secouer le joug , Penelope sera consolée , & refusera toujours de choisir un époux. Ainsi vous servirez Telemaque pendant qu'il sera en votre place avec les Alliez de cette Côte contre les Dauniens.

A ces mots Idomenée s'écria : Heureux le Roy qui est soutenu par de sages conseils ! Un ami sage & fidèle vaur mieux à un Roy que des armées victorieuses. Mais doublement heureux le Roy qui sent son bonheur , & qui sçait en profiter par l'usage de ses conseils : car souvent il arrive qu'on éloigne de sa confiance les hommes sages & vertueux dont on craint la vertu , pour prêter l'oreille à des flatteurs dont on ne craint point la trahison. Je suis moi-même tombé dans cette faute , & je vous raconterai tous les malheurs qui me sont venus par un faux ami qui flâtoit mes passions, dans l'esperance que je flaterois à mon tour les siennes.

Mentor fit aisément entendre aux Rois allez , qu'Idomenée devoit se charger des affaires de Telemaque , pendant que celui-ci iroit avec eux. Ils se contenterent d'avoir dans leur armée le jeune fils d'Ulysse , avec

cent jeunes Cretois qu'Idomenée lui donna pour l'accompagner : c'étoit la fleur de la jeune noblesse que le Roi avoit emmenée de Crete.

Les Rois alliez partirent de Salente contents du Roy Idomenée, & charmez de la sagesse de Mentor ; ils étoient pleins de joye de ce qu'ils amenoient avec eux Telemaque. Celui-ci ne pût moderer sa douleur quand il falut se séparer de son ami. Pendant que les Rois alliez faisoient leurs adieux & juroient à Idomenée qu'ils garderoient avec lui une éternelle alliance, Mentor tenant Telemaque serré entre ses bras, se sentoit arrosé de ses larmes. Je suis insensible, disoit Telemaque, à la joye d'aller acquérir de la gloire, je ne suis touché que de la douleur de nôtre séparation : il me semble que je vois encore ce tems infortuné où les Egyptiens m'arracherent d'entre vos bras, & m'éloignerent de vous, sans me laisser aucune esperance de vous revoir.

Mentor répondit à ces paroles avec douceur pour le consoler. Voici, lui disoit-il, une séparation bien différente, elle est volontaire, elle sera courte, vous allez chercher la victoire ; il faut, mon fils, que vous m'aimiez d'un amour moins tendre & plus courageux. Accoûtez-vous à mon absence ; vous ne m'aurez pas toujours : il faut que ce soit la sagesse & la vertu, plûôt que la

presence de Mentor, qui vous inspirent ce que vous devez faire. En disant ces mots, la Déesse cachée sous la figure de Mentor couvrit Telemaque de son Egide, elle répandit au dedans de lui l'esprit de sagesse & de prévoyance, la valeur intrepide & la douce modération qui se trouvent si rarement ensemble. Allez, disoit Mentor, au milieu des plus grands dangers toutes les fois qu'il sera utile que vous y alliez. Un Prince se deshonne encore plus en évitant les dangers de la guerre, qu'en n'y allant jamais. Il ne faut point que le courage de celui qui commande aux autres puisse être douteux : s'il est nécessaire à un peuple de conserver son Chef & son Roy, il lui est encore plus nécessaire de ne le point voir dans une réputation incertaine sur la valeur. Souvenez-vous que celui qui commande doit être le modele de tous les autres, son exemple doit animer toute l'armée. Exposez-vous donc, ô Telemaque, & perissez dans les combats plutôt que de vous livrer à la malignité de ceux qui pourroient douter de votre courage ; mais aussi n'allez pas chercher les perils sans utilité. La valeur ne peut être une vertu qu'autant qu'elle est réglée par la prudence, autrement c'est un mépris insensé de la vie, & une ardeur brutale. La valeur emportée n'a rien de feur. Celui qui ne se possède point dans les dangers, est plutôt fougueux que

brave ; il a besoin d'être hors de lui pour se mettre au-dessus de la crainte , parce qu'il ne peut la surmonter par la situation naturelle de son cœur ; en cet état , s'il ne fuit point , du moins il se trouble ; il perd la liberté de son esprit , qui lui seroit nécessaire pour profiter des occasions de renverser les ennemis ou de servir sa Patrie ; s'il a toute l'ardeur d'un soldat , il n'a point le discernement d'un Capitaine , encore même n'a-t-il pas le vrai courage d'un simple soldat ; car le soldat doit conserver dans le combat la présence d'esprit & la modération nécessaire pour obéir. Celui qui s'expose temerairement , trouble l'ordre & la discipline des troupes , donne un exemple de temerité , & expose souvent l'Armée entière à de grands malheurs : ceux qui préfèrent leur vaine ambition à la sûreté de la cause commune , méritent des châtimens , & non des récompenses : gardez-vous donc bien , mon cher fils , de chercher la gloire avec trop d'impatience , le vrai moyen de la trouver est d'attendre tranquillement l'occasion favorable. La vertu se fait d'autant plus reverer qu'elle se montre plus simple , plus modeste , plus ennemie de tout faste ; c'est à mesure que la nécessité de s'exposer au peril s'augmente , qu'il faut avoir aussi de nouvelles ressources de prévoyance & de courage qui aillent toujours croissant. Au reste souvenez-vous qu'il ne

faut s'attirer l'envie de personne : d'un autre côté ne soyez point jaloux des succès des autres, louiez le premier tout ce qui merite quelque louange ; mais louiez avec discernement, disant le bien avec plaisir, cachez le mal, & n'y pensez qu'avec douleur. Ne décidez point devant les anciens Capitaines, qui ont toute l'expérience que vous ne pouvez avoir ; écoutez-les avec déference, consultez-les, priez les plus habiles de vous instruire, & n'ayez point de honte d'attribuer à leurs instructions tout ce que vous ferez de meilleur. Enfin n'écoutez jamais des discours par lesquels on voudra exciter votre défiance ou votre jalousie contre les autres Chefs. Parlez-leur avec confiance & ingénuité ; si vous croyez qu'ils aient manqué à votre égard, ouvrez-leur votre cœur, expliquez-leur toutes vos raisons s'ils sont capables de sentir la noblesse de cette conduite, vous les charmerez, & vous tirerez d'eux tout ce que vous aurez sujet d'en attendre : au contraire, s'ils ne sont pas assez raisonnables pour entrer dans vos sentimens, vous serez instruit par vous-même de ce qu'il y aura en eux d'injuste, vous prendrez vos mesures pour ne vous plus commettre jusqu'à ce que la guerre finisse, & vous n'aurez rien à vous reprocher ; mais sur tout ne dites jamais à certains flâteurs qui sement la division, les sujets de plaintes que vous croirez

DE TELEMAQUE. LIV. VIII. 271
avoir contre les Chefs de l'Armée où vous
ferez.

Je demeurerai ici , continua Mentor ,
pour secourir Idomenée dans le besoin où il
est de travailler au bonheur de ses peuples.
Je vous attendrai , ô mon cher Telemaque !
souvenez-vous que ceux qui craignent les
Dieux n'ont rien à craindre des hommes :
vous vous trouverez dans les plus extrêmes
perils , mais sçachez que Minerve ne vous
abandonnera point.

A ces mots , Telemaque crut sentir la pre-
sence de la Déesse , & il eût même reconnu
que c'étoit elle qui parloit pour le remplir de
confiance , si la Déesse n'eût rappelé l'idée
de Mentor , en lui disant : N'oubliez pas ,
mon fils , tous les soins que j'ai pris pen-
dant vôtre enfance pour vous rendre sage &
courageux comme votre pere ; ne faites rien
qui ne soit digne de ses grands exemples , &
des maximes de vertu que j'ai tâché de vous
inspirer.

Le Soleil se levoit déjà , & doroit le som-
met des montagnes , quand le Roy sortit de
Salente pour rejoindre les troupes. Ces trou-
pes campées autour de la Ville se mirent en
marche sous les Commandans. On voyoit de
tous côtez le fer des picques herissées , l'é-
clat des boucliers ébloüissoit les yeux , un
nuage de poussiere s'élevoit jusqu'aux nuës.
Idomenée avec Mentor conduisoit dans la

272 LES AVANT. DE TELEMAQ. LIV. VIII.
campagne les Rois alliez qui s'éloignent des
murs de la Ville. Enfin ils se séparèrent, après
s'être donné de part & d'autre les marques
d'une vraye amitié, & les Alliez ne doute-
rent plus que la paix ne fût durable, lors qu'ils
connurent la bonté du cœur d'Idomenée,
qu'on leur avoit représenté bien different de
ce qu'il étoit; c'est qu'on jugeoit de lui, non
par les sentimens naturels, mais par les con-
seils flatteurs & injustes auxquels il s'étoit
livré.

Fin du huitième Livre.

AVANTURES
• D E
TELEMAQUE
FILS D'ULYSSE.

Ou , suite du quatrième Livre.
de l'Odyssée d'Homere.

Derniere Edition , plus ample & plus
exacte que les précédentes.

TOME II.



A LA HAYE,
Chez ADRIEN MOULIENS, près la Cour;
à la Librairie Françoise.

M. DCC. XII.

SOMMAIRE

DU NEUVIÈME LIVRE.

MEntor qui étoit resté dans Salente , donne à Idomenée des regles sûres pour bien gouverner. Regles pour le commerce , pour les habillemens , & pour la nourriture. Jugement de Mentor sur la Musique , l'Architecture , la Peinture , la Sculpture , & autres Arts. Il recommande à Idomenée de rétablir l'Agriculture , qui étoit extrêmement négligée dans son Royaume , & lui en fait voir la nécessité. Description agréable de la vie paisible d'un Laboureur. Mentor conseille à Idomenée de partager les terres de son Royaume entre les familles. Reflexions sur les différentes maximes des Rois touchant la souveraineté & le pouvoir absolu. Idomenée , suivant les conseils de Mentor , distribue les terres entre ses sujets , & fait refleurir son Royaume.

L E S
A V A N T U R E S
D E
T E L E M A Q U E
F I L S D U L Y S S E .

L I V R E N E U V I E M E .

A Prés que l' Armée fut partie, Idoménée mena Mentor dans tous les quartiers de la Ville & dans la Campagne voisine ; mais Ménétor voulut auparavant voir les forces maritimes qu'avoit Idomenée. Faisons, lui dit-il le dénombrement de vos vaisseaux, examinons-en avec soin la quantité, & combien vous avez de matelots pour les monter, soit pour soutenir la guerre, ou entretenir le commerce de vos sujets : c'est par-là qu'il faut juger de votre puissance. Il alla visiter le port, & entra dans chaque vaisseau ; il s'informa du país où chacun alloit porter le commerce ; quelles marchandises il portoit ; celles qu'il prenoit au retour ; quelle étoit la dépense du vaisseau pendant la navigation ; les prêts que les Marchands se faisoient les uns aux au-

tres, les societez qu'ils faisoient entr'eux pour sçavoir si elles étoient équitables & fidelement observées; enfin les hazards du naufrage & les autres malheurs du commerce, pour prévenir la ruine des Marchands, qui par l'avidité du gain souvent entreprennent des choses qui sont au-delà de leurs forces. Il voulut qu'on punît severement toutes les banqueroutes, parce que celles qui sont exemptes de mauvaise foy, ne le sont presque jamais de temerité. En même temps il fit des regles pour faire en sorte qu'il fût aisé de ne jamais faire banqueroute; il établit des Magistrats à qui les Marchands rendoient compte de leurs effets, de leurs profits, de leurs dépenses & de leurs entreprises. Il ne leur étoit jamais permis de risquer le bien d'autrui, & ils ne pouvoient même risquer que la moitié du leur. De plus, ils faisoient en société les entreprises qu'ils ne pouvoient faire seuls, & la police des societez étoit inviolable par la rigueur des peines imposées à ceux qui ne les suivoient pas. D'ailleurs la liberté du commerce étoit entiere. Bien loin de le gêner par des impôts, on promettoit une récompense à tous les Marchands qui pourroient attirer à Salente le commerce de quelque nouvelle Nation. Ainsi les peuples y accoururent bien-tôt en foule de toutes parts; le commerce de cette Ville étoit semblable au flux & reflux de la mer, les trésors y entroient comme les flots viennent poussez l'un





sur l'autre, tout y étoit apporté & en sortoit librement : tout ce qui y entroit étoit utile ; tout ce qui sortoit, laissoit en sortant d'autres richesses en sa place. La justice présidoit dans le port au milieu de tant de Nations. La franchise, la bonne foy, la candeur, sembloient du haut de ces superbes tours appeler les Marchands des terres éloignées. Chacun de ces Marchands, soit qu'il vînt des rives Orientales où le Soleil sort chaque jour du sein des ondes, soit qu'il fût parti de cette grande mer où le Soleil lassé de son cours va éteindre ses feux, vivoit paisible & en sûreté dans Salente comme dans sa patrie.

Pour le dedans de la Ville, Mentor visita tous les Magazins, toutes les Boutiques d'Artisans & toutes les Places publiques. Il défendit toutes les marchandises des Païs étrangers qui pouvoient introduire le luxe & la mollesse. Il regla les habits, la nourriture, les meubles, les grandeurs & l'ornement des maisons pour toutes les conditions différentes, il bannit tous les ornemens d'or & d'argent, & il dit à Idomenée : Je ne connois qu'un seul moyen pour rendre vôtre peuple modeste dans la dépense ; c'est que vous luy en donniez vous-même l'exemple. Il est nécessaire que vous ayez une certaine majesté dans vôtre extérieur ; mais vôtre autorité sera assez marquée par vos Gardes, & par les principaux Officiers qui vous environnent. Contentez-

vous d'un habit de laine très-fine, teinte en pourpre ; que les principaux de l'Etat après vous soient vêtus de la même laine ; & que toute la difference ne consiste que dans la couleur , & dans une legere broderie d'or que vous aurez sur le bord de votre habit : ces différentes couleurs serviront à distinguer les différentes conditions, sans avoir besoin ni d'or, ni d'argent, ni de pierreries. Reglez ces conditions par la naissance , & mettez au premier rang ceux qui ont une noblesse plus ancienne & plus éclatante. Ceux qui auront le merite & l'autorité des emplois, seront assez contents de venir après ces anciennes & illustres familles, qui sont dans une si longue possession des honneurs. Les hommes qui n'ont pas la même noblesse leur cederont sans peine, pourvu que vous ne les accoutumiez pas à ne se point méconnoître dans une trop haute & trop prompte fortune , & que vous donniez des loüanges à la moderation de ceux qui seront modestes dans la prosperité. La distinction la moins exposée à l'envie, est celle qui vient d'une longue suite d'ancêtres. Pour la vertu, elle sera après excitée, & l'on aura assez d'empressement à servir l'Etat , pourvu que vous donniez des couronnes & des statues aux belles actions , & que ce soit un commencement de noblesse pour les enfans de ceux qui les auront faites. Les personnes du premier rang après vous seront vêtues de blanc avec une frange

d'or & d'argent au bas de leur habit : ils auront au doigt un anneau d'or. Ceux du second rang seront vêtus de bleu , ils porteront une frange d'argent avec l'anneau & point de médailles. Les troisièmes, de verd & sans frange, mais avec la médaille. Les quatrièmes , d'un jaune d'aurore. Les cinquièmes , d'un rouge pâle ou de roses. Les sixièmes , de gris de-lin ; les septièmes , qui seront les derniers du peuple, d'une couleur mêlée de jaune & de blanc. Voilà les habits des sept conditions différentes pour les hommes libres : les esclaves seront habillez de gris brun. Ainsi sans aucune dépense, chacun sera distingué suivant sa condition , & on bannira de Salente tous les arts qui ne servent qu'à entretenir le faste. Tous les Artisans qui seront employez à ces arts pernicious s'uniront ou aux arts nécessaires , qui font un petit nombre, ou au commerce , ou à l'agriculture. On ne souffrira jamais aucun changement ni pour la nature des étoffes ni pour la forme des habits ; car il est honteux que des hommes destinez à une vie serieuse & noble, s'amusent à inventer des parures affectées , ni qu'ils permettent que leurs femmes, à qui ces amusemens seroient moins honteux, tombent jamais dans cet exès.

Mentor semblable à un habile Jardinier , qui retranche dans les arbres fruitiers le bois inutile , tâchoit de retrancher le faste inutile, qui corrompoit les mœurs ; il ramenoit toute

chose à une noble & frugale simplicité. Il régla de même la nourriture des Citoyens & des esclaves : Quelle honte, dit-il, que les hommes les plus élevez fassent consister leur grandeur dans les ragoûts par lesquels ils amollissent leur ame, & ruinent insensiblement la santé de leurs corps ! Ils doivent faire consister leur bonheur dans leur moderation ; dans leur autorité pour faire du bien aux autres hommes, & dans la réputation que les bonnes actions doivent leur procurer. La sobriété rend la nourriture la plus simple la plus agréable. C'est elle qui donne avec la santé la plus vigoureuse, les plaisirs les plus purs & les plus constants. Il faut donc borner vos repas aux viandes les meilleures, mais apprêtées sans aucun ragoût. C'est un art pour empoisonner les hommes, que celui d'irriter leur appetit au-delà de leurs vrais besoins. Idoménée comprit bien qu'il avoit eu tort de laisser les habitans de sa nouvelle Ville amollir & corrompre leurs mœurs, en violant toutes les loix de Minos sur la sobriété ; mais le sage Mentor lui fit remarquer que les loix mêmes, quoique renouvelées, seroient inutiles, si son exemple ne leur donnoit une autorité qui ne pouvoit venir d'ailleurs. Aussi tôt Idoménée régla sa table, où il n'admit que du pain excellent, du vin du païs, qui est fort agréable, mais en fort petite quantité, avec des viandes simples telles qu'il en mangeoit avec les autres Grecs au

siège de Troye. Personne n'osa se plaindre d'une Loy que le Roy s'imposoit lui-même; & chacun se corrigea ainsi de la profusion & des delicatesses où l'on commençoit à se plonger pour les repas.

Mentor retrancha ensuite la musique molle & effeminée qui corrompoit toute la jeunesse; il condamna aussi la musique bachique, qui n'enyvre gueres moins que le vin, & qui produit des mœurs pleines d'emportemens & d'imprudence. Il borna toute la musique aux Fêtes dans les Temples, pour y chanter les loüanges des Dieux & des Heros qui ont donné l'exemple des plus rares vertus. Il ne permit aussi que pour les Temples les grands ornemens d'architecture, telles que les colonnes, les frontons, les portiques. Il donna des modèles d'une architecture simple & gracieuse; pour faire dans un mediocre espace une maison gaye & commode pour une famille nombreuse, en sorte qu'elle fût tournée à un aspect sain, que les logemens en fussent dégagés les uns des autres, que l'ordre & la propreté s'y conservassent facilement, & que l'entretien fût de peu de dépense. Ces divers modes de maisons suivant la grandeur des familles servirent à embellir à peu de frais une partie de la Ville, & à la rendre régulière, au lieu que l'autre partie déjà achevée suivant le caprice & le faste des particuliers, avoit malgré sa magnificence une disposition moins agreable & moins commode.

La Peinture & la Sculpture parurent à Mentor des Arts qu'il ne falloit pas abandonner, mais il voulut qu'on souffrît dans Salente peu d'hommes attachez à ces Arts ; il établit une école où présidoient des maîtres d'un goût exquis, qui examinoient les jeunes élèves : Il ne faut, disoit-il, rien de bas & de foible dans les Arts qui ne sont pas absolument nécessaires, par conséquent on ne doit y admettre que des jeunes gens d'un génie qui promettent beaucoup, & qui tendent à la perfection. Les autres sont nez pour les Arts moins nobles, & ils seront employez fort utilement aux besoins ordinaires de la République. Il ne faut, disoit-il, employer les Sculpteurs & les Peintres que pour conserver la mémoire des grands hommes & des grandes actions. C'est dans les bâtimens publics ou dans les tombeaux qu'on doit conserver des représentations de tout ce qui a été fait avec une vertu extraordinaire pour le service de la patrie. Au reste, la moderation & la frugalité de Mentor n'empêcherent point qu'il n'autorisât tous ces grands bâtimens destinez aux courses des chevaux & de chariots, aux combats de Luteurs, à ceux du Ceste, & à tous les autres exercices, qui cultivent les corps pour les rendre plus adroits & plus vigoureux. Il retrancha un nombre prodigieux de Marchands qui vendoient des étoffes façonnées des païs éloignez, des broderies d'un prix excessif, des vases d'or & d'ar-

gent, avec des figures des Dieux, d'hommes & d'animaux; enfin des liqueurs & des parfums. Il voulut même que les meubles de chaque maison fussent simples, & faits de maniere à durer long-temps. Ensorte que les Salentins, qui se plaignoient hautement de leur pauvreté, commencerent à sentir combien ils avoient de richesses superflues; mais c'étoient des richesses trompeuses qui les appauvriffoient, & ils devenoient effectivement riches à mesure qu'ils avoient le courage de s'en dépouiller. C'est s'enrichir, disoient-ils eux-mêmes, que de mépriser telles richesses qui épuisent l'Etat, & de diminuer les besoins en les reduisant aux vraies necessitez de la nature.

Mentor se hâta de visiter les Arcenaux & tous les Magasins, pour sçavoir si les armes & toutes les autres choses necessaires à la guerre étoient en bon état. Car il faut, disoit-il, être toujours prêt à faire la guerre pour n'être jamais réduit au malheur de se la laisser faire. Il trouva que plusieurs choses manquoient par tout. Aussi-tôt on assembla des ouvriers pour travailler sur le fer, sur l'acier & sur l'airain: on voyoit s'élever des fournaïses ardentes, des tourbillons de fumée & des flames, semblables à ces feux souterrains que vomit le Mont Etna. Le marteau raisonnoit sur l'enclume qui gémissoit sous les coups redoublez; les montagnes voisines & les rivages de la mer en retentissoient; on eût crû être

dans cette Isle où Vulcain animant les Cyclopes, forge des foudres au pere des Dieux ; & par une sage prévoyance on voyoit dans une profonde paix tous les préparatifs de la guerre.

Ensuite Mentor sortit de la Ville avec Idomenée, & trouva une grande étendue de terres fertiles qui demeuroient incultes ; d'autres n'étoient cultivées qu'à demi par la negligence & la pauvreté des Laboureurs, qui manquant d'hommes, manquoient aussi de courage & de force de corps pour mettre l'agriculture dans sa perfection. Mentor voyant cette campagne désolée, dit au Roy : La terre ne demande icy qu'à enrichir les habitans, mais les habitans manquent à la terre : Prenons donc tous les artisans superflus qui sont dans la Ville, & dont les métiers ne serviront qu'à déregler leurs mœurs, pour leur faire cultiver ces plaines & ces colines. Il est vrai que c'est un malheur que tous les hommes exercent à des arts qui demandent une vie sédentaire, ne soient point exercés au travail ; mais voici un moyen d'y remédier. Il faut partager entre eux les terres vacantes, & appeler à leurs secours des peuples voisins, qui feront sous eux le plus rude travail. Ces peuples le feront, pourvu qu'on leur promette des récompenses convenables sur les fruits des terres mêmes qu'ils défricheront. Ils pourront dans la suite en posséder une partie, & être ainsi incorporés à votre peuple qui est assez nombreux.

Pourvû qu'ils soient laborieux & doux aux loix, vous n'aurez point de meilleurs sujets, & ils accroîtront vôtre puissance. Vos Artisans de la Ville, transplantez dans la campagne, élèveront leurs enfans au travail & au joug de la vie champêtre; dans la suite tout le païs sera peuplé de familles vigoureuses, & adonnées à l'agriculture.

Au reste, ne soyez point en peine de la multiplication de ce peuple, il deviendra bien-tôt innombrable, pourvû que vous facilitiez les mariages: la maniere de les faciliter est bien simple. Presque tous les hommes ont de l'inclination pour se marier, il n'y a que la misere qui les en empêche, si vous ne les chargiez point d'impôts, ils vivroient sans peine avec leurs femmes & leurs enfans: Plus les Laboureurs ont d'enfans, plus ils sont riches, si le Prince ne les apauvrit pas; car leurs enfans dès leur plus tendre jeunesse commencent à les secourir; les plus jeunes conduisent les moutons dans les pâturages, les autres qui sont plus avancez en âge menent déjà les plus grands troupeaux, enfin les plus âgez labourent avec le pere: cependant la mere & toute la famille prépare un repas simple à son époux & à ses chers enfans, qui doivent revenir fatiguez du travail de la journée. Elle a soin de traire ses vaches, & on voit courir des ruisseaux de lait; elle fait un grand feu autour duquel toute la famille innocente & paisible prend plaisir à

chanter tous les soirs en attendant le doux sommeil ; elle prépare des fromages , des châtaignes & des fruits conservez dans la même fraîcheur que si on venoit de les cueillir. Le Berger revient avec sa flûte, & chante à la famille assemblée les nouvelles chansons qu'il a apprises dans les hameaux voisins. Le Laboureur entr'avec sa charuë, & ses bœufs fatiguez , marchent le col panché d'un pas lent & tardif, malgré l'aiguillon qui les presse, tous les maux du travail finissent avec la journée ; les pavots que le sommeil par l'ordre des Dieux répand sur la terre , apaisent tous les noirs soucis , charment & tiennent toute la nature dans un doux enchantement , chacun s'endort sans prévoir les peines du lendemain. Heureux ces hommes sans ambition, sans défiance , sans artifice : pourvû que les Dieux leur donnent un bon Roi qui ne trouble point leur joye innocente ! Mais quelle horrible inhumanité que de leur arracher par des desseins pleins de faste & d'ambition ; les doux fruits de la terre , qu'ils ne tiennent que de la liberale nature & de la sueur de leur front. La nature seule tireroit de son sein fécond tout ce qu'il faudroit pour un nombre infini d'hommes moderez & laborieux ; mais c'est l'orgueil & la molesse de certains hommes , qui en mettent tant d'autres dans une affreuse pauvreté.

Mais que ferai-je , disoit Idomenée , si ces

peup'es que je répandrai dans la campagne, négligent de la cultiver? Faïres, lui répondit Mentor, tout le contraire de ce qu'on fait communément. Les Princes avides & sans prévoyance ne songent qu'à charger d'impôts ceux d'entre leurs Sujets qui sont les plus vigilans & les plus industrieux pour faire valoir leurs biens : c'est qu'ils espèrent en être payez plus facilement : en même temps ils chargent moins ceux que la paresse rend plus misérables. Renversez ce mauvais ordre, qui accable les bons, qui récompense le vice, & qui introduit une négligence aussi funeste au Roy même qu'à tout l'État ; mettez des taxes, des amendes, & même s'il le faut, d'autres peines rigoureuses sur ceux qui négligent leurs champs, comme vous puniriez des Soldats qui abandonneroient leur poste dans la guerre ; donnez des graces & des exemptions aux familles qui se multiplient, augmentez à proportion la culture de leurs terres, bien-tôt leurs familles se multiplieront, & tout le monde s'animera au travail, il devendra même honorable. La profession du Laboureur ne sera plus méprisée, n'étant plus accablée de tant de maux ; on reverra la charuë en honneur maniée par les mains victorieuses des ennemis de la patrie ; il ne sera pas moins beau de cultiver l'héritage de ses ancêtres pendant une heureuse paix, que de l'avoir défendu généreusement pendant les troubles de la guerre ;

Toute la campagne refleurira, Cérés se couronnera d'épics dorez, Bachus foulant à ses pieds les raisins, fera couler du penchant des montagnes des ruisseaux de vin plus doux que le Nectar; les creux des valons retentiront des concerts des Bergers, qui le long des clairs ruisseaux chanteront sur leurs flûtes leurs peines & leurs plaisirs, pendant que leurs troupeaux bondissans paîtront sur l'herbe & parmi les fleurs, sans craindre les loups. Ne ferez-vous pas trop heureux, ô Idomenée! d'être la source de tant de biens, & de faire vivre à l'ombre de vôtre nom tant de peuples dans un aimable repos: Cette gloire n'est-elle pas plus touchante que celle de ravager la terre, de répandre par tout, & presque autant chez soy, au milieu même des victoires, que chez les étrangers vaincus, le carnage, le trouble, l'horreur, la langueur, la consternation, la cruelle faim, & le desespoir? O heureux le Roi assez aimé des Dieux & d'un cœur assez grand, pour entreprendre d'être ainsi les délices de tout un peuple, & de montrer à tous les siècles dans son regne un si charmant spectacle! La terre entière, loin de se défendre de sa puissance par des combats, viendrait à ses pieds le prier de regner sur elle.

Mais quand les peuples seront ainsi dans la paix & dans l'abondance, les délices le corrompront, & ils tourneront contre moy les forces que je leur aurai données. Ne crai-

gnez point, dit Mentor, cet inconvenient. C'est un pretexte qu'on allegue toujours pour flater les Princes prodigues, qui veulent accabler les peuples d'impôts : le remede est facile. Les loix que nous venons d'établir pour l'agriculture, rendront leur vie laborieuse, & dans leur abondance ils n'auront que le necessaire, parce que nous retranchons tous les arts qui fournissent le superflu. Cette abondance même sera diminuée par la facilité des mariages, & par la grande multiplication des familles. Chaque famille étant nombreuse & ayant peu de terre, aura besoin de la cultiver par un travail sans relâche : c'est la mollesse & l'oisiveté, qui rendent les peuples insolens & rebelles ; ils auront du pain à la verité & assez largement ; mais ils n'auront que du pain, & des fruits de leur propre terre, gagnez à la sueur de leur visage. Pour tenir vôtre peuple dans cette moderation, il faut regler dès à present l'étendue de la terre que chaque famille pourra posseder : vous sçavez que nous avons divisé tout vôtre peuple en sept classes suivant leurs differentes conditions : il ne faut permettre à chaque famille dans chaque classe de pouvoir posseder que l'étendue de terre absolument necessaire pour nourrir le nombre de personnes dont elle sera composée. Cette regle étant inviolable, les Nobles ne pourront faire d'acquisitions sur les pauvres, tous auront des terres, mais chacun en

aura fort peu , & sera excité par-là à les bien cultiver. Si dans une longue suite de temps les terres manquoient ici , on feroit des Colonies qui augmenteroient la puissance de cet Etat. Je croi même que vous devez prendre garde à ne laisser jamais le vin devenir trop commun dans vôtre Royaume ; si on a planté trop de vignes , il faut qu'on les arrache , le vin est la source des plus grands maux parmi les peuples , il cause les maladies , les querelles , les séditions , l'oïfiveté , le dégoût du travail , le desordre des familles. Que le vin soit donc conservé comme une espece de remede , ou comme une liqueur très-rare , qui n'est employée que pour les Sacrifices , ou pour les Fêtes extraordinaires ; mais n'esperez point de faire observer une regle si importante , si vous n'en donnez vous-même l'exemple. D'ailleurs il faut faire garder inviolablement les Loix de Minos pour l'éducation des enfans ; il faut établir des écoles publiques , où l'on enseigne la crainte des Dieux , l'amour de la patrie , le respect des loix , la préférence de l'honneur aux plaisirs & à la vie même ; il faut avoir des Magistrats qui veillent sur les familles & sur les mœurs des particuliers. Veillez vous-même , vous qui n'êtes Roy , c'est-à-dire , Pasteur du peuple , que pour veiller nuit & jour sur vôtre troupeau. Par-là vous prévienerez une infinité de desordres & de crimes ; Ceux que vous ne pourrez

pourrez prévenir, punissez-les d'abord severement. C'est une clemence que de faire d'abord des exemples qui arrêtent le cours de l'iniquité; par un peu de sang répandu à propos, on en épargne beaucoup, & on se met en état d'être craint sans user souvent de rigueur. Mais quelle detestable maxime, de ne croire trouver sa sûreté que dans l'oppression des peuples? ne les point faire instruire, ne les point conduire à la vertu, ne s'en faire jamais aimer, les pousser par la terreur jusqu'au desespoir, les mettre dans l'affreuse nécessité ou de ne pouvoir jamais respirer librement, ou de secouer le joug de vôtre tyrannie? Quelle domination est-ce là; est-ce-là le chemin qui mène à la gloire? Souvenez-vous que les païs où la domination du Souverain est plus absolue, sont ceux où les Souverains sont moins puissans; ils prennent, ils ruinent tout, ils possèdent seuls tout l'Etat, mais aussi tout l'Etat languit, les campagnes sont en friche & presque desertes; les Villes diminuent chaque jour, le commerce tarit. Le Roi qui ne peut être Roi tout seul, & qui ne l'est que par ses peuples, s'aneantit lui-même peu à peu par l'aneantissement insensible des peuples dont il tire ses richesses & sa puissance; son Etat s'épuise d'argent & d'hommes; cette dernière perte est la plus grande & la plus irréparable; son pouvoir absolu fait autant d'esclaves qu'il a de sujets; on fait semblant

de l'adorer ; on tremble au moindre de ses regards. Mais attendez la moindre révolution, cette puissance monstrueuse poussée jusques à un excès trop violent , ne sçauroit durer, elle n'a aucune ressource dans les cœurs des peuples ; elle a lassé & irrité tous les corps de l'Etat, elle contraint tous les membres de ce corps de soupirer avec une égale ardeur après un changement. Au premier coup qu'on lui porte , l'Idole se renverse & est foulée aux pieds. Le mépris, la haine, la crainte, le ressentiment, la défiance , en un mot toutes les passions se réunissent contre une autorité si odieuse. Le Roi qui dans sa vaine prospérité ne trouvoit pas un seul homme qui osât lui dire la vérité, ne trouvera pas dans son malheur aucun homme qui daigne ni l'excuser ni le défendre contre ses ennemis.

Après ce discours, Idomenée persuadé par Mentor , se hâta de distribuer les terres vacantes , de les remplir de tous les artisans inutiles , d'exécuter tout ce qui avoit été résolu : déjà les campagnes qui avoient été si long temps couvertes de ronces & d'épines , promettent de riches moissons & des fruits jusques alors inconnus. La terre ouvre son sein au tranchant de la charuë, & prépare ses richesses pour récompenser le Laboureur, l'espérance reluit de tous côtez. On voit dans les valons & sur les colines les troupeaux de moutons qui bondissent sur l'herbe.

be, & les grands troupeaux de bœufs & de genisses qui font retentir les hautes montagnes de leurs mugissemens. Ces troupeaux se vont engraisser dans les campagnes, c'est Mentor qui a trouvé le moyen d'avoir ces troupeaux. Mentor conseille à Idomenée de faire avec les peuples voisins un échange de toutes les choses superflues qu'on ne vouloit plus souffrir dans Salente, avec ces troupeaux qui manquoient aux Salentins.

En même temps la Ville & les Villages d'alentour étoient pleins d'une belle jeunesse qui avoit languï long-temps dans la misere, & qui n'avoit osé se marier de peur d'augmenter leurs maux. Quand ils virent qu'Idomenée prenoit des sentimens d'humanité, & qu'il vouloit être leur pere, ils ne craignirent plus la faim & les autres fleaux par lesquels le Ciel afflige la terre. On n'entendit plus que des cris de joye, que des chansons des Bergers & des Laboureurs qui célébroient leur Hymenée. On auroit crû voir le Dieu Pan avec une foule de Satyres & de Faunes mêlez parmi les Nymphes, & dansant au son de la flûte à l'ombre des bois; tout étoit tranquille & riant; mais la joye étoit modérée, & ces plaisirs ne servoient qu'à délasser des longs travaux; ils en étoient plus vifs & plus purs. Les Vieillards étonnez de voir ce qu'ils n'auroient osé esperer dans la suite d'un si long âge, pleuroient par

un excès de joye mêlée de tendresse, ils levoient leurs mains tremblantes vers le Ciel. Benissez, disoient-ils, ô grand Jupiter, le Roi qui vous ressemble, & qui est le plus grand Roy que vous ayez fait ! il est né pour le bien des hommes, rendez-lui tout le bien que nous recevons de lui, nos arrières-neveux venus de ces mariages qu'il favorise, lui devront tout jusqu'à leur naissance ; & il sera véritablement le pere de tous ses sujets. Les jeunes hommes & les jeunes filles qui s'épousoient, ne faisoient éclater leur joye qu'en chantant les loüanges de celui de qui certe joye si douce leur étoit venuë. Les bouches, & encore plus es cœurs, étoient sans cesse remplis de son nom. On se croyoit heureux de le voir, on craignoit de le perdre ; sa perte eût été la desolation de chaque famille.

Alors Idoménée avoüa à Mentor qu'il n'avoit jamais senti de plaisir aussi touchant que celui d'être aimé, & de rendre tant de gens heureux. Je ne l'aurois jamais crû, disoit-il, il me sembloit que toute la grandeur des Princes ne consistoit qu'à se faire craindre, & tout ce que j'avois oüi dire des Rois qui avoient été l'amour & les délices de leurs peuples, me paroissoit une pure fable, j'en reconnois maintenant la verité, on avoit empoisonné mon cœur dès ma plus tendre jeunesse sur l'autorité des Rois ; c'est ce qui a causé tous les malheurs de ma vie.

S O M M A I R E

DU DIXIÈME LIVRE.

Idoménée raconte à Mentor son Histoire & ses malheurs, & comment Protefilas par ses flateries avoit éloigné Philocles, homme sage & vertueux, en luy conseillant de l'envoyer commander l'Armée Navale. Pendant son éloignement, Protefilas par ses artifices fait entrer Idomenée en méfiance, en sorte qu'il donne ordre à Timocrate de tuer Philocles, qui évite la mort & se retire dans l'Isle de Samos. Idomenée en proye aux flateries & aux séductions de Protefilas & de Timocrate, leur laisse le gouvernement de ses Etats & le maniement des affaires. Les peuples sont accablez sous la tyrannie de ces favoris. Ils passent de Crete à Salente avec Idomenée, & sont cause de toutes les fautes qui s'étoient faites dans l'établissement du nouveau Royaume. Mentor fait convenir Idomenée de sa foiblesse, & luy persuade de rappeler Philocles, & de chasser Protefilas & Timocrate. Idomenée donne ordre à Hegesippe de conduire Protefilas & Timocrate à Samos, de les releguer dans cette Isle, & de ramener Philocles. Description de la vie sobre & laborieuse de Philocles. Depuis son éloignement il ne veut point

quitter sa solitude , & ne se détermine qu'après avoir consulté les Dieux, & reconnu par les présages que c'étoit leur volonté. Philocles revient à Salente , où il est bien reçu d'Idomenée & de Mentor. Ils travaillent tous trois ensemble à rétablir les Loix & le gouvernement , & à procurer le bonheur des peuples. Maximes pour l'éducation des enfans , & pour empêcher le courage des peuples de s'affoiblir pendant la paix.

LES
AVANTURES
DE
TELEMAQUE
FILS D'ULYSSE.

LIVRE DIXIÈME.

LEs conseils de Mentor faisoient sur Idomenée & sur son nouveau Royaume tous les bons effets qu'on pouvoit espérer : on voyoit dans la Ville revivre le commerce, & dans la campagne renaître l'agriculture. Ce Prince qui avoit été l'objet de la flatterie, devenu sage par les bons avis de Mentor, ne cessoit de faire des reflexions sérieuses sur les malheurs où l'avoient engagé ses Courtisans, qui lui avoient toujours déguisé la vérité. Que j'ay de graces à rendre au Ciel, disoit-il à Mentor, de m'avoir envoyé en vous un ami sincere, qui me fait voir les choses telles qu'elles sont, & qui m'ouvre les yeux sur les erreurs & sur les illusions où j'avois été comme enseveli. Je reconnois maintenant que les flatteurs ont été la principale

cause de tous les malheurs de ma vie, & il faut que je vous les raconte.

Protesilas est un peu plus âgé que moy : il fut celui de tous les jeunes gens que j'aimois le plus ; son naturel vif & hardi étoit selon mon genie : il entra dans mes plaisirs , il flata mes passions ; il me rendit suspect un autre jeune homme que j'aimois aussi , & qui se nommoit Philocles. Celui-cy avoit la crainte des Dieux & l'ame grande , mais moderé ; il mettoit la grandeur , non à s'élever , mais à se vaincre , & à ne faire rien de bas ; il me parloit librement sur mes défauts , & lors même qu'il n'osoit me parler , son silence & la tristesse de son visage me faisoient assez entendre ce qu'il vouloit me reprocher. Dans les commencemens cette sincerité me plaisoit , je lui protestois souvent que je l'écouterois avec confiance toute ma vie. Il me disoit tout ce que je devois faire pour marcher sur les traces de mon ayeul Minos , & pour rendre mon Royaume heureux ; il n'avoit pas une aussi profonde sagesse que vous , Mentor ; mais ses maximes étoient bonnes , je le reconnois maintenant peu à peu. Les artifices de Protesilas , qui étoit jaloux & plein d'ambition , me dégoutèrent de Philocles. Celui-ci étoit sans empressement , & laissoit l'autre se prévaloir ; il se contentoit de me dire toujours la vérité lorsque je voulois l'entendre. C'étoit mon
bien

bien , & non ma fortune qu'il cherchoit.

Protesilas me persuada insensiblement que c'étoit un esprit chagrin & superbe, qui critiquoit toutes mes actions , qui ne demandoit rien , patce qu'il avoit la fierté de ne vouloir rien tenir de moi, & d'aspirer à la réputation d'un homme qui est au-dessus de tous les honneurs : il ajoûta que ce jeune homme qui me parloit si librement sur mes défauts, en parloit aux autres avec la même liberté , qu'il faisoit assez entendre qu'il ne m'estimoit gueres ; & qu'en rabbaissant ainsi ma réputation, il vouloit par l'éclat d'une vertu austere s'ouvrir un chemin à la Royauté. D'abord je ne pûs croire que Philocles voulût me détrôner. Il y a dans la veritable vertu une candeur & une ingenuité que rien ne peut contrefaire , & à laquelle on ne se méprend point, pourvû qu'on y soit attentif; mais la fermeté de Philocles contre ma foiblesse commençoit à me lasser. Les complaisances de Protesilas & son industrie inépuisable pour m'inventer de nouveaux plaisirs, me faisoient sentirencore plus impatiemment l'austerité de l'autre. Cependant Protesilas ne pouvant souffrir que je ne crusse pas tout ce qu'il me disoit contre son ennemi, prit le parti de ne m'en parler plus, & de me persuader par quelque chose de plus fort que toutes ses paroles.

Voici comment il acheva de me tromper. Il me conseilla d'envoyer Philocles commander des Vaisseaux qui devoient attaquer ceux de

Carpathie ; & pour m'y déterminer il me dit : Vous sçavez que je ne suis pas suspect dans les louanges que je lui donne. J'avoüe qu'il a du courage & du génie pour la guerre, il vous servira mieux qu'un autre, & je préfère l'intérêt de vôtre service à tous mes ressentimens contre lui. Je fus ravi de trouver cette droiture & cette équité dans le cœur de Protefilas , à qui j'avois confié l'administration de mes plus grandes affaires. Je l'embrassai dans un transport de joye , & je me crus trop heureux d'avoir donné toute ma confiance à un homme qui me paroïssoit ainsi au-dessus de toute passion & de tout intérêt. Mais hélas ! que les Princes sont dignes de compassion ! cet homme me connoissoit mieux que je ne me connoissois moi-même, il sçavoit que les Rois sont d'ordinaire défiâns & inappliquez ; défiâns par l'expérience continuelle qu'ils ont de l'artifice des hommes corrompus dont ils sont environnez ; inappliquez , parce que les plaisirs les entraînent , & qu'ils sont accoutumés à avoir des gens chargez de penser pour eux , sans qu'ils en prennent eux-mêmes la peine. Il comprit donc qu'il n'auroit pas beaucoup de difficulté à me mettre en défiance & en jalousie contre un homme qui ne manqueroit pas de faire de grandes actions, sur tout l'absence lui donnant une entière facilité de lui tendre des pièges.

Philocles en partant prévint ce qui lui pouvoit arriver : Souvenez-vous , me dit-il, que je

ne pourrai plus me défendre, que vous n'écouteriez que mon ennemi, & qu'en vous servant au péril de ma vie, je courrai risque de n'avoir d'autre récompense que vôtre indignation. Vous vous trompez, lui dis-je, Protésilas ne parle point de vous comme vous parlez de lui, il vous loue, il vous estime, il vous croit digne des plus importants emplois : s'il commençoit à parler contre vous, il perdrait ma confiance, ne craignez rien, allez, & ne songez qu'à me bien servir. Il partit, & me laissa dans une étrange situation.

Il faut l'avouer, je voyois combien il m'étoit nécessaire d'avoir plusieurs hommes que je consultasse, & que rien n'étoit plus mauvais ni pour ma réputation, ni pour le succès de mes affaires, que de me livrer à un seul. J'avois éprouvé que les sages conseils de Philocles m'avoient garanti de plusieurs fautes dangereuses, où la hauteur de Protésilas m'auroit fait tomber. Je sentoís qu'il y avoit dans Philocles un fond de probité & de maximes équitables, qui ne se faisoit point sentir dans Protésilas : mais j'avois laissé prendre à Protésilas un ton décisif auquel je ne pouvois presque plus résister. J'étois fatigué de me trouver toujours entre deux hommes, que je ne pouvois accorder : & dans cette lassitude j'aimois mieux par foiblesse hazarder quelque chose & respirer en liberté. Je n'eusse osé me dire à moi-même une si honteuse raison du parti que je venois de

prendre : mais cette honteuse raison que je n'osois développer, ne laissoit pas d'agir secrettement au fond de mon cœur, & d'être le vrai motif de ce que je faisois.

Philocles défit les ennemis, remporta une pleine victoire, & se hâta de revenir pour prévenir les mauvais offices qu'il avoit à craindre ; mais Protésilas qui n'avoit pas encore eu le temps de me tromper, lui écrivit que je devois qu'il fit une descente dans l'Isle de Carpathie, pour profiter de la victoire. En effet, il m'avoit persuadé que je pourrois facilement faire la conquête de cette Isle ; mais il fit en sorte que plusieurs choses nécessaires manquèrent à Philocles dans cette entreprise ; & il l'assujettit à certains ordres qui causèrent divers contre-temps dans l'exécution.

Cependant il se servit d'un domestique très-corrompu que j'avois auprès de moi, & qui observoit jusques aux moindres choses pour lui en rendre compte, quoiqu'ils parussent ne se voir gueres, & n'être jamais d'accord en rien. Ce domestique, nommé Timocrate, me vint dire un jour en grand secret, qu'il avoit découvert une affaire très-dangereuse. Philocles, me dit-il, veut se servir de votre Armée navale pour se faire Roy de l'Isle de Carpathie ; les Chefs des troupes sont attachez à lui, tous les soldats sont gagnez par ses largesses, & plus encore par la licence pernicieuse où il les laisse vivre, il est enflé de sa victoire : voilà une let-

tre qu'il a écrite à un de ses amis sur son projet de se faire Roy , on n'en peut plus douter après une preuve si évidente. Je lus cette lettre , & elle me parut de la main de Philocles , on avoit parfaitement imité son écriture , & c'étoit Protefilas qui l'avoit faite avec Timocrate. Cette lettre me jeta dans une étrange surprise, je la relisois sans cesse, & ne pouvois me persuader qu'elle fût de Philocles , repassant dans mon esprit troublé toutes les marques touchantes qu'il m'avoit données de son desintéressement & de sa bonne foi. Cependant que pouvois-je faire ? Quel moyen de résister à une lettre où je croyois être sûr de reconnoître l'écriture de Philocles ? Quand Timocrate vit que je ne pouvois plus résister à son artifice , il le poussa plus loin. Oserai-je, me dit-il en hésitant , vous faire remarquer un mot qui est dans cette lettre ? Philocles dit à son ami qu'il peut parler en confiance à Protefilas sur une chose qu'il ne désigne que par un chiffre : assurément Protefilas est entré dans le dessein de Philocles , c'est Protefilas qui vous a pressé d'envoyer Philocles contre les Carpathiens ; depuis un certain temps il a cessé de vous parler contre lui , comme il le faisoit souvent autrefois : au contraire , il le louë , il l'élève en toutes occasions , ils se voyent depuis quelque temps avec assez d'honnêteté. Sans doute Protefilas a pris avec Philocles des mesures pour partager avec lui la

conquête de Carpathie: vous voyez vous-même qu'il a voulu qu'on fit cette entreprise contre toutes les regles; qu'il s'expose à faire périr vôtre Armée Navale, pour contenter son ambition. Croyez-vous qu'il voulût ainsi servir à celle de Philocles s'ils étoient encore mal ensemble. Non non, on ne peut plus douter que ces deux hômes ne soient réunis pour monter ensemble sur le trône, & peut-être pour renverser celui où vous regnez. En vous parlant ainsi, je sçai que je m'expose à leur ressentiment, si malgré mes avis sinceres vous laissez encore vôtre autorité dans leurs mains. Mais qu'importe, pourvû que je vous dise la verité.

Ces dernieres paroles de Timocrate firent impression sur moi, je ne doutai plus de la trahison de Philocles, & je me défiai de Protefilas comme de son ami. Cependant Timocrate me disoit sans cesse, si vous attendez que Philocles ait conquis l'Isle de Carpathie, il ne sera plus tems d'arrêter ses desseins, hâtez-vous de vous en assurer pendant que vous le pouvez. J'avois horreur de la profonde dissimulation des hommes, je ne sçavois plus à qui me fier après avoir découvert la trahison de Philocles, je ne voyois plus d'homme sur la terre dont la vertu pût me rassurer, j'étois résolu de faire périr au plutôt ce perfide; mais je craignois Protefilas, & je ne sçavois comment faire à son égard; je craignois de le trouver coupable, & je craignois aussi de me fier à lui. Enfin dans

mon trouble, je ne pûs m'empêcher de lui dire que Philocles m'étoit devenu suspect. Il en parut surpris; il me representa sa conduite droite & modérée, il m'exagera ses services; en un mot il fit tout ce qu'il falloit pour me persuader qu'il étoit trop bien avec lui. D'un autre côté Timocrate ne perdit pas un moment pour me faire remarquer cette intelligence, pour m'obliger à perdre Philocles pendant que je pouvois encore m'assurer de lui. Voyez, mon cher Mentor, combien les Rois sont malheureux & exposez à être le jouet des autres hommes, lors même qu'ils paroissent tremblans à leurs pieds. Je crûs faire un coup d'une profonde politique & déconcerter Protefilas, en envoyant secrettement à l'Armée Navale Timocrate pour faire mourir Philocles. Protefilas poussa jusqu'au bout sa dissimulation, & me trompa d'autant mieux, qu'il parut plus naturellement comme un homme qui se laisse tromper.

Timocrate partit donc, & trouva Philocles assez embarrassé dans la descente; il manquoit de tout, car Protefilas ne sçachant si la lettre supposée pourroit faire perir son ennemi, vouloit avoir en même tems une autre ressource prête, par le mauvais succès d'une entreprise dont il m'avoit tant fait esperer, & qui ne manqueroit pas de m'irriter contre Philocles: Celui-ci soutenoit cette guerre si difficile par son courage, par son génie, & par l'amour que les troupes avoient pour lui. Quoique tout

le monde reconnut dans l'Armée que cette descente étoit temeraire & funeste pour les Crétois, chacun travailloit à la faire réüssir comme s'il eût en sa vie & son bonheur attachez au succès; chacun étoit content de hazarder sa vie à toute heure sous un Chef si sage & si appliqué à se faire aimer. Timocrate avoit tout à craindre, en voulant faire perir ce Chef au milieu d'une Armée qui l'aimoit avec tant de passion. Mais l'ambition furieuse est aveugle. Timocrate ne trouvoit rien de difficile pour contenter Protésilas, avec lequel il s'imaginoit devoir gouverner absolument après la mort de Philocles. Protésilas ne pouvoit souffrir un homme de bien, dont la seule vûë étoit un reproche secret de ses crimes, & qui pouvoit en m'ouvrant les yeux renverser ses projets. Timocrate s'assura de deux Capitaines qui étoient sans cesse auprès de Philocles, il leur promit de ma part de grandes récompenses, & ensuite il dit à Philocles qu'il étoit venu pour lui dire par mon ordre des choses secrètes qu'il ne devoit lui confier qu'en présence de ces deux Capitaines. Philocles se renferma avec eux & avec Timocrate. Alors Timocrate donna un coup de poignard à Philocles, le coup glissa & n'enfonça gueres avant. Philocles sans s'étonner lui arracha le poignard, s'en servit contre lui & contre les deux autres: en même temps il cria, on accourut, on enfonça la porte, on dégagea Philocles des mains

de ces trois hommes , qui étant troublez , l'avoient attaqué foiblement. Ils furent pris , & on les auroit d'abord déchirez, tant l'indignation de l'Armée étoit grande, si Philocles n'eût arrêté la multitude : ensuite il prit Timocrate en particulier , & lui demanda avec douceur qui l'avoit obligé à commettre une action si noire. Timocrate qui craignoit qu'on ne le fit mourir , se hâta de montrer l'ordre que je lui avois donné par écrit de tuer Philocles ; & comme les traîtres sont toujours lâches, il songea à sauver sa vie en découvrant à Philocles toute la rrahison de Protefilas. Philocles effrayé de voir tant de malice dans les hommes, prit un parti plein de moderation ; il déclara à toute l'Armée que Timocrate étoit innocent, il le mit en sûreté , & le reuvoya en Crete ; il ceda le commandement de l'Armée à Polimene , que j'avois nommé dans mon ordre écrit de ma main , pour commander, quand on auroit tué Philocles. Enfin il exhorta les troupes à la fidelité qu'ils me devoient , & passa pendant la nuit dans une legere Barque , qui le conduisit dans l'Isle de Samos , où il vit tranquillement dans la pauvreté & dans la solitude , travaillant à faire des statuës pour gagner sa vie , ne voulant plus entendre parler des hommes trompeurs & injustes , mais sur tout des Rois , qu'il croit les plus malheureux & les plus aveugles de tous les hommes.

En cet endroit Mentor arrêta Idomenée :

Hé bien , dit-il, fûtes-vous long-tems à découvrir la verité? Non, répondit Idomenée, je compris peu à peu les artifices de Protefilas & de Timocrate : ils se broüillèrent même : car les méchans ont bien de la peine à demeurer unis. Leur division acheva de montrer le fond de l'abîme où ils m'avoient jetté.

Hé bien ; reprit Mentor , ne prîtes-vous point le parti de vous défaire de l'un & de l'autre ? Helas ! mon cher Mentor, est-ce que vous ignorez la foiblesse & l'embarras des Princes ? Quand ils sont une fois liez à des hommes qui ont l'art de se rendre nécessaires , ils ne peuvent plus esperer aucune liberté. Ceux qu'ils méprisent le plus sont ceux qu'ils traitent le mieux , & qu'ils comblent de bienfaits : j'avois horreur de Protefilas, & je lui laissois toute l'autorité. Etrange illusion ! Je me sçavois bon gré de le connoître , & je n'avois pas la force de reprendre l'autorité que je lui avois abandonnée ; d'ailleurs je le trouvois commode , complaisant , industrieux pour flater mes passions , ardent pour mes intérêts ; enfin j'avois une raison pour excuser ma foiblesse, c'est que je ne connoissois pas de veritable vertu , faute d'avoir sçû choisir des gens de bien qui conduisissent mes affaires ; je croyois qu'il n'y en avoit pas sur la terre, & que la probité étoit un beau phantôme. Qu'importe, disois-je, de se donner de la peine pour sortir des mains d'un homme corrompu , & pour tomber dans

celles de quelqu'autre qui ne sera ni plus désintéressé ni plus sincère que lui.

Cependant l'Armée navale commandée par Polimene revint, je ne songeai plus à la conquête de l'Isle de Carpathie, & Protefilas ne pût dissimuler si profondément, que je ne découvrisse combien il étoit affligé de sçavoir que Philocles étoit en sûreté dans Samos.

Mentor interrompit encore Idomenée, pour lui demander s'il avoit continué après une si noire trahison à confier toutes ses affaires à Protefilas : J'étois, répondit Idomenée, trop ennemi des affaires & trop inappliqué pour pouvoir me tirer de ses mains, il auroit fallu renverser l'ordre que j'avois établi pour ma commodité, & instruire un nouvel homme. C'est ce que je n'eûs jamais la force d'entreprendre, j'aimai mieux fermer les yeux pour ne pas voir les artifices de Protefilas. Je me consolais seulement en faisant entendre à certaines personnes de confiance, que je n'ignorois pas sa mauvaise foi. Ainsi je m'imaginois n'être trompé qu'à demi, puisque je sçavois que j'étois trompé. Je faisois même de temps en temps sentir à Protefilas que je supportois son joug avec impatience ; je prenois souvent plaisir à le contredire, à blâmer publiquement quelque chose qu'il avoit fait, & à décider contre son sentiment ; mais comme il connoissoit ma paresse, il ne s'embarassoit point de tous mes chagrins, il revenoit opiniâtre-

ment à la charge , il uſoit tantôt de manières preſſantes, tantôt de ſoupleſſe & d'inſinuation; ſur tout quand il ſ'appercevoit que j'étois piqué contre lui , il redoubloit ſes ſoins pour me fournir de nouveaux amuſemens propres à m'amollir , ou pour m'embarquer en quelque affaire où il eût occaſion de ſe rendre neceſſaire & de faire valoir ſon zele. Quoique je fuſſe en garde contre lui , cette maniere de flater mes paſſions m'entraînoit toujours, il ſçavoit mes ſecrets, il me ſoulageoit dans mes embarras, il faiſoit trembler tout le monde par mon autorité , enfin je ne pus ſonger à le détruire ; mais en le maintenant dans ſa place , je mis tous les gens de bien hors d'état de me repréſenter mes veritables interêts. Depuis ce moment on n'entendit plus dans mes conſeils aucune parole libre , la verité ſ'éloigna de moi ; l'erreur, qui prépare la chute des Rois, me parut bien grande d'avoir ſacrifié Philocles à la cruelle ambition de Proteſilas: ceux même qui avoient plus de zele pour l'Etat & pour ma perſonne , ſe crurent diſpenſez de me détromper après un ſi funeſte exemple. Moi-même , mon cher Mentor , je craignois que la verité ne perçât le nuage , & qu'elle ne parvînt juſqu'à moi malgré les flateurs: car n'ayant plus la force de la ſuivre, ſa lumière m'étoit importune , je ſentois en moi-même qu'elle m'eût cauſé de cuifans remords, ſans pouvoir me tirer d'un ſi funeſte engagement. Ma moleſſe &

l'ascendant que Protefilas avoit pris sur moi, me jettoient dans une espece de desespoir de rentrer jamais en liberté. Je ne voulois ni voir un si honteux état, ni le laisser voir aux autres. Vous sçavez, cher Mentor, la vaine hauteur & la fausse gloire dans laquelle on élève les Rois, ils ne veulent jamais avoir tort. Pour couvrir une faute, il en faut faire cent; plutôt que d'avouer qu'on s'est trompé, & que de se donner la peine de revenir de son erreur, il faut se laisser tromper toute sa vie. Voilà l'état des Princes foibles & inappliquez, c'étoit précisément le mien. Lors qu'il a falu que je partisse pour le siege de Troye, en partant je laissai Protefilas maître des affaires, il les conduisoit en mon absence avec hauteur & inhumanité, tout le Royaume de Crete gémissoit sous sa tyrannie, mais personne n'osoit me faire sçavoir l'oppression des peuples: on sçavoit que je craignois de voir la vérité, & que j'abandonnois à la cruauté de Protefilas, tous ceux qui entreprenoient de parler contre lui. Mais moins on osoit éclater, plus le mal étoit violent. Il me contraignit de chasser le vaillant Merione, qui m'avoit suivi avec tant de gloire au siege de Troye. Depuis nôtre retour il en devint jaloux comme de tous ceux que j'aimois & qui montroient quelque vertu. Il faut que vous sçachiez, mon cher Mentor, que tous mes malheurs sont venus de là. Ce n'est pas tant la mort de mon fils qui causa la

revolte des Cretois, que la vengeance des Dieux irritez contre mes foiblesses, & la haine des peuples que Protefilas m'avoit attirée. Quand je répandis le sang de mon fils, les Cretois lassez d'un gouvernement rigoureux avoient épuisé toute leur patience, & l'horreur de cette derniere action ne fit que montrer au dehors ce qui étoit depuis long-temps dans le fond des cœurs. Timocrate me suivit au siège de Troye, & rendoit compte secrètement par ses lettres à Protefilas de tout ce qu'il pouvoit découvrir : je sentoís bien que j'étois en captivité, mais je tâchois de n'y penser pas, desespérant d'y remedier. Quand les Cretois à mon arrivée se revolterent, Protefilas & Timocrate furent les premiers à s'enfuir. Ils m'auroient sans doute abandonné, si je n'eusse été contraint de m'enfuir presque aussi-tôt qu'eux. Comptez, mon cher Mentor, que les hommes insolens pendant la prospérité, sont toujours foibles & tremblans dans la disgrâce. La tête leur tourne aussi-tôt que l'autorité absoluë leur échape. On les voit aussi rampans qu'ils ont été hautains, & c'est en ce moment qu'ils passent d'une extrémité à l'autre.

Mentor dit à Idomenée: Mais d'où vient que connoissant à fonds ces deux méchans hommes, vous les gardez encore auprès de vous comme je les vois? Je ne suis pas surpris qu'ils vous aient suivi, n'ayant rien de meilleur à faire pour leur intérêt, je comprends même

que vous avez fait une action genereuse de leur donner un azyle dans vôtre nouvel établissement ; mais pourquoi vous livrer encore à eux après tant de cruelles experiences ?

Vous ne sçavez pas , répondit Idomenée , combien toutes les experiences sont inutiles aux Princes qui vivent sans reflexion ; ils sont mécontents de tout , & ils n'ont le courage de rien redresser : tant d'années d'habitude étoient de chaînes de fer qui me lioient à ces deux hommes, & ils m'obsédoient à toute heure ; depuis que je suis ici ils m'ont jetté dans toutes les dépenses excessives que vous avez vûës : ils ont épuisé cet Etat naissant, ils m'ont attiré cette guerre qui m'alloit accabler sans vous. J'aurois bien-tôt éprouvé à Salente les mêmes malheurs que j'ai senti en Crete ; mais vous m'avez enfin ouvert les yeux, & vous m'avez inspiré le courage qui me manquoit pour me mettre hors de servitude. Je ne sçai ce que vous avez fait en moi , mais depuis que vous êtes ici , je me sens un autre homme.

Mentor demanda ensuite à Idomenée quelle étoit la conduite de Protefilas dans ce changement des affaires : Rien n'est plus artificieux, répondit Idomenée , que ce qu'il a fait depuis vôtre arrivée. D'abord il n'oublia rien pour jeter indirectement quelque défiance dans mon esprit : il ne disoit rien contre vous ; mais je voyois diverses gens qui venoient m'avertir que ces deux étrangers étoient fort à craindre ;

l'un, disoient-ils, est le fils du trompeur Ulysse, l'autre est un homme rusé & d'un esprit profond; ils sont accoutumés à errer de Royaume en Royaume: qui sçait s'ils n'ont point formé quelque dessein sur celui-ci? Ces Aventuriers racontent eux-mêmes qu'ils ont causé de grands troubles dans tous les pays où ils ont passé. Voici un Etat naissant & mal affermi, les moindres mouvemens pourroient le renverser. Protefilas ne disoit rien, mais il tâchoit de me faire entrevoir le danger & l'excès de toutes ces réformes que vous me faisiez entreprendre, il me prenoit par mon propre intérêt. Si vous mettez, disoit-il, les peuples dans l'abondance, ils ne travailleront plus, ils deviendront fiers, indociles, & seront toujours prêts à se revolter: il n'y a que la foiblesse & la misère qui les rendent souples; souvent il tâchoit de reprendre son ancienne autorité pour m'entraîner, & il la couvroit d'un prétexte de zèle pour mon service. En voulant soulager les peuples, me disoit-il, vous rabaissez la puissance Royale, & par là vous faites au peuple même un tort irréparable: car il a besoin qu'on le tienne bas pour son propre repos.

A tout cela je répondois que je sçauois bien tenir les peuples dans leur devoir en me faisant aimer d'eux, en ne relâchant rien de mon autorité, quoique je les soulageasse, enfin en donnant aux enfans une bonne éducation, & à tout le peuple une exacte discipline
pour

pour le tenir dans une vie simple , sobre & laborieuse. Hé quoy ! disois-je, ne peut-on soumettre un peuple sans le faire mourir de faim ? Quelle inhumanité ! quelle politique brutale ! Combien voyons-nous de peuples traitez doucement & très-fidéles à leurs Princes ? Ce qui cause les révoltes, c'est l'ambition & l'inquietude des Grands d'un Etat , quand on leur a donné trop de licence , & qu'on a laissé leurs passions s'étendre sans bornes : c'est la multitude des Grands & des petits qui vivent dans la mollesse , dans le luxe , & dans l'oïveté ; c'est la trop grande abondance d'hommes adonnez à la guerre , qui ont négligé toutes les occupations utiles qu'il faut prendre dans le temps de paix ; enfin c'est le desespoir des peuples maltraitez, c'est la dureté, la hauteur des Rois, & leur mollesse, qui les rend incapables de veiller sur tous les membres de l'Etat pour prévenir les troubles. Voilà ce qui cause les revoltes , & non pas le pain qu'on laisse manger en paix au Laboureur, après qu'il l'a gagné à la sueur de son visage. Quand Protefilasa vût que j'étois inébranlable dans ces maximes , il a pris un parti tout opposé à sa conduite passée ; il a commencé à suivre les maximes qu'il n'avoit pû détruire, il a fait semblant de les goûter , d'en être convaincu , de m'avoir obligation de l'avoir éclairé là-dessus ; il va au-devant de tout ce que je puis souhaiter pour soulager les pauvres ; il est le premier

à me représenter leurs besoins, & à crier contre les dépenses excessives. Vous sçavez même qu'il vous loue, qu'il vous témoigne de la confiance, & qu'il n'oublie rien pour vous plaire. Pour Timocrate, il commence à n'être plus si bien avec Protefilas, il a songé à se rendre indépendant. Protefilas en est jaloux, & c'est en partie par leurs differens que j'ai découvert leur perfidie.

Mentor soupirant, répondit ainsi à Idoménée : Quoi donc ! vous avez été foible jusqu'à vous laisser tyranniser pendant tant d'années par deux traîtres dont vous connoissiez la trahison ? Ah ! vous ne sçavez pas, répondit Idoménée, ce que peuvent les hommes artificieux sur un Roy foible qui s'est livré à eux pour toutes ses affaires. D'ailleurs je vous ai déjà dit que Protefilas entre maintenant dans toutes vos vûes pour le bien public.

Mentor reprit ainsi le discours d'un air grave : Je ne vois que trop combien les méchans prévalent sur les bons auprès des Rois ; vous en êtes un terrible exemple : mais vous dites que je vous ai ouvert les yeux sur Protefilas, & ils sont encore fermes pour laisser le gouvernement de vos affaires à cet homme indigne de vivre. Sçachez que les méchans ne sont point des hommes incapables de faire le bien : ils le font indifferemment de même que le mal, quand il peut servir à leur ambition : le mal ne leur coûte rien à faire, parce qu'au-

cun sentiment de bonté , ni aucun principe de vertu ne les retient ; mais aussi ils font le bien , parce que leur corruption les porte à le faire pour paroître bons , & pour tromper le reste des hommes. A proprement parler , ils ne sont pas capables de la vertu , quoiqu'ils paroissent la pratiquer : mais ils sont capables d'ajouter à tous les autres vices le plus horrible des vices , qui est l'hypocrisie. Tant que vous voudrez absolument faire le bien , Protesilas sera prêt à le faire avec vous , pour se conserver l'autorité ; mais si peu qu'il sente en vous de facilité à vous relâcher , il n'oubliera rien pour vous faire retomber dans l'égarement , & pour reprendre en liberté son naturel trompeur & feroce. Pouvez-vous vivre avec honneur & en repos , pendant qu'un tel homme vous obsède à toute heure , & que vous sçavez le sage & le fidele Philocles pauvre & deshonoré dans l'Isle de Samos ? Vous reconnoissez bien , ô Idomenée , que les hommes trompeurs & hardis qui sont presens , entraînent les Princes foibles. Mais vous devriez ajouter que les Princes ont encore un autre malheur qui n'est pas moindre , c'est celui d'oublier facilement la vertu & les services d'un homme éloigné. La multitude des hommes qui environnent les Princes , est cause qu'il n'y en a aucun qui fasse une impression profonde sur eux : ils ne sont frappez que de ce qui est present , & qui les flatte : tout le

reste s'efface bien-tôt : sur tout la vertu les touche peu , parce que la vertu , bien loin de les flater , les contredit & les condamne dans leurs foiblesses. Faut-il s'étonner s'ils ne sont point aimables , & qu'ils n'aiment rien que leur grandeur & leurs plaisirs ?

Après avoir dit ces paroles , Mentor persuada à Idomenée qu'il falloit au plutôt chasser Protefilas & Timocrate , pour rappeler Philocles. L'unique difficulté qui arrêtoit le Roy, c'est qu'il craignoit la severité de Philocles : J'avoüe, disoit-il , que je ne puis m'empêcher de craindre un peu son retour , quoique je l'aime & que je l'estime : je suis depuis ma tendre jeunesse accoutumé à des louanges , à des empressements & à des complaisances , que je ne sçaurois esperer de trouver dans cet homme. Dès que je faisois quelque chose qu'il n'approuvoit pas , son air triste me marquoit assez qu'il me condamnoit. Quand il étoit en particulier avec moy, ses maximes étoient respectueuses & modérées , mais sèches.

Ne voyez-vous pas, lui répondit Mentor , que les Princes gâtés par la flaterie trouvent sec & austere tout ce qui est libre & ingénu , ils deviennent si délicats , que tout ce qui n'est point flaterie, les blesse & les irrite. Mais allons plus loin : je suppose que Philocles est effectivement sec & austere , son austerité ne vaut-elle pas mieux que la flaterie pernicieuse de vos Conseillers ? Où trouverez-vous un

homme sans défaut ? Et le défaut de vous dire trop hardiment la vérité, n'est-il pas celui que vous devez le moins craindre ? Que dis-je ? N'est-ce pas un défaut nécessaire pour corriger les vôtres, & pour vaincre le dégoût de la vérité où la flatterie vous a fait tomber ? Il vous faut un homme qui n'aime que la vérité & vous, & qui vous aime mieux que vous ne sçavez vous aimer vous-même, qui vous dise la vérité malgré vous, qui force tous vos retranchemens ; & cet homme nécessaire, c'est Philocles : souvenez-vous qu'un Prince est trop heureux, quand il naît un homme sous son regne avec cette générosité, qui est le plus précieux trésor de l'Etat : & que la plus grande punition qu'il doit craindre des Dieux, est de perdre un tel homme, s'il s'en rend indigne faute de sçavoir s'en servir. Pour les défauts des gens de bien, il faut les sçavoir connoître, & ne laisser pas de se servir d'eux : redressez-les, & ne vous livrez jamais aveuglément à leur zèle indiscret ; mais écoutez-les favorablement, honorez leur vertu, montrez au public que vous sçavez la distinguer, & sur tout gardez-vous bien d'être comme ces Princes, qui se contentant de mépriser ces hommes corrompus, ne laissent pas de les employer avec confiance, de les combler de bienfaits, & qui se piquant de connoître aussi les hommes vertueux, ne leur donnent que de vains éloges, n'osant ni leur confier les emplois ni les admet-

tre dans leur commerce familial , ni répandre de bienfaits sur eux.

Alors Idomenée dit qu'il étoit honteux d'avoir tant tardé à délivrer l'innocence opprimée , & à punir ceux qui l'avoient trompé ; aussi-tôt il ordonna en secret à Hegesippe , qui étoit un des principaux Officiers de sa Maison , de prendre Protefilas & Timocrate & de les conduire en sûreté dans l'Isle de Samos , de les y laisser , & de ramener Philocles de ce lieu d'exil. Hegesippe surpris de ces ordres, ne put s'empêcher de pleurer de joye : C'est maintenant, dit-il au Roy, que vous allez charmer vos sujets : Ces deux hommes ont causé tous vos malheurs , & tous ceux de vos peuples. Il y a vingt ans qu'ils font gémir tous les gens de bien , & qu'à peine ose-t-on même gémir, tant leur tyrannie est cruelle ; ils accablent tous ceux qui entreprennent d'aller à vous par un autre canal que le leur. Ensuite Hegesippe découvrit au Roy un grand nombre de perfidies & d'inhumanitez commises par ces deux hommes , dont le Roy n'avoit jamais entendu parler , parce que personne n'osoit les accuser ; il lui raconta même ce qu'il avoit découvert d'une conjuration secrète pour faire perir Mentor. Le Roy eut horreur de tout ce qu'il voyoit. Hegesippe se hâta d'aller prendre Protefilas dans sa maison : elle étoit moins grande , mais plus commode &

plus riante que celle du Roy , l'Architecture étoit de meilleur goût. Protésilas l'avoit ornée avec une dépensée tirée du sang des misérables : il étoit alors dans un salon de marbre auprès de ses bains , couché negligemment sur un lit de pourpre avec une broderie d'or : il paroissoit las & épuisé de ses travaux , ses yeux & ses sourcils mon- troient j'en sçai quoi d'agité , de sombre & de farouche ; les plus Grands de l'Etat au- tour de lui rangez sur des tapis , composans leurs visages sur celui de Protésilas , dont ils observoient jusqu'au moindre clin d'œil. A peine ouvroit-il la bouche , que tout le monde s'écrioit pour admirer ce qu'il alloit dire. Un des principaux de la troupe lui racontoit avec des exagerations ridicules ce que Protésilas lui-même avoit fait pour le Roy : un autre lui assuroit que Jupiter ayant trompé sa mere , lui avoit donné la vie , & qu'il étoit fils du pere des Dieux. Un Poëte venoit lui chanter des vers , où il assuroit que Protésilas instruit par les Muses avoir égalé Apollon pour tous les ouvrages d'es- prit. Un autre Poëte encore plus lâche & plus impudent , l'appelloit dans ses vers l'in- venteur des beaux arts & le pere des peu- ples qu'il rendoit heureux ; il le dépeignoit tenant en main la corne d'abondance. Pro- tesilas écouloit toutes ces loüanges d'un air sec , distrait & dédaigneux , comme un

homme qui sçait bien qu'il en merite encore de plus grandes , & qui fait trop de graces de se laisser louer. Il y avoit un flateur qui prit la liberté de lui parler à l'oreille , pour lui dire quelque chose de plaisant contre la police que Mentor tâchoit d'établir. Protefilas sourit , toute l'assemble se mit à rire , quoique la plupart ne pussent point encore sçavoir ce qu'on avoit dit ; mais Protefilas reprenant bien-tôt son air severe & hautain , chacun rentra dans la crainte & dans le silence : plusieurs nobles cherchoient le moment où Protefilas pourroit se retourner vers eux & les écouter ; ils paroissoient émûs & embarrassés , c'est qu'ils avoient à lui demander des graces ; leurs postures suppliantes parloient pour eux , ils paroissoient aussi soumis qu'une mere aux pieds des Autels , lorsqu'elle demande aux Dieux la guerison de son fils unique : tous paroissoient contens , attendris , pleins d'admiration pour Protefilas , quoique tous eussent contre lui dans le cœur une rage implacable.

Dans ce moment Hegesippe entre , saisit son épée , & lui declare qu'il va l'emmenner dans l'Isle de Samos. A ces paroles , toute l'arrogance de Protefilas tomba , comme un rocher qui se détache du sommet d'une montagne escarpée : le voilà qui se jette tremblant aux pieds d'Hegesippe ; il pleure , il hésite , il begaye , il tremble , il embrasse

embrassé les genoux de cet homme qu'il ne daignoit pas une heure auparavant honorer d'un de ses regards : tous ceux qui l'encensoient , le voyant perdu sans ressource, changerent leurs flateries en des injures sans pitié. Hegesippe ne voulut lui laisser le temps , ni de faire ses derniers adieux à sa famille , ni de prendre certains écrits secrets : tout fut saisi & porté au Roy. Timocrate fut arrêté dans le même temps , & sa surprise fut extrême : car il croyoit qu'étant broüillé avec Protefilas , il ne pouvoit être enveloppé dans sa ruine ; ils partent dans un vaisseau qu'on avoit préparé : on arrive à Samos. Hegesippe y laisse ces deux malheureux ; & pour mettre le comble à leur malheur , il les laisse ensemble ; là ils se reprochent avec fureur l'un à l'autre les crimes qu'ils ont faits , & qui sont cause de leur chûte ; ils se trouvent sans espérance de revoir Salente , condamnés à vivre loin de leurs femmes & de leurs enfans ; je ne dis pas loin de leurs amis , car ils n'en avoient point. On les menoit dans une terre inconnue où ils ne devoient plus avoir d'autre ressource pour vivre , que leur travail , eux qui avoient passé tant d'années dans les délices & dans le faste. Là semblables à deux bêtes farouches , ils étoient toujours prêts à se déchirer l'un l'autre.

Cependant Hegesippe demanda en quel lieu de l'Isle demeueroit Philocles. On lui dit

qu'il y demeurait assez loin de la Ville sur une montagne où une grotte lui servait de maison. Tout le monde lui parla avec admiration de cet Etranger. Depuis qu'il est dans cette Isle, lui disoit-on, il n'a offensé personne, chacun est touché de sa patience, de son travail, & de sa tranquillité. N'ayant rien, il paroît toujours content ; quoiqu'il soit ici loin des affaires, sans bien & sans autorité, il ne laisse pas d'obliger ceux qui le méritent, & il a mille industries pour faire plaisir à tous ses voisins.

Hegesippe s'avance vers cette Grotte, il la trouve vuide & ouverte ; car la pauvreté & la simplicité des mœurs de Philocles faisoit qu'il n'avoit en sortant aucun besoin de fermer sa porte : une natte de jonc grossier lui servait de lit : rarement il allumoit du feu, parce qu'il ne mangeoit rien de cuit ; il se nourrissoit pendant l'Été de fruits nouvellement cueillis, & en Hyver de dattes & de figues séchées, une claire fontaine, qui faisoit une nappe d'eau en tombant d'un rocher, le désalteroit ; il n'avoit dans sa grotte que les instrumens nécessaires à la Sculpture ; & quelques Livres qu'il lisoit à certaines heures, non pour orner son esprit, ni pour contenter sa curiosité ; mais pour s'instruire en se délassant de ses travaux, & pour apprendre à être bon. Pour la Sculpture, il ne s'y appliquoit que pour

DE TELEMAQUE. LIV. X. SI
exercer son corps, & gagner sa vie, sans avoir
besoin de personne.

Hegesippe en entrant dans la grotte admira
les ouvrages qui étoient commencez, il re-
marqua un Jupiter, dont le visage serein
étoit si plein de majesté, qu'on le reconnois-
soit aisément pour le pere des Dieux & des
hommes : d'un autre côté paroissoit Mars
avec une fierté rude & menaçante : mais ce
qui étoit de plus touchant étoit une Miner-
ve qui animoit les Arts, son visage étoit
noble & doux, sa taille grande & libre :
elle étoit dans une action si vive, qu'on au-
roit pû croire qu'elle alloit marcher. Hege-
sippe ayant pris plaisir à voir les statuës, sor-
tit de la grotte, & vit de loin sous un grand
arbre Philocles qui lisoit sur le gazon ; il va
vers lui, & Philocles qui l'apperçoit, ne sçait
que croire.

N'est-ce point là, dit-il en lui-même,
Hegesippe avec qui j'ai si long-temps vécu
en Crete ? Mais quelle apparence qu'il vien-
ne dans une Isle si éloignée ? Pendant qu'il
étoit dans ce doute, Hegesippe arriva si
proche de lui, qu'il ne put s'empêcher de le
reconnoître & de l'embrasser. Est-ce donc
vous, dit-il, mon cher & ancien ami ?
Quel hazard, quelle tempeste vous a jetté
sur ce rivage ? Pourquoi avez-vous aban-
donné l'Isle de Crete ? Est-ce une disgrâce
semblable à la mienne, qui vous a arraché

à notre patrie ? Hegesippe lui répondit : Ce n'est point une disgrâce , au contraire , c'est la faveur des Dieux qui m'amene ici. Aussitôt il lui raconta la longue tyrannie de Procrustes , ses intrigues avec Timocrate , les malheurs où ils avoient précipité Idomenée , la chute de ce Prince , sa fuite sur les côtes de l'Hesperie , la fondation de Salente , l'arrivée de Mentor & de Telemaque , les sages maximes dont Mentor avoit rempli l'esprit du Roy , & la disgrâce des deux traîtres. Il ajouta qu'il les avoit menez à Samos pour y souffrir l'exil qu'ils avoient fait souffrir à Philocles , & finit en lui disant qu'il avoit ordre de le conduire à Salente , où le Roy qui connoissoit son innocence , vouloit lui confier ses affaires & le combler de biens.

Voyez-vous , lui répondit Philocles , cette grotte plus propre à cacher des bêtes sauvages qu'à être habitée par des hommes ? j'y ai goûté depuis que j'y suis plus de douceur que dans les Palais dorez de l'Isle de Crète : Les hommes ne me trompent plus , car je ne vois plus les hommes , je n'entends plus leurs discours flatteurs & empoisonnez : je n'ai plus besoin d'eux ; mes mains endurcies au travail me donnent la nourriture simple qui m'est nécessaire ; il ne me faut , comme vous voyez , qu'une legere étoffe pour me couvrir. N'ayant plus d'autre besoin , jouissant d'un calme profond & d'une douce liberté , dont la sa-

gesse de mes Livres m'apprend à faire un bon
 usage, qu'irois-je encore chercher parmi
 les hommes jaloux, trompeurs, & incon-
 stans ? Non, non, mon cher Hegeſippe, ne
 m'enviez point mon bonheur. Proteſilas s'est
 trahi lui-même, voulant trahir le Roy, &
 me perdre : mais il ne m'a fait aucun mal ; au
 contraire, il m'a fait le plus grand des biens ;
 il m'a délivré du tumulte & de la servitude
 des affaires ; je lui dois ma chere solitude,
 & tous les plaisirs innocens que j'y goûte.
 Retournez, Hegeſippe, retournez vers le
 Roy, aidez-lui à supporter les miseres de
 la grandeur, & faites auprès de lui ce que
 vous voudriez que je fisse. Puisque ses yeux
 si long-temps fermez à la verité, ont été en-
 fin ouverts par cet homme sage que vous nom-
 mez Mentor, qu'il le retienne auprès de lui.
 Pour moi, il ne me convient plus après le
 naufrage, de quitter le port où la tempête
 m'a heureusement jetté pour me remettre à
 la merci des vents. O que les Rois sont à
 plaindre ! O que ceux qui le servent, sont
 dignes de compassion ! S'ils sont méchans,
 combien font-ils souffrir les hommes, &
 quels tourmens leur sont préparez dans le noir
 Tartare ? S'ils sont bons, quelles difficultez
 n'ont-ils pas à vaincre ? quels pieges à éviter ?
 quels maux à souffrir ? Encore une fois, He-
 geſippe, laissez-moi dans mon heureuse pau-
 vreté.

Pendant que Philocles parloit ainsi avec beaucoup de vehemence, Hegesippe le regardoit avec étonnement ; il l'avoit vû autrefois en Crete pendant qu'il gouvernoit les plus grandes affaires, maigre, languissant, épuisé ; c'est que son naturel ardent & austere le consumoit dans le travail ; il ne pouvoit voir sans indignation le vice impuni, il vouloit dans les affaires une certaine exactitude qu'on n'y trouve jamais : ainsi ses emplois détruisoient sa santé délicate ; mais à Sainos Hegesippe le voyoit gras & vigoureux. Malgré les ans, la jeunesse fleurie s'étoit renouvelée sur son visage ; une vie sobre, tranquille & laborieuse lui avoit fait comme un nouveau temperament. Vous êtes surpris de me voir si changé, dit alors Philocles en souriant, c'est ma solitude qui m'a donné cette fraîcheur & cette santé parfaite ; mes ennemis m'ont donné ce que je n'aurois jamais pû trouver dans la plus grande fortune : voulez-vous que je perde les vrais biens pour courir après les faux, & pour me replonger dans mes anciennes miseres ? Ne soyez pas plus cruel que Protefilas : du moins ne m'enviez pas le bonheur que je tiens de lui.

Alors Hegesippe lui represente, mais inutilement, tout ce qu'il crut propre à le toucher. Estes-vous, donc, lui dit-il, insensible au plaisir de revoir vos proches & vos

amis qui soupirent après votre retour, & que la seule esperance de vous embrasser comble de jöye ? Mais vous qui craignez les Dieux, & qui aimez votre devoir, comptez-vous pour rien de servir votre Roy, de l'aider dans tous les biens qu'il veut faire, & de rendre tant de peuples heureux ? Est-il permis de s'abandonner à une philosophie sauvage, de se préférer à tout le reste du genre humain, & d'aimer mieux son repos que le bonheur de ses Concitoyens ? Au reste, on croira que c'est par ressentiment que vous ne voulez plus voir le Roy : S'il vous a voulu faire du mal, c'est qu'il ne vous a point connu ; mais maintenant qu'il vous connoît, & qu'il ne vous prend plus pour un autre, il sent toute son ancienne amitié revivre dans son cœur, il vous attend, déjà il vous tend les bras pour vous embrasser : dans son impatience il compte les jours & les heures. Aurez-vous le cœur assez dur pour être inexorable à votre Roy, & à tous vos plus tendres amis ?

Philocles, qui avoit d'abord été attendri en reconnoissant Hegesippe, reprit son air austere : En écoutant ce discours, il demeueroit immobile, & les prieres ni les raisons ne trouvoient aucune ouverture pour entrer dans son cœur : mais au moment où Hegesippe commençoit à desesperer de le vaincre, Philocles ayant consulté les Dieux, il découvrit par le

vol des oiseaux , par les entrailles des victimes , & par divers présages, qu'il devoit suivre Hegesippe. Alors il ne résista plus , il se prépare à partir ; mais ce ne fut pas sans regretter le desert où il avoit passé tant d'années. Hélas ! disoit-il , faut-il que je vous quitte , ô aimable grotte , où le sommeil paisible venoit toutes les nuits me délasser des travaux du jour ! Ici les Parques me filoient au milieu de ma pauvreté des jours d'or & de soye. Il se prosterna en pleurant pour adorer la Nayade qui l'avoit si long-temps défaltré par son onde claire, & les Nymphes qui habitoient par toutes les montagnes voisines. Echo entendit ses regrets , & d'une triste voix les répéta à toutes les Divinitez champêtres.

Philocles vint à la Ville avec Hegesippe pour s'embarquer ; il crut que le malheureux Protefilas , plein de honte & de ressentiment, ne voudroit point le voir ; mais il se trompoit ; car les hommes corrompus n'ont aucune pudeur , & ils sont toujours prêts à toute sorte de bassesse. Philocles se cachoit modestement de peur d'être vu par ce misérable ; il craignoit d'augmenter sa misère , en lui montrant la prospérité d'un ennemi qu'on alloit élever sur ses ruïnes : mais Protefilas cherchoit Philocles ; il vouloit lui faire pitié , & l'engager à demander au Roy qu'il pût retourner à Salente. Philocles étoit trop sincère pour lui promettre de travailler à le

faire rappeler : car il sçavoit mieux que personne combien son retour eût été pernicieux. Mais il lui parla fort doucement, lui témoigna de la compassion, tâcha de le consoler, l'exhorta à appaiser les Dieux par des mœurs pures, & par une grande patience dans ses maux. Comme il avoit appris que le Roy avoit ôté à Protefilas tous ses biens, il lui promit deux choses qu'il executa fidelement dans la suite. L'une fut de prendre soin de sa femme & de ses enfans qui étoient demeurez à Salente dans une affreuse pauvreté, exposez à l'indignation publique : l'autre étoit d'envoyer à Protefilas dans cette Isle éloignée quelque secours d'argent pour adoucir sa misère.

Cependant les voiles s'enflent d'un vent favorable. Hegesippe impatient se hâte de faire partir Philocles. Protefilas les voit embarquer, ses yeux demeurent attachez & immobiles sur le rivage ; ils suivent le vaisseau qui fend les ondes, & que le vent éloigne toujours. Lors même qu'il ne peut plus les voir, il en re peint encore l'image dans ses esprits. Enfin troublé, furieux, livré à son desespoir, il s'arrache les cheveux, se roule sur le sable, reproche aux Dieux leur rigueur, appelle en vain à son secours la cruelle mort, qui sourde à ses prières ne daigne le délivrer de tant de maux, & qu'il n'a pas le courage de se donner lui-même.

Cependant le vaisseau favorisé de Neptune & des vents, arriva bien-tôt à Salente ; on vint dire au Roy qu'il entroit déjà dans le port ; aussi-tôt il courut au-devant de Philocles avec Mentor, il l'embrassa tendrement, lui témoigna un sensible regret de l'avoir persecuté avec tant d'injustice.

Cet aveu, bien loin de paroître une foiblesse dans un Roy, fut regardé par tous les Salentins comme l'effort d'une grande ame, qui s'élève au-dessus de ses fautes, en les avouant avec courage pour les reparer. Tout le monde pleuroit de joye de revoir l'homme de bien qui avoit aimé le peuple, & d'entendre le Roy parler avec tant de sagesse & de bonté. Philocles avec un air respectueux & modeste, recevoit les caresses du Roy, & avoit impatience de se dérober aux acclamations du peuple ; il suivit le Roy au Palais, bien-tôt Mentor & lui furent dans la même confiance que s'ils avoient passé leur vie ensemble, quoiqu'ils ne se fussent jamais vus ; c'est que les Dieux qui ont refusé aux méchans des yeux pour connoître les bons, ont donné aux bons de quoi se connoître les uns les autres. Ceux qui ont le goût de la vertu, ne peuvent être ensemble, sans être unis, parce qu'ils s'aiment bien-tôt.

Philocles demanda au Roy à se retirer auprès de Salente, dans une solitude où il continuât à vivre pauvrement, comme il avoit

vêcu à Samos. Le Roy alloit avec Mentor le voir presque tous les jours dans son desert. C'est-là qu'on examinoit les moyens d'affermir les loix, & de donner une forme solide au gouvernement pour le bonheur public. La premiere chose qu'il examina, fut l'éducation des enfans. Ils appartiennent moins à leur pere qu'à la Republique, disoit Mentor, ils sont les enfans du peuple, ils en sont l'esperance & la force, il n'est pas temps de les corriger quand ils se sont corrompus : c'est peu que de les exclure des emplois lors qu'ils s'en sont rendus indignes ; il vaut bien mieux prévenir le mal, que d'être réduit à le punir. Le Roy ; ajoûtoit-il, qui est le pere de tout son peuple, est encore plus particulièrement le pere de toute la jeunesse, qui est la fleur de toute la Nation, c'est dans la fleur que se préparent les fruits. Que le Roy ne dédaigne donc pas de veiller, & de faire veiller sur l'éducation qu'on donne aux enfans : Qu'il tienne ferme pour faire observer les loix de Minos, qui ordonnent qu'on eleve les enfans dans le mépris de la douleur & de la mort : Qu'on mette l'honneur à fuir les délices & les richesses : Que l'injustice, le mensonge, la mollesse passent pour des vices infames : Qu'on leur apprenne dès leur tendre enfance à chanter les loüanges des Heros qui ont été aimez des Dieux, qui ont fait des actions genereuses pour leur Patrie, & qui

ont fait éclater leur courage dans les combats : Que le charme de la Musique faisisse leurs âmes , pour rendre leurs mœurs douces & pures : Qu'ils apprennent à être tendres pour leurs amis , fideles à leurs allies , équitables pour tous les hommes , même pour leurs plus cruels ennemis : Qu'ils craignent moins la mort & les tourmens , que le moindre reproche de leur conscience. Si de bonne heure on remplit les enfans de ces grandes maximes , & qu'on les fasse entrer dans leur cœur par la douceur, il y en aura peu qui ne s'enflâment de l'amour de la gloire & de la vertu.

Mentor ajoûtoit qu'il étoit capital d'établir des écoles publiques pour accoutûmer la jeunesse aux plus rudes exercices du corps , pour éviter la mollesse & l'oïveté , qui corrompent les plus beaux naturels. Il vouloit une grande variété de jeux , qui animassent tous les peuples , mais sur tout qu'ils exerçassent les corps , pour les rendre adroits , souples , vigoureux : il ajoûtoit des prix pour exciter une noble émulation : mais ce qu'il souhaitoit le plus pour les bonnes mœurs , c'est que les jeunes gens se mariaient de bonne heure , & que leurs parens sans aucune vûe d'interêt leur laissassent choisir des femmes agréables de corps & d'esprit , auxquelles ils pussent s'attacher.

Mais pendant qu'on préparoit ainsi les

moyens de conserver la jeunesse pure, innocente, laborieuse, docile & passionnée pour la gloire; Philocles qui aimoit la guerre, disoit à Mentor: En vain vous occuperez les jeunes gens à tous ces exercices, si vous les laissez languir dans une paix continuelle, où ils n'auront aucune expérience de la guerre, ni aucun besoin de s'éprouver sur la valeur; par-là vous affoiblirez insensiblement la Nation, les courages s'amoliront, les delices corrompront les mœurs, d'autres peuples belliqueux n'auront aucune peine à les vaincre, & pour avoir voulu éviter les maux que la guerre entraîne après elle, ils tomberont dans un affreuse servitude.

Mentor lui répondit. Les maux de la guerre épuisent un Etat & le mettent toujours en danger de perir, lors même qu'on remporte les plus grandes Victoires: avec quelques avantages qu'on la commence, on n'est jamais seur de la finir sans être exposé aux plus tragiques renversemens de fortune; avec quelque superiorité de force qu'on s'engage dans un combat, le moindre mécompte, une terreur panique, un rien vous arrache la victoire qui étoit déjà dans vos mains, & la transporte chez vos ennemis; quand même on tiendrait dans son Camp la Victoire comme enchaînée, on se détruit soi-même en détruisant ses ennemis, on dépeuple son pays, on laisse les terres presque incultes, on

trouble le commerce, mais ce qui est bien pis, on affoiblit les meilleures loix, & on laisse corrompre les mœurs. La jeunesse ne s'adonne plus aux lettres, le pressant besoin fait qu'on souffre une licence pernicieuse dans les troupes; la justice, la police, tout souffre de ce désordre. Un Roy qui verse le sang de tant d'hommes, & qui cause tant de malheurs pour acquérir un peu de gloire, ou pour étendre les bornes de son Royaume, est indigne de la gloire qu'il cherche, & merite de perdre ce qu'il possède, pour avoir voulu usurper ce qui ne lui appartient pas.

Mais voici le moyen d'exercer le courage d'une Nation en temps de paix. Vous avez déjà vû les exercices du corps que nous établissons, les prix qui exciteront l'émulation, les maximes de gloire & de vertu dont on remplira les ames des enfans presque dès le berceau, par le chant des grandes actions des Heros : ajoutez à ces secours celui d'une vie sobre & laborieuse : mais ce n'est pas tout. Aussi-tôt qu'un peuple allié de votre Nation aura une guerre, il faut y envoyer la fleur de votre jeunesse, sur tout ceux en qui on remarquera le genie de la guerre, & qui seront les plus propres à profiter de l'expérience. Par-là vous conserverez une haute réputation chez vos Alliez, votre alliance sera recherchée, on craindra de la perdre, sans avoir la guerre chez vous & à

vos dépens, vous aurez toujours une jeunesse aguerrie & intrepide. Quoique vous ayez la paix chez vous, ne laissez pas de traiter avec de grands honneurs ceux qui auront le talent de la guerre : car le vrai moyen d'éloigner la guerre, & de conserver une longue paix, c'est de cultiver les armes, c'est d'honorer les hommes excellens dans cette profession, c'est d'en avoir toujours qui y soient exercez dans les païs étrangers, qui connoissent les forces, la discipline, & les manieres de faire la guerre des peuples voisins : c'est d'être également incapable & de faire la guerre par ambition, & de la craindre par mollesse. Alors étant toujours prêt à la faire pour la nécessité, on parvient à ne l'avoir presque jamais. Pour les Alliez, quand ils sont prêts à se faire la guerre les uns aux autres, c'est à vous à vous rendre médiateur : par - là vous acquererez une gloire plus solide & plus seure que celle des Conquerans : vous gagnez l'amour & l'estime des étrangers, ils ont tous besoin de vous, vous regnez sur vos sujets par autorité, vous demeurez le dépositaire des secrets, l'arbitre des traitez, le maître des cœurs ; votre réputation vole par tous les païs les plus éloignez, votre nom est comme un parfum délicieux, qui s'exhale de tous côtez. En cet état, qu'un peuple voisin vous attaque contre les regles de la

justice, il vous trouve aguerri, préparé; mais ce qui est bien plus fort, il vous trouve aimé, secouru, tous vos voisins s'arment pour vous, & sont persuadés que votre conservation fait la sûreté publique. Voilà un rempart bien plus assuré que toutes les murailles des Villes, & que toutes les Places les mieux fortifiées. Voilà la véritable gloire. Mais qu'il y a peu de Rois qui sçachent la chercher, & qui ne s'en éloignent! Ils courent après une ombre trompeuse, & laissent derrière eux le vrai honneur faute de le connaître.

Après que Mentor eut parlé ainsi, Philocles étonné le regardoit, puis il jettoit les yeux sur le Roy, & étoit charmé avec quelle avidité Idomenée recueilloit au fonds de son cœur toutes les paroles qui sortoient comme un fleuve de sagesse de la bouche de cet Erranger. Minerve sous la figure de Mentor établissoit ainsi dans Salente toutes les meilleures loix & les plus utiles maximes du gouvernement, moins pour faire fleurir le Royaume d'Idomenée, que pour montrer à Telemaque quand il reviendrait, un exemple sensible de ce qu'un sage gouvernement peut faire pour rendre les peuples heureux, & pour donner à un bon Roy une gloire durable.

SOMMAIRE

DU ONZIE'ME LIVRE.

Philoctete, qui avoit toujours conservé de la haine contre Ulysse, & qui par cette raison avoit du ressentiment contre Telemaque, est charmé des maximes de ce jeune Heros, & ne peut se deffendre d'aimer sa vertu. Il lui raconte ses aventures, & le sujet de sa haine contre Ulysse. Il commence par la mort tragique d'Hercule, & comme il eut ses armes. Ulysse vient trouver Philoctete sur le Mont Oeta, & lui persuade venir à la guerre de Troye avec les autres Princes Grecs, & d'y apporter les armes qu'il avoit eu d'Hercules. Philoctete y consent, & étant arrivé avec les autres dans l'Isle de Lemnos, en voulant éprouver ses flèches, il se blesse lui-même. Les autres Princes Grecs, par le conseil d'Ulysse, poursuivent leur route, & l'abandonnent dans cette Isle. Au bout de dix ans, il trouve dans l'Isle Neoptoleme fils d'Achille, qui lui apprend l'état du siege de Troye, & veut l'y mener avec les armes d'Hercule. Philoctete apperçoit Ulysse qui étoit venu à Lemnos dans le même dessein. Fureur de Philoctete contre Ulysse, qui ne s'appaise

qu'après qu'il a été averti par Hercule
d'aller au siège de Troie, que c'est-là qu'il
doit guerir de sa blessure, & que c'est par lui
& par ses flèches que la Ville doit être dé-
truite. Il part de Lemnos, & la prédiction
d'Hercule s'accomplit.

L E S
AVANTURES
D E
TELEMAQUE
FILS D' ULYSSE.

LIVRE ONZIEME.

TELIMAQUE montrait cependant son courage dans les perils de la guerre: en partant de Salente il s'appliqua à gagner l'affection des vieux Capitaines, dont la réputation & l'expérience étoient au comble. Nestor, qui l'avoit déjà vû à Pylos, & qui avoit toujours aimé Ulysse, le traitoit comme si e'eût été son propre fils, il lui donnoit des instructions qu'il appuyoit de divers exemples; il lui racontoit toutes les aventures de sa jeunesse, & tout ce qu'il avoit vû faire de plus remarquable aux Heros de l'âge passé. La mémoire de ce sage Vieillard, qui avoit vécu trois âges d'hommes, étoit comme une histoire des anciens temps, gravée sur le marbre & sur l'airain. Philoctete n'eut pas d'abord la même in-

clination pour Telemaque, la haine qu'il avoit nourri si long-tems dans son cœur contre Ulyffe, l'éloignoit de son fils, & il ne pouvoit voir qu'avec peine tout ce qu'il sembloit que les Dieux préparoient en faveur de ce jeune homme, pour le rendre égal aux Heros qui avoient renversé la Ville de Troye; mais enfin la moderation de Telemaque vainquit tous les ressentimens de Philoctere; il ne pût se défendre d'aimer cette vertu douce & modeste, il prenoit souvent Telemaque, & lui disoit : Mon fils, (car je ne crains plus de vous nommer ainsi) vôtre pere & moi, je l'avouë, nous avons été long-tems ennemis l'un de l'autre; j'avouë même qu'après que nous eûmes fait tomber la superbe Ville de Troye, mon cœur n'étoit point encore appaisé, & quand je vous ai vû, j'ai senti de la peine à vous aimer; mais la vertu, quand elle est douce, simple, ingenuë & modeste, surmonte tout. Ensuite Philoctere lui déclara qu'il étoit resolu de lui raconter ce qui avoit allumé dans son cœur tant de haine contre Ulyffe.

Il faut, dit-il, reprendre mon histoire de haut : Je suivois par tout le grand Hercule qui a delivré la terre de tant de monstres, & devant qui les autres Heros n'étoient que comme sont les foibles roseaux auprès d'un grand chêne, ou comme les moindres oiseaux auprès de l'Aigle; ses malheurs & les miens vinrent d'une passion qui cause tous

les defâstres les plus affreux , c'est l'amour. Hercule fut assujetti à cette passion honteuse , & le cruel enfant Cupidon se joüoit de lui , il ne pouvoit se ressouvenir sans rougir de honre , qu'il avoit autrefois oublié sa gloire jusqu'à s'iler auprès d'Omphale Reine de Lydie , comme le plus lâche & le plus effeminé de tous les hommes : Cent fois , il m'a avoué que cet endroit de sa vie avoit terni sa vertu , & presque effacé la gloire de tous ses travaux. Cependant il retomba dans les pieges de l'amour qu'il avoit si souvent détesté , il aima Dejanire , trop heureux s'il eût été constant dans cet amour pour une femme qui fut son Epouse ; mais bien-tôt la jeunesse d'Iole , sur le visage de laquelle les Graces étoient peintes , enleverent son cœur. Dejanire brûla de jalousie : Elle se ressouvint de cette fatale Tunique que le Centaure Nessus lui avoit laissée en mourant , comme un moyen assuré de reveiller l'amour d'Hercule , toutes les fois qu'il paroîtroit la négliger pour en aimer quelqu'autre. Helas ! cette Tunique pleine du sang venimeux du Centaure renfermoit le poison des flèches dont ce monstre avoit été percé ; vous sçavez que les flèches d'Hercule qui tua ce perfide Centaure , avoient été trempées dans le sang de l'Hydre de Lerne , & que ce sang empoisonnoit les flèches ; en sorte que toutes les blessures qu'elles faisoient étoient incurables.

Hercule s'étant revêtu de cette tunique, sentit bien-tôt le feu devorant qui se glissoit jusques dans la moëlle de ses os, il pouffoit des cris horribles, dont le Mont-Oeta resonnoit, & faisoit retentir toutes les profondes vallées; la mer même en paroïssoit émue, les Taureaux les plus furieux qui auroient mugé dans les combats, n'auroient pas fait un bruit aussi affreux: le malheureux Lychas qui lui avoit apporté de la part de Dejanire cette tunique, ayant osé s'approcher de lui, Hercule dans le transport de sa douleur le fit piroüetter; comme un Frondeur fait avec sa fronde tourner la pierre qu'il veut jeter loin de lui. Ainsi Lychas lancé du haut de la montagne par la puissante main d'Hercule, tomba dans les flots de la mer, où il fut changé tout-à-coup en un rocher qui garde encore la figure humaine, & qui étant toujours battu par les vagues irritées, épouvante de loin les sages Pilotes.

Après le malheur de Lychas je crus que je ne pouvois plus me fier à Hercule; je songeois à me cacher dans les cavernes les plus profondes; je le voyois qui d'une main déracinoit sans peine les hauts Sapins; & les vieux Chênes, qui depuis plusieurs siècles avoient méprisé les vents & les tempêtes: de l'autre main il tâchoit en vain d'arracher de dessus son dos la fatale tunique: elle s'étoit collée sur sa peau, & comme incorporée

à ses membres : à mesure qu'il la déchiroit , il déchiroit aussi sa peau & sa chair ; son sang ruisseloit , & trempoit la terre ; enfin sa vertu surmontant sa douleur , il s'écria.

Tu vois , ô mon cher Philoctète , les maux que les Dieux me font souffrir ! ils sont justes : c'est moi qui les ai offensés , j'ai violé l'amour conjugal. Après avoir vaincu tant d'ennemis , je me suis lâchement laissé vaincre par l'amour d'une beauté étrangère ; je peris , & je suis content de perir pour appaiser les Dieux. Mais hélas ! cher ami , où est-ce que tu suis ? L'excès de la douleur m'a fait commettre , il est vrai , contre ce misérable Lychas une cruauté que je me reproche ; il n'a pas sçu quel poison il me presentoit , il n'a point mérité ce que je lui ai fait souffrir ; mais crois-tu que je puisse oublier l'amitié que je te dois , & que je veuille t'arracher la vie ? Non , non , je ne cesserai point d'aimer Philoctète. Philoctète recevra dans son sein mon ame prête à s'envoler , c'est lui qui recueillera mes cendres. Où es-tu donc , ô mon cher Philoctète , Philoctète , la seule espérance qui me reste ici bas ?

A ces mots , je me hâte de courir vers lui , il me tend les bras , & veut m'embrasser ; mais il se retient dans la crainte d'allumer dans mon sein le feu cruel dont il est lui-même brûlé. Hélas ! dit-il , je n'ose t'embrasser , cette consolation même ne m'est plus

permise. En parlant ainsi il assemble tous ces arbres qu'il vient d'abattre; il en fait un bucher sur le sommet de la montagne, il monte tranquillement sur le bucher, il étend la peau du Lion de Némée, qui avoit si long temps couvert ses épaules, lorsqu'il alloit d'un bout de la terre à l'autre abatte les monstres, & délivrer les malheureux; il s'appuye sur sa Massuë, & il m'ordonne d'allumer le feu du bucher. Mes mains tremblantes & saisies d'horreur ne purent lui refuser ce cruel office; car la vie n'étoit plus pour lui un présent des Dieux, je craignois même que l'excès de ses douleurs ne le transportât jusqu'à faire quelque chose d'indigne de cette vertu qui avoit étonné l'Univers.

Comme il vit que la flâme commençoit à prendre au bucher: C'est maintenant, mon cher Philoctète, que j'éprouve ta véritable amitié; car tu aimes mon honneur plus que ma vie: Que les Dieux te le rendent. Je te laisse ce que j'ai de plus précieux sur la terre, ces flèches trempées dans le sang de l'Hydre de Lerne. Tu sçais que les blessures qu'elles font sont incurables: Par elles tu seras invincible, comme je l'ai été, & aucun Mortel n'osera combattre contre toi. Souviens-toi que je meurs fidele à nôtre amitié, & n'oublie jamais combien tu m'as été cher. Mais s'il est vrai que tu sois touché de mes maux, tu peux me donner une dernière consolation:

solation ; promets-moi de ne découvrir jamais à aucun Mortel ni ma mort ni le lieu où tu auras caché mes cendres.

Je lui promis, hélas ! je le jurai même en arrosant son bûcher de mes larmes ; un rayon de joye parut dans ses yeux. Mais tout-à-coup un tourbillon de flâme qui l'envelopa, étouffa sa voix , & le déroba presque à ma vûë. Je le voyois encore néanmoins à travers les flâmes, avec un visage aussi serein que s'il eût été couronné de fleurs & couvert de parfums, dans la joye d'un festin délicieux , au milieu de tous ses amis. Le feu consuma bien-tôt tout ce qu'il y avoit de terrestre & de mortel en lui : Bien-tôt il ne lui resta rien de tout ce qu'il avoit reçu dans sa naissance de sa mere Alcmene : mais il conserva par l'ordre de Jupiter cette Nature subtile & immortelle, cette flâme celeste, qui est le vrai principe de vie, & qu'il avoit reçu du pere des Dieux. Ainsi il alla avec eux sous les voûtes dorées du brillant Olympe boire le Nectar ; où les Dieux lui donnerent pour épouse l'aimable Hebé, qui est la Déesse de la Jeunesse, & qui versoit le Nectar dans la coupe du grand Jupiter, avant que Ganimede eût reçu cet honneur.

Pour moi je trouvai une source inépuisable de douleurs dans ces flèches qu'il m'avoit données pour m'élever au-dessus des Heros. Bien-tôt les Rois liguez entreprirent de venger Menelas de l'infâme Paris, qui

avoit enlevé Helene , & de renverser l'Empire de Priam. L'Oracle d'Apollon leur fit entendre qu'ils ne devoient point espérer de finir heureusement cette guerre, à moins qu'ils n'eussent les flèches d'Hercules. Ulysse vôtrepere , qui étoit toujours le plus éclairé & le plus industrieux dans tous les conseils, se chargea de me persuader d'aller avec eux au siège de Troye , & d'y apporter les flèches qu'il croyoit que j'avois.

Il y avoit déjà long-temps qu'Hercule ne paroissoit plus sur la terre: on n'entendoit plus parler d'aucun nouvel exploit de ce Heros : les monstres & les scelerats recommençoient à paroître impunément : les Grecs ne sçavoient que croire de lui ; les uns disoient qu'il étoit mort , d'autres soutenoient qu'il étoit allé jusques sous l'Ourse glacée dompter les Scythes: mais Ulysse soutint qu'il étoit mort, & entreprit de me le faire avouer : il me vint trouver dans un temps où je ne pouvois encore me consoler d'avoir perdu le grand Alcide ; il eut une peine extrême à m'aborder : car je ne pouvois plus voir les hommes, je ne pouvois souffrir qu'on m'arrachât de ces deserts du Mont Oeta , où j'avois vû périr mon ami ; je ne songeois qu'à me repeindre l'image de ce Heros, & qu'à pleurer à la vûe de ces tristes lieux ; mais la douce & puissante persuasion étoit sur les lèvres de vôtrepere , il parut presque aussi affligé que moi :

il versa des larmes, il sçut gagner insensiblement mon cœur & attirer ma confiance ; il m'attendrit pour les Rois Grecs qui alloient combattre pour une juste cause, & qui ne pouvoient réussir sans moi ; il ne put néanmoins m'arracher le secret de la mort d'Hercule, que j'avois juré de ne dire jamais ; mais il ne doutoit plus qu'il ne fût mort, & il me pressoit de découvrir le lieu où j'avois caché ses cendres. Helas ! j'eus horreur de faire un parjure ; en lui disant un secret que j'avois promis aux Dieux de ne point dire ; mais j'eus la foiblesse d'éluder mon serment, n'osant le violer ; les Dieux m'en ont puni. Je frappai du pied la terre à l'endroit où j'avois mis les cendres d'Hercules ; ensuite j'allai joindre les Rois liguez, qui me reçûrent avec la même joye qu'ils auroient reçu Hercule même.

Comme je passois dans l'Isle de Lemnos, je voulus montrer à tous les Grecs ce que mes flèches pouvoient faire. Me préparant à percer un Dain qui se lançoit dans un bois, par mégarde, je laissai tomber la flèche de l'arc sur mon pied, & elle me fit une blessure que je ressens encore ; aussi-tôt j'éprouvai ces mêmes douleurs qu'Hercule avoit souffertes, je remplissois nuit & jour l'Isle de mes cris. Un sang noir & corrompu coulant de ma playe, infectoit l'air, & répandoit dans le camp des Grecs une puanteur capable de suffoquer les hommes les plus vi-

goureux. Toute l'armée eut horreur de me voir dans cette extrémité , chacun conclut que c'étoit un iupplice qui m'étoit envoyé par les justes Dieux. Ulyffe qui m'avoit engagé dans cette guerre, fut le premier à m'abandonner : j'ai reconnu depuis qu'il l'avoit fait, parce qu'il préféreroit l'interêt commun de la Grece , & la victoire qu'on cherchoit, à toutes les raisons d'amitié ou de bienfiance particulière. On ne pouvoit plus sacrifier dans le Camp, tant l'horreur de ma playe & la violence de mes cris troubloient toute l'armée. Mais au moment que je me vis abandonné de tous les Grecs par les conseils d'Ulyffe, cette politique me parut pleine de la plus horrible inhumanité, & de la plus noire trahison. Hélas ! j'étois aveugle, & je ne voyois pas qu'il étoit juste que les plus sages hommes fussent contre moi, de même que les Dieux que j'avois irrités.

Je demurai presque pendant tout le siège de Troye seul, sans secours, sans espérance, sans soulagement, livré à d'horribles douleurs dans cette Isle déserte & sauvage, où je n'entendois que le bruit des vagues de la mer qui se brisoient contre les rochers : je trouvai dans cette solitude une caverne vuide dans un rocher qui élevoit vers le Ciel deux pointes semblables à deux têtes : de ce rocher sortoit une fontaine claire. Cette caverne étoit la retraite des bêtes farouches, à la fureur des-

quelles j'étois exposé nuit & jour : j'amassai
 quelques feüilles pour me coucher ; il ne me
 restoit pour tout bien qu'un pot de bois
 grossièrement travaillé , & quelques habits
 déchirez , dont j'enveloppois ma playe.
 abandonné des hommes , & livré à la colere
 des Dieux , je passois mon temps à percer de
 mes flèches les Colombes & les autres Oi-
 seaux qui voloient autour de ce rocher.
 Quand j'avois tué quelque Oiseau pour ma
 nourriture, il falloit que je me traînasse con-
 tre terre avec douleur pour aller amasser ma
 proye : ainsi mes mains me préparoient de-
 quoi me nourrir. Il est vrai que les Grecs en
 partant me laisserent quelques provisions ,
 mais elles durèrent peu. J'allumois du feu
 avec des cailloux : cette vie , toute affreuse
 qu'elle est , m'auroit paru douce , loin des
 hommes ingrats & trompeurs , si la douleur
 ne m'eût accablé , & si je n'eusse sans cesse re-
 passé dans mon esprit cette triste avanture.
 Quoi , disois-je , tirer un homme de sa patrie
 comme le seul homme qui puisse venger la
 Grece , & puis l'abandonner dans cette Isle
 deserte pendant son sommeil ! Car ce fut
 pendant mon sommeil que les Grecs parti-
 rent. Jugez quelle fut ma surprise , combien
 je versai de larmes à mon reveil , quand je
 vis les Vaisseaux fendre les ondes. Helas !
 cherchant de tous côtez dans cette Isle sau-
 vage & horrible , je n'y trouvai que dou-

leur; il n'y a ni port, ni commerce, ni hospitalité, ni homme qui y aborde volontairement; on n'y voit que ceux que les tempêtes y ont jettez, & on n'y peut espérer de société que par des naufrages; encore même ceux qui venoient en ce lieu n'osoient me prendre pour me ramener, ils craignoient la colere des Dieux & celle des Grecs. Depuis dix ans je souffrois la douleur, la faim; je nourrissois une playe qui me devoit, l'esperance même étoit éteinte dans mon cœur.

Tout-à-coup revenant de chercher des plantes medecinales pour ma playe, j'aperçûs dans mon antre un jeune homme beau & gracieux, mais fier & d'une taille de Heros; il me sembla que je voyois Achille, tant il en avoit les traits, les regards & la démarche, l'âge seul me fit comprendre que ce ne pouvoit être lui: je remarquai sur son visage tout ensemble la compassion & l'embarras; il fut touché de voir avec quelle peine & quelle lenteur je me traînois. Les cris perçans & douloureux dont je faisois retentir les échos de tout le rivage, attendrissent son cœur. O étranger, lui dis-je d'assez loin, quel malheur t'a conduit dans cette Isle inhabitée? Je reconnois l'habit Grec, cet habit qui m'est encore si cher. O qu'il me tarde d'entendre ta voix, & de trouver sur tes lèvres cette langue que j'ay apprise dès l'enfance, & que je ne puis parler à personne de-

puis si long-temps dans cette solitude. Ne sois point effrayé de voir un homme si malheureux, tu dois en avoir pitié.

A peine Neoptoleme m'eût dit : Je suis Grec, que jem'écriai : O douce parole, après tant d'années de silence & de douleur, sans consolation ! O mon fils, quel malheur, quelle tempête, ou plutôt quel vent favorable t'a conduit icy pour finir mes maux ? Il me répondit : Je suis de l'Isle de Scyros, j'y retourne, on dit que je suis fils d'Achille. Tu sçais tout.

Des paroles si courtes ne contentoient pas ma curiosité : je lui dis : O fils d'un pere que j'ai tant aimé ! cher nourrisson de Lycome-de, comment viens-tu donc ici ? d'où viens-tu ? Il me répondit qu'il venoit du siege de Troye. Tu n'étois pas, lui dis-je, de la premiere expedition : Et toi, me dit-il, en étois-tu ? Alors je lui répondis : Tu ne connois, je le vois bien, ni le nom de Philoctete, ni ses malheurs. Helas ! infortuné que je suis, mes persecuteurs m'insultent dans ma misere, la Grece ignore que je souffre, ma douleur augmente ; les Atrides m'ont mis en cet état : Que les Dieux le leur rendent.

Ensuite je lui racontai de quelle maniere les Grecs m'avoient abandonné. Aussi-tôt qu'il eût écouté mes plaintes, il fit les siennes. Après la mort d'Achille, me dit-il..... (D'abord je l'interrompis, en lui disant :

Quoi ! Achille est mort ? Pardonne-moi , mon fils , je trouble ton recit par les larmes que je dois à ton pere ! Neoptoleme me répondit : Vous me consolez en m'interrompant : Qu'il m'est doux de voir Philoctete pleurer mon pere ! Neoptoleme reprenant son discours , me dit : Après la mort d'Achille , Ulysse & Phenix me vinrent chercher , assurant qu'on ne pouvoit sans moi renverser la ville de Troye ; ils n'eurent aucune peine à m'emmener , car la douleur de la mort d'Achille , & le desir d'heriter de sa gloire dans cette celebre guerre , m'engageoit assez à les suivre. J'arrive au siege , l'armée s'assemble autour de moi , chacun jure qu'il revoit Achille ; mais hélas ! il n'étoit plus. Jeune & sans experience , je croyois pouvoir tout esperer de ceux qui me donnoient tant de loüanges. D'abord je demande aux Atrides les armes de mon pere ; ils me répondent cruellement : Tu auras le reste de ce qui lui appartenoit , mais pour ses armes , elles sont destinées à Ulysse. Aussi-tôt je me trouble , je pleure , je m'emporte ; mais Ulysse , sans s'émouvoir , me disoit : Jeune homme , tu n'étois pas avec nous dans les perils de ce long siege , tu n'as pas mérité de telles armes , & tu parles déjà trop fierement , jamais tu ne les auras. Dépouillé injustement par Ulysse , je m'en retourne dans l'Isle de Scyros , moins indigné contre Ulysse que contre les Atrides. Que quiconque est

leur ennemi, puisse être l'ami des Dieux ! O Philoctete, j'ai tout dit.

Alors je demandai à Neoptoleme comment Ajax Telamonien n'avoit pas empêché cette injustice ? Il est mort, me répondit-il. Il est mort, m'écriai-je, & Ulysse ne meurt pas, au contraire il fleurit dans l'armée ! Ensuite je lui demandai des nouvelles d'Antiloque, fils du sage Nestor, & de Patrocle si cheri par Achille. Ils sont morts aussi, medit-il. Aussi-tôt je m'écriai encore : Quoi ils sont morts ! Helas ! que me dis-tu ? Ainsi la cruelle guerre moissonne les bons, & épargne les méchans. Ulysse est donc en vie, Tersite l'est aussi sans doute ? Voilà ce que font les Dieux, & nous les louerions encore ?

Pendant que j'étois dans cette fureur contre votre pere, Neoptoleme continuoit à me tromper. Il ajouta ces tristes paroles : Loin de l'Armée Grecque, où le mal prévaut sur le bien, je vais vivre content dans la sauvage Isle de Scyros. Adieu, je pars, que les Dieux te guerissent.

Aussi-tôt je lui dis : O mon fils, je te conjure par les Manes de ton pere, par ta mere, par tout ce que tu as de plus cher sur la terre, de ne me pas laisser seul dans les maux que tu vois. Je n'ignore pas combien je te serai à charge, mais il y auroit de la honte à m'abandonner : jette-moi à la prouë, à la poupe, dans la sentine même, par tout où je t'incom-

moderai le moins. Il n'y a que les grands cœurs qui sçachent combien il y a de gloire à être bon. Ne me laisse point en un désert où il n'y a aucun vestige d'homme : mène-moi dans ta patrie ou dans l'Eubée, qui n'est pas loin du Mont-Oeta, & des bords agreables du fleuve Sperchius ; renvoye-moi à mon pere : Helas ! que je crains qu'il ne soit mort, je lui avois mandé de m'envoyer un Vaisseau : Ou il est mort, ou bien ceux qui m'avoient promis de le lui dire ne l'ont pas fait. J'ai recours à toi, ô mon fils, souviens-toi de la fragilité des choses humaines. Celui qui est dans la prosperité doit craindre d'en mal user, & secourir les malheureux.

Voilà ce que l'excès de la douleur me faisoit dire à Neoptoleme : il me promit de m'emmener. Alors je m'écriai encore : O l'heureux jour, ô aimable Neoptoleme, digne de la gloire de ton pere : Chers compagnons de voyage, souffrez que je dise adieu à cette triste demeure. Voici où j'ai vécu : comprenez ce que j'ai souffert : nul autre n'eût pû le souffrir : mais la nécessité m'avoit instruit, & elle apprend aux hommes ce qu'ils ne pourroient jamais sçavoir autrement. Ceux qui n'ont jamais souffert ne sçavent rien, ils ne connoissent ni les biens ni les maux : ils ignorent les hommes, ils s'ignorent eux-mêmes.

Après avoir parlé ainsi, je pris mon arc & mes flèches. Neoptoleme me pria de souffrir

qu'il baisât ces armes si celebres & consacrées par l'invincible Hercule. Je lui répondis: Tu peux tout, c'est toi, mon fils, qui me rends aujourd'hui la lumiere, ma patrie, mon pere accablé de vicillesse, mes amis, moi-même: tu peux toucher ces Armes, & te vanter d'être le seul d'entre les Grecs qui ait mérité de les toucher. Aussi-tôt Neoptoleme entre dans ma grotte pour admirer mes Armes: cependant une douleur cruelle me saisit, elle me trouble, je ne sçai plus ce que je fais, je demande un glaive tranchant pour couper mon pied: je m'écrie, ô mort tant désirée que ne viens-tu? ô jeune homme, brûle moi tout à l'heure comme je brûlai le fils de Jupiter: ô terre, ô terre, reçois un mourant qui ne peut plus se relever: De ce transport de douleur je tombe soudainement, selon ma coutume, dans un assoupissement profond, une grande sueur commença à me soulager, un sang noir & corrompu coula de ma playe. Pendant mon sommeil il eût été facile à Neoptoleme d'emporter mes Armes & de partir: mais il étoit fils d'Achille, & n'étoit pas né pour tromper. En m'éveillant je reconnois son embarras: il soupiroit comme un homme qui ne sçait pas dissimuler, & qui agit contre son cœur. Me veux-tu donc surprendre, lui dis-je? Qu'y a-t-il? Il faut, me répondit-il, que tu me suives au siege de Troye.

Jé repris aussi-tôt: Ah! qu'as-tu dit,

mon fils ? Rends-moi cet arc, je suis trahi, ne m'arrache pas la vie : Helas ! il ne répond rien, il me regarde tranquillement, rien ne le touche. O rivages ! ô promontoires de cette Isle ! o bêtes farouches ! ô rochers escarpez ! c'est à vous que je me plains, car je n'ai que vous à qui je puisse me plaindre : vous êtes accoutumés à mes gémissemens : Faut-il que je sois trahi par le fils d'Achille ? Il m'enleve l'arc sacré d'Hercule : il veut me traîner dans le camp des Grecs pour triompher de moi ; il ne voit pas que c'est triompher d'un Mort, d'une Ombre, d'une image vaine ! ô s'il m'eût attaqué dans ma force ! Mais encore à présent, ce n'est que par surprise. Rends, mon fils, rends-toi semblable à ton pere, semblable à toi-même. Que dis-tu ? Tu ne dis rien : ô rocher sauvage, je reviens à toi, nud, misérable, abandonné, sans nourriture ; je mourrai seul dans cet antre, n'ayant plus mon arc pour tuer les bêtes, les bêtes me devoreront ; n'importe : mais, mon fils, tu ne paroiss pas méchant, quelque conseil te pousse, rends mes armes, vas-t'en.

Neoptoleme les larmes aux yeux disoit tout bas : Plût aux Dieux que je ne fusse jamais parti de Scyros ! Cependant je m'écrie : Ah ! que vois-je ? n'est ce pas Ulysse ? Aussitôt j'entends sa voix, & il me répond : Oüi, c'est moi. Si le sombre Royaume de Pluton se

fût entr'ouvert, & que j'eusse vû le noir Tartare, que les Dieux mêmes craignent de voir, je n'aurois pas été saisi, je l'avoüe, d'une plus grande horreur. Jem'écrai enco-
re : O terre de Lemnos, que je prends à té-
moin : ô Soleil, tu le vois & tu le souffre !
Ulyffe me répondit sans s'émouvoir : Jupi-
ter le veut, & je l'exécute. Ose-tu, lui disois-
je, nommer Jupiter ? Vois-tu ce jeune hom-
me qui n'étoit point né pour la fraude, &
qui souffre en executant ce que tu l'oblige de
faire ? Ce n'est pas pour vous tromper, me
dit Ulyffe, ni pour vous nuire, que nous ve-
nons ; c'est pour vous délivrer, vous guérir,
vous donner la gloire de renverser Troye, &
vous ramener dans vôtre Patrie ; c'est vous,
& non pas Ulyffe, qui êtes l'ennemi de Phi-
loctete.

Alors je dis à vôtre pere tout ce que la
fureur pouvoit m'inspirer : Puisque tu m'as
abandonné sur ce rivage, lui disois je, que
ne m'y laisses-tu en paix ? Vas chercher la
gloire des combats & tous les plaisirs : jouïs
de ton bonheur avec les Atrides, laisses-moi
ma misere & ma douleur. Pourquoi m'enle-
ver ? Je ne suis plus rien, je suis déjà mort.
Pourquoi ne crois-tu pas encore aujour-
d'hui, comme tu le croyois autrefois, que je
ne scaurois partir, que mes cris, & l'infe-
ction de ma playe troubleroient les sacrifi-
ces ? O Ulyffe, auteur de mes maux, que les

Dieux puissent te.... Mais les Dieux ne m'écoutent point, au contraire, ils exaucent mon ennemi. O terre de ma patrie que je ne reverrai jamais ! O Dieux, s'il en reste encore quelqu'un d'assez juste pour avoir pitié de moy, punissez Ulysse, alors je me croirois guéri.

Pendant que je parlois ainsi, vôtre pere tranquille me regardoit avec un air de compassion, comme un homme qui loin d'être irrité, supporte & excuse le trouble d'un malheureux. Semblable à un rocher, qui sur le sommet d'une montagne se joüe de la fureur des vents, & laisse épuiser leur rage pendant qu'il demeure immobile ; ainsi vôtre pere demeurant dans le silence, attendoit que ma colere fût épuisée : car il sçavoit qu'il ne faut attaquer les passions des hommes pour les reduire à la raison, que quand elles commencent à s'affoiblir par une espece de lassitude. Ensuite il me dit ces paroles : O Philoctete ! qu'avez-vous fait de vôtre raison & de vôtre courage ! Voici le moment de s'en servir. Si vous refusez de nous suivre pour remplir les grands desseins de Jupiter sur vous, vous êtes indigne d'être le liberateur de la Grece & le destructeur de Troye. Demeurez à Lemnos, ces armes que j'emporte, me donneront une gloire qui vous étoit destinée. Neoptoleme, partons : il est inutile de lui parler, la compassion pour un seul homme ne doit pas nous faire

abandonner le salut de la Grece entiere,

Alors je me sentis comme une Lionne à qui on vient d'arracher ses petits. O caverne, disois-je , jamais je ne te quitterai , tu feras mon tombeau ! O séjour de ma douleur ! plus de douceur , plus d'esperance ! Qui me donnera un glaive pour me percer ? O si les oiseaux de proye pouvoient m'enlever ! O arc précieux ! arc consacré par les mains du fils de Jupiter ! O cher Hercule, s'il te reste encore quelque sentiment , n'es-tu pas indigné ? Cet arc n'est plus dans les mains de ton fidele ami , il est dans les mains impures & trompeuses d'Ulysse. Oiseaux de proye, bêtes farouches, ne fuyez plus cette caverne, mes mains n'ont plus de flèches ! Misérable ! je ne puis vous nuire , venez me devoier , ou plutôt que la foudre de l'impitoyable Jupiter m'écrase !

Vôtre pere ayant tenté toutes les autres voyes pour me persuader , jugea enfin que le meilleur étoit de me rendre mes armes ; il fit signe à Neoptoleme qu'il me les rendît. Aussi-tôt je lui dis : Digne fils d'Achille , tu montre que tu l'es : mais laisse-moi percer mon ennemi. Aussi-tôt je voulus tirer une flèche contre votre pere , mais Neoptoleme m'arrêta, en me disant : La colere vous trouble, & vous empêche de voir l'indigne action que vous voulez faire. Pour Ulysse, il paroissoit aussi tranquille contre ces flèches que

contre mes injures. Je me sentis touché de cette intrepidité & de cette patience. J'eus honte d'avoir voulu dans ce premier transport me servir de mes armes pour tuer celui qui me les avoit fait rendre ; mais comme mon ressentiment n'étoit pas encore appaisé, j'étois inconsolable de devoir mes Armes à un homme que je haïssois tant.

Cependant Neoptoleme me disoit : Sçachez que le divin Helenus, fils de Priam, étant sorti de la ville de Troye par l'ordre & par l'inspiration des Dieux, nous a dévoilé l'avenir. La malheureuse Troye tombera, a-t-il dit, mais elle ne peut tomber qu'après qu'elle aura été attaquée par celui qui tient les flèches d'Hercule. Cet homme ne peut guerir que quand il sera devant les murailles de Troye, les enfans d'Esculape le gueriront.

En ce moment je sentis mon cœur partagé, j'étois touché de la naïveté de Neoptoleme & de la bonne foi avec laquelle il m'avoit rendu mon Arc : mais je ne pouvois me résoudre à voir encore le jour s'il falloit ceder à Ulysse, & une mauvaise honte me tenoit en suspens. Me verra-t-on, disois-je en moi-même, avec Ulysse & les Atreides ? Que croira-t-on de moi ?

Pendant que j'étois dans cette incertitude, tout-à-coup j'entends une voix plus qu'humaine, je vois Hercule dans un nuage éclatant, il étoit environné de rayons de gloire. Je reconnus facilement ses traits un peu grossiers,

grossiers, son corps robuste, & ses manieres simples : mais il avoit une hauteur & une majesté qui n'avoient jamais paru en lui quand il domptoit les monstres. Il me dit : Tu entends, tu vois Hercule. J'ai quitté le haut Olympe pour t'annoncer les ordres de Jupiter, tu sçais par quels travaux j'ai acquis l'immortalité ; il faut que tu ailles avec le fils d'Achille pour marcher sur mes traces dans le chemin de la gloire. Tu guériras, tu perceras de mes flèches Paris auteur de tant de maux. Après la prise de Troye, tu enverras de riches dépouilles à Pœan ton pere sur le Mont Oeta : ces dépouilles seront mises sur mon tombeau comme un monument de la victoire dûë à mes flèches. Et toi, ô fils d'Achille, je te declare que tu ne peux vaincre sans Philoctete, ni Philoctete sans toi. Allez donc comme deux lions qui cherchent ensemble leur proye. J'enverrai Esculape à Troye pour guérir Philoctete. Sur tout, ô Grecs ! aimez & observez la Religion, le reste meurt, elle ne meurt jamais.

Après avoir entendu ces paroles, je m'écriai : O heureux jour ! douce lumiere ! tu te montres enfin après tant d'années. Je t'obéis, je pars : je vais où m'appelle la volonté des Dieux & de mes amis. Ainsi nous partîmes, nous arrivâmes au siège de Troye. Machaon & Podalyre par la divine science de leur pere Esculape me guérirent, ou du

moins me mirent dans l'état où vous me voyez ; je ne souffre plus , j'ai recouvré toute ma vigueur , mais je suis un peu boiteux. Je fis tomber Paris comme un timide. Faon de Biche qu'un Chasseur perce de ses traits. Bientôt Iliou fut réduit en cendre , vous sçavez le reste : j'avois néanmoins encore je ne sçai quelle aversion pour le sage Ulysse , par le souvenir de mes maux , & sa vertu ne pouvoit appaiser ce ressentiment : mais la vûe d'un fils qui lui ressemble , & que je ne puis m'empêcher d'aimer , m'attendrit le cœur pour le pere même.

Pendant que Philoctete avoit raconté ainsi ses aventures , Telemaque avoit demeuré comme suspendu & immobile. Ses yeux étoient attachez sur ce grand homme qui parloit ; toutes les passions différentes qui avoient agité Hercule , Philoctete , Ulysse , Neoptoleme , paroissent tour à tour sur le visage naïf de Telemaque , à mesure qu'elles étoient représentées dans la suite de cette narration. Quelquefois il s'écrioit & interrompoit Philoctete sans y penser : quelquefois il paroissoit rêveur comme un homme qui pense profondément à la suite des affaires : Quand Philoctete dépeignoit l'embarras de Neoptoleme , qui ne sçavoit point dissimuler , Telemaque paroissoit dans le même embarras , & dans ce moment on l'auroit pris pour Neoptoleme.

S O M M A I R E

DU DOUZIE'ME LIVRE.

T Elemaque qui est à la guerre contre les Dauniens , agit en jeune homme , il ne peut souffrir l'arrogance de Phalante Chef des Lacedemoniens ; il se bat contre Hippias frere de Phalante , & met le desordre dans l'Armée. Il reconnoît sa faute , écoute les avis de Nestor , & se reconcilie avec son ennemi. Sur ces entrefaites Adraste Roy des Dauniens surprend le camp des Princes allies , & y met le feu. On s'oppose à son entreprise. Description des armes & du bouclier de Telemaque. Histoire d'Oedipe & de ses fils Eteocle & Polinice. Telemaque surprend à son tour l'armée des Dauniens , les prend en flanc , & fait un cruel carnage. Adraste se retire à la faveur d'un orage qui separe les deux Armées. Reflexions sur la justice d'une Guerre. Telemaque prend soin des blessez & par ses manieres acquiert l'amitié de tous les Rois allies & de tous les Soldats de l'Armée. Il prend soin lui-même des funeraillles d'Hippias qui étoit mort dans le combat contre Adraste. Description de la Pompe funebre. La pieté de Telemaque gagne le cœur de Phalante frere d'Hippias , qui avoit toujours quelque ressentiment contre lui , & ils jurèrent entr'eux une amitié sincere & parfaite.

LES
AVANTURES
D E
TELEMAQUE
FILS D'ULYSSE.

LIVRE DOUZIE' ME.

L'ARME'E des Alliez marchoit cependant en bon ordre contre Adrafte Roy des Dauniens, qui méprisoit les Dieux, & qui ne cherchoit qu'à tromper le hommes. Telemaque trouva de grandes difficultez pour se ménager parmi tant de Rois jaloux les uns des autres ; il falloit ne se rendre suspect à aucun, & se faire aimer de tous : son naturel étoit bon & sincere, mais peu caressant ; il ne s'avisoit gueres de ce qui pouvoit faire plaisir aux autres, il n'étoit point attaché aux richesses, mais il ne sçavoit point donner. Ainsi avec un cœur noble & porté au bien, il ne paroissoit ni obligé, ni sensible à l'amitié, ni liberal, ni reconnoissant des soins qu'on prenoit de lui, ni attentif à distinguer le merite. Il suivoit son goût sans

reflexion ; sa mere Penelope l'avoit nourri malgré Mentor dans une hauteur & dans une fierté qui ternissoit tout ce qu'il y avoit de plus aimable en lui ; il se regardoit comme étant d'une autre nature que le reste des hommes , les autres ne lui sembloient mis sur la terre par les Dieux , que pour lui plaire , le servir , prévenir tous ses desirs , & rapporter tout à lui comme à une divinité ; le bonheur de le servir étoit selon lui , une assez haute récompense pour ceux qui le servoient. Il ne falloit jamais rien trouver d'impossible, quand il s'agissoit de le contenter, & les moindres retardemens irritoient son naturel ardent. Ceux qui l'auroient vû ainsi dans son naturel , auroient jugé qu'il étoit incapable d'aimer autre chose que lui-même , qu'il n'étoit sensible qu'à sa gloire & à son plaisir : mais cette indifférence pour les autres , & cette attention sur lui-même , ne venoient que du transport continuel où il étoit jetté par la violence de ses passions ; de plus , il avoit été flaté par sa mere dès le berceau, & il étoit un grand exemple du malheur de ceux qui naissent dans l'élevation : les rigueurs de la fortune qu'il sentit dès sa premiere jeunesse, n'avoient pû moderer cette impetuosité & cette hauteur : Dépourvû de tout, abandonné, exposé à tant de maux , il n'avoit rien perdu de sa fierté ; elle se relevoit toujours , comme la palme souple se relève sans cesse d'elle-même , quelque

effort qu'on fasse pour l'abaisser. Pendant que Telemaque étoit avec Mentor, ces défauts ne paroissent point, & se diminuoient tous les jours. Semblable à un coursier fougueux qui bondit dans les vastes prairies, que ni les rochers escarpés, ni les précipices, ni les torrens n'arrêtent, qui ne connoît que la voix & la main d'un seul homme capable de le dompter; Telemaque plein d'une noble ardeur, ne pouvoit être retenu que par le seul Mentor; mais aussi un de ses regards l'arrêtoit tout-à-coup dans sa plus grande impetuosité. Il entendoit d'abord ce que signifioit ce regard. Il rappelloit aussi-tôt dans son cœur tous les sentimens de vertu. Sa sagesse rendoit en un moment son visage doux & serein. Neptune quand il élève son Trident, & qu'il menace les flots soulevés, n'apaise point plus soudainement les noirs tempêtes.

Quand Telemaque se trouva seul, toutes ses passions suspendues comme un torrent arrêté par une forte digue, reprirent leur cours: Il ne put souffrir l'arrogance des Lacédémoniens & de Phalante qui étoit à leur tête: cette Colonie qui étoit venue fonder Tarente, étoit composée de jeunes hommes nez pendant le siège de Troye, qui n'avoient eu aucune éducation. Leur naissance illegitime, le dereglement de leurs mœurs, la licence dans laquelle ils avoient été élevés, leur don-

noit je ne ſçai quoi de farouche & de barbare. Ils reſſembloient plutôt à une troupe de brigands, qu'à une Colonie Grecque. Phalante en toute occaſion cherchoit à contredire Telemaque : ſouvent il l'interrompoit dans les aſſemblées, mépriſant ſes conſeils comme ceux d'un jeune homme ſans expérience. Il en faiſoit des railleries, le traitant de foible & d'eſſeminé; il faiſoit remarquer aux Chefs de l'Armée ſes moindres fautes; il tâchoit de ſemer par tout la jalouſie, & de rendre la fierté de Telemaque odieuſe à tous les Alliez.

Un jour Telemaque ayant fait ſur les Dau-niens quelques priſonniers, Phalante prétendit que ces Captifs lui appartenoient, parce que c'étoit lui, diſoit-il, qui à la tête de ſes Lacedemoniens avoit défait cette troupe d'ennemis, & que Telemaque trouvant les Dau-niens déjà vaincus & mis en fuite, n'avoit eu d'autre peine que celle de leur donner la vie, & de les mener dans le camp. Telemaque ſoutenoit au contraire, que c'étoit lui qui avoit empêché Phalante d'être vaincu, & qui avoit remporté la victoire ſur les Dauniens. Ils allerent tous deux défendre leur cauſe dans l'aſſemblée des Rois alliez. Telemaque ſ'y enporta juſqu'à menacer Phalante. Ils ſe fuſſent battus ſur le champ, ſi on ne les eût arrêté.

Phalante avoit un frere nommé Hippias, célèbre dans toute l'armée par ſa valeur, par

sa force & par son adresse. Pollux, disoient les Tarentins, ne combattoit pas mieux du Ceste. Castor n'eût pû le surpasser pour conduire un cheval. Il avoit presque la taille & la force d'Hercule. Toute l'Armée le craignoit, car il étoit encore plus querelleux & plus brutal, qu'il n'étoit fort & vaillant. Hippias ayant vû avec quelle hauteur Telemaque avoit menacé son frere, va à la hâte prendre les prisonniers pour les emmener à Tarente, sans attendre le jugement de l'assemblée. Telemaque à qui on vint le dire en secret, sortit en frémissant de rage, tel qu'un Sanglier écumant qui cherche le chasseur par lequel il a été blessé, on le voyoit errer dans le camp cherchant des yeux son ennemi, & branlant le dard dont il le vouloit percer. Enfin il le rencontre, & en le voyant, sa fureur redouble. C'en étoit plus ce sage Telemaque instruit par Minerve sous la figure de Mentor, c'étoit un phrénétique ou un Lion furieux. Il crie à Hippias: Arrête, ô le plus lâche de tous les hommes, arrête, nous allons voir si tu pourras m'enlever les dépouilles de ceux que j'ai vaincus. Tu ne les conduiras point à Tarente, vas, descends tout à l'heure dans les rives sombres du Styx. Il dit, & il lança son dard, mais il le lança avec tant de fureur, qu'il ne put mesurer son coup; le dard ne toucha point Hippias. Aussi-tôt Telemaque prend son

son épée dont la garde étoit d'or, & que Laërte lui avoit donnée quand il partit d'Iraque, comme un gage de tendresse. Laërte s'en étoit servi avec beaucoup de gloire pendant qu'il étoit jeune, & elle avoit été teinte du sang de plusieurs fameux Capitaines Epirotes, dans une guerre où Laërte fut victorieux. A peine Telemaque eût tiré cette épée, qu'Hippias, qui vouloit profiter de l'avantage de sa force, se jeta pour l'arracher des mains du jeune fils d'Ulysse. L'épée se rompt dans leurs mains, ils se saisissent, & se serrent l'un l'autre : les voilà comme deux Lions qui cherchent à se déchirer ; le feu brille dans leurs yeux, ils se raccourcissent, ils s'allongent, ils s'abaissent, ils se relèvent, ils s'élancent, ils sont alterez de sang : les voilà aux prises, pied contre pied, main contre main, ces deux corps entrelasés sembloient n'en faire qu'un : mais Hippias d'un âge plus avancé sembloit devoir accabler Telemaque, dont la tendre jeunesse étoit moins nerveuse ; déjà Telemaque hors d'haleine sentoit ses genoux chancelans. Alors Hippias le voyant ébranlé, redoubloit ses efforts. C'étoit fait du fils d'Ulysse, il alloit porter la peine de sa re-
merité & de son emportement, si Minerve qui veilloit de loin sur lui, & qui ne le laissoit dans cette extrémité de peril que pour l'instruire, n'eût déterminé la victoire

en sa faveur ; elle ne quitta point le Palais de Salente , mais elle envoya Iris la prompte Messagere des Dieux. Celle-ci volant d'une aîle legere , fendoit les espaces immenses des airs , laissant après elle une longue trace de lumiere , qui peignoit un nuage de mille différentes couleurs ; elle ne se reposa que sur le rivage de la mer , où étoit campée l'Armée innombrable des Alliez. Elle voit de loin la querelle , l'ardeur & les efforts des deux combattans ; elle frémit à la vûe du danger où étoit le jeune Telemaque , elle s'approche enveloppée d'un nuage clair qu'elle avoit formé de vapeurs subtiles , dans le moment où Hippias sentant toute sa force , se crut victorieux ; elle couvrit le jeune nourrisson de Minerve de l'Egide que la sage Déesse lui avoit confié. Aussi-tôt Telemaque , dont les forces étoient épuisées , commence à se ranimer. A mesure qu'il se ranime , Hippias se trouble , il sent je ne sçai quoi de divin qui l'étonne & qui l'accable. Telemaque le presse , l'attaque , tantôt dans une situation , tantôt dans une autre , il l'ébranle , il ne lui laisse aucun moment pour se rassurer , enfin il le jette par terre & tombe sur lui. Un grand chêne du Mont Ida que la hache a coupé par mille coups , dont toute la forêt a retenti , ne fait pas un plus horrible bruit en tombant : La terre en gémit , tout ce qui l'environne en est ébranlé.

Cependant la sagesse étoit revenue avec la force au-dedans de Telemaque. A peine Hippias fut-il tombé sous lui, qu'il comprit la faute qu'il avoit faite, d'attaquer ainsi le frere d'un des Rois allies qu'il étoit venu secourir; il rappella en lui-même avec confusion les sages conseils de Mentor. Il eut horreur de sa victoire, & comprit combien il avoit mérité d'être vaincu. Cependant Phalante de fureur accouroit au secours de son frere, il eût percé Telemaque d'un dard qu'il portoit, s'il n'eût craint de percer aussi Hippias, que Telemaque tenoit sous lui dans la poussiere. Le fils d'Ulysse eût pû sans peine ôter la vie à son ennemi; mais sa colere étoit apaisée, & il ne songeoit plus qu'à reparer sa faute, en montrant de la moderation. Il se levé en disant: O Hippias! il me suffit de vous avoir appris à ne mépriser jamais ma jeunesse. Vivez, j'admire vôtre force & vôtre courage. Les Dieux m'ont protégé, cedez à leur puissance, ne songeons plus qu'à combattre ensemble contre les Dauniens.

Pendant que Telemaque parloit ainsi, Hippias se relevoit couvert de poussiere & de sang, plein de honte & de rage. Phalante n'osoit ôter la vie à celui qui venoit de la donner si genereusement à son frere, il étoit en suspens & hors de lui-même. Tous les Rois allies accourent, ils menent d'un côté Telemaque, & de l'autre Phalante &

Hippias, qui ayant perdu sa fierté, n'osoit lever les yeux. Toute l'armée ne pouvoit assez s'étonner que Telemaque dans un âge si tendre, où les hommes n'ont point encore toute leur force, eût pû renverser Hippias, qui étoit semblable en force & en grandeur à ces Géants enfans de la terre, qui osèrent autrefois chasser de l'Olympe les Immortels.

Mais le fils d'Ulysse étoit bien éloigné de jouir du plaisir de cette victoire : Pendant qu'on ne pouvoit se lasser de l'admirer, il se retira dans sa tente, honteux de sa faute, & ne pouvant plus se supporter lui-même : il gémissoit de sa promptitude, il reconnoissoit combien il étoit injuste & déraisonnable dans ses emportemens ; il trouvoit je ne sçai quoi de vain, de foible & de bas dans cette hauteur démesurée & injuste ; il reconnoissoit que la véritable grandeur n'est que dans la modération, la justice, la modestie & l'humanité ; il se voyoit, mais il n'osoit espérer de se corriger après tant de rechûes ; il étoit aux prises avec lui-même, & l'on l'entendoit rugir comme un Lion furieux. Il demeura deux jours renfermé seul dans sa tente, ne pouvant se résoudre à se rendre dans aucune société, & se punissant soi-même : Helas ! disoit-il, oserai-je revoir Mentor ? Suis-je le fils d'Ulysse, le plus sage & le plus patient des hommes ? Suis-je venu porter la division & le désordre dans l'Armée des Alliez ? Est-ce leur

sang, ou celui des Dauniens leurs ennemis que je dois répandre ? J'ai été temeraire, j'ai oublié de lancer mon dard, je me suis exposé avec Hippias à forces inégales, je ne devois attendre que la mort avec la honte d'être vaincu. Mais qu'importe ? je ne serois plus, non, je ne serois plus ce temeraire Telemaque, ce jeune insensé, qui ne profite d'aucun conseil, ma honte finiroit avec ma vie. Hélas ! si je pouvois au moins espérer de ne plus faire ce que je suis désolé d'avoir fait ! Trop heureux ! trop heureux ! Mais peut-être qu'avant la fin du jour je ferai & voudrai faire les mêmes choses dont j'ai maintenant tant de honte & d'horreur. O funeste victoire ! ô loüanges que je ne puis souffrir, & qui sont de cruels reproches de ma folie !

Pendant qu'il étoit seul inconsolable, Nestor & Philoctète le vinrent trouver. Nestor voulut lui remontrer le tort qu'il avoit : mais ce sage Vieillard reconnoissant bien-tôt la désolation du jeune homme, changea ses graves remontrances en des paroles de tendresse pour adoucir son desespoir.

Les Princes alliez étoient arrêtés par cette querelle, & ils ne pouvoient marcher vers les ennemis, qu'après avoir reconcilié Telemaque avec Phalante & Hippias : on craignoit à toute heure que les troupes des Tarentins n'attaquassent les cent jeunes Cretois

qui avoient suivi Telemaque dans cette guerre. Tout étoit dans le trouble par la faute du seul Telemaque, & Telemaque qui voyoit tant de maux presens & de perils pour l'avenir, dont il étoit l'auteur, s'abandonnoit à une douleur amere. Tous les Princes étoient dans un extrême embarras. Ils n'osoient faire marcher l'armée, de peur que dans la marche les Cretois de Telemaque & les Tarentins de Phalante ne combattissent les uns contre les autres : on avoit bien de la peine à les retenir au-dedans du camp où ils étoient gardez de près. Nestor & Philoctere alloient & revenoient sans cesse de la tente de Telemaque à celle de l'implacable Phalante, qui ne respiroit que la vengeance. La douce éloquence de Nestor & l'autorité du grand Philoctere ne pouvoient moderer ce cœur farouche, qui étoit encore sans cesse irrité par les discours pleins de rage de son frere Hippias. Telemaque étoit bien plus doux, mais il étoit abbatu par une douleur que rien ne pouvoit consoler.

Pendant que les Princes étoient dans cette agitation, toutes les troupes étoient consternées : tout le camp paroissoit comme une maison désolée qui vient de perdre un pere de famille, l'appui de tous ses proches, & la douce esperance de ses petits enfans. Dans ce desordre & cette consternation de l'armée, on entend tout-à-coup un bruit effroyable de cha-





riots, d'armes, de hennissemens de chevaux, de cris d'hommes, les uns vainqueurs, & animez au carnage, les autres ou fuyans, ou mourans, ou blessez. Un tourbillon de poussiere forme un épais nuage qui couvre le Ciel, & qui enveloppe tout le camp; bien-tôt à la poussiere se joint une fumée épaisse qui troubloit l'air, & qui ôtoit la respiration. L'épouvante saisit les cœurs. Adrasfe vigilant & infatigable avoit surpris les Alliez, il leur avoit caché sa marche, & il étoit instruit de la leur. Pendant deux nuits il avoit fait une incroyable diligence pour faire le tour d'une montagne presque inaccessible dont les Alliez avoient saisi presque tous les passages: Tenant ces défilez, ils se croyoient en pleine seurété, & prétendoient même pouvoir par ces passages qu'ils occupoient, tomber sur l'ennemi derriere la montagne, quand quelques troupes qu'ils attendoient leur seroient venues.

Adrasfe, qui répandoit l'argent à pleines mains pour sçavoir le secret de ses ennemis, avoit appris leur resolution: car Nestor & Philoctete, ces deux Capitaines d'ailleurs si sages & si experimentez, n'étoient pas assez secrets dans leurs entreprises. Nestor dans ce déclin de l'âge se plaisoit trop à raconter ce qui pouvoit lui attirer quelque loüange. Philoctete naturellement parloit moins; mais il étoit prompt, & pour peu qu'on excitât sa vivacité, on lui faisoit dire ce qu'il avoit resolu de faire:

Les gens artificieux avoient trouvé la clef de son cœur pour en tirer les plus importans secrets. On n'avoit qu'à l'irriter : alors fougueux & hors de lui-même, il éclatoit par des menaces, il se vantoit d'avoir des moyens sûrs de parvenir à ce qu'il vouloit. Si on paroïssoit douter de ces moyens, il se hâtoit de les expliquer inconsidérément, & le secret le plus intime échapoit du fonds de son cœur ; semblable à un vase précieux, mais fêlé, d'où s'écoulent toutes les plus délicieuses liqueurs ; le cœur de ce grand Capitaine ne pouvoit rien garder. Les traîtres corrompus par l'argent d'Adraсте ne manquoient pas de se joüir de la foiblesse de ces deux Rois. Ils flatoient sans cesse Nestor par de vaines louanges ; ils lui rappelloient ses victoires passées ; admiroient sa prévoyance, ne se lassoient jamais de l'applaudir : d'un autre côté ils tendoient des pièges continuels à l'humeur impatiente de Philoctète, ils ne lui parloient que de difficultez, de contre-temps, de dangers, d'inconveniens, de fautes irremédiables. Aussi-tôt que ce naturel prompt étoit enflâmé, sa sagesse l'abandonnoit, & il n'étoit plus le même homme.

Telemaque, malgré les défauts que nous avons vûs, étoit bien plus prudent pour garder un secret. Il y étoit accoutumé par ses malheurs, & par la nécessité où il avoit été dès son enfance de cacher ses desseins aux Amans de Penelope. Il sçavoit taire un secret.

sans dire aucun mensonge. Il n'avoit point même certain air réservé & mystérieux qu'ont d'ordinaire les gens secrets. Il ne paroissoit point chargé du secret qu'il devoit garder: on le trouvoit toujours libre, naturel, ouvert, comme un homme qui a son cœur sur les lèvres. Mais en disant tout ce que l'on pouvoit dire sans consequence, il sçavoit s'arrêter précisément & sans affectation aux choses qui pouvoient donner quelque soupçon, & entraver son secret. Par-là son cœur étoit impenetrable & inaccessible, ses meilleurs amis même ne sçavoient que ce qu'il croyoit utile de leur découvrir pour avoir de sages conseils, & il n'y avoit que le seul Mentor pour lequel il n'avoit aucune reserve. Il se confioit à d'autres amis, mais à divers degrez, & à proportion de ce qu'il avoit éprouvé leur amitié & leur sagesse.

Telemaque avoit souvent remarqué que les résolutions du Conseil se répandoient un peu trop dans le camp. Il en avoit averti Nestor & Philoctete; mais ces deux hommes si experimentez ne firent pas assez d'attention à un avis si salutaire. La vieillesse n'a plus rien de souple, la longue habitude la tient comme enchaînée, elle n'a plus de ressource contre ses défauts, semblables aux arbres dont le tronc dur & noïeux s'est durci par le nombre des années, & ne peut plus se redresser, les hommes à un certain âge ne peuvent pres-

que plus se plier eux-mêmes contre certaines habitudes qui ont vieilli avec eux, & qui sont entrées jusques dans le moëlle de leurs os. Souvent ils les connoissent, mais trop tard, ils gémissent en vain, & la tendre jeunesse est le seul âge où l'homme peut encore tout sur lui-même pour se corriger.

Il y avoit dans l'armée un Dolope nommé Eurimaque, flateur, insinuant, s'accommodant à tous les goûts & à toutes les inclinations des Princes, inventif & industrieux pour trouver de nouveaux moyens de leur plaire. A l'entendre, rien n'étoit jamais difficile. Lui demandoit-on son avis, il devinoit celui qui feroit le plus agréable; il étoit plaisant, railleur contre les foibles, complaisant pour ceux qu'il craignoit, habile pour assaisonner une louange délicate qui fût bien reçûe des hommes les plus modestes. Il étoit grave avec les graves, enjoué avec ceux qui étoient d'une humeur enjouée, il ne lui coûtoit rien de prendre toutes sortes de formes, les hommes sinceres & vertueux, qui sont toujours les mêmes, & qui s'assujettissent aux regles de la vertu, ne sçauroient jamais être aussi agréables aux Princes que leurs passions dominant.

Eurimaque sçavoit la guerre, il étoit capable d'affaires; c'étoit un aventurier qui s'étoit donné à Nestor, & qui avoit gagné sa confiance. Il tiroit du fond de son cœur un peu vain & sensible aux louanges, tout ce qu'il

en vouloit ſçavoir. Quoique Philoctere ne ſe confiât point à lui, la colere & l'impatience faiſoient en lui ce que la confiance faiſoit dans Neſtor. Eurimaque n'avoit qu'à le contredire, en l'irritant il découvroit tout. Cet homme avoit reçu de grandes ſommes d'Adraſte pour lui apprendre tous les deſſeins des Alliez. Ce Roi des Dauniens avoit dans l'armée un certain nombre de transfuges qui devoient l'un après l'autre s'échaper du camp des Alliez, & retourner au ſien. A meſure qu'il y avoit quelque affaire importante à faire ſçavoir à Adraſte, Eurimaque faiſoit partir un de ces Transfuges. La tromperie ne pouvoit pas être facilement découverte, parce que ces Transfuges ne portoient point de lettres; ſi on les ſurprenoit, on ne trouvoit rien qui pût rendre Eurimaque ſuſpect.

Cependant Adraſte prévenoit toutes les entrepriſes des Alliez. A peine une réſolution étoit-elle priſe dans le Conſeil, que les Dauniens faiſoient précifément ce qui étoit neceſſaire pour en empêcher le ſuccès. Telemaque ne ſe laſſoit point d'en chercher la cauſe, & d'exciter la défiance de Neſtor & de Philoctere; mais ſon ſoin étoit inutile, ils étoient aveuglez.

On avoit réſolu dans le Conſeil d'attendre des troupes nombreuses qui devoient arriver, & on avoit fait avancer ſecretement pendant la nuit cent Vaiſſeaux pour conduire plus

promptement ces troupes depuis une côte de mer très-rude où elles devoient arriver, jusques au lieu où l'armée campoit. Cependant on se croyoit en sûreté, parce qu'on tenoit avec des troupes les détroits de la montagne voisine, qui est une côte presque inaccessible de l'Apennin. L'armée étoit campée sur les bords du fleuve Galese, assez près de la mer. Cette campagne délicieuse est abondante en pâturage, & en tous les fruits qui peuvent nourrir une armée. Adraсте étoit derrière la montagne, & on comptoit qu'il ne pouvoit passer; mais comme il scût que les Alliez étoient encore foibles, qu'ils attendoient un grand secours, que les vaisseaux attendoient l'arrivée des troupes qui devoient venir, & que l'armée étoit divisée par la querelle de Telemaque avec Phalante, il se hâta de faire un grand tour. Il vint en diligence jour & nuit sur le bord de la mer. Là il surprit au point du jour les cent Vaisseaux qui appartenoient aux Alliez. Comme ces Vaisseaux étoient mal gardez, & qu'on ne se défioit de rien, il s'en saisit sans résistance, & s'en servit pour transporter ses troupes avec une incroyable diligence à l'embouchure du Galese: puis remontant sur les bords du fleuve, ceux qui étoient dans les postes avancés autour du camp vers la rivière, crurent que ces vaisseaux leur amenoient les troupes qu'on attendoit: on pousse d'abord de grands cris de joye. Adraсте & ses soldats descendirent avant

qu'on put les reconnoître. Ils tombent sur les Allicz qui ne se défient de rien, ils les trouvent dans un camp tout ouvert, sans ordre, sans chef, sans armes : le côté du camp qu'il attaqua d'abord fut celui des Tarentins, où commandoit Phalante. Les Dauniens y entrèrent avec tant de vigueur, que cette jeunesse Lacedemonienne étant surprise, ne put résister. Pendant qu'ils cherchent leurs armes, & qu'ils s'embarassent les uns les autres dans cette confusion, Adraste fait mettre le feu au camp : Aussi-tôt la flâme s'élève & monte jusques aux nuës, le bruit du feu est semblable à celui d'un torrent qui inonde toute une campagne, & qui entraîne par sa rapidité les grands chênes avec leurs profondes racines, les moissons, les granges, les étables, & les troupeaux. Le vent pousse impetueusement la flâme de pavillon en pavillon, & bien-tôt tout le camp est comme une vieille forêt qu'une étincelle de feu a embrasée. Phalante qui voit le peril de plus près qu'un autre, ne peut y remédier. Il comprend que toutes les troupes vont périr dans cet incendie, si on ne se hâte d'abandonner le camp; mais il comprend aussi combien le desordre de cette retraite est à craindre devant un ennemi victorieux, il commence à faire sortir la jeunesse Lacedemonienne encore à demi desarmée; mais Adraste ne les laisse point respirer : D'un côté une troupe d'Archers adroits perce de flèches innombrables.

bles les Soldats de Phalante. De l'autre des Frondeurs jettent une grêle de grosses pierres: Adraсте lui-même l'épée à la main marchant à la tête d'une troupe choisie des plus intrepides Dauniens, poursuit à la lueur du feu les troupes qui s'enfuient; il moissonne par le fer tranchant tout ce qui a échappé au feu, il nage dans le sang, il ne peut s'affouvir de carnage: les Lions & les Tygres n'égale point sa furie quand ils égorgent les Bergers avec leurs troupeaux. Les troupes de Phalante succombent, & le courage les abandonne, la pâle Mort conduite par une Furie infernale, dont la tête est hérissée de serpens, glace le sang de leurs veines; leurs membres engourdis se refroidissent, & leurs genoux chancelans leur ôtent même l'espérance de la fuite. Phalante à qui la honte & le desespoir donnent encore un reste de force & de vigueur, élève les mains & les yeux vers le Ciel, il voit tomber à ses pieds son frere Hippias, sous les coups de la main foudroyante d'Adraсте. Hippias étendu se roule dans la poussière, un sang noir & bouillonnant sort comme un ruisseau de la profonde blessure qui lui traverse le côté. Ses yeux se ferment à la lumière, son ame furieuse s'enfuit avec tout son sang. Phalante lui-même tout couvert du sang de son frere, & ne pouvant le secourir, se voit envelopé par une foule d'ennemis qui s'efforcent de le renverser. Son bouclier est percé de mille traits. Il est blessé

DE TELEMAQUE. LIV. XII. 111
en plusieurs endroits de son corps, il ne peut plus rallier ses troupes fugitives. Les Dieux le voyent, ils n'en ont aucune pitié.

Jupiter au milieu de toutes les Divinités célestes, regarde du haut de l'Olympe ce carnage des Alliez. En même temps il consultoit les immuables destinées, & voyoit tous les Chefs dont la trame devoit ce jour-là être tranchée par le ciseau de la Parque. Chacun des Dieux étoit attentif pour découvrir sur le visage de Jupiter quelle seroit sa volonté. Mais le Pere des Dieux & des hommes leur dit d'une voix douce & majestueuse : Vous voyez en quelle extrémité sont réduits les Alliez ; vous voyez Adrasle qui renverse tous ses ennemis : mais ce spectacle est bien trompeur, la gloire & la prospérité des méchans est courte ; Adrasle impie & odieux par sa mauvaise foi, ne remportera point une entière victoire. Ce malheur n'arrive aux Alliez que pour leur apprendre à se corriger, & à mieux garder le secret de leurs entreprises. Ici la sage Minerve prépare une nouvelle gloire à son jeune Telemaque, dont elle fait ses délices. Alors Jupiter cessa de parler. Tous les Dieux en silence continuoient à regarder le combat.

Cependant Nestor & Philoctète furent avertis qu'une partie du camp étoit déjà brûlée, que la flâme poussée par les vents s'avançoit toujours ; que leurs troupes étoient

en desordre , & que Phalante ne pouvoit plus soutenir les efforts des ennemis. Ils courent aux armes , assemblent les Capitaines , & ordonnent qu'on se hâte de sortir du camp pour éviter cet incendie.

Telemaque , qui étoit abbatu & inconsolable , oublie sa douleur. Il prend ses armes , don précieux de la sage Minerve , qui fit semblant de les avoir reçues d'un excellent ouvrier de Salente , mais qui les avoit fait faire à Vulcain dans les cavernes fumantes du Mont Etna.

Ces armes étoient polies comme une glace , & brillante comme les rayons du Soleil. Dessus étoit gravée la fameuse histoire du siège de Thebes : on voyoit d'abord le malheureux Laius , qui ayant appris par la réponse de l'Oracle d'Appollon , que son fils qui venoit de naître seroit le meurtrier de son pere , livra aussi-tôt l'enfant à un Berger pour l'exposer aux bêtes sauvages & aux oiseaux de proie. Puis on remarquoit le Berger qui portoit l'enfant sur la montagne de Cytheron , entre la Bœotie & la Phocide. Cet enfant sembloit crier & sentir sa déplorable destinée. Il avoit je ne sçai quoi de naïf , de tendre & de gracieux , qui rend l'enfance si aimable. Le Berger qui le portoit sur des rochers affreux , paroissoit le faire à regret , & être touché de compassion ; des larmes couloient de ses yeux. Il étoit incertain & embarrassé ,

barrassé, puis il perçoit les pieds de l'enfant avec son épée, les traversoit d'une branche d'osier, & le suspendoit à un arbre, ne pouvant se résoudre ni à le sauver contre l'ordre de son maître, ni à le livrer à une mort certaine : après quoi il partit, de peur de voir mourir ce petit innocent qu'il aimoit.

Cependant l'enfant alloit mourir faute de nourriture : déjà ses pieds par lesquels tout son corps étoit suspendu, étoient enflés & livides. Phorbas Berger de Polybe Roy de Corinthe, qui faisoit paître dans ce desert les grands troupeaux du Roy, entendit les cris de ce petit enfant, il accourt, il le détache, il le donne à un autre Berger, afin qu'il le porte à la Reine Merope qui n'a point d'enfant : elle est touchée de sa beauté, elle le nomme Oedipe, à cause de l'enflure de ses pieds percez, & le nourrit comme son propre fils, le croyant un enfant envoyé des Dieux. Toutes ces diverses actions paroissoient chacune en leurs places.

Ensuite on voyoit Oedipe déjà grand, qui ayant appris que Polybe n'étoit pas son pere, alloit de país en país pour découvrir sa naissance. L'Oracle lui déclara qu'il trouveroit son pere dans la Phocide. Il y va, il y trouve tout le peuple agité par une grande sédition : Dans ce trouble il tua Laïus son pere sans le connoître. On le voit encore qui se presente à Thebes, & explique l'énigme.

du Sphinx. Il tuë le monstre & épouse la Reine Jocaste sa mere, qu'il ne connoît point, & qui le croit Oedipe fils de Polybe. Une horrible peste, signe de la colere des Dieux, suit de près un si détestable mariage. Là Vulcain avoit pris plaisir à représenter les enfans qui expiroient dans le sein de leurs meres, tout un peuple languissant, la mort & la douleur peintes sur les visages. Mais ce qui étoit de plus affreux, étoit de voir Oedipe, qui après avoir long-temps cherché le sujet du courroux des Dieux, découvre qu'il en est lui-même la cause. On voyoit sur le visage de Jocaste la honte & la crainte d'éclaircir ce qu'elle ne vouloit pas connoître ; sur celui d'Oedipe l'horreur & le desespoir ; il s'arrache les yeux, & il paroît conduit comme un aveugle par sa fille Antigone : on voit qu'il reproche aux Dieux les crimes dans lesquels ils l'ont laissé tomber. Ensuite on le voyoit s'exiler lui-même pour se punir & ne pouvant plus vivre avec les hommes.

En partant il laissoit son Royaume aux deux fils qu'il avoit eûs de Jocaste, Eteocle & Polinice, à condition qu'ils régneroient tour à tour chacun leur année ; mais la Discorde des Freres paroissoit encore plus horrible que le malheur d'Oedipe. Eteocle paroissoit sur le trône, refusant d'en descendre pour y faire monter à son tour Polinice. Celui-ci ayant eû recours à Adraste Roi d'Ar-

DE TELEMAQUE. LIV. XII. 115
gos, dont il épousa la fille Agria, s'avançoit vers Thebes avec des troupes innombrables. On voyoit par tout des combats autour de la Ville assiégée. Tous les Héros de la Grece étoient assemblez dans cette guerre, & elle ne paroissoit pas moins sanglante que celle de Troye.

On y reconnoissoit l'infortuné mari d'Eryphyle. C'étoit le celebre Devin Amphiaraius qui prévint son malheur & qui ne scût s'en garantir; il se cache pour n'aller point au siège de Thebes; scachant qu'il ne peut esperer de revenir de cette guerres'il s'y engage. Eryphyle étoit le seul à qui il eût osé confier son secret; Eryphyle son épouse qu'il aimoit plus que sa vie, & dont il se croyoit tendrement aimé, séduite par un collier qu'Adraсте Roi d'Argos lui donna, trahit son époux Amphiaraius. On la voyoit qui découvroit le lieu où il s'étoit caché. Adraсте le menoit malgré lui à Thebes. Bien-tôt en y arrivant il paroissoit englouti dans la terre qui s'entr'ouvroit tour-à-coup pour l'abimer.

Parmi tant de combats, où Mars exerçoit sa fureur, on remarquoit avec horreur celui des deux freres Eteocle & Polinice; il paroissoit sur leurs visages je ne sçai quoi de hideux & de funeste. Le crime de leur naissance étoit comme écrit sur leurs fronts. Il étoit facile de juger qu'ils étoient dévoüez aux Furies infernales, & à la vengeance des Dieux. Les

Dieux les sacrifient pour servir d'exemple à tous les freres dans la suite de tous les siècles , & pour montrer ce que fait l'impie Discorde quand elle peut séparer des cœurs qui doivent être si étroitement unis. On voyoit ces deux freres pleins de rage , qui s'entredéchiroient ; chacun oublioit de défendre sa vie pour arracher celle de son frere : ils étoient tous deux sanglans , percez de coups mortels , tous deux mourans , sans que leur fureur pût se ralentir , tous deux tombez par terre , & prêts à rendre le dernier soupir ; mais ils se traînoient encore l'un contre l'autre pour avoir le plaisir de mourir dans un dernier effort de cruauté & de vengeance. Tous les autres combats paroissoient suspendus par celui-là. Les deux Armées étoient consternées & saisies d'horreur à la vûe de ces deux monstres. Mars lui-même détournoit ses yeux cruels pour ne pas voir un tel spectacle. Enfin on voyoit la flâme du bûcher sur lequel on mettoit les deux corps de ces deux freres dénaturez. Mais , ô chose incroyable ! la flâme se partageoit en deux , la mort même n'avoit pû finir la haine implacable qui étoit entre Eteocle & Polinice ; ils ne pouvoient brûler ensemble , & leurs cendres encore sensibles aux maux qu'ils s'étoient faits l'un à l'autre , ne pûrent jamais se mêler. Voilà ce que Vulcain avoit représenté avec un Art divin sur les armes que Minerve avoit

données à Telemaque.

D'un autre côté le Bouclier representoit Cérès dans les fertiles campagnes de la Sicile. On voyoit la Déesse qui rassembloit le peuple épars çà & là, cherchans leur nourriture par la chasse, ou cueillans les fruits sauvages qui tomboient des arbres; elle monroit à ces hommes grossiers l'art d'adoucir la terre, & de tirer de son sein fécond leur nourriture; elle leur presentoit une charuë, & y faisoit atteler des bœufs. On voyoit la terre s'ouvrir en sillons par le tranchant de la charuë, puis on appercevoit les moissons dorées qui couvroient ces fertiles campagnes. Le moissonneur avec la faux coupoit les doux fruits de la terre, & se payoit de toutes ses peines. Le fer destiné ailleurs à tout détruire, ne paroissoit employé en ce lieu qu'à préparer l'abondance & à faire naître les plaisirs. Les Nymphes couronnées de fleurs dansoient dans une prairie sur le bord d'une riviere auprès d'un bocage. Pan jouoit de la flûte; les Faunes & les Satyres folâtres sautoient dans un coin. Bacchus y paroissoit aussi, couronné de lierre, appuyé sur son Thyrsé, & tenant d'une main une vigne ornée de pampre & de plusieurs grappes de raisins: C'étoit une beauté molle avec je ne sçai quoi de passionné & de languissant: il étoit tel qu'il parut à la malheureuse Ariadne, lorsqu'il la trouva seule abandonnée, abîmée dans la douleur sur un rivage inconnu. Enfin on vo-

voit de toutes parts un peuple nombreux, des Vieillards qui alloient porter dans les Temples les prémices de leurs fruits, de jeunes hommes qui revenoient vers leurs épouses lassés du travail de la journée; leurs femmes alloient au devant d'eux, menans par la main leurs petits enfans qu'elles caressoient : on voyoit aussi des Bergers qui paroissoient chanter, & quelques-uns dansoient au son du chalumeau ; tout representoit la paix, l'abondance, & les délices, tout paroissoit riant & heureux : on voyoit même dans les pâturages les loups se joüer au milieu des moutons, les Lions ayant quitté leur ferocité, paroissoient avec les tendres agneaux. Un petit Berger les menoit ensemble sous sa houlette, & cette aimable peinture rappelloit tous les charmes de l'âge d'or.

Telemaque ayant pris ces armes divines au lieu de prendre son baudrier ordinaire, prit la terrible Egide que Minerve lui avoit envoyée, & qu'Iris la messagere des Dieux lui avoit laissée. Iris lui avoit enlevé son baudrier sans qu'il s'en appercût, & lui avoit donné en la place cette Egide redoutable aux Dieux mêmes : en cet état il court hors du camp pour en éviter les flâmes, il appelle à lui d'une voix forte tous les Chefs de l'armée, & cette voix ranime déjà tous les Alliez éperdus : un feu divin étincelle dans les yeux du jeune guerrier. Il paroît appliqué à donner les ordres, mais il est prompt & rapide dans l'exécution, sembla-

ble à un fleuve impetueux , qui non-seulement roule avec précipitation ses flots écumeux , mais qui entraîne encore dans sa course les plus pesans vaisseaux dont il est chargé.

Philoctete , Nestor , les Chefs des Manduciens & des autres Nations , sentent dans le fils d'Ulysse je ne sçai quelle autorité , à laquelle il faut que tous cedent. L'experience des Vieillards leur manque , le conseil & la sagesse sont ôtez à tous les Commandans , la jalousie même si naturelle aux hommes , s'éteint dans les cœurs , tous se taisent , tous admirent Telemaque , tous se rangent pour lui obéir sans y faire de reflexion , & comme s'ils y eussent été accoutumez. Il s'avance & monte sur une colline , d'où il observe la disposition des ennemis , puis tout-à-coup il juge qu'il faut se hâter de les surprendre dans le desordre où ils sont , en brûlant le camp des Alliez ; il fait le tour en diligence , & tous les Capitaines les plus experimentez le suivent. Il attaque les Dauniens par derriere dans un temps où ils croyoient l'armée des Alliez enveloppée dans les flâmes de l'embrasement ; cette surprise les trouble. Ils tombent sous la main de Telemaque , comme les feuilles dans les derniers jours de l'Automne tombent des forêts quand un fier Aquilon ramenant l'Hiver , fait gémir les troncs de vieux arbres , & en agite les branches. La terre est couverte

des hommes que Telemaque fait tomber. De son dard il perce le cœur d'Iphycles, le plus jeune des enfans d'Adraſte, qui oſe ſe preſenter contre lui au combat pour ſauver la vie de ſon pere. Enſuite il renverſe Euphorion, le plus celebre de tous les Lydiens venus en Etrurie. Enfin ſon glaive perce Cleomenes, nouveau marié, qui avoit promis à ſon épouſe de lui porter les riches dépouilles des ennemis. Adraſte fremit de rage voyant la mort de ſon fils, celle de pluſieurs Capitaines, & la victoire qui échape de ſes mains. Phalante preſque abbatu à ſes pieds, eſt comme une victime à demi égorgée qui ſe dérobe au couteau ſacré, & qui ſ'enſuit loin de l'Autel. Il ne faloit plus à Adraſte qu'un moment pour achever la perte du Lacedémonien. Phalante eſt noyé dans ſon ſang, & dans celui des Soldats qui combattent avec lui: mais il entend les cris de Telemaque qui ſ'avance pour le ſecourir, en ce moment la vie lui eſt rendue, un nuage qui couvroit déjà ſes yeux ſe diſſipe. Les Dauniens ſentant cette attaque imprévue, abandonnent Phalante pour aller repouſſer un plus dangereux ennemi. Adraſte eſt tel qu'un Tigre, à qui des Bergers assemblez arrachent la proye qu'il étoit prêt à devorer. Telemaque le cherche dans la mêlée, & veut finir tout-à-coup la guerre, en délivrant les Alliez de leur implacable ennemi; mais Jupiter ne vouloit pas donner au fils d'Ulyſſe une victoire ſi prompte

pte & si facile, Minerve même vouloit qu'il eût à souffrir des maux plus long-temps pour mieux apprendre à gouverner les hommes. L'impie Adraсте fut donc conservé par le pere des Dieux, afin que Telemaque eût le temps d'acquiescer plus de gloire & plus de vertu. Un nuage que Jupiter assembla dans les airs sauva les Dauniens : Un tonnerre effroyable déclara la volonté des Dieux, on auroit crû que les voutes éternelles du haut Olympe alloient s'écrouler sur les têtes des foibles mortels; les éclairs fendoient la nuë de l'un à l'autre Pole, & dans l'instant où ils ébloüissoient les yeux par leurs feux perçans, on retomboit dans les affreuses tenebres de la nuit. Une pluie abondante qui tomba dans l'instant, servit encore à séparer les deux Armées. Adraсте profita du secours des Dieux, sans être touché de leur pouvoir, & merita par cette ingratitude d'être réservé à une plus cruelle vengeance; il se hâta de faire passer les troupes entre le camp à demi brûlé, & un marais qui s'étendoit jusques à la riviere; il le fit avec tant d'industrie & de promptitude, que cette retraite montra combien il avoit de ressource & de presence d'esprit. Les Alliez animez par Telemaque vouloient le poursuivre, mais à la faveur de cet orage il leur échapa, comme un oiseau d'une aile legere échape aux filets des chasseurs.

Les Alliez ne songerent plus qu'à rentrer

dans leur Camp , & qu'à reparer leur perte ; en entrant dans le Camp , ils virent ce que la guerre a de plus lamentable ; les malades & les bleffez n'ayant pû se traîner hors des tentes , n'avoient pû se garantir du feu , ils paroissoient à demi brûlez , poussant vers le Ciel une voix plaintive & mourante , & des cris douloureux. Le cœur de Telemaque en fut percé , il ne pût plus retenir ses larmes , il détourna plusieurs fois ses yeux , comme saisi d'horreur & de compassion ; il ne pouvoit voir sans fremir ces corps encore vivans & dévoüez à une longue & cruelle mort ; ils paroissoient semblables à la chair des victimes qu'on a brûlée sur les Autels , & dont l'odeur se répand de tous côtez.

Helas , s'écrioit Telemaque , voilà donc les maux que la guerre entraîne après elle ! Quelle fureur aveugle pousse les malheureux mortels ? ils ont si peu de jours à vivre sur la terre , ces jours sont si misérables , pourquoi précipiter une mort déjà si prochaine ? pourquoi ajouter tant de désolations affreuses à l'amertume dont les Dieux ont rempli cette vie si courte ? Les hommes sont tous freres , & ils s'entredéchirent ; les bêtes farouches sont moins cruelles. Les Lions ne font point la guerre aux Lions , ni les Tygres aux Tygres , ils n'attaquent que les animaux d'espece différente. L'homme seul malgré sa raison fait ce que les animaux sans raison ne firent jamais.

Mais encore pourquoi ces guerres ? N'y a-t-il pas assez de terre dans l'Univers pour en donner à tous les hommes plus qu'ils n'en peuvent cultiver ? Combien y a-t-il de terres desertes ? Le genre humain ne sçauroit les remplir. Quoy donc ! une vaine idée de gloire, un titre de Conquerant, qu'un Prince veut acquérir, allume la guerre dans des païs immenses ! Ainsi un seul homme donné au monde par la colere des Dieux, rend tant d'autres hommes misérables. Pour satisfaire à sa gloire & à sa vanité, il faut que tout perisse, que tout nage dans le sang, que tout soit détruit par les flâmes, que tout ce qui échape au fer & au feu, ne puisse échaper à la faim encore plus cruelle : enfin qu'un seul homme qui se jouë de la nature humaine, entraîne tout dans une désolation generale pour son plaisir & pour sa gloire. Peut-on trop abhorrer & mépriser les hommes qui ont tellement oublié l'humanité ? Non, non, bien loin d'être demi-Dieux, ce ne sont pas mêmes des hommes, ils devroient être même en execration dans tous les siècles, dont ils ont crû être admirez. Ah ! que les Rois doivent bien prendre garde aux guerres qu'ils entreprennent ! elles doivent être justes : Ce n'est pas assez, il faut qu'elles soient necessaires ; le sang du Peuple ne doit-être versé que pour sauver ce même peuple dans les besoins extrêmes : mais des conseils flateurs, une fausse idée de gran-

deur , de vaines jalousies , la fausse avidité , qui se couvre de prétextes spécieux , engagent insensiblement les Rois dans des guerres qui les rendent malheureux , qui leur font hazarder tout sans nécessité , & qui sont aussi funestes à leurs sujets qu'à leurs ennemis.

Ainsi raisonneit Telemaque , mais il ne se contentoit pas de déplorer les maux de la guerre, il tâchoit de les adoucir : on le voyoit aller dans les tentes secourir lui-même les malades & les mourans : il leur donnoit de l'argent & des remedes , il les consoloit & les encourageoit par des discours pleins d'amitié , & envoyoit visiter ceux qu'il ne pouvoit visiter lui-même.

Parmi les Cretois qui étoient avec luy, il y avoit deux Vieillards , dont l'un se nommoit Traumaphile , & l'autre Nozofuge. Traumaphile avoit été au siege de Troye avec Idoménée , & avoit appris des enfans d'Esculape l'art de guerir les playes ; il répandoit dans les blessures les plus profondes & les plus envenimées , une liqueur odoriferente qui consommoit les chairs mortes & corrompues , sans avoir besoin de faire aucune incision , & qui formoit promptement de nouvelles chairs plus saines & plus belles que les premieres. Pour Nozofuge il n'avoit jamais vû les enfans d'Esculape , mais il avoit eu par le moyen de Merione , un livre sacré &

myfterieux qu'Esculape avoit donné à fes enfans. D'ailleurs Nozofuge étoit ami des Dieux : il avoit composé des Hymnes en l'honneur des enfans de Latone, il offroit tous les jours le sacrifice d'une brebis blanche & sans tache à Apollon, par lequel il étoit souvent inspiré. A peine avoit-il vu un malade, qu'il connoissoit à ses yeux, à la couleur de son teint, à la conformation de son corps, & à sa respiration, la source de sa maladie : tantôt il donnoit des remèdes qui faisoient suer ; & il montrait par le succès des sueurs combien la respiration facilitée ou diminuée déconcertée ou rétablit toute la machine du corps. Il donnoit pour les maux de langueue certains breuvages qui rétablissoient peu à peu les parties nobles ; & qui rajeunissoient les hommes en adoucissant leur sang ; mais il assuroit souvent que c'étoit faute de vertu & de courage que les hommes avoient si souvent besoin de la médecine. C'est une honte, disoit-il, pour les hommes, qu'ils aient tant de maladies, car les bonnes mœurs produisent leur santé : Leur intemperance, disoit-il, change en poisons les alimens destinez à conserver la vie, les plaisirs pris sans modération abrègent plus les jours des hommes que les remèdes ne peuvent les prolonger ; les Pauvres sont moins souvent malades faute de nourriture, que les Riches ne le deviennent pour en prendre trop : les alimens

qui flâtent trop le goût & qui font manger au-delà du besoin, empoisonnent au lieu de nourrir. Les remèdes sont eux-mêmes de véritables maux qui ruinent la nature, & dont il ne faut se servir que dans les pressans besoins; le grand remède, qui est toujours innocent, & toujours d'un usage utile, c'est la sobriété, c'est la tempérance dans tous les plaisirs, c'est la tranquillité de l'esprit, c'est l'exercice du corps. Par là on fait un sang doux & temperé, on dissipe toutes les humeurs superflues. Ainsi le sage Nozofuge étoit moins admirable par ses remèdes, que par le régime qu'il conseilloit pour prévenir les maux, & pour rendre les remèdes inutiles.

Ces deux hommes étoient envoyez par Telemaque pour visiter tous les malades de l'armée: ils en guerirent beaucoup par leurs remèdes, mais ils en guerirent bien davantage par le soin qu'ils prirent pour les faire servir à propos; car ils s'appliquoient à les tenir proprement, à empêcher le mauvais air par cette propreté, à leur faire garder un régime de sobriété exacte dans leur convalescence. Tous les soldats touchés de ce secours rendoient grâces aux Dieux d'avoir envoyé Telemaque dans l'armée des Alliez. Ce n'est pas un homme, disoient-ils, c'est sans doute quelque Divinité bien-faisante sous la figure humaine; du moins si c'est un homme, il ressemble moins au reste des hommes qu'aux Dieux, il n'est

sur la terre que pour faire du bien. Il est encore plus aimable par sa douceur & par sa bonté, que par sa valeur. O si nous pouvions l'avoir pour Roy ! mais les Dieux le réservent pour quelque peuple plus heureux, qu'ils cheririssent, & chez lequel ils veulent renouveler l'âge d'or.

Telemaque, pendant qu'il alloit la nuit visiter les quartiers du camp par précaution contre les ruses d'Adrasfe, entendoit ces loüanges qui n'étoient point suspectes de flâterie. Comme il n'en vouloit point d'autres, son cœur étoit émû de celles-là, il sentoit ce plaisir si doux & si pur, que les Dieux ont attaché à la seule Vertu, & que les Méchans, faute de l'avoir éprouvé, ne peuvent ni concevoir, ni croire ; mais il ne s'abandonnoit point à ce plaisir : aussi-tôt revenoient en foule dans son esprit toutes les fautes qu'il avoit faites, il n'oublioit point sa hauteur naturelle & son indifférence pour les hommes ; il avoit une honte secrète d'être né si dur, & de paroître si humain. Il renvoyoit à la sage Minerve toute la gloire qu'on luy donnoit & qu'il ne croyoit pas mériter. C'est vous, disoit-il, ô grande Déesse ! qui m'avez donné Mentor pour m'instruire, & pour corriger mon mauvais naturel. C'est vous qui me donnez la sagesse de profiter de mes fautes pour me défier de moi-même : c'est vous qui retenez mes passions impetueuses ; c'est vous qui me faites sen-

tir le plaisir de soulager les malheureux ; sans vous je serois haï , & digne de l'être ; sans vous je ferois des fautes irréparables , je serois comme un enfant qui ne sentant pas sa foiblesse , quitte sa mere & tombe dès le premier pas.

Nestor & Philoctete étoient étonnez de voir Telemaque devenu si doux , si attentif à obliger les hommes , si officieux , si secourable , si ingenieux pour prévenir tous les besoins ; ils ne sçavoient que croire , ils ne reconnoissoient plus en lui le même homme. Ce qui les surprit davantage fut le soin qu'il prit des funeraillles d'Hippias ; il alla lui-même retirer son corps sanglant & défiguré de l'endroit où il étoit caché sous un monceau de corps morts , il versa sur lui des larmes pieuses , il dit : O grande ombre ! tu le sçais maintenant combien j'ai estimé ta valeur : Il est vrai que ta fierté m'avoit irrité , mais tes défauts venoient d'une jeunesse ardente ; je sçais combien cet âge a besoin qu'on lui pardonne : nous eussions dans la suite été sincerement unis , j'avois tort de mon côté , ô Dieux , pourquoi me le ravir ?

Ensuite Telemaque fit laver le corps dans des liqueurs odoriferentes , puis on prépara par son ordre un bûcher ; les grands Pins gemissans sous les coups de hâches , tombent en roulant du haut des montagnes , les chênes , ces vieux enfans de la terre , qui sembloient

menacer le Ciel, les hauts peupliers, les ormeaux dont les têtes sont si vertes & si ornées d'un épais feuillage; les hêtres qui sont l'honneur des forêts, viennent tomber sur le bord du fleuve Galese: là s'élève avec ordre un bûcher qui ressemble à un bâtiment régulier, la flâme commence à paroître, un tourbillon de fumée monte jusques au Ciel. Les Lacedemoniens s'avancent d'un pas lent & lugubre, tenant leurs picques renversées & leurs yeux baissés: la douleur amère est peinte sur ces visages farouches, & les larmes coulent abondamment: On voyoit Pherecide, Vieillard moins abbattu par le nombre des années, que par la douleur de survivre à Hippias qu'il avoit élevé depuis son enfance; il levoit vers le Ciel ses mains & ses yeux noyez de larmes; depuis la mort d'Hippias il refusoit toute nourriture, le doux sommeil n'avoit pû appesantir ses paupieres, ou suspendre un moment sa cuisante peine; il marchoit d'un pas tremblant, suivant la foule, & ne sçachant où il alloit; nulle parole ne sortoit de sa bouche, car son cœur étoit trop ferré, c'étoit un silence de desespoir & d'abattement; mais quand il vit le bûcher allumé, il parut tout-à-coup furieux, & il s'écria: ô Hippias, Hippias! je ne te verrai plus, Hippias n'est plus, & je vis encore! O mon cher Hippias! c'est moi qui t'ai donné la mort, c'est moi qui t'ai appris à la mépriser; je croyois que tes mains

fermeroient mes yeux , & que tu recueillerois mon dernier soupir. O Dieux cruels ! vous prolongez ma vie pour me faire voir la mort d'Hippias ! O cher enfant que j'ai nourri , & qui m'a coûté tant de soin , je ne te verrai plus ; mais je verrai ta mere qui mourra de tristesse en me reprochant ta mort ; je verrai ta jeune épouse frappant sa poitrine , arrachant ses cheveux , & j'en serai cause. O chere ombre , appelle-moi sur les rives du Styx , la lumiere m'est odieuse , c'est toi seul , mon cher Hippias , que je veux revoir. Hippias ! Hippias ! ô mon cher Hippias ! je ne vis encore que pour rendre à tes cendres le dernier devoir.

Cependant on voyoit le corps du jeune Hippias étendu qu'on portoit dans un cercueil orné de pourpre , d'or & d'argent ; la Mort qui avoit éteint ses yeux , n'avoit pû effacer toute sa beauté , & les Graces étoient encore sur son visage pâle. On voyoit flotter autour de son cou plus blanc que la neige , mais panché sur l'épaule , ses longs cheveux noirs , plus beaux que ceux d'Atis & de Ganimede , qui alloient être réduits en cendres ; on remarquoit dans le côté la blessure profonde par où tout son sang s'étoit écoulé , & qui l'avoit fait descendre dans le Roïaume sombre de Pluton. Telemaque triste & abatu suivoit de près le corps , & lui jettoit des fleurs. Quand on fut arrivé au bûcher , le jeune fils d'Ulysse ne pût

voir la flâme pénétrer les étoffes qui enveloppoient le corps , sans répandre de nouvelles larmes. Adieu, dit-il, ô magnanime Hippias ! car je n'ose te nommer mon ami , appaise-toi , ô ombre , qui as mérité tant de gloire ! si je ne t'aimois , j'envierois ton bonheur , tu es délivré des misères où nous sommes encore , & tu en es sorti par le chemin le plus glorieux. Helas ! que je serois heureux de finir de même ! Que le Styx n'arrête point ton ombre ; que les Champs Elizées lui soient ouverts , que la Rénommée conserve ton nom dans tous les siècles , & que tes cendres reposent en paix. A peine eut-il dit ces paroles entremêlées de soupirs , que toute l'armée poussa un cri ; on s'attendrissoit sur Hippias , dont on racontoit les grandes actions , & la douleur de sa mort rappelant toutes ses belles qualités , faisoit oublier les défauts qu'une jeunesse impétueuse & une mauvaise éducation lui avoit donnés.

Le corps étoit déjà consumé par les flâmes ; Telemaque lui-même arrosa de liqueur parfumée les cendres encore fumantes , puis il les mit dans une Urne d'or qu'il couronna de fleurs , & il porta cette Urne à Phalante. Celui-ci étoit éreinté , percé de diverses blessures , & dans son extrême foiblesse il entrevoyoit déjà les portes sombres des enfers. Déjà Traumaphile & Nozofuge envoyez par le fils d'Ulysse , lui avoient donné

tous les secours de leur Art ; ils rappelloient peu à peu son ame prête à s'envoler : de nouveaux esprits naissoient insensiblement dans son cœur : Une force douce & penetrante, un baume de vie s'insinuoit de veine en veine jusqu'au fond de son cœur. Une chaleur agréable ranimoit ses membres, en ce moment la défaillance cessant, la douleur succeda : il commença à sentir le perte de son frere, qu'il n'avoit point été jusqu'alors en état de sentir. Helas ! disoit-il, pourquoi prend-on de si grands soins de me faire vivre ? Ne me vaudroit-il pas mieux mourir, & suivre mon cher Hippias ? Je l'ai vû perir tout auprès de moi : ô Hippias, la douceur de ma vie, Mon Frere, Mon cher Frere, tu n'es plus, je ne pourrai donc plus ni te voir, ni t'entendre, ni t'embrasser, ni te dire mes peines, ni te consoler dans les tiennes. O Dieux, ennemis des hommes, il n'y a plus d'Hippias pour moi ! est-il possible ? mais n'est-ce point un songe ? Non, il n'est que trop vrai. O Hippias ! je t'ai perdu, je t'ai vû mourir, & il faut que je vive encore autant qu'il sera necessaire pour te venger ; je veux immoler à tes Manes ce cruel Adrasté teint de ton sang.

Pendant que Phalante parloit ainsi, les deux Hommes divins tâchoient d'appaiser sa douleur, de peur qu'elle n'augmentât ses maux & n'empêchât l'effet des remedes : tout à

coup il apperçoit Telemaque qui se presente à lui ; d'abord son cœur fut combattu par deux passions contraires, il conservoit un ressentiment de tout ce qui s'étoit passé entre Telemaque & Hippias ; la douleur de la perte d'Hippias rendoit ce ressentiment encore plus vif, il ne pouvoit ignorer qu'il devoit la conservation de sa vie à Telemaque, qui l'avoit tiré sanglant, & demi mort, des mains d'Adraste. Mais quand il vit l'Urne d'or, où étoient renfermées les cendres si cheres de son frere Hippias, il versa un torrent de larmes, il embrassa Telemaque sans pouvoir parler, & lui dit enfin d'une voix languissante, entrecoupée de sanglots: Digne fils d'Ulysse, votre vertu me force à vous aimer, je vous dois ce reste de vie qui va s'éteindre ; mais je vous dois quelque chose qui m'est bien plus cher : Sans vous le corps de mon frere auroit été la proye des Vautours, sans vous son Ombre privée de la sepulture erreroit malheureuse sur les rives du Styx, toujours repoussée par l'impitoyable Caron. Faut-il que je doive tant à un homme que j'ai tant haï ? O Dieux ! récompensez-le, & délivrez-moy d'une vie si malheureuse : Et vous Telemaque, rendez-moy les derniers devoirs que vous avez rendu à mon frere, afin que rien ne manque à votre gloire.

A ces paroles Phalante demeura épuisé & abbattu d'un excès de douleur. Telemaque se

tint auprès de lui sans oser lui parler , & attendant qu'il reprît ses forces. Bien-tôt Phalante revenant de cette défaillance prit l'Urne des mains de Telemaque, la baisa plusieurs fois, l'arrosa de ses larmes, & dit : O cheres, ô precieuses cendres ! quand est-ce que les miennes seront renfermées avec vous en cette même Urne ? O Ombre d'Hippias ! je te suis dans les Enfers : Telemaque nous vengera tous deux.

Cependant le mal de Phalante diminuoit de jour en jour par les soins des deux hommes qui avoient la scienced'Esculape. Telemaque étoit sans cesse avec eux auprès du malade pour les rendre plus attentifs à avancer sa guerison, & toute l'Armée admiroit bien plus la bonté de cœur avec laquelle il secouroit son plus grand ennemi, que la valeur & la sagesse qu'il avoit montrée en sauvant dans la bataille l'Armée des Alliez. En même temps Telemaque se montroit infatigable dans les plus rudes travaux de la guerre, il dormoit peu, & son sommeil étoit souvent interrompu par les avis qu'il recevoit à toutes les heures de la nuit, comme du jour, ou par la visite de tous les quartiers du camp qu'il ne faisoit jamais deux fois de suite aux mêmes heures, pour mieux surprendre ceux qui n'étoient pas assez vigilans, il revenoit souvent dans la tente couvert de sueur & de poussiere ; sa nourriture étoit simple, il vivoit comme les soldats, pour leur

donner l'exemple de la sobriété & de la patience. L'armée ayant peu de vivres dans ce campement, il jugea nécessaire d'arrêter les murmures des soldats, en souffrant lui-même volontairement les mêmes incommoditez qu'eux. Son corps loin de s'affoiblir dans une vie si pénible, se fortifioit & s'endurcissoit chaque jour; il commençoit à n'avoir plus ces Graces si tendres, qui sont comme la fleur de la première jeunesse, son teint devenoit plus brun & moins délicat, ses membres moins mols & plus nerveux.

Cependant Adraste, dont les troupes avoient été considérablement diminuées dans le combat, s'étoit retiré derrière une montagne pour attendre divers secours, & pour tâcher de surprendre encore une fois ses ennemis. Semblable à un Lion affamé, qui ayant été repoussé d'une bergerie, s'en retourne dans les sombres forêts, & rentre dans sa caverne, où il aiguise ses dents & ses griffes, attendant le moment favorable pour égorger les troupeaux.

SOMMAIRE

DU TREIZIÈME LIVRE.

TElemaque agité par des songes cruels qui lui font croire que son pere est mort, apprend qu'il y a près de là une Caverne qui est la route des Enfers. Il hazarde d'y aller, & prend avec lui deux Grecs pour l'accompagner. A l'approche de la Caverne les Grecs le quittent, ne pouvant en supporter l'horreur. Il entre seul dans la Caverne, & arrive sur le noir rivage. Caron le reçoit dans sa Barque, où il trouve un Roy Babylonien, enchaîné, exposé aux insultes de ses Esclaves qu'il avoit traitez avec rigueur pendant sa vie. Telemaque arrive aux Enfers, voit Pluton. Il se trouve au jugement d'un Philosophe qui n'avoit jamais fait de mal, mais qui n'avoit rien fait pour l'amour des Dieux. Là il rencontre tous les mauvais Rois & les fameux criminels, avec tous leurs supplices differens. Il passe aux Champs Elizées, où il trouve Arcefius son Bisayeul, pere de Laërte, qui le reconnoît, & luy apprend que son pere Ulysse n'est point mort. Que Laërte son Ayeul ne l'est point : Qu'il reverra Ulysse en Itaque, mais qu'il a encore à souffrir avant. Il lui prédit qu'il regnera en
Itaque

Itaque après son pere Ulysse, & lui donne des instructions pour regner sagement. Il lui fait remarquer dans les Champs Elisées l'état des bons & des mauvais Rois, & des Heros. Telemaque consolé de ce que lui dit Arce-sius, sort des Enfers, & retourne au Camp des Alliez.

LES
AVANTURES
DE
TELEMAQUE
FILS D'ULYSSE.

LIVRE TREIZIEME.

TELEMAQUE ayant pris soin de mettre une exacte discipline dans tout le camp, ne songea plus qu'à exécuter un dessein qu'il avoit conçu, & qu'il cacha à tous les chefs de l'Armée: il y avoit déjà longtemps qu'il étoit agité pendant toutes les nuits par des songes qui lui representoient son pere Ulysse. Cette image d'Ulysse revenoit toujours sur la fin de la nuit, avant que l'Aurore vint chasser du Ciel par ses feux naissans les inconstantes Etoiles, & de dessus la terre le doux Sommeil des Songes voltigeans. Tantôt il croyoit le voir nud dans une Isle infortunée, sur la rive d'un fleuve, dans une prairie ornée de fleurs, & environné de Nymphes, qui lui jettoient des habits pour se couvrir. Tantôt il croyoit l'entendre parler.

dans un Palais toute éclatant d'or & d'yvoire, où des hommes couronnez de fleurs l'écoutoient avec plaisir & l'admiroient. Souvent Ulysselui apparoissoit tout-à-coup dans des festins où la joye éclatoit parmi les délices, où l'on entendoit les tendres accords d'une voix avec une Lyre plus douce que la Lyre d'Apollon, & que les voix de toutes les Muses.

Telemaque en s'éveillant s'attristoit de ces songes si agréables. O mon pere ! ô mon cher pere ! s'écrioit-il, ces images de felicité me font comprendre que vous êtes déjà descendu dans le séjour des ames bien-heureuses, que les Dieux récompensent de leurs vertus par une éternelle tranquillité. Je crois voir les Champs Elisées. O qu'il est cruel de n'espérer plus ! Quoi donc, ô mon cher pere ! je ne vous verrai jamais, jamais je n'embrasserai celui qui m'aimoit tant, & que je cherche avec tant de peine ! Jamais je n'entendrai parler la bouche d'où sortoit la Sagesse ! Jamais je ne baisera ces mains, ces cheres mains, ces mains victorieuses qui ont abbatu tant d'ennemis ! elles ne puniront point les insensez Amans de Penelope, & Itaque ne se relevera jamais de sa ruine : O Dieux ennemis de mon pere, vous m'envoyez ces songes funestes pour arracher toute esperance de mon cœur, c'est m'arracher la vie. Non, je ne puis plus vivre dans cette

incertitude. Que dis-je ? hélas ! Je ne suis que trop certain que mon pere n'est plus ; je vais chercher son ombre jusques dans les Enfers. Thesée y est bien descendu , Thesée , cet impie , qui vouloit outrager les Divinités infernales ! & moi j'y vais conduit par la pitié. Hercule y descendit, je ne suis pas Hercule, mais il est beau d'oser l'imiter. Orphée a bien touché par le recit de ses malheurs le cœur de ce Dieu qu'on dit inexorable ; il obtint de lui qu'Euridice retourneroit parmi les vivans. Je suis plus digne de compassion qu'Orphée : car ma perte est plus grande. Allons, mourons, s'il le faut ; pourquoy craindre la mort, quand on souffre tant dans la vie ? O Pluton ! ô Proserpine ! j'éprouverai bien-tôt si vous êtes aussi impitoyables qu'on le dit. O mon pere ! après avoir parcouru en vain les Terres & les Mers pour vous trouver, je vais voir si vous n'êtes point dans les sombres demeures des Morts : si les Dieux me refusent de vous posséder sur la terre, & à la lumière du Soleil, peut-être ne me refuseront-ils pas de voir au moins votre ombre dans le Royaume de la nuit.

En disant ces paroles, Telemaque arrosoit son lit de ses larmes ; aussi-tôt il se levoit, & cherchoit par la lumière à soulager la douleur cuisante que ces songes lui avoient causée ; mais c'étoit une flèche qui avoit percé son cœur, & qu'il portoit par tout avec lui.

Dans cette peine il entreprit de descendre aux Enfers par un lieu celebre qui n'étoit pas éloigné du Camp: on l'appelloit *Acherontia*, à cause qu'il y avoit en ce lieu une caverne affreuse par où on descendoit sur les rives de l'Acheron, par lequel les Dieux mêmes craignent de jurer. La Ville étoit sur un rocher, posée comme un nid sur le haut d'un arbre: au pied de ce rocher on trouvoit la Caverne, de laquelle les timides Mortels n'osoient approcher: les Bergers avoient soin d'en détourner leurs troupeaux; la vapeur soulfhrée du Marais Stygien qui s'exhaloit sans cesse par cette ouverture, empestoit l'air. Tout autour il ne croissoit ni herbes ni fleurs: on n'y sentoît jamais les doux Zephirs, ni les Graces naissantes du Printemps, ni les riches dons de l'Automne: la terre aride y languissoit, on y voyoit seulement quelques arbrustes dépouillez, & quelques Cyprés funebres. Au loin même, tout à l'entour, Cérés refusoit aux Laboureurs ses moissons dorées. Bacchus sembloit en vain y promettre ses doux fruits, les grapes de raisin se desséchoient au lieu de meurir, les Naiades tristes ne faisoient point couler une onde pure, leurs flots étoient toujours amers & troublez; nul oiseau ne chantoit dans cette terre herissée de ronces & d'épines, & ne trouvoit point de bocage pour se retirer, ils alloient chanter leurs amours sous un Ciel plus doux;

Là on n'entendoit que le croassement des corbeaux, & la voix lugubre des hiboux, l'herbe même y étoit amère, & les troupeaux qui la païssoient ne sentoient point la douce joye qui les fait bondir : Le taureau fuyoit la genisse, & le Berger tout abbatu oublioit sa musette & sa flûte.

De cette Caverne sortoit de temps en temps une fumée noire & épaisse, qui faisoit une espece de nuit au milieu du jour. Les peuples voisins redoubloient alors leurs sacrifices pour apaiser les Divinitez infernales : mais souvent les hommes à la fleur de leur âge, & dès leur plus tendre jeunesse, étoient les seules victimes que ces Divinitez cruelles prenoient plaisir à immoler par une funeste contagion.

C'est là que Telemaque resolut de chercher le chemin de la noire demeure de Pluton. Minerve, qui veilloit sans cesse sur lui, & qui le couvroit de son Egide, lui avoit rendu Pluton favorable : Jupiter même, à la priere de Minerve, avoit ordonné à Mercure, qui descend chaque jour aux Enfers pour délivrer à Caron un certain nombre de Mortels, de dire au Roi des Ombres qu'il laissât entrer le fils d'Ulysse dans son Empire.

Telemaque se dérobe du Camp pendant la nuit, il marche à la clarté de la Lune, & il invoque cette puissante Divinité, qui étant dans le Ciel le brillant Astre de la nuit,

& sur la terre la chaste Diane, est aux Enfers la redoutable Hecate. Cette Divinité écouta favorablement ses vœux, parce que son cœur étoit pur, & qu'il étoit conduit par l'amour pieux qu'un fils doit à son pere.

A peine fut-il auprès de l'entrée de la Caverne, qu'il entendit l'Empire souterrain mugir : la terre trembloit sous ses pas, le Ciel s'arma d'éclairs & de feux, qui sembloient tomber. Le jeune fils d'Ulysse sentit son cœur émû, & tout son corps étoit couvert d'une sueur glacée ; mais son courage le soutint, il leva les yeux & les mains au Ciel : Grands Dieux, s'écria-t-il, j'accepte ces présages que je crois heureux ; achevez vôtre ouvrage. Il dit, & redoublant ses pas, il se presenta hardiment ; aussi-tôt la fumée épaisse, qui rendoit l'entrée de la Caverne funeste à tous les animaux qui en approchoient, se dissipa, l'odeur empoisonnée cessa pour un peu de tems : Telemaque entra seul ; car quel autre mortel eût osé le suivre : Deux Crétois qui l'avoient accompagné jusqu'à une certaine distance de la Caverne, & auxquels il avoit confié son dessein, demurerent tremblans & à demi morts assez loin de-là, dans un Temple, faisant des vœux, & n'espérant plus revoir Telemaque.

Cependant le fils d'Ulysse l'épée à la main, s'enfonce dans ces tenebres horribles, bientôt il apperçoit une foible & sombre lueur,

telle qu'on la voit pendant la nuit sur la terre. Il remarque les ombres legeres qui voltigent autour de lui, il les écarte avec son épée, bientôt il voit les tristes bords du fleuve marécageux, dont les eaux bourbeuses & dormantes ne font que tourner: il découvre sur ce rivage une foule innombrable de morts privez de la sepulture, qui se presentent en vain à l'impitoyable Caron. Ce Dieu dont la vieillesse éternelle est toujours triste & chagrine, les menace, les repousse, & admet d'abord dans sa barque le jeune Grec.

En entrant Telemaque entend des gémissemens d'une Ombre qui ne pouvoit se consoler. Quel est donc, lui dit-il, vôtre malheur? qui étiez-vous sur la terre? J'étois, lui répondit cette Ombre, Nabopharzan, Roy de la superbe Babylone. Tous les peuples de l'Orient trembloient au seul bruit de mon nom; je me faisois adorer par les Babyloniens dans un Temple de marbre, où j'étois représenté par une Statuë d'or, devant laquelle on brûloit nuit & jour les plus précieux parfums de l'Ethiopie: jamais personne n'osa me contredire, sans être aussi-tôt puni: on inventoit chaque jour de nouveaux plaisirs pour me rendre la vie plus délicieuse: j'étois encore jeune & robuste. Hélas! que de prosperitez ne me restoit-il pas encore à goûter sur le Trône? Mais une femme que j'aimois, & qui ne m'aimoit pas, m'a bien fait sentir que je n'étois pas

pas Dieu ; elle m'a empoisonné , je ne suis plus rien , on m'inhuma avec pompe mes cendres dans une urne d'or , on pleura , on s'arracha les cheveux , on fit semblant de vouloir se jeter dans les flâmes de mon bûcher pour mourir avec moi : on va encore gémir au pied du superbe Tombeau où l'on a mis mes cendres ; mais personne ne me regrette , ma mémoire est en horreur , même dans ma famille , & ici bas je souffre déjà d'horribles injures.

Telemaque touché de ce spectacle lui dit : Etiez-vous véritablement heureux pendant vôtre regne ? Sentiez-vous cette douce paix , sans laquelle le cœur demeure toujours serré & flétri au milieu des délices ? Non , répondit le Babylonien , je ne sçai même ce que vous voulez dire : les Sages vantent cette paix comme l'unique bien : pour moi , je ne l'ai jamais sentie , mon cœur étoit sans cesse agité de desirs nouveaux , de crainte & d'espérance ; je tâchois de m'étourdir moi-même par l'ébranlement de mes passions ; j'avois soin d'entretenir cette yvresse pour la rendre continuelle , le moindre intervalle de raison tranquille m'eût été trop amer. Voilà la paix dont j'ai jouï , toute autre me paroît une fable & un songe. Voilà les biens que je regrette.

En parlant ainsi , le Babylonien pleuroit comme un homme lâche qui a été amolli par

les prosperitez , & qui n'est point accoutumé à supporter constamment un malheur ; il avoit auprès de lui quelques Esclaves qu'on avoit fait mourir pour honorer ses funérailles. Mercure les avoit livrez à Caron avec leur Roy , & leur avoit donné une puissance absoluë sur ce Roy qu'ils avoient servi sur la terre : ces Ombres d'Esclaves ne craignoient plus l'Ombre de Nabopharzan , elles la tenoient enchaînée , & lui faisoient les plus cruelles indignitez. L'un lui disoit : N'étions-nous pas hommes aussi bien que toi ? Comment étois-tu assez insensé pour te croire un Dieu , & ne falloit-il pas te souvenir que tu étois de la race des autres hommes ? Un autre pour lui insulter , disoit : Tu avois raison de ne vouloir pas qu'on te prît pour un homme , car tu étois un monstre sans humanité. Un autre lui disoit : Hé bien ! où sont maintenant tes flatteurs ? Tu n'as plus rien à donner : Malheureux , tu ne peux plus faire aucun mal , te voilà devenu Esclave de tes Esclaves mêmes. Les Dieux ont été lents à faire justice , mais enfin ils la font. A ces dures paroles Nabopharzan se jettoit le visage contre terre , arrachant ses cheveux dans un excès de rage & de desespoir. Mais Caron disoit aux Esclaves : Tirez-le par sa chaîne , relevez-le malgré lui , il n'aura pas même la consolation de cacher sa honte : il faut que toutes les Ombres du Styx en soient témoins ,

DE TELEMAQUE. LIV. XIII. 147
pour justifier les Dieux, qui ont souffert si long-temps que cet Impie regnât sur la terre. Ce n'est encore là, ô Babylonien, que le commencement de tes douleurs, prépare-toi à être jugé par l'inflexible Minos, Juge des Enfers.

Pendant ce discours du terrible Caron, la Barque touchoit déjà le rivage de l'Empire de Pluton ; toutes les Ombres accouroient pour considérer cet homme vivant, qui paroissoit au milieu de ces Morts dans la Barque ; mais dans le moment où Telemaque mit pied à terre, elles s'enfuirent ; semblables aux ombres de la nuit que la moindre clarté du jour dissipe.

Caron montrant au jeune Grec un front moins ridé, & des yeux moins farouches qu'à l'ordinaire, lui dit : Mortel cheri des Dieux, puisqu'il t'est donné d'entrer dans le Royaume de la Nuit, inaccessible aux autres Vivans, hâtes-toi d'aller où les destins t'appellent, vas par ce chemin sombre au Palais de Pluton, que tu trouveras sur son Trône, il te permettra d'entrer dans les lieux dont il ne m'est pas permis de te découvrir le secret.

Aussi-tôt Telemaque s'avance à grands pas, il voit de tous côtez voltiger des Ombres plus nombreuses que les grains de sable qui couvrent les rivages de la Mer, & dans l'agitation de cette multitude infinie, il est saisi d'une horreur divine, observant le pro-

fond silence de ces vastes lieux. Ses cheveux se dressent sur sa tête ; quand il aborde le noir séjour de l'impitoyable Pluton , il sent ses genoux chanceler , la voix lui manque , & c'est avec peine qu'il peut prononcer au Dieu ces paroles : Vous voyez, ô terrible Divinité, le fils du malheureux Ulyse , je viens vous demander si mon pere est descendu dans vôtre empire , ou s'il est encore errant sur la terre.

Pluton étoit sur un Trône d'ébene, son teint étoit pâle & severe, ses yeux creux & étincelans, son visage ridé & menaçant. La vue d'un homme vivant lui étoit odieuse, comme la lumiere offense les yeux des animaux qui ont accoutumé à ne sortir de leurs retraites que la nuit. A son côté paroissoit Proserpine, qui attiroit seule ses regards, & qui sembloit un peu adoucir son cœur : elle jouissoit d'une beauté toujours nouvelle, mais elle paroissoit avoir joint à ses graces divines je ne sçai quoi de dur & de cruel de son Epoux. Aux pieds du Trône étoit la Mort pâle & dévorante avec sa faux tranchante, qu'elle aiguisoit sans cesse. Autour d'elle voloient les noirs Soucis, les cruelles Défiances, les Vengeances toutes dégoutantes de sang & couvertes de playes, les Haines injustes, l'Avarice qui se ronge elle-même, le Desespoir qui se déchire de ses propres mains, l'Ambition forcenée qui renverse

tout , la Trahison qui veut se repaître de sang , & qui ne peut jouir des maux qu'elle a faits ; l'Envie qui verse son venin mortel autour d'elle , & qui se tourne en rage , dans l'impuissance où elle est de nuire ; l'Impiété , qui se creuse elle-même un abîme sans fonds , où elle se précipite ; les Spectres hideux , les Phantômes qui représentent les morts pour épouventer les vivans ; les Songes affreux , les Insomnies aussi cruelles que les tristes songes ; toutes ces images funestes environnoient le fier Pluton , & remplissoient le Palais où il habite.

Il répondit à Telemaque d'une voix basse , qui fit mugir le fonds de l'Erebe : Jeune mortel , le Destin t'a fait violer cet azyle sacré des Ombres , suis ta haute destinée , je ne te dirai point où est ton pere , il suffit que tu sois libre de le chercher : puisqu'il a été Roy sur la terre , tu n'as qu'à parcourir d'un côté l'endroit du noir Tartare où les mauvais Rois sont punis , & de l'autre les Champs Elisées où les bons Rois sont récompensés. Mais tu ne peux aller d'ici dans les Champs Elisées , qu'après avoir passé par le Tartare : hâtes-toi d'y aller , & de sortir de mon Empire.

A l'instant Telemaque semble voler dans ces espaces vuides & immenses , tant il lui tarde de sçavoir s'il verra son pere , & de s'éloigner de la presence horrible du Tyran

qui tient en crainte les Vivans & les Morts. Il apperçoit bien-tôt assez près de lui le noir Tartare, d'où il sortoit une fumée noire & épaisse, dont l'odeur empestée donneroit la mort, si elle se répandoit dans la demeure des vivans : cette fumée couvroit un fleuve de feu & de flâme, dont le bruit semblable à celui des torrens les plus imperueux quand ils s'élancent du haut des rochers dans le fonds des abîmes, faisoit qu'on ne pouvoit rien entendre distinctement dans ces tristes lieux.

Telemaque secrettement animé par Minerve, entre sans crainte dans ce gouffre ; d'abord il apperçut un grand nombre d'hommes qui avoient vécu dans les plus basses conditions, & qui étoient punis pour avoir cherché les richesses par des fraudes, des trahisons & des cruautés. Il y remarqua beaucoup d'impies Hypocrites, qui faisant semblant d'aimer la Religion, s'en étoient servis comme d'un prétexte pour contenter leur ambition, & pour se jouer des hommes crédules : ces hommes qui avoient abusé de la vertu même, qui est le plus grand don des Dieux, étoient punis comme les plus scélérats de tous les hommes. Les enfans qui avoient égorgé leurs peres, les épouses qui avoient trempé leurs mains dans le sang de leurs époux, les traîtres qui avoient livré leurs patries, après avoir violé tous les ser-

DE TELEMAQUE. LIV. XIII. 151
mens, souffroient des peines moins cruelles
que ces Hypocrites. Les trois Juges des En-
fers l'avoient ainsi voulu, & voici leur raison:
C'est que les Hypocrites ne se contentent pas
d'être méchans comme le reste des Impies :
ils veulent encore passer pour bons, & font
par leur fausse vertu, que les hommes n'osent
plus se fier à la veritable. Les Dieux dont ils
se sont jouëz, & qu'ils ont rendus méprisa-
bles aux hommes, prennent plaisir à employer
toute leur puissance pour se venger de leur
insulte.

Auprès de ceux-ci paroissoient d'autres
hommes que le vulgaire ne croit gueres cou-
pables, & que la vengeance divine pour-
suit impitoyablement : ce sont les Ingrats, les
Menteurs, les Flateurs, qui ont loüé le vice,
les Critiques malins, qui ont tâché de flétrir
la plus pure vertu, enfin ceux qui ont jugé
temerairement des choses sans les connoître
à fonds, & qui par-là ont nui à la réputation
des Innocens ; mais parmi toutes les ingrati-
tudes, celle qui étoit punie comme la plus
noire, c'est celle où l'on tombe contre les
Dieux. Quoi donc, disoit Minos, on passe
pour un monstre quand on manque de re-
connoissance pour son pere ou pour son ami,
de qui on a reçu quelque secours, & on fait
gloire d'être ingrat envers les Dieux, de qui
on tient la vie, & tous les biens qu'elle ren-
ferme ! Ne leur doit-on pas la naissance plus

qu'au pere même de qui on est né ? Plus les crimes sont excusés & impunis sur la Terre, plus ils sont dans les Enfers l'objet d'une vengeance implacable à qui rien n'échape.

Telemaque voyant les trois Juges assis, qui condamnoient un homme, osa leur demander quels étoient ses crimes ? Aussi-tôt le condamné prenant la parole, s'écria : Je n'ai jamais fait aucun mal, j'ai mis tout mon plaisir à faire du bien, j'ai été magnifique, liberal juste, complaisant, que peut-on donc me reprocher ?

Alors Minos lui dit : On ne te reproche rien à l'égard des hommes, mais ne devois-tu pas moins aux hommes qu'aux Dieux ? Quelle est donc cette justice dont tu te vantes ? Tu n'as manqué en rien vers les hommes, qui ne font rien ; tu as été vertueux, mais tu as rapporté toute ta vertu à toi-même, & non pas aux Dieux qui te l'avoient donnée : car tu voulois jouir du fruit de ta propre vertu, & tu l'as renfermée en toi-même : Tu as été ta Divinité ; mais les Dieux qui ont tout fait, & qui n'ont rien fait que pour eux-mêmes, ne peuvent renoncer à leurs droits : Tu les as oubliés, ils t'oublieront, ils te livreront à toi-même, puisque tu as voulu être à toi, & non pas à eux. Cherche donc maintenant, si tu le peux, ta consolation dans ton propre cœur. Te voilà à

jamais séparé des hommes auxquels tu as voulu plaire : Te voilà seul avec toi-même qui étois ton Idole ; apprends qu'il n'y a point de véritable vertu sans le respect & l'amour des Dieux, à qui tout est dû. Ta fausse vertu, qui a si long-temps ébloüi les hommes faciles à tromper, va être confondue : Les hommes ne jugeant des vices & des vertus que parce qu'ils les choquent, ou les accommodent, sont aveugles sur le bien & sur le mal. Ici une lumière divine renverse tous leurs jugemens superficiels, elle condamne souvent ce qu'ils admirent, & justifie ce qu'ils condamnent.

A ces mots, ce Philosophe comme frappé d'un coup de foudre, ne pouvoit se supporter soi-même ; la complaisance qu'il avoit eue autrefois à contempler sa moderation, son courage & ses inclinations genereuses, se change en desespoir, la vaine de son propre cœur ennemi des Dieux, devient son supplice. Il se voit, & ne peut cesser de se voir. Il voit la vanité des jugemens des hommes, auxquels il a voulu plaire dans toutes ses actions. Il se fait une revolution universelle de tout ce qui est au-dedans de lui, comme si on bouleversoient toutes ses entrailles, il ne se trouve plus le même, tout appui lui manque dans son cœur, sa conscience, dont le témoignage lui avoit été si doux, s'élève contre lui, & lui reproche avec fureur l'é-

garement & l'illusion de toutes ses vertus, qui n'ont point eu le culte de la Divinité pour principe & pour fin ; il est troublé , consterné , plein de honte , de remords , & de desespoir , les Furies ne le tourmentent point , parce qu'il leur suffit de l'avoir livré à lui-même , & que son propre cœur venge assez les Dieux méprisez ; il cherche les lieux les plus sombres pour se cacher aux autres , ne pouvant se cacher à lui-même : il cherche les tenebres , & ne peut les trouver , une lumière importune le poursuit par tout ; par tout les rayons perçans de la Verité vont venger la Verité qu'il a negligé de suivre ; tout ce qu'il a aimé lui devient odieux , comme étant la source de ses maux , qui ne peuvent jamais finir. Il dit en lui-même : O insensé ! j'en'ai donc connu ni les Dieux , ni les hommes , ni moi-même. Non , j'en'ai rien connu , puisque je n'ai jamais aimé l'unique & véritable bien ; tous mes pas ont été des égaremens , ma sagesse n'étoit que folie , ma vertu n'étoit qu'un orgueil impie & aveugle.

Enfin Telemaque apperçut les Rois qui étoient dans les supplices pour avoir abusé de leurs puissances. D'un côté une Furie vengeresse leur presentoit un miroir qui montrait toute la difformité de leurs vices : là ils voyoient , & ne pouvoient s'empêcher de voir leur vanité grossiere & avide des plus ridicules loüanges , leur dureté pour les hom-

mes, dont ils avoient dû faire la félicité, leur insensibilité pour la vertu, leur crainte d'entendre la vérité, leurs inclinations pour les hommes lâches & flatteurs, leur inapplication, leur mollesse, leur indolence, leur défiance, leur faste, & leur excessive magnificence, fondée sur la ruine des peuples; leur ambition, pour acheter un peu de vaine gloire par le sang de leurs Citoyens; enfin leur cruauté, qui cherche chaque jour de nouvelles délices parmi les larmes & le desespoir de tant de malheureux.

Ils se voyoient sans cesse dans ce miroir plus horribles & plus monstrueux que n'est ni la Chimere vaincûe par Bellerophon, ni l'Hydre de Lerne abbatuë par Hercule, ni Cerbere même, quoiqu'il vomisse de ses trois gueules béantes un sang noir & venimeux, qui est capable d'empester toute la race des Mortels vivans sur la terre.

Une autre Furie leur repetoit avec insulte toutes les loüanges que leurs flatteurs leur avoient données pendant leur vie, & leur presentoit un autre miroir où ils se voyoient tels que la flaterie les avoit dépeints; l'opposition de ces deux peintures si contraires étoit le supplice de leur vanité: on remarquoit que les plus méchans d'entre ces Rois étoient ceux à qui on avoit donné le plus de magnifiques loüanges pendant leur vie, parce que les méchans sont plus craints que les bons,

& qu'ilsexigent sans pudeur les lâches flatteries des Poëtes & des Orateurs de leur temps.

On les entend gémit dans ces profondes tenebres , où ils ne peuvent voir que les insultes & les dérisions qu'ils ont à souffrir ; ils n'ont rien autour d'eux qui ne les repousse , qui ne les contredise , qui ne les confonde. Au lieu que sur la terre ils se joüoient de la vie des hommes , & prétendoient que tout étoit fait pour les servir , dans le Tartare ils sont livrez à tous les caprices de certains Esclaves , qui leur font sentir à leur tour une cruelle servitude ; ils servent avec douleur , & il ne leur reste aucune esperance de pouvoir jamais adoucir leur captivité ; ils sont sous les coups de ces Esclaves devenus les Tyrans impitoyables , comme une enclume est sous les marteaux des Cyclopes , quand Vulcain les presse de travailler dans les fournaïses ardentes du Mont Etna.

Là Telemaque apperçut des visages pâles , hideux & contristez. C'est une tristesse noire , qui ronge ces criminels ; ils ont horreur d'eux-mêmes , & ils ne peuvent non plus se délivrer de cette horreur , que de leur propre nature , ils n'ont point besoin d'autre châtiment de leurs fautes que de leurs fautes mêmes ; ils les voyent sans cesse dans toute leur énormité , elles se presentent à eux comme des spectres horribles , elles les poursuivent. Pour s'en garantir , ils cherchent une mort plus puissante

DE TELEMAQUE. LIV. XIII. 157
que celle qui les a separez de leurs corps. Dans le desespoir où ils sont, ils appellent à leur secours une mort qui puisse éteindre tout sentiment & toute connoissance en eux; ils demandent aux abîmes de les engloutir, pour se dérober aux rayons vengeurs de la verité qui les persecute; mais ils sont reservez à la vengeance, qui distille sur eux goutte à goutte, & qui ne tarira jamais. La Verité qu'ils ont craint de voir fait leur supplice; ils la voyent, & n'ont des yeux que pour la voir qui s'élève contre eux. Sa vûë les perce, les déchire, les arrache à eux-mêmes; elle est comme la foudre, sans rien détruire au dehors, elle penetre jusqu'au fonds des entrailles: Semblable à un métal dans une fournaise ardente, l'ame est comme fonduë par ce feu vengeur; il ne laisse aucune consistance, & il ne consume rien; il dissout jusqu'aux premiers principes de la vie, & on ne peut mourir: on est arraché à soi-même, on n'y peut plus trouver ni appui ni repos pour un seul instant; on n'y tient plus que par la rage qu'on a contre soi-même, & par une perte de toute esperance qui rend forcené.

Parmi les objets qui faisoient dresser les cheveux de Telemaque, il vit plusieurs des anciens Rois de Lydie, qui étoient punis pour avoir préféré les délices d'une vie molle au travail qui doit être inséparable de la Royauté, pour le soulagement des peuples.

Ces Rois se reprochoient les uns aux au-

tres leur aveuglement : L'un disoit à l'autre qui avoit été son fils : Ne vous avois-je pas recommandé souvent pendant ma vieillesse & avant ma mort de reparer les maux que j'avois faits par ma négligence ? Ah ! malheureux pere, disoit l'autre, c'est vous qui m'avez perdu, c'est vôtre exemple qui m'a accoutumé à l'orgueil, au faste, & à la dureté pour les hommes. En vous voyant regner avec tant de mollesse, & entouré de lâches flatteurs, je me suis accoutumé à aimer la flatterie & les plaisirs ; j'ai crû que le reste des hommes étoit à l'égard des Princes, comme des animaux dont on ne fait cas qu'autant qu'ils rendent de services & qu'ils donnent de commoditez. Je l'ai crû, c'est vous qui me l'avez fait croire, & maintenant je souffre tant de maux pour vous avoir imité. A ces reproches ils ajoûtoient les plus affreuses maledictions, & paroissoient animez de rage pour s'entredéchirer. Autour de ces Rois voltigeoient encore comme des hiboux dans la nuit, les cruels soupçons, les vaines allarmes, les défiances, qui vengent les peuples de la dureté de leurs Rois, la faim insatiable des richesses, la fausse gloire toujours tyrannique, & la mollesse lâche, qui redouble tous les maux qu'on souffre, sans pouvoir jamais se donner de solides plaisirs.

On voyoit plusieurs de ces Rois severement punis, non pour les maux qu'ils avoient faits, mais pour le bien qu'ils auroient dû faire. Tous

les crimes des Peuples qui viennent de la négligence avec laquelle on fait observer les Loix étoient imputez aux Rois. On leur imputoit aussi tous les desordres qui viennent du faste , du luxe , & de tous les autres excès qui jettent les hommes dans un état violent , & dans la tentation de mépriser les loix pour acquérir du bien ; sur tout on traitoit rigoureusement les Rois , qui au lieu d'être bons & vigilans Pasteurs des peuples, n'avoient songé qu'à ravager le troupeau comme des Loups devorans. Mais ce qui consterna davantage Telemaque, ce fut de voir dans cet abîme des tenebres & de maux un grand nombre de Rois qui avoient passé sur la terre pour des Rois assez bons , condamnés aux peines du Tartare pour s'être laissez gouverner par des hommes méchans & artificieux ; ils étoient punis pour les maux qu'ils avoient laissé faire par leur autorité. De plus , la plûpart de ces Rois n'avoient été ni bons ni méchans, ils n'avoient jamais craint de ne connoître point la verité, ils n'avoient point eu le goût de la vertu, & n'avoient point mis leur gloire à faire du bien.

Lorsque Telemaque sortit de ces lieux, il se sentit soulagé comme si on avoit ôté une montagne de dessus sa poitrine ; il comprit par ce soulagement les malheurs de ceux qui y étoient renfermez sans esperance d'en sortir jamais ; il étoit effrayé combien les Rois étoient plus rigoureusement tourmentez que

les autres coupables. Quoi, disoit-il, tant de devoirs, tant de perils, tant de pieges, tant de difficulté de connoître la verité pour se défendre contre les autres & contre soi-même, enfin tant de tourmens horribles dans les enfers, après avoir été si envié, si agité, si traversé dans une vie courte ! O insensé celui qui cherche à regner ! Heureux celui qui se borne à une condition privée & paisible, où la vertu lui est moins difficile. En faisant ces reflexions, il se trouble au-dedans de lui-même, il frémit & tombe dans une consternation qui lui fait sentir quelque chose du desespoir de ces malheureux qu'il venoit de considerer ; mais à mesure qu'il s'éloigna de ce triste séjour de tenebres, de l'horreur & du desespoir, son courage commença peu à peu à renaître, il respiroit & entrevoyoit déjà de loin la douce & pure lumiere du séjour des Héros.

Là habitoient tous les bons Rois qui avoient jusqu'alors gouverné sagement les hommes ; ils étoient séparés du reste des Justes : & comme les méchans Princes souffroient dans le Tartare des supplices infiniment plus rigoureux que les autres coupables d'une condition privée, aussi les bons Rois jouissoient dans les Champs Elisées d'un bonheur infiniment plus grand que celui du reste des hommes qui avoient aimé la vertu sur la terre. Telemaque s'avança vers ces Rois qui étoient
dans

dans des bocages odoriférans , sur des gazons toujours renaissans & fleuris ; mille petits ruisseaux d'une onde pure arrosoient ces beaux lieux ; un nombre infini d'oiseaux faisoient resonner ces bocages de leurs doux chants : Là on ne ressentit jamais les ardeurs de la Canicule ; là jamais les noirs Aquilons n'osèrent souffler ni faire sentir les rigueurs de l'Hyver. Ni la Guerre altérée de sang , ni la cruelle Envie qui mord d'une dent venimeuse , ni les jalousies , ni les défiances , ni la crainte , ni les vains desirs , n'approchent jamais cet heureux séjour de paix. Le jour n'y finit point , & la nuit avec ses sombres voiles y est inconnue ; une lumière pure & douce se répand autour des corps de ces hommes justes , & les environne de ses rayons comme d'un vêtement : cette lumière n'est point semblable à celle qui éclaire les yeux des mortels , c'est plutôt une gloire celeste qu'une lumière , elle penetre plus subtilement les corps les plus épais , que les rayons du Soleil ne penetrent le plus pur cristal ; elle n'ébloüit jamais , au contraire elle fortifie les yeux , & nourrit dans le fonds de l'Âme je ne sçai quelle serenité ; c'est d'elle seule que ces hommes bien-heureux sont nourris , elle fort d'eux , & elle y entre , elle les penetre & s'incorpore en eux ; ils la voyent , ils la sentent , ils la respirent , elle fait naître en eux une source intarissable de paix & de joye .

ils sont plongez dans cet abîme de joye comme les poissons dans la mer, ils ne veulent rien, ils ont tout sans rien avoir : car ce goût de lumiere pure appaise la faim de leur cœur, tous leurs desirs sont rassasiez ; & leur plénitude les élève au-dessus de tout ce que les hommes affamez cherchent sur la terre ; tous les délices qui les environnent ne leur sont rien, parce que le comble de leur felicité, qui vient du dedans, ne leur laisse aucun sentiment pour tout ce qu'ils voyent de délicieux au dehors : Tous les maux s'enfuyent loin de ces lieux tranquilles, là Mort, la Maladie, la Pauvreté, la Douleur, les Regrets, les Remords, les Craintes, les Esperances mêmes, qui coûtent souvent autant que les Craintes, les Divisions, les Dégouts, les Dépits, ne peuvent y avoir aucune entrée ; les hautes montagnes de Thrace, qui de leurs fronts couverts de neige & de glace, fendent les nuës, seroient renversées de leurs fondemens, que les cœurs de ces hommes justes ne pourroient pas même être émûs. Seulement ils ont pitié des misères qui accablent les hommes vivans dans le monde ; mais c'est une pitié douce & paisible qui n'altère en rien leur immuable felicité. Une jeunesse éternelle, une felicité sans fin, une joye toute divine est peinte sur leurs visages ; c'est une joye douce, noble, pleine de majesté ; c'est un goût sublime de la verité & de la vertu, qui

les transporte ; ils sont sans interruption dans tous les momens , dans le même saisissement de cœur où est une mere qui revoit son cher fils qu'elle avoit crû mort , & cette joye qui échape bien-tôt à la mere , ne s'enfuit jamais du cœur de ces hommes ; jamais elle ne languit un instant , elle est toujours nouvelle pour eux ; ils s'entretiennent ensemble de ce qu'ils voyent & de ce qu'ils goûtent , ils foulent à leurs pieds les molles delices & les vaines grandeurs de leurs anciennes conditions qu'ils déplorent : ils repassent avec plaisir ces tristes , mais courtes années , où ils ont eû besoin de combattre contre eux-mêmes , & contre le torrent des hommes corrompus pour devenir bons ; ils admirent le secours des Dieux qui les ont conduits comme par la main à la vertu au travers de tant de perils. Je ne sçai quoi de divin coule sans cesse au travers de leurs cœurs comme un torrent de la Divinité même qui s'unit à eux ; ils voyent , ils goûtent , ils sentent qu'ils sont heureux , & qu'ils le seront toujours ; ils chantent tous ensemble les loiianges des Dieux , & ils ne font tous ensemble qu'une seule voix , une seule pensée , un seul cœur , une seule félicité , qui fait comme un flux & reflux dans ces ames unies. Dans ce ravissement divin , les siècles coulent plus rapidement que les heures parmi les mortels , & cependant mille & mille siècles écoulez n'ôtent rien à leur

félicité, toujours nouvelle & toujours toute entiere ; ils régneront tous ensemble , non sur des Trônes que la main des hommes peut renverser , mais en eux-mêmes avec une puissance immuable : car ils n'ont plus besoin d'être redoutables par une puissance empruntée d'un peuple vil & misérable ; ils ne portent plus ces vains Diadèmes dont l'éclat cache tant de craintes & de noirs soucis. Les Dieux mêmes les ont couronnés de leurs propres mains , avec des couronnes que rien ne peut flétrir.

Telemaque qui cherchoit son pere dans ces beaux lieux , fut si saisi de ce goût de paix & de félicité , qu'il eût voulu y trouver Ulysse , & qu'il s'affligeoit d'être contraint de retourner dans la société des mortels : C'est ici , disoit-il , que la véritable vie se trouve , & la nôtre n'est qu'une mort ; mais ce qui l'étonnoit , c'étoit d'avoir vu tant de Rois punis dans le Tartare , & d'en voir si peu dans les Champs Elisées : il comprit qu'il y a peu de Rois assez fermes & assez courageux pour résister à leur propre puissance , & pour rejeter la flâterie de tant de gens qui excitent leurs passions.

Telemaque ne voyant point son pere Ulysse parmi les Rois , chercha le divin Laërte son grand pere. Pendant qu'il le cherchoit inutilement , un Vieillard vénérable & plein de majesté s'avança vers lui. Sa vieillesse ne

ressembloit point à celle des hommes que le poids des années accable sur la terre: on voyoit seulement qu'il avoit été vieux avant sa mort, c'étoit un mélange de tout ce que la vieillesse a de grave, avec toutes les graces de la jeunesse; car les graces renaissent même dans les Vieillards les plus caduques, au moment qu'ils sont introduits dans les Champs Eliziens. Cet homme s'avançoit avec empressement, & regardoit Telemaque avec complaisance comme une personne qui lui étoit chere. Telemaque qui ne le reconnoissoit point, étoit en peine & en suspens.

Je te pardonne, ô mon cher fils ! lui dit ce Vieillard, de ne me point reconnoître; je suis Arceſius pere de Laërte, j'avois fini mes jours un peu avant qu'Ulyſſe mon petit-fils partît pour aller au ſiege de Troye: alors tu étois encore un petit enfant entre les bras de ta nourrice; dès-lors j'avois conçu de toi de grandes eſperances, elles n'ont point été trompeuſes, puis-que je te vois descendu dans le Royaume de Pluton pour chercher ton pere, & que les Dieux te ſoutiennent dans cette entrepriſe. O heureux enfant! les Dieux t'aiment & te préparent une gloire égale à celle de ton pere! O heureux moi-même de te revoir! Ceſſe de chercher Ulyſſe en ces lieux: Il vit encore, il eſt reſervé pour relever nôtre maiſon dans l'Iſle d'Iraque. Laërte même, quoique le poids des années

l'ait abbattu, jouït encore de la lumière, & attend que son fils revienne lui fermer les yeux. Ainsi les hommes passent comme les fleurs qui s'épanouissent le matin, & qui sont flétries le soir & foulées aux pieds : Les générations des hommes s'écoulent comme les ondes d'un fleuve rapide, rien ne peut arrêter le temps que entraîne après lui tout ce qui paroît le plus immobile. Toy-même, ô mon Fils, mon cher Fils, toi-même qui jouïs maintenant d'une jeunesse si vive & si féconde en plaisirs, souviens-toi que ce bel âge n'est qu'une fleur qui sera presque aussi tôt séchée qu'éclosée, tu te verras changé insensiblement : les Graces riantes, les doux Plaisirs, la Force, la Santé, la Joye, s'évanouiront comme un beau songe, il ne t'en restera qu'un triste souvenir, la vieillesse languissante, & ennemie des plaisirs viendra rider ton visage, courber ton corps, affoiblir tes membres tremblans, faire tarir dans ton cœur la source de la joye, te dégoûter du présent, te faire craindre l'avenir, te rendre insensible à tout, excepté à la douleur. Ce temps paroît éloigné. Hélas ! tu te trompes, mon Fils, il se hâte, le voilà qu'il arrive, ce qui vient avec tant de rapidité n'est pas loin de toy, & le présent qui s'enfuit est déjà bien loin, puisqu'il s'aneantit dans le moment que nous parlons, & ne peut plus se rapprocher. Ne compte donc jamais, mon fils, sur le présent, mais

soutiens-toi dans le sentier rude & âpre de
 la vertu par la vûe de l'avenir ; prépare-
 roy par des mœurs pures & par l'amour de
 la justice , une place dans l'heureux séjour de
 la paix : Tu es né pour régner après ton pere
 Ulysse, que tu verras enfin le maître dans Ita-
 que ; tu es né pour régner : mais hélas ! ô
 mon fils , que la Royauté est trompeuse !
 Quand on la regarde de loin , on ne voit
 qu'autorité, qu'éclat & délices : mais de près
 tout est épineux. Un particulier peut sans
 deshonneur mener une vie douce & obscure.
 Un Roi ne peut sans se deshonoré préférer
 une vie douce & oisive aux fonctions peni-
 bles du gouvernement , il se doit à tous les
 hommes qu'il gouverne , il ne lui est jamais
 permis d'être à lui , ses moindres fautes sont
 d'une conséquence infinie , parce qu'elles
 causent le malheur des peuples , quelque-
 fois pendant plusieurs siècles : il doit reprimer
 l'audace des Méchans, soutenir l'innocence ,
 dissiper la calomnie : ce n'est pas assez
 pour lui de ne faire aucun mal, il faut qu'il
 fasse tous les biens possibles dont l'Etat a be-
 soin. Ce n'est pas assez de faire le bien pour
 soi même, il faut encore empêcher tous les
 maux que d'autres feroient, s'ils n'étoient re-
 tenus. Crains donc, mon fils, crains donc une
 condition si périlleuse, armes-toi de courage
 contre toi-même, contre tes passions, & con-
 tre les flatteurs.

En disant ces paroles Arceſius paroifſoit animé d'un feu divin , & monroit à Telemaque un viſage de compaſſion pour les maux qui accompagnent la Royauté. Quand elle eſt priſe, diſoit-il, pour ſe contenter ſoi-même, c'eſt une monſtruelle tyrannie: quand elle eſt priſe pour remplir ſes devoirs & pour conduire un peuple innombrable, comme un pere conduit ſes enfans, c'eſt une ſervitude accab'ante qui demande un courage & une patience heroïque. Auſſi eſt-il certain que ceux qui ont régné avec une ſincere vertu, poſſèdent ici tout ce que la puiſſance des Dieux peut donner pour rendre une felicité complete. Pendant qu'Arceſius parloit de la ſorte, ſes paroles entroient juſqu'au fonds du cœur de Telemaque, elles ſ'y gravoient comme un habile ouvrier avec ſon burin grave ſur l'airain les figures ineffaçables qu'il veut montrer aux yeux de la poſterité. Ces ſages paroles étoient comme une flâme ſubtile qui pénétoit dans les entrailles du jeune Telemaque ; il ſe ſentoit ému & embrasé, je ne ſçai quoi de divin ſembloit fondre ſon cœur au dedans de lui ; ce qu'il portoit dans la partie la plus intime de lui-même, le conſumoit ſecretement, il ne pouvoit le contenir ni le ſupporter, ni reſiſter à une ſi violente impreſſion ; c'étoit une douleur douce & paſſible, un ſentiment viſ & délicieux, qui étoit mêlé d'un tourment capable d'arracher la vie.

Enſuite

Ensuite Telemaque commença à respirer plus librement : il reconnut dans le visage d'Arceſius une grande reſſemblance avec Laërte , il croyoit même ſe reſſouvenir confuſément d'avoir vû en Ulyſſe ſon pere des traits de cette même reſſemblance , lors qu'Ulyſſe partit pour le ſiège de Troye : ce ſouvenir attendrit ſon cœur , des larmes douces & mêlées de joye coulerent de ſes yeux , il voulut embraffer une perſonne ſi chere , pluſieurs fois il l'eſſaya inutilement ; cette Om-bre vaine échapa à ſes embraſſemens , comme un ſonge ſe dérobe à l'homme qui croit en jouir : tantôt ſa bouche altérée pourſuit une eau fugitive , tantôt ſes lèvres s'agitent pour former des parol'es que ſa langue engourdie ne peut proferer , ſes mains s'étendent avec effort , & ne peuvent rien. Ainſi Telemaque ne peut contenter ſa tendreſſe ; il voit Arceſius , il l'entend , il lui parle , il ne peut le toucher ; enfin il lui demande qui ſont les hommes qu'il voit autour de lui.

Tu vois , mon fils ; lui répondit le ſage Vieillard , ces hommes qui ont été l'ornement de leur ſiècle , la gloire & le bonheur du genre humain ; tu vois le petit nombre de Rois qui ont été dignes de l'être , & qui ont fait avec fidelité la fonction des Dieux ſur la terre : Ces autres que tu vois aſſez près d'eux , mais ſéparés par ce petit nuage , ont une gloire beaucoup moindre ; ce ſont des Hé-

ios à la vérité, mais la récompense de leur valeur & de leurs expéditions militaires, ne peut être comparée avec celle des Rois sages, justes & bien-faisans. Parmi ces Héros, tu vois Thésée qui a le visage un peu triste; il a ressenti le malheur d'être trop credule pour une femme artificieuse, & il est encore affligé d'avoir si injustement demandé à Neptune la mort cruelle de son fils Hyppolyte : Heureux s'il n'eût point été si prompt & si facile à s'irriter.

Tu vois aussi Achille appuyé sur sa lance, à cause de cette blessure qu'il reçut au talon de la main du lâche Paris, & qui finit sa vie: s'il eût été aussi sage, juste & modéré, qu'il étoit intrepide, les Dieux lui auroient accordé un long regne; mais ils ont eu pitié des Phriotes & des Dolopes, sur lesquels il devoit naturellement regner après Pelée : ils n'ont pû livrer tant de peuples à la merci d'un homme fougueux, & plus facile à irriter que la mer la plus orageuse, les Parques ont tranché le fil de ses jours. Les Dieux n'ont voulu s'en servir que comme des torrens & des tempêtes, pour punir les hommes de leurs crimes; ils ont fait servir Achille à abattre les murs de Troye pour venger le parjure de Laomedon, & les injustes amours de Paris. Après avoir employé ainsi les instrumens de leurs vengeances, ils se sont apaisez, & ils ont refusé aux larmes de Thetis de laisser plus long-

DE TELEMAQUE. LIV. XIII. 171
temps sur la terre ce jeune Heros , qui n'y
étoit propre qu'à troubler les hommes, & qu'à
renverser les Villes & les Royaumes.

Mais vois-tu cet autre avec ce visage fa-
rouche: C'est Ajax fils de Telamon, & cousin
d'Achille; tu n'ignores pas sans doute quelle
fut sa gloire dans les combats. Après la mort
d'Achille, il prétendit qu'on ne pouvoit don-
ner ses armes à nul autre qu'à lui. Ton pere
ne crut pas les lui devoir céder, les Grecs ju-
gerent en faveur d'Ulysse. Ajax se tua de de-
sespoir, l'indignation & la fureur sont enco-
re peintes sur son visage: N'approche pas,
de lui, mon fils, car il croiroit que tu vou-
drois lui insulter dans son malheur, & il est
juste de le plaindre; ne remarque-tu pas qu'il
nous regarde avec peine, & qu'il entre brus-
quement dans ce sombre bocage, parce que
nous lui sommes odieux.

Tu vois de cet autre côté Hector, qui eût
été invincible, si le fils de Thetis n'eût point
été au monde; mais voilà Agamemnon qui
passe, & qui porte encore sur lui les marques
de la perfidie de Clitemnestre. O mon fils!
je frémis en pensant aux malheurs de cette
famille de l'impie Tantale. La division des
deux freres Atrée & Thyeste a rempli cette
maison d'horreur & de sang. Helas! com-
bien un crime en attire-t-il d'autres! Aga-
memnon revenant à la tête des Grecs du sie-
ge de Troye, n'a pas eu le temps de jouir

en paix de la gloire qu'il avoit acquise : Telle est la destinée de presque tous les Conquerans. Tous les hommes que tu vois ont été redoutables dans la guerre, mais ils n'ont point été aimables & vertueux, aussi ne sont-ils que dans la seconde demeure des Champs Elisées.

Pour ceux-ci, ils ont regné avec justice, & ont aimé leurs peuples, ils sont les amis des Dieux. Pendant qu'Achille & Agamemnon pleins de leurs querelles & de leurs combats, conservent encore ici leurs peines & leurs défauts naturels, pendant qu'ils regrettent en vain la vie qu'ils ont perdue, & qu'ils s'affligent de n'être plus que des Ombres impuissantes & vaines, ces Rois justes étant purifiés par la lumière divine dont ils sont nourris, n'ont plus rien à désirer pour leur bonheur ; ils regardent avec compassion les inquiétudes des mortels ; leurs cœurs sont rassasiés de la vérité & de la vertu qu'ils puisent à la source ; ils n'ont plus rien à souffrir d'eux-mêmes, plus de desirs, plus de besoins, plus de crainte, tout est fini pour eux, excepté leur joye qui ne peut finir.

Considere, mon fils, cet ancien Roy Inachus, qui fonda le Royaume d'Argos, tu le vois avec cette vieillesse si douce & si majestueuse, les fleurs naissent sous ses pas, sa démarche legere ressemble au vol d'un oiseau, il tient dans sa main une Lyre d'or, & dans un

transport éternel il chante les merveilles des Dieux ; il sort de son cœur & de sa bouche un parfum exquis, l'harmonie de sa lyre & de sa voix raviroit les hommes & les Dieux : Il est ainsi récompensé pour avoir aimé le peuple qu'il assembla dans l'enceinte de ses nouveaux murs, & auquel il donna des loix.

De l'autre côté tu peux voir entre les Myrthes Cecrops Egyptien, qui le premier regna dans Athenes, ville consacrée à la sage Déesse dont elle porte le nom : Cecrops apporta des loix utiles de l'Egypte, qui a été pour la Grece la source des lettres & des bonnes mœurs, adoucit les naturels farouches des bourgs de l'Attique, & les unit par les liens de la société : il fut juste, humain, compatissant, il laissa les peuples dans l'abondance, & sa famille dans la mediocrité, ne voulant point que ses enfans eussent l'autorité après lui, parce qu'il jugeoit que d'autres en étoient plus dignes.

Il faut que je montre aussi dans cette petite ville Erichon, qui inventa l'usage de l'argent pour la monoye ; il le fit en vûe de faciliter le commerce entre les Isles de la Grece ; mais il prévint l'inconvenient attaché à cette invention. Appliquez-vous, disoit-il à tous ces peuples, à multiplier chez vous les richesses naturelles, qui sont les veritables, cultivez la terre pour avoir une grande abondance de bled, de vin, d'huile & de fruits, ayez des troupeaux innombrables qui vous nourrissent de leur lait, &

qui vous couvrent de leur haine ; par-là vous vous mettez en état de ne craindre jamais la pauvreté. Pour l'argent monnoyé, il ne faut en faire aucun cas qu'autant qu'il est nécessaire, ou pour les guerres inévitables qu'on a à soutenir au dehors, ou pour le commerce des marchandises nécessaires qui manquent dans votre pays ; encore seroit-il à souhaiter qu'on laissât tomber le commerce pour toutes les choses qui ne servent qu'à entretenir le luxe, la vanité & la mollesse. Le sage Ericthon disoit souvent : Je crains bien, mes enfans, de vous avoir fait un présent funeste, en vous donnant l'invention de la monnoye ; je prévois qu'elle excitera l'avarice, l'ambition, le faste, quelle entretiendra une infinité d'Arts pernicious, qui ne vont qu'à amollir & qu'à corrompre les mœurs ; qu'elle vous dégoûtera de l'heureuse simplicité, qui fait tout le repos & toute la sûreté de la vie : qu'enfin elle vous fera mépriser l'agriculture, qui est le fondement de la vie humaine, & la source de tous les vrais biens : mais les Dieux sont témoins que j'ai eû le cœur pur en vous donnant cette invention utile en elle-même ; mais enfin quand Ericthon apperçût que l'argent corrompoit les peuples, comme il l'avoit prévu, il se retira de douleur sur une montagne sauvage, où il vécut pauvre & éloigné des hommes jusques à une extrême vieillesse, sans vouloir se mêler du gouvernement des Villes.

Peu de tems après lui on vit paroître dans la Grece le fameux Triptoleme, à qui Cerés avoit enseigné l'art de cultiver les terres ; ce n'est pas que les hommes ne connussent déjà le blé, & la maniere de le multiplier en le semant ; mais ils ignoroient la perfection du labourage, & Triptoleme envoyé par Cerés vint la charuë en main offrir les dons de la Déesse à tous les peuples qui auroient assez de courage pour vaincre leur paresse naturelle & pour s'adonner à un travail assidu. Bien-tôt Triptoleme apprit aux Grecs à fendre la terre, & à la fertiliser en déchirant son sein. Bien-tôt les moissonneurs ardens & infatigables firent tomber sous leurs faucilles tranchantes les jaunes épis qui couvrent les campagnes ; les peuples mêmes sauvages & farouches qui couroient épars çà & là dans les forêts d'Epire & d'Etolie pour se nourrir de gland, adoucirent leur mœurs, & se soumirent à des loix, quand ils eurent appris à faire croître des moissons, & à se nourrir de pain. Triptoleme fit sentir aux Grecs le plaisir qu'il y a de ne devoir ses richesses qu'à son travail, & à trouver dans son champ tout ce qu'il faut pour rendre la vie commode & heureuse ; cette abondance si simple & si innocente qui est attachée à l'agriculture, les fit souvenir des sages conseils d'Erichon ; ils méprisèrent l'argent & toutes les richesses artificielles, qui ne sont richesses que par l'imagination des hommes, qui les tentent de chercher des plai-

firs dangereux, & qui les détournent du travail où il trouveroient tous les biens réels avec des mœurs pures dans une pleine liberté. Heureux les Grecs, s'ils étoient demeurez fermes dans ces maximes si propres à les rendre puissans, heureux, amateurs de la liberté & de la vertu : mais hélas ! ils commencent à admirer les fausses richesses, ils quittent peu à peu les vraies, & ils dégènerent de cette merveilleuse simplicité. O mon fils ! tu regneras un jour : alors souviens-toi de ramener les hommes à l'agriculture, d'honorer cet Art, de soulager ceux qui s'y appliquent, & de ne souffrir point que les hommes vivent ni oisifs, ni occupz à des Arts qui entretiennent le luxe & la mollesse ; ces deux hommes qui ont été si sages sur la terre, sont ici chers des Dieux. Remarque, mon fils, que leur gloire surpasse autant celle d'Achille & des autres Heros qui n'ont excellé que dans les combats, qu'un doux Printemps est au-dessus de l'Hyver glacé, & que la lumière du Soleil est plus éclatante que celle de la Lune.

Pendant qu'Arcesius parloit de la sorte, il apperçut que Telemaque avoit toujours les yeux arrêtez du côté d'un petit bois de lauriers & d'un ruisseau bordé de violettes, de roses, de lis, & de plusieurs autres fleurs odoriferentes. C'est le grand Roy Sesostris que Telemaque reconnut dans ce beau lieu : il étoit mille fois plus majestueux qu'il ne l'avoit jamais été sur

son trône d'Egypte; des rayons d'une lumiere douce sorroient de ses yeux, & ceux de Telemaque en étoient ébloüis. A le voir, on eût crû qu'il étoit enyvré de nectar, tant l'esprit divin l'avoit mis dans un transport au-dessus de la raison humaine pour récompenser ses vertus. Telemaque dit à Arcesius : Je reconnois, ô mon pere, Sesostris, ce sage Roy d'Egypte, que j'y ai vû il n'y a pas long-temps. C'est lui-même, répondit Arcesius, & tu vois par son exemple combien les Dieux sont magnifiques à récompenser les bons Rois: mais il faut que tu sçaches que toute cette felicité n'est rien en comparaison de celle qui lui étoit destinée, si une trop grande prosperité ne lui eût fait oublier les regles de la moderation & de la justice. La passion de rabaisser l'orgueil & l'insolence des Tyriens l'engagea à prendre leur Ville: cette conquête lui donna le desir d'en faire d'autres, il se laissa séduire par la vaine gloire des Conquerans: il subjuga, ou, pour mieux dire, il ravagea toute l'Asie: à son retour en Egypte, il trouva que son frere s'étoit emparé de la Royauté, & avoit alteré par un gouvernement injuste les meilleures loix du païs. Voilà ce que les Conquerans font contre leurs Etats, en voulant usurper ceux de leurs voisins: voilà ce qui fait déchoir un Roy, d'ailleurs si juste & si bienfaisant, & c'est ce qui diminuë la gloire que les Dieux lui avoient préparée.

Ne vois-tu pas cet autre , ô mon fils , dont la blessure paroît si éclatante ; c'est un Roy de Carie , nommé Dioclide , qui se dévoua pour son peuple dans une bataille , parce que l'Oracle avoit dit que dans la guerre des Cariens & des Lyciens , la Nation dont le Roy périroit seroit victorieuse.

Considere cet autre , c'est un sage Legislateur , qui ayant donné à sa Nation des Loix propres à les rendre bons & heureux , leur fit jurer qu'ils ne violeroient aucunes de ses Loix pendant son absence , après quoi il partit , s'exila lui-même de sa patrie , & mourut pauvre dans une terre étrangere , pour obliger son peuple par ce serment à garder à jamais des loix si utiles. Cet autre que tu vois est Eune-sime Roy des Pyliens , & un des ancêtres du sage Nestor : Dans une peste qui ravageoit la terre , & qui couvroit de nouvelles Ombres les bords de l'Acheron , il demanda aux Dieux d'appaiser leur colere , en payant par sa mort pour tant de milliers d'hommes innocens. Les Dieux l'exaucerent , & lui firent trouver ici la vraie Royauté , dont toutes celles de la terre ne sont que de vaines ombres.

Ce Vieillard que tu vois couronné de fleurs est le fameux Belus , il regna en Egypte , & il épousa Antinoë fille du Dieu Nilus , qui cache la source de ses eaux , & qui enrichit les terres qu'il arrose par ses inondations. Il eut deux fils , Danaüs , dont tu sçais l'histoire , &

Egyptus, qui donne son nom à ce beau Royaume. Belus se croyoit plus riche par l'abondance où il mettoit son peuple, & par l'amour de ses sujets pour lui, que par tous les tributs qu'il auroit pû leur imposer. Ces hommes que tu crois morts, vivent, mon fils, & c'est la vie qu'on traîne misérablement sur la terre, qui n'est qu'une mort, les noms seulement sont changez. Plaise aux Dieux de te rendre assez bon pour meriter cette vie heureuse que rien ne peut plus finir ni troubler. Hâtes-toi, il est temps d'aller chercher ton pere. Avant que de le trouver, hélas ! que tu verras répandre de sang ! mais quelle gloire t'attend dans les Campagnes de l'Hesperie ! souviens-toi des conseils du sage Mentor, pourvû que tu les suives, ton nom sera grand parmi tous les peuples & dans tous les siècles.

Il dit, & aussi-tôt il conduisit Telemaque vers la porte d'yvoire, par où l'on peut sortir du tenebreux Empire de Pluton. Telemaque les larmes aux yeux le quitta sans pouvoir l'embrasser, & sortant de ces sombres lieux, il retourna en diligence vers le Camp des Allies, après avoir rejoint sur le chemin les deux jeunes Cretois qui l'avoient accompagné jusques auprès de la Caverne, & qui n'esperoient plus de le revoir.

SOMMAIRE

DU QUATORZIÈME LIVRE.

TElemaque de retour au Camp des Princes alliés, se trouve au Conseil, où il soutient qu'on ne doit point agir par surprise, & qu'il faut vaincre Adraste à force ouverte. On renvoie à Adraste un traître qui venoit offrir de le tuer. Il se donne un second Combat, dans lequel Telemaque agit avec une valeur incroyable, & combat contre Adraste qu'il rencontre dans la mêlée. Adraste succombe & demande la vie : Telemaque la lui accorde, mais le traître après l'avoir reçue, tire contre Telemaque une flèche qui ne l'atteint pas. Telemaque irrité de cette perfidie, revient sur lui, le terrasse, & lui ôte la vie. La Guerre finit par la mort d'Adraste. Pompe funebre de Pististrate fils de Nestor, qui étoit mort dans le dernier combat. Le Conseil s'assemble pour donner un nouveau Roy aux Danniens. On veut donner le país d'Arpos à Telemaque, qui le refuse, & prie les Princes de le donner à Diomedes Prince Grec, qui avoit été au siège de Troye ; ce qu'ils font, & choisissent pour Roy des Danniens Polydamas fameux Capitaine, après quoi chacun se retire avec ses troupes.

LES
AVANTURES
DE
TELEMAQUE
FILS D'ULYSSE.

LIVRE QUATORZIE' ME.

CEpendant les Chefs de l'armée s'assemblerent, pour délibérer s'il falloit s'emparer de Venuse. C'étoit une Ville forte qu'Adraсте avoit autrefois usurpée sur ses voisins les Appuliens Puceres : ceux-ci étoient entrez contre lui dans la Ligue pour demander justice sur cette irreligion. Adraсте pour les appaiser avoit mis cette Ville en dépôt entre les mains des Lucaniens : mais il avoit corrompu par argent & la garnison Lucanienne & celui qui la commandoit ; de façon que la Nation des Lucaniens avoit moins d'autorité effective que lui dans Venuse, & les Appuliens qui avoient consenti que la garnison Lucanienne gardât Venuse, avoient été trompez dans cette négociation.

Un Citoyen de Venuse, nommé Demo-

phante , avoit offert secrettement aux Alliez de leur livrer la nuit une des portes de la Ville : cet avantage étoit d'autant plus grand, qu'Adraſte avoit mis toutes ſes provisions de guerre & de bouche dans un Château voiſin de Venuſe, qui ne pouvoit ſe deffendre ſi Venuſe étoit pris. Philoctete & Neſtor avoient déjà opiné qu'il falloit profiter d'une ſi heureuſe occaſion , tous les Chefs entraînez par leur autorité, & ébloüis par l'utilité d'une ſi facile entrepriſe , applaudiſſoient à ce ſentiment; mais Telemaque à ſon retour fit les derniers efforts pour les en détourner.

Je n'ignore pas, leur dit-il , que ſi jamais un homme a mérité d'être ſurpris , & trompé, c'eſt Adraſte , lui qui a ſi ſouvent trompé tout le monde : Je vois bien qu'en ſurprenant Venuſe, vous ne ferez que vous mettre en poſſeſſion d'une Ville qui vous appartient, puis qu'elle eſt aux Apuliens, qui ſont un des peuples de vôtre Ligue. J'avouë que vous le pourriez faire avec d'autant plus d'apparence de raiſon , qu'Adraſte qui a mis cette Ville en dépôt , a corrompu le Commandant & la Garniſon pour y entrer quand il le jugera à propos. Enfin je comprends , comme vous , que ſi vous preniez Venuſe, vous ſeriez maître dès le lendemain du Château où ſont tous les préparatifs d'Adraſte, & qu'ainſi vous finiriez en deux jours cette guerre ſi formidable : mais ne vaut-il pas mieux pe-

rir que de vaincre par de tels moyens ? Faut-il repousser la fraude par la fraude ? Sera-t-il dit que tant de Rois liguez pour punir l'impie Adrasfe de ses tromperies , seront trompeurs comme lui ? S'il nous est permis de faire comme Adrasfe , il n'est pas coupable , & nous avons tort de le vouloir punir : Quoi ! l'Hesperie entiere soutenuë de tant de Colonies Grecques & des Heros revenus du siège de Troye , n'a-t-elle point d'autres armes contre la perfidie & les parjures d'Adrasfe , que la perfidie & les parjures ? Vous avez juré par les choses les plus sacrées que vous laisseriez Venuse en dépôt dans les mains des Lucaniens. La Garnison Lucanienne , dites-vous , est corrompuë par l'argent d'Adrasfe , je le crois comme vous ; mais cette Garnison est à la solde des Lucaniens , elle n'a point refusé de leur obéir , elle a gardé au moins en apparence la neutralité. Adrasfe ni les siens ne sont jamais entrez dans Venuse. Le Traité subsiste , vôtre serment n'est point oublié des Dieux : Ne gardera-t-on les paroles données que quand on manquera de prétextes plausibles pour les violer ? Ne sera-t-on fidèle & religieux pour garder les sermens , que quand on n'aura rien à gagner en violant sa foi ? Si l'amour de la vertu & la crainte des Dieux ne vous touche plus , au moins soyez touchez de vôtre réputation & de vôtre intérêt. Si vous montrez au mon-

de cet exemple pernicieux de manquer de parole & de violer vôtre serment pour terminer une guerre, quelles guerres n'excitez-vous point par cette conduite impie ? Quel voisin ne sera pas contraint de craindre tout de vous & de vous détester ? Qui pourra désormais dans les nécessitez les plus pressantes, se fier à vous ? Quelle sûreté pourriez-vous donner quand vous voudrez être sincère, & qu'il vous importera de persuader à vos voisins vôtre sincérité ? Sera-ce un traité solennel ? Vous en aurez foulé un aux pieds. Sera-ce un serment ? Eh ! ne sçaura-t-on pas que vous comptez les Dieux pour rien, quand vous espérez tirer du parjure quelque avantage ? La paix n'aura donc pas plus de sûreté que la guerre à vôtre égard. Tout ce qui viendra de vous sera reçu comme une guerre, ou feinte, ou déclarée. Vous ferez l'ennemi perpétuel de tous ceux qui auront le malheur d'être vos voisins. Toutes les affaires qui demandent de la réputation, de la probité & de la confiance, vous deviendront impossibles ; vous n'aurez plus de ressource pour faire croire ce que vous promettez. Voici, ajouta Télémaque, un intérêt encore plus pressant qui doit vous frapper, s'il vous reste quelque sentiment & quelque prévoyance : c'est qu'une conduite si trompeuse attaque par le dedans toute vôtre Ligue & va la ruiner, vôtre parjure va faire triompher Adrasfe.

A ces paroles toute l'assemblée émue lui demandoit ; comment il oseroit dire qu'une action qui donneroit une victoire certaine à la Ligue, pourroit la ruiner ?

Comment, leur répondit-il, pourriez-vous vous confier les uns aux autres, si une fois vous rompez l'unique lien de la société & de la confiance, qui est la bonne foi ? Après que vous aurez posé pour maxime, qu'on peut violer les règles de la probité & de la fidélité pour un grand intérêt, qui d'entre vous pourra se fier à un autre, quand cet autre pourra trouver un grand avantage à lui manquer de parole & à le tromper ? Où en ferez-vous ? Quel est celui d'entre vous qui ne voudra point prévenir les artifices de son voisin par les siens ? Que devient une Ligue de tant de peuples lorsqu'ils sont convenus entr'eux par une délibération commune, qu'il est permis de surprendre son voisin & de violer la foi donnée ? Quelle sera votre défiance mutuelle, votre division, votre ardeur à vous détruire les uns les autres ? Adrasten'aura plus besoin de vous détruire, vous vous détruirez assez vous-mêmes ; vous justifierez ses perfidies. O Rois sages & magnanimes ! ô vous qui commandez avec tant d'expérience sur des Peuples innombrables, ne dédaignez point d'écouter les conseils d'un jeune homme ! Si vous tombiez dans les plus fâcheuses extrémités où la guerre précipite quelquefois les hommes, il faudroit

vous relever par vôtre vigilance & par les efforts de vôtre vertu, car le vrai courage ne se laisse jamais abattre; mais si vous aviez une fois rompu la barrière de l'honneur & de la bonne foi, cette perte est irréparable, vous ne pourriez plus rétablir ni la confiance nécessaire au succès de toutes les affaires importantes, ni ramener les hommes aux principes de la vertu, après que vous leur auriez appris à les mépriser. Que craignez-vous? N'avez-vous pas assez de courage pour vaincre sans tromper? Vôtre vertu jointe aux forces de tant de peuples, ne vous suffit-elle pas? Combatons, mourons, s'il le faut, plutôt que de vaincre indignement. Adrafte, l'impie Adrafte est dans nos mains, pourvu que nous ayons horreur d'imiter sa lâcheté & sa mauvaise foi.

Lorsque Telemaque acheva ce discours, il sentit que la douce persuasion avoit coulé de ses lèvres, & avoir passé jusqu'au fond des cœurs, il remarqua un profond silence dans l'Assemblée, chacun pensoit, non à lui ni aux graces de ses paroles, mais à la force de la Vérité qui se faisoit sentir dans son raisonnement. L'étonnement étoit peint sur les visages: en fin on entendit un murmure sourd qui se répandoit peu à peu, les uns regardoient les autres, & n'osoient parler les premiers, on attendoit que les Chefs de l'armée se déclarassent, chacun avoit de la peine à retenir ses sentimens,

enfin le grave Nestor prononce ces paroles.

Digne fils d'Ulyssé, les Dieux vous ont fait parler, & Minerve qui a tant de fois inspiré votre Pere, a mis dans votre cœur le conseil sage & genereux que vous avez donné, je ne regarde point votre jeunesse; je ne considere que Minerve dans tout ce que vous venez de dire; vous avez parlé pour la Vertu, sans elle les plus grands avantages sont des vrayes pertes, sans elle on s'attire bien-tôt la vengeance de ses ennemis, la défiance de ses Alliez, l'horreur de tous les gens de bien, la juste colere des Dieux. Laissons donc Venuse entre les mains des Lucaniens, & ne songeons plus qu'à vaincre Adraсте par nôtre courage. Il dit, toute l'assemblée applaudit à ces sages paroles; mais en applaudissant, chacun étonné tournoit les yeux vers le fils d'Ulyssé, & on croyoit voir reluire en lui la sagesse de Minerve qui l'inspiroit.

Il s'éleva bien-tôt une autre question dans le Conseil des Rois, où il n'acquit pas moins de gloire. Adraсте perfide & cruel envoya dans le camp un Transfuge nommé Acante, qui devoit empoisonner les plus celebres Chefs de l'armée: sur tout il avoit ordre de ne rien épargner pour faire mourir le jeune Telemaque, qui étoit déjà la terreur des Dauniens. Telemaque qui avoit trop de courage & de candeur pour être enclin à la défiance, reçut sans peine avec amitié ce malheureux, qui avoit vû Ulyssé en

Sicile, & qui lui racontoit les aventures de ce Heros : il le nourrissoit & tâchoit de le consoler dans son malheur ; car Acante se plaignoit d'avoir été trompé & traité indignement par Adrafte ; mais c'étoit nourrir & réchauffer dans son sein une vipere venimeuse toute prête à faire une blessure mortelle. On surprit un autre Transfuge nommé Arion, qu'Acante envoyoit vers Adrafte pour lui apprendre l'état du Camp des Alliez, & pour lui assurer qu'il empoisonneroit le lendemain les principaux Rois avec Telemaque, dans un festin que celui-ci devoit donner. Arion pris avoua sa trahison, on soupçonna qu'il étoit d'intelligence avec Acante, parce qu'ils étoient bons amis ; mais Acante profondément dissimulé & intrépide, se défendoit avec tant d'art, qu'on ne pouvoit le convaincre ni découvrir le fond de la conjuration. Plusieurs des Rois furent d'avis de sacrifier Acante à la sûreté publique ; il faut, disoient-ils, le faire mourir, la vie d'un seul homme n'est rien, pour sauver celle de tant de Rois. Qu'importe qu'un innocent périsse, quand il s'agit de conserver ceux qui représentent les Dieux au milieu des hommes ?

Quelle maxime inhumaine ? Quelle politique barbare, répondit Telemaque ? Quoi vous êtes si prodigues du sang humain ! O vous qui êtes établis les Pasteurs des hommes, & qui ne commandez sur eux que pour les con-

server, comme un Pasteur conserve son troupeau, vous êtes donc les Loups cruels, & non pas les Pasteurs ; du moins vous n'êtes Pasteurs que pour égorger le troupeau, au lieu de le conduire dans les pâturages. Selon vous on est coupable dès qu'on est accusé, un soupçon merite la mort : les Innocens sont à la merci des envieux & des calomniateurs ; & à mesure que la défiance tyrannique croîtra dans vos cœurs, il faudra aussi égorger plus de victimes. Telemaque disoit ces paroles avec une autorité & une vehemence qui entraînoit les cœurs, & qui couvroit de honte les auteurs d'un si lâche conseil. Ensuite se radoucissant, il leur dit : Pour moi je n'aime pas assez la vie pour vivre à ce prix-là, j'aime mieux qu'Acante soit méchant que de l'être moi-même, & qu'il m'arrache la vie par une trahison, que de le faire petit injustement dans le doute.

Vous, qui êtes établis Rois, c'est-à-dire, Juges des peuples, vous devez sçavoir juger les hommes avec justice, prudence, & moderation : laissez-moi interroger Acante en votre presence. Aussi-tôt il interroge cet homme sur son commerce avec Arion, il le presse sur une infinité de circonstances, il fit semblant plusieurs fois de le renvoyer à Adraste, comme un Transfuge digne d'être puni pour observer s'il avoit peur d'être ainsi renvoyé, ou non ; mais le visage & la voix d'Acame

demeurerent tranquilles , & Telemaque en conclut , qu'Acante pouvoit n'être pas coupable. Enfin ne pouvant tirer la verité de son cœur , il lui dit : Donnez-moi vôtre anneau , je veux l'envoyer à Adrafte : A cette demande de son anneau , Acante pâlit , il fut embarrassé. Telemaque , dont les yeux étoient toujours attachez sur lui , l'apperçût , il prit cet anneau : Je m'en vais , lui dit-il , l'envoyer à Adrafte par les mains d'un Lucanien artificieux , nommé Polytrope , que vous connoissez , & qui paroîtra y aller secrettement de vôtre part. Si nous pouvons découvrir par cette voye vôtre intelligence avec Adrafte , on vous fera perir impitoyablement par les tourmens les plus cruels , si au contraire vous avoüez dés-à present vôtre faute , on vous la pardonnera , & on se contentera de vous envoyer dans une Isle de la mer , où vous ne manquerez de rien. Alors Acante avoüa tout ; & Telemaque obtint des Rois qu'on lui donneroît la vie , parce qu'il la lui avoit promise. On l'envoya dans une des Isles Echinades , où il vécut en paix.

Peu de temps après un Daunien d'une naissance obscure , mais d'un esprit violent & hardi , nommé Dioscore , vint la nuit dans le Camp des Alliez leur offrit d'égorger dans la tente le Roy Adrafte ; il le pouvoit , car on est maître de la vie des autres quand on ne compte plus rien la sienne ; cet homme ne

respiroit que la vengeance , parce qu'Adraſte lui avoit enlevé ſa femme qu'il aimoit éperduément , & qui étoit égale en beauté à Venus même , il avoit des intelligences ſecrettes pour entrer la nuit dans la tente du Roy , & pour être favoriſé dans ſon entrepriſe par pluſieurs Capitaines Dauniens ; mais il croyoit avoir beſoin que les Rois Alliez attaquaſſent en même temps le camp d'Adraſte , afin que dans ce trouble il pût plus facilement ſe ſauver & enlever ſa femme ; que ſ'il ne pouvoit l'enlever après avoir tué le Roi , il étoit content de perir.

Auſſi tôt que Dioſcore eût expliqué aux Rois ſon deſſein , tout le monde ſe tourna vers Telemaque , comme pour lui demander une déciſion. Les Dieux , répondit-il , qui nous ont préſervé des traîtres , nous défendent de nous en ſervir ; quand même nous n'aurions pas aſſez de vertu pour déteſter la trahiſon ; nôtre ſeul intérêt ſuffiroit pour la rejeter : dès que nous l'aurons autorifée par nôtre exemple , nous mériterons qu'elle ſe tourne contre nous ; dès ce moment , qui d'entre nous ſera en ſûreté ? Adraſte pourra bien éviter le coup qui le menace & le faire retomber ſur les Rois Alliez , la guerre ne ſera plus une guerre , la ſageſſe & la Vertu ne ſeront d'aucun uſage , on ne verra plus que Perfidie , Trahiſon & Aſſaſſinats. Je conclus donc qu'il faut renvoyer le traître à Adraſte ; j'avoue

que ce Roi ne le mérite pas, mais toute l'Heſperie & toute la Grece, qui ont les yeux ſur nous, méritent que nous tenions cette conduite pour en être eſtimez. Nous nous devons à nous-mêmes, enfin nous devons aux Dieux juſtes cette horreur de la trahiſon.

Auſſi-tôt on envoya Dioſcore à Adraſte, qui fremit du peril où il avoit été, & qui ne pouvoit aſſez s'étonner de la généroſité de ſes ennemis; car les Méchans ne peuvent comprendre la pure Vertu. Adraſte admiroit malgré lui ce qu'il venoit de voir, & n'oſoit le louer. Cette action noble des Alliez rappelloit un honteux ſouvenir de toutes ſes tromperies & de toutes ſes cruautés, il cherchoit à rabaiſſer la généroſité de ſes ennemis, & étoit honteux de paroître ingrat pendant qu'il leur devoit la vie; mais les hommes corrompus s'endurciſſent bien-tôt contre tout ce qui pourroit les toucher. Adraſte qui vit que la réputation des Alliez augmentoit tous les jours, crût qu'il étoit preſſé de faire contr'eux quelque action éclatante: Comme il n'en pouvoit faire aucune de vertu, il voulut du moins remporter quelque grand avantage ſur eux par les armes, & il ſe hâta de combattre.

Le jour du Combat étant venu, à peine l'Aurore ouvroit au Soleil les portes de l'Orient, que le jeune Telemaque prévenant par ſes ſoins la vigilance des plus vieux Capitaines, ſ'arracha d'entre les bras du ſommeil,

&

& mit en mouvement tous les Officiers. Son casque brilloit sur sa tête, & sa cuirasse sur son dos ébloüissoit les yeux de toute l'Armée. L'ouvrage de Vulcain avoit outre sa beauté naturelle, l'éclat de l'Egide qui y étoit cachée : Il tenoit sa Lance d'une main, de l'autre il montrait les divers postes qu'il falloit occuper. Minerve avoit mis dans ses yeux un feu divin, & sur son visage une majesté fiere qui promettoit déjà la victoire. Il marchoit, & tous les Rois oubliant leur âge & leur dignité, se sentoient entraînez par une force supérieure qui leur faisoit suivre ses pas. La foible jalousie ne pouvoit plus entrer dans les cœurs. Tout cede à celui que Minerve conduit insensiblement par la main ; son action n'avoit rien d'impetueux ni de précipité ; il étoit doux, tranquille, patient, toujours prêt à écouter les autres, & à profiter de leurs conseils ; mais actif, prévoyant, attentif aux besoins les plus éloignez, arrangeant toutes choses à propos, ne s'embarassant de rien, & n'embarassant point les autres, excusant les fautes, réparant les mécomptes, prévenant les difficultez, ne demandant jamais trop à personne, inspirant par tout la liberté & la confiance : donnoit-il un ordre, c'étoit dans les termes les plus simples & les plus clairs ; il le repetoit, pour mieux instruire celui qui devoit l'exécuter, il voyoit dans ses yeux s'il l'avoit bien compris : il lui

fait ensuite expliquer familièrement comment il avoit compris ses paroles , & le principal but de son entreprise. Quand il avoit ainsi éprouvé le bon sens de celui qu'il envoyoit , & qu'il l'avoit fait entrer dans ses vûes , il ne le faisoit partir qu'après lui avoir donné quelque marque d'estime & de confiance pour l'encourager. Ainsi tous ceux qu'il envoyoit étoient pleins d'ardeur pour lui plaire & pour réussir ; mais ils n'étoient pour gêner par la crainte qu'on leur imputerait le mauvais succès : car il excusoit toutes les fautes , qui ne venoient pas de mauvaise volonté.

L'horison paroissoit rouge & enflâmé par les premiers rayons du Soleil , la Mer étoit pleine des feux du jour naissant , toute la côte étoit couverte d'hommes , d'armes , de chevaux & de chariots en mouvement ; c'étoit un bruit confus semblable à celui des flots en courroux , quand Neptune excite au fond de ses abîmes les noires tempêtes. Ainsi Mars commençoit par le bruit des armes , & par l'appareil frémissant de la guerre , à semer la rage dans tous les cœurs : La campagne étoit pleine de piques herissées , semblables aux épics qui couvrent les sillons fertiles dans le temps des moissons. Déjà s'élevoit un nuage de poussière , qui déroboit peu à peu aux yeux des hommes la terre & le Ciel , la nuit , l'horreur , le carnage , l'impitoya-

DE TELEMAQUE. LIV. XIV. 195
ble Mort s'avançoient.

A peine les premiers traits étoient jettez, que Telemaque levant les yeux & les mains vers le Ciel, prononça ces paroles : O Jupiter, pere des Dieux & des Hommes, vous voyez de nôtre côté la justice & la paix, que nous n'avons point eu de honte de chercher. C'est à regret que nous combattons, nous voudrions épargner le sang des hommes, nous ne haïssons point cet ennemi même, quoiqu'il soit cruel, perfide & sacrilège. Voyez, & décidez entre lui & nous : S'il faut mourir, nos vies sont dans vos mains : s'il faut délivrer l'Hesperie, & abbatre le Tyran, ce sera vôtre puissance & la sagesse de Minerve vôtre fille, qui nous donnera la victoire : La gloire vous en fera dûë. C'est vous qui la balance en main reglez le sort des combats. Nous combattons pour vous, & puisque vous êtes juste, Adraste est plus vôtre ennemi que le nôtre ; si vôtre cause est victorieuse, avant la fin du jour, le sang d'une Hecatombe entiere ruisselera sur vos Autels.

Il dit, & à l'instant il pousse ses courriers fougueux & écumanans, dans les rangs les plus pressés des ennemis : il rencontra d'abord Periandre Locrien, couvert de la peau d'un Lion qu'il avoit tué dans la Cilicie pendant qu'il y avoit voyagé ; il étoit armé comme Hercule d'une massue énorme, sa taille

& sa force le rendoient semblable aux Geants, Dès qu'il vit Telemaque, il méprisa sa jeunesse & la beauté de son visage : C'est bien à toi, dit-il, jeune effeminé, à nous disputer la gloire des combats ? Vas enfant, vas parmi les ombres chercher ton pere. En disant ces paroles, il leva sa massüe noüeuse, pesante, armée de pointes de fer ; elle paroît comme un mât de Navire, chacun craint le coup de sa chute ; elle menace la tête du fils d'Ulysse, mais il se détourne du coup, & se lance sur Periandre avec la rapidité d'un Aigle qui fend les airs ; la massüe en tombant brise une rouë d'un char auprès de celui de Telemaque. Cependant le jeune Grec perce d'un trait Periandre à la gorge, le sang qui coule à gros boüillons de sa large playe, étouffe sa voix ; les chevaux fougueux, qui ne sentent plus sa main, s'emportent çà & là, les rênes flotant sur leurs cols ; il tombe de dessus son char, les yeux déjà fermez à la lumiere, & la pâle mort déjà peinte sur son visage défiguré. Telemaque eut pitié de lui, il donna aussi-tôt son corps à ses domestiques, & garda comme une marque de sa victoire, la peau de Lion avec la massüe : Aussi-tôt il cherche Adraste dans la mêlée, mais en le cherchant, il précipite dans les Enfers une foule de Combatans ; Hilée, qui avoit attelé à son char deux coursiers semblables à ceux du Soleil, & nourris dans ces vastes

prairies qu'arrose l'Aufide : Demolcon , qui dans la Sicile avoit autrefois presque égalé Erix dans les combats du Ceste : Crantor , qui avoit été hôte & ami d'Hercule , lorsque ce fils de Jupiter passant dans l'Hesperie , y ôta la vie à l'infame Cacus : Menecrate , qui ressembloit , disoit-on , à Pollux dans la lutte : Hypocoön Salapien , qui imitoit l'adresse & la bonne grace de Castor pour mener un Cheval : le fameux Chasseur Eurimede , toujours teint du sang des Ours & des Sangliers qu'il tuoit dans les sommets couverts de neiges du froid Apennin , qui avoit été , disoit-on , si cher à Diane , qu'elle lui avoit appris elle-même à tirer des flèches : Nicostrate , vainqueur d'un Géant , qui vomissoit le feu dans les rochers du Mont Gargan : Eleante , qui devoit épouser la jeune Pholoé , fille du fleuve Liris ; elle avoit été promise par son pere à celui qui la délivreroit d'un serpent ailé , qui étoit né sur le bord du fleuve , & qui devoit la dévorer dans peu de jours , suivant la prédiction d'un Oracle : Ce jeune homme par un excès d'amour , se devoïa pour ruer le monstre : il réussit , mais il ne pût goûter le fruit de sa victoire ; & pendant que Pholoé se préparant à un doux hymenée , attendoit impatiemment Eleante , elle apprit qu'il avoit suivi Adraste dans les combats , & que la Parque avoit tranché cruellement ses jours ; elle remplit de ses gémissemens les bois & les

montagnes qui sont auprès du fleuve , elle noya ses yeux de larmes , arracha ses beaux cheveux, oublia ses guirlandes de fleurs qu'elle avoit accoutumé de cueillir , & accusa le Ciel d'injustice. Comme elle ne cessoit de pleurer nuit & jour , les Dieux touchez de ses regrets , & pressés par les prières du fleuve , mirent fin à sa douleur. A force de verser des larmes, elle fut tout-à coup changée en fontaine, qui coulant dans le sein du fleuve, va joindre ses eaux à celle du Dieu son pere ; mais l'eau de cette fontaine est encore amère, l'herbe du rivage ne fleurit jamais , & on ne trouve d'autre ombrage que celui des Cyprès sur ces tristes bords.

Adrasfe qui apprit que Telemaque répandoit de tous côtez la terreur , le cherchoit avec empressement ; il esperoit vaincre facilement le fils d'Ulysse , dans un âge encore si tendre , & il menoit autour de lui trente Dauliens d'une force, d'une adresse , & d'une audace extraordinaire , auxquels il avoit promis de grandes récompenses , s'ils pouvoient dans le combat faire périr Telemaque , de quelque maniere que ce pût être. S'il l'eût rencontré dans ce moment du combat , sans doute ces trente hommes environnant le Char de Telemaque , pendant qu'Adrasfe l'auroit attaqué de front , n'auroient eû aucune peine , mais Minerve les fit égarer. Adrasfe crût voir & entendre Telemaque dans un endroit

de la plaine, où il y avoit une foule de combattans ; il court , il vole , il veut se rassasier de sang ; mais au lieu de Télémaque , il apperçoit le vieil Nestor , qui d'une main tremblante jectoit au hazard quelques traits inutiles. Dans sa fureur il veut le percer , mais une troupe de Pyliens se jetta autour de Nestor : alors une nuée de traits obscurcit l'air , & couvrit tous les combattans, on n'entendoit que les cris plaintifs des mourans , & le bruit des armes de ceux qui tomboient dans la mêlée : La terre gémissoit sous un monceau de morts , des ruisseaux de sang couloient de toutes parts ; Bellone & Mars avec les Furies Infernales vêtues de robes toutes dégoutantes de sang, repaissoient leurs yeux cruels de ce spectacle , & renouvelloient sans cesse la rage dans les cœurs : ces Divinitez ennemies de l'homme , repoussioient loin des deux partis la Pitié genereuse , la Valeur moderée, la douce Humanité. Ce n'étoit plus dans cet amas confus d'hommes acharnez les uns sur les autres , que massacre , vengeance , desespoir & fureur brutale : la sage & invincible Pallas elle-même l'ayant vû , frémit & recula d'horreur. Cependant Philoctete marchant à pas lents , & tenant dans sa main les flèches d'Hercule , se hâtoit d'aller au secours de Nestor. Adraсте n'ayant pû atteindre le divin Vieillard , avoit lancé ses traits sur

plusieurs Pyliens, auxquels il avoit fait mordre la poussière ; déjà il avoit abbatu Eufilas , si legere à la course , qu'à peine il imprimoit la trace de ses pieds dans le sable , & qu'il devançoit en son país les plus rapides flots de l'Eurotas & de l'Alphée. A ses pieds étoient rombez Entyphion , plus beau qu'Hylas , aussi ardent chasseur qu'Hippolyte ; Pterelas , qui avoit suivi Nestor au siege de Troye , & qu'Achille même avoit aimé à cause de son courage & de sa force : Aristogiton , qui s'étant baigné dans les ondes du fleuve Ache-loüs , avoit reçu secrettement de ce Dieu la vertu de prendre toutes sortes de formes ; en effet , il étoit si souple & si prompt dans tous ses mouvemens , qu'il échapoit aux mains les plus fortes ; mais Adraсте d'un coup de lance le rendit immobile , & son ame s'enfuit d'abord avec son sang.

Nestor , qui voyoit tomber ses plus vail-lans Capitaines sous la main du cruel Adra-ste , oublia le danger où il exposoit inutilement sa vieillesse. Sa sagesse l'ayant quitté , il ne songeoit plus qu'à suivre des yeux Pisistrate son fils , qui de son côté soutenoit avec ardeur le combat pour éloigner le peril de son pere ; mais le moment fatal étoit venu , où Pisistrate devoit faire sentir à Nestor combien on est souvent malheureux d'avoir trop vécu. Pisistrate porta un coup de lance si violent contre Adraсте , que le Dau-

nien devoit succomber ; mais il l'évita , & pendant que Pisistrate ébranlé du faux coup qu'il avoit donné , ramenoit sa lance , Adraſte le perça d'un javelot au milieu du ventre : les entrailles commencerent d'abord à ſortir avec un ruiſſeau de ſang ; ſon teint ſe flétrit comme une fleur que la main d'une Nymphé a cueillie dans les prez ; ſes yeux étoient déjà preſque éteints , & ſa voix déſaillante. Alice ſon Gouverneur , qui étoit auprès de lui , le ſoutint comme il alloit tomber , & n'eut le temps que de le mener entre les bras de ſon pere ; là il voulut parler , & donner les dernières marques de ſa tendreſſe , mais en ouvrant la bouche , il expira.

Pendant que Philoctete répandoit autour de lui le carnage & l'horreur pour repouſſer les efforts d'Adraſte, Neſtor tenoit ſerré entre ſes bras le corps de ſon fils, il rempliſſoit l'air de ſes cris , & ne pouvoit ſouffrir la lumière : Malheureux, diſoit-il, d'avoir été pere, & d'avoir vécu ſi long-temps ! Helas ! cruelles deſtinées, pourquoy n'avez-vous pas fini ma vie ou à la chafſe du Sanglier de Calydon , ou au premier ſiége de Troye ? Je ſerois mort avec gloire & ſans amertume , maintenant je traîne une vieilleſſe douloureuſe , mépriſée & impuiſſante ; je ne vis plus que pour les maux , je n'ai plus de ſentiment que pour la triſteſſe. O mon fils ! ô mon cher Pisistrate ! Quand je perdis ton frere Antiloque, je t'avois pour me

consoler ; je n'en ai plus, rien ne me consolera, tout est fini pour moi : l'esperance, seul adoucissement des peines des hommes, n'est plus un bien qui me regarde. Antiloque, Pisistrate, ô chers enfans , je croi que c'est aujourd'hui que je vous perds tous deux , la mort de l'un r'ouvre la playe que l'autre avoit faite au fond de mon cœur. Je ne vous verrai plus ! qui fermera mes yeux ? Qui recueillera mes cendres ? O cher Pisistrate ! tu es mort comme ton frere , en homme de courage, il n'y a que moi qui ne puis mourir. En disant ces paroles , il voulut se percer lui-même d'un dard qu'il avoit ; mais on arrêta sa main , & on lui arracha le corps de son fils : & comme cet infortuné Vieillard tomboit en défaillance , on le porta dans sa tente , où ayant un peu repris ses forces , il voulut retourner au combat , mais on le retint malgré lui.

Cependant Adraсте & Philoctete se cherchoient : Leurs yeux étoient étincelans comme ceux d'un Lion & d'un Léopard qui cherchent à se déchirer l'un l'autre : les menaces, la fureur guerriere , & la cruelle vengeance, éclatent dans leurs yeux farouches , ils portent une mort certaine par tout où ils lancent leurs traits , tous les combatans les regardent avec effroi : déjà ils se voyent l'un l'autre , & Philoctete tient en main une de ces flèches terribles qui n'ont jamais manqué leur coup dans ses mains , & dont les blessures sont irreme-

diabes. Mais Mars, qui favorisoit le cruel & intrepide Adraste, ne pût souffrir qu'il perît si-tôt, il vouloit par lui prolonger les horreurs de la guerre, & multiplier le carnage. Adraste étoit encore dû à la justice des Dieux pour punir les hommes & pour verser leur sang : dans le moment où Philoctete veut l'attaquer, il est blessé lui-même par un coup de lance que lui donne Amphimaque, jeune Lucanien, plus beau que le fameux Nirée, dont la beauté ne cedit qu'à celle d'Achille parmi tous les Grecs qui combattirent au siège de Troye. A peine Philoctete eût reçu le coup, qu'il tira la flèche contre Amphimaque, elle lui perça le cœur : aussi-tôt ses beaux yeux noirs s'éteignirent, & furent couverts des tenebres de la mort : sa bouche plus vermeille que les roses, dont l'Aurore naissante sème l'horison, se flétrit ; un pâleur affreuse ternit ses jouës, ce visage si tendre & si délicat tout-à-coup se défigura : Philoctete lui-même en eut pitié, tous les combatars gémirent en voyant ce jeune homme omber dans son sang, où il se rouloit, & ses cheveux aussi beaux que ceux d'Apollon traînez dans la poussière : Philoctete ayant vaincu Amphimaque, fut contraint de se retirer du combat, il perdoit son sang & ses forces, son ancienne blessure même dans l'effort du combat, sembloit prête à se r'ouvrir & à renouveler ses douleurs : car les enfans d'Esculape avec leur science divine n'avoient pû le guerir

entièrement : le voilà prêt à tomber sur un monceau de corps sanglans qui l'environnent. Archidame , le plus fier & le plus adroit de tous les Tebaliens , qu'il avoit menez avec lui pour fonder Phelibie, l'enleve du combat dans un moment où Adraсте l'auroit sans peine abbatu à ses pieds. Adraсте ne trouve plus rien qui ose lui resister ni retarder la victoire , tout tombe, tout s'enfuit, c'est un torrent, qui ayant surmonté ses bords , entraîne par ses vagues furieuses les moissons , les troupeaux , les Bergers & les villages.

Telemaque entendit de loin les cris des vainqueurs , & il vit le desordre des siens qui fuyoient devant Adraсте , comme une troupe de cerfs timides. Telemaque gémit, l'indignation paroît dans ses yeux, & il quitte les lieux où il a combattu long-temps avec tant de danger & de gloire; il court pour soutenir les siens; il s'avance tout couvert du sang d'une multitude d'ennemis qu'il a étendus sur la poussiere : de loin il pousse un cri qui se fait entendre aux deux armées. Minerve avoit mis je ne sçai quoi de terrible dans ses yeux & dans sa voix , les montagnes voisines retentirent : jamais Mars dans la Thrace n'a fait entendre plus fortement sa cruelle voix, quand il appelle les Furies infernales, la Guerre & la Mort : le cri de Telemaque porte le courage & l'audace dans le cœur des siens, il glace d'épouvante les ennemis. Adraсте même a honte de se sentir trou-

b'é: je ne ſçai combien de funeſtes préſages le font fremir, & ce qui l'ame eſt plutôt un deſeſpoir qu'une valeur tranquille; trois fois ſes genoux tremblans commencerent à ſe dérober ſous lui, trois fois il recula ſans ſonger à ce qu'il faiſoit, une pâleur de défaillance & une ſueur froide ſe répandit dans tous ſes membres, ſa voix enrouée & héſitante ne pouvoit achever aucune parole, ſes yeux pleins d'un feu ſombre & étincelant, paroifſoient ſortir de ſa tête; on le voyoit comme Oreſte agité par les Furies, tous ſes mouvemens étoient convulſifs, il croyoit voir les Dieux irritez & entendre une voix ſourde qui ſortoît du fond de l'abîme pour l'appeller dans le noir Tartare: tout lui fait ſentir une main celeſte & inviſible ſuspendue ſur ſa tête, qui alloit ſ'appesantir pour le frapper: l'eſperance étoit éteinte au fond de ſon cœur, ſon audace ſe diſſipoit comme la lumière du jour diſparoît quand le Soleil ſe couche dans le ſein des ondes, & que la terre ſ'enveloppe des ombres de la nuit: L'impie Adraſte trop long-tems ſouffert ſur la terre, trop long-tems, ſi les hommes n'euffent eû beſoin d'un tel châtiment: l'impie Adraſte touchoit enfin à ſa dernière heure, il court forcené au-devant de ſon inévitable deſtin: l'Horreur, les cuiſans Remords, la Conſternation, la Fureur, la Rage, le Deſeſpoir, marchent avec lui; à peine voit-il Telemaque, qu'il croit voir l'abîme qui s'ouvre, & les tour-

billons de flâmes qui sortent du noir Phlegeton prêtes à le devorer : il s'écrie , & sa bouche demeure ouverte sans qu'il puisse prononcer aucune parole, tel qu'un homme dormant qui dans un songe affreux ouvre la bouche & fait des efforts pour parler : mais la parole lui manque toujours , & il la cherche en vain. D'une main tremblante & précipitée, Adrasste lance son dard contre Telemaque : celui-ci intrépide & paisible comme l'ami des Dieux se couvre de son bouclier, il semble que la victoire le couvrant de ses aîles , tient déjà une couronne suspendue au dessus de sa tête , le courage doux & paisible reluit dans ses yeux ; on le prendroit pour Minerve même , tant il paroît sage & modéré au milieu des plus grands perils ; le dard lancé par Adrasste est repoussé par le bouclier : alors Adrasste se hâte de tirer son épée, pour ôter au fils d'Ulysse l'avantage de lancer son dard à son tour. Telemaque voyant Adrasste l'épée à la main, se hâte de la mettre aussi, & laisse son dard inutile : Quand on les vit ainsi tous deux combattre de près, tous les autres combattans en silence mirent bas leurs armes pour les regarder attentivement, & on attendit de leur combat la destinée de toute la guerre. Les deux glaives brillans comme les éc'airs d'où partent les foudres, se croisent plusieurs fois, & portent des coups inutiles sur les armes polies qui en retentissent ; les deux combatans s'allongent, se replient, s'a-





baissent, se relevent tout-à-coup, & enfin se saisissent; le liere en naissant au pied d'un ormeau n'en serre pas plus étroitement le tronc dur & nouëux par ses rameaux entrelassez jusqu'aux plus hautes branches de l'arbre, que ces deux combatans se serrent l'un l'autre. Adraсте n'avoit encore rien perdu de sa force: Telemaque n'avoit pas encore toute la sienne. Adraсте fait plusieurs efforts pour surprendre son ennemi & pour l'ébranler, il tâche de saisir l'épée du jeune Grec, mais en vain; dans le moment où il la cherche, Telemaque l'enleve de terre & le renverse sur le sable. Alors cet impie qui avoit toujours méprisé les Dieux, montra une lâche crainte de la mort, il a honte de demander la vie, & il ne peut s'empêcher de témoigner qu'il la desire; il tâche d'émouvoir la compassion de Telemaque: Fils d'Ulysse, dit-il, enfin c'est maintenant que je connois les justes Dieux, ils me punissent comme je l'ai mérité, il n'y a que le malheur qui ouvre les yeux des hommes pour voir la vérité: je la vois, elle me condamne, mais qu'un Roi malheureux vous fasse souvenir de vôtre père qui est loin d'Itaque, & touche vôtre cœur.

Telemaque qui le tenant sous ses genoux avoit le glaive déjà levé pour lui percer la gorge, répondit aussi-tôt: Je n'ai voulu que la victoire & la paix des nations que je suis venu secourir, j'en aime point à répandre le sang. Vivez donc, Adraсте, mais vivez pour

réparer vos fautes. Rendez tout ce que vous avez usurpé; Rétablissez le calme & la justice sur les bords de la grande Hesperie, que vous avez souillée par tant de massacres & de trahisons; Vivez, & devenez un autre homme. Apprenez par votre chute que les Dieux sont justes, que les Méchans sont malheureux, qu'ils se trompent en cherchant la félicité dans la violence, dans l'inhumanité & dans le mensonge, qu'enfin rien n'est si doux ni si heureux que la simple & constante vertu; donnez-nous pour ôtage votre fils Metrodore, avec douze des principaux de votre nation. A ces paroles Télémaque laisse relever Adraсте, & lui tend la main sans se défier de sa mauvaise foi; mais aussi-tôt Adraсте lui lança un second dard fort court qu'il tenoit caché; le dard étoit si aigu, & lancé avec tant d'adresse, qu'il eût percé les armes de Télémaque si elles n'eussent été divines. En même-tems Adraсте se jette derrière un arbre pour éviter la poursuite de Télémaque. Alors celui-ci s'écrie: Dauniens, vous le voyez, la victoire est à nous, l'impie ne se sauve que par la trahison; celui qui ne craint point les Dieux, craint la mort; au contraire, celui qui les craint ne craint qu'eux. Endisant ces paroles il s'avance vers les Dauniens, & fait signe aux siens qui étoient de l'autre côté de l'arbre, de couper le chemin au perfide Adraсте. Adraсте craint d'être surpris, il fait semblant de retourner sur ses pas, & veut renver-

renverser les Cretois qui se presentent à son passage; mais tout-à-coup Telemaque prompt comme la foudre, que la main du Pere des Dieux lance du haut Olympe sur les têtes coupables, vient fondre sur son ennemi, il le saisit d'une main victorieuse, il le renverse : il ne l'écoute plus, quoique l'impie ose encore une fois essayer d'abuser de la bonté de son cœur. Il enfonce son glaive & le précipite dans les flâmes du noir Tartare, digne châtimement de ses crimes.

A peine Adraste fut mort, que tous les Dau-niens, loin de déplorer leur défaite & la perte de leur Chef, se réjouirent de leur délivrance; ils tendirent les mains aux Alliez en signe de paix & de réconciliation. Merrodore fils d'Adraste, que son pere avoit nourri dans des maximes de dissimulation, d'injustice & d'in-humanité, s'enfuit lâchement; mais un Esclave complice de ses infamies & de ses cruautés, qu'il avoit affranchi & comblé de biens, & auquel seul il se confia dans sa fuite, ne songea qu'à le trahir pour son propre intérêt : il le tua par derriere pendant qu'il fuyoit; lui coupa la tête, & la porta dans le Camp des Alliez, esperant une grande récompense d'un crime qui finiroit la guerre : mais on eut horreur de ce scelerat, & on le fit mourir. Telemaque, ayant vû la tête de Merrodore, qui étoit un jeune homme d'une merveilleuse beauté, & d'un naturel excellent, que les plaisirs & les mauvais exemples avoient cor-

rompu , ne pût retenir ses larmes. Helas ! s'écria-t-il, voilà ce que fait le poison de la prospérité pour un jeune Prince, plus il a d'élevation & de vivacité, plus il s'égare & s'éloigne de tous sentimens de vertu, & maintenant je ferois peut-être de même, si les malheurs où je suis né, graces aux Dieux, & les instructions de Mentor ne m'avoient appris à me moderer.

Les Dauniens assemblez demandent comme l'unique condition de Paix, qu'on leur permît de faire un Roi de leur Nation, qui pût effacer par ses vertus l'opprobre dont l'impie Adraste avoit couvert la Royauté ; ils remercioient les Dieux d'avoir frappé le Tyran, ils venoient en foule baiser la main de Telemaque qui avoit été trempée dans le sang de ce monstre, & leur défaite étoit pour eux comme un triomphe : Ainsi romba en un moment, sans aucune ressource, cette Puissance qui menaçoit toutes les autres dans l'Hesperie, & qui faisoit trembler tant de Peuples : Semblable à ces terrains qui paroissent solides & immobiles, mais que l'on sappe peu à peu par dessous : long-temps on se moque du foible travail qui en attaque les fondemens, rien ne paroît affoibli, tout est uni, rien ne s'ébranle ; cependant tous les soutiens sont détruits peu à peu jusques au moment où tout à coup le terrain s'abaisse & ouvre un abîme. Ainsi une puissance injuste & trompeuse, quelque prospérité qu'elle

se procure par ses violences, creuse-elle même un précipice sous ses pieds; la fraude & l'inhumanité sapent peu à peu tous les plus solides fondemens de l'autorité illégitime: on l'admire, on la craint, on tremble devant elle jusqu'au moment où elle n'est déjà plus, elle tombe de son propre poids, & rien ne la peut relever, parce qu'elle a détruit de ses propres mains les vrais soutiens de la bonne foi & de la Justice qui attirent l'amour & la confiance.

Les Chefs de l'Armée s'assemblerent dès le lendemain pour accorder un Roy aux Dauriens. On prend plaisir à voir les deux Camps confondus par une amitié si inespérée, & les deux Armées qui n'en faisoient plus qu'une. Le sage Nestor ne pût se trouver dans ce Conseil, parce que la douleur jointe à la vieillesse avoit flétri son cœur: ses yeux étoient devenus deux fontaines de larmes qui ne pouvoient se tarir; loin d'eux s'enfuyoit le doux sommeil qui charme les plus cuisantes peines; l'espérance, qui est la vie du cœur de l'homme étoit éteinte en lui: toute nourriture étoit amère à cet infortuné Vieillard, la lumière même lui étoit odieuse, son ame ne demandoit plus qu'à mourir, & qu'à se plonger dans l'éternelle nuit de l'Empire de Pluton: Tous ses amis lui parloient en vain, son cœur en défaillance étoit dégoûté de toute amitié, comme un malade est dégoûté des meilleurs alimens. A tout ce qu'on pouvoit lui dire de plus touchant: il

ne répondoit que par des gemissemens & des sanglots ; de temps en temps on l'entendoit dire : O Pisistrate , Pisistrate , Mon fils , tu m'appelles ! Je te suis , Pisistrate , tu me rendras la mort douce , ô mon cher fils ! je ne desirer plus pour tout bien que de te revoir sur les rives du Styx : il passoit des heures entières sans prononcer aucune parole , mais gemissant , levant les mains & les yeux noyez de larmes vers le Ciel.

Cependant les Princes assemblez attendoient Telemaque qui étoit auprès de Pisistrate ; il répandoit sur son corps des fleurs à pléines mains , il y ajoûtoit des parfums exquis & versoit des larmes ameres. O mon cher compagnon , disoit-il , j'en'oublierai jamais de t'avoir vû à Pylos , de t'avoir suivi à Sparte , de t'avoir retrouvé sur les bords de la grande Hesperie : Je te dois mille & mille soins , j't'aimois , tu m'aimois ; j'ai connu ta valeur , elle auroit scû t'égalér à plusieurs Grecs fameux. Helas ! elle t'a fait mourir avec gloire ; mais elle a dérobé au monde une vertu naissante qui eût égalé celle d'Achille ! Oüi , ta sagesse & ton éloquence dans un âge meur , auroit été semblable à celle de ce Heros , admiré de route la Grece ! Tu avois déjà cette douce insinuation , à laquelle on ne pouvoit résister quand tu parlois : ces manieres naïves de raconter , cette sage moderation , qui est un charme pour appaiser les

esprits irritez ; cette autorité qui vient de la prudence & de la force des bons conseils : quand tu parlois , tous prétoient l'oreille , tous étoient prévenus , tous avoient envie de trouver que tu avois raison , ta parole simple & sans faste , couloit doucement dans les cœurs comme la rosée sur l'herbe naissante. Helas ! tant de biens que nous possédions il y a quelques heures , nous sont enlevés à jamais. Pisistrate que j'ai embrassé ce matin , n'est plus , il ne nous en reste qu'un douloureux souvenir. Helas ! si tu avois fermé les yeux de Nestor , & non pas que nous eussions fermé les tiens , il ne verroit pas tout ce qu'il voit , & il ne seroit pas le plus malheureux de tous les peres.

Après ces paroles Telemaque fit laver la playe sanglante qui étoit dans le côté de Pisistrate , il le fit étendre dans un lit de pourpre , où la tête panchée sur l'épaule avec la pâleur de la mort , il ressembloit à un jeune arbre , qui ayant couvert la terre de son ombre , & poussé vers le Ciel des rameaux fleuris , a été entamé par le tranchant de la coignée d'un bûcheron , il ne tient plus à sa racine ni à la terre , mere féconde qui nourrit les tiges dans son sein ; il languit , sa verdure s'efface , il ne peut plus se soutenir , il tombe , ses rameaux qui cachoient le Ciel , traînent sur la poussière , flétris & desséchés ; il n'est plus qu'un tronc abattu & dépoüillé.

de toutes ses graces. Ainsi Pisistrate en proye à la mort, étoit déjà emporté par ceux qui devoient le mettre dans le bûcher fatal. Déjà la flâme montoit vers le Ciel, une troupe de Pyliens, les yeux baissés & pleins de larmes, leurs armes renversées, le conduisoient lentement, le corps est bien-tôt brûlé; les cendres sont mises dans une Urne d'or, & Telemaque qui prend soin de tout, confie cette Urne comme un grand trésor à Callimaque, qui avoit été le gouverneur de Pisistrate. Gardez, lui dit-il, ces cendres, tristes, mais précieux restes de celui que vous avez aimé! Gardez-les pour son pere; mais attendez à les lui donner quand il aura assez de force pour les demander; ce qui irrite la douleur en un temps, l'adoucit en un autre.

Ensuite Telemaque entra dans l'assemblée des Rois liguez, où chacun garda le silence pour l'écouter, dès qu'on l'apperçût; il en rougit, & on ne pouvoit le faire parler. Les loüanges qu'on lui donna par des acclamations publiques, sur tout ce qu'il venoit de faire, augmentèrent sa honte, il auroit voulu se pouvoir cacher: ce fut la première fois qu'il parut embarrassé & incertain. Enfin il demanda comme une grace qu'on ne lui donnât plus aucune loüange: Ce n'est pas, dit-il, que je ne les aime; sur tout quand elles sont données par de si bons Juges de la vertu; mais c'est que je crains de les aimer trop; elles

corrompent les hommes , elles les remplissent d'eux-mêmes , elles les rendent vains & présumptueux , il faut les mériter & les fuir ; les meilleures loüanges ressemblent aux fausses , les plus méchans de tous les hommes , qui sont les Tyrans , sont ceux qui se sont fait le plus loüer par des flâteurs. Quel plaisir y a-t-il à être loüé comme eux ? Les bonnes loüanges sont celles que vous me donnerez en mon absence , si je suis assez heureux pour en mériter. Si vous me croyez véritablement bon , vous devez croire aussi que je veux être modeste & craindre la vérité. Epargnez-moi donc , si vous m'estimez , & ne me loüez pas comme un homme amoureux des loüanges.

Après avoir parlé ainsi , Telemaque ne répondit plus rien à ceux qui continuoient de l'élever jusqu'au Ciel , & par un air d'indifférence il arrêta bien-tôt les éloges qu'on lui faisoit. On commença à craindre de le fâcher en le loüant , mais l'admiration augmenta. Tout le monde sent la tendresse qu'il avoit témoignée à Pisistrate , & le soin qu'il avoit pris de lui rendre les derniers devoirs. Toute l'armée fut plus touchée de ces marques de la bonté de son cœur , que de tous les prodiges de sagesse & de valeur qui venoient d'éclater en lui. Il est sage , il est vaillant , se disoient-ils en secret les uns aux autres ; il est l'ami des Dieux , & le vrai Heros de nôtre âge : il est au dessus de l'humanité , mais tout

cela n'est que merveilleux, tout cela ne fait que nous étonner. Il est Homme, il est Bon, il est Ami, il est Tendre, il est Compatissant, il est Bien-faisant, & tout entier à ceux qu'il doit aimer; il est les délices de ceux qui vivent avec lui; il s'est défait de sa hauteur, de son indifférence & de sa fierté. Voilà ce qui est d'usage; voilà ce qui touche les cœurs; voilà ce qui nous attendrit pour lui, & nous rend sensibles à toutes ses vertus; voilà ce qui fait que nous donnerions toutes nos vies pour lui.

A peine ces discours furent finis, qu'on se hâta de parler de la nécessité de donner un Roy aux Dauniens: la plûpart des Princes qui étoient dans le Conseil, opinoient qu'il falloit partager entr'eux ce païs, comme une terre conquise: on offrit à Telemaque pour sa part la fertile contrée d'Arpos, qui porte deux fois l'an les riches dons de Cérés, les doux presens de Bachus, & les fruits toujours verts de l'olivier consacré à Minerve: cette terre, lui disoit-on, doit vous faire oublier la pauvre Itaque avec ses cabanes & les rochers affreux de Dulichie, & les bois sauvages de Zacynthe: Ne cherchez plus ni vôtre pere qui doit être peri dans les flots au promontoire Caphurée, par la vengeance de Nauplius & par la colere de Neprune, ni vôtre merc que ses Amans possèdent depuis long-temps, ni vôtre Patrie, dont la terre n'est point favorisée du Ciel,
comme

comme celle que nous vous offrons. Il écou-
roit patiemment ces discours, mais les ro-
chers de Thessalie ne sont pas plus sourds
& plus insensibles aux plaintes des Amans
desesperez, que Telemaque l'étoit à ces of-
fres. Pour moi, répondit-il, je ne suis tou-
ché ni de richesses ni de délices ; qu'importe
de posséder une plus grande étendue de ter-
re, & de commander à un plus grand nombre
d'hommes ? On n'en a que plus d'embar-
ras, & moins de liberté. La vie est assez
pleine de malheurs pour les hommes les plus
sages & les plus moderez, sans y ajouter en-
core la peine de gouverner les autres hommes
indociles, inquiets, injustes, trompeurs,
& ingrats. Quand on veut être le maître
des hommes pour l'amour de soi-même, ne
regardant que sa propre autorité, ses plai-
sirs & sa gloire, on est impie, on est tyran,
on est le fleau du genre humain : quand au
contraire on veut gouverner les hommes se-
lon les vraies regles, pour leur propre bien,
on est moins leur maître que leur tuteur,
on n'en a que de la peine qui est infinie, &
on est bien éloigné de vouloir étendre plus
loin son autorité. Le berger qui ne mange
point le troupeau, qui le défend des loups
en exposant sa vie, qui veille nuit & jour
pour le conduire dans les bons pâturages,
n'a point d'envie d'augmenter le nom-
bre de ses moutons, & d'enlever ceux

du voisin; ce seroit augmenter sa peine. Quoique je n'aye jamais gouverné, ajoûtoit Telemaque, j'ai appris par les loix & par les hommes sages qui les ont faites, combien il est penible de conduire les Villes & les Royaumes; je suis donc content de ma pauvre Itaque. Quoiqu'elle soit petite & pauvre, j'aurai assez de gloire, pourvu que j'y regne avec justice, pieté & courage: encore même n'y régnerai-je que trop tôt. Plaise aux Dieux, que mon pere échapé à la fureur des vagues, y puisse regner jusqu'à la plus extrême vieillesse, & que je puisse apprendre long-temps sous lui, comment il faut vaincre ses passions pour sçavoir moderer celles de tout un peuple.

Ensuite il dit: Ecoutez, ô Princes assemblez ici, ce que je croi vous devoir dire pour votre interêt: si vous donnez aux Dauniens un Roy juste, il les conduira avec justice, il leur apprendra combien il est utile de conserver la bonne foi & de n'usurper jamais sur ses voisins. C'est ce qu'ils n'ont jamais pû comprendre sous l'impie Adraste. Tandis qu'ils seront conduits par un Roy sage & moderé, vous n'aurez rien à craindre d'eux, ils vous devront ce bon Roy que vous leur aurez donné, ils vous devront la paix & la prosperité dont ils jouiront: ces peuples loin de vous attaquer, vous beniront sans cesse, & le Roy & le peuple seront l'ouvrage de vos mains: si au contraire vous voulez partager

leur País entre vous, voici les malheurs que je vous prédis : Ce peuple poussé au desespoir recommencera la guerre, il combattra justement pour sa liberté, & les Dieux ennemis de la tyrannie, combattront avec lui ; si les Dieux s'en mêlent, tôt ou tard vous serez confondus, & vos prosperitez se dissiperont comme la fumée ; le conseil & la sagesse seront ôtez à vos Chefs, le courage à vos Armées, l'abondance à vos terres, vous vous flaterez, vous serez teméraires dans vos entreprises ; vous ferez taire les gens de bien qui voudront dire la verité, vous tomberez tout-à-coup, & l'on dira de vous : Est-ce donc là ces peuples si florissans qui devoient faire la loi à toute la terre ? & maintenant ils fuyent devant leurs ennemis, ils sont le jouet des Nations, qui les foulent aux pieds. Voilà ce que les Dieux ont fait, voilà ce que meritent les peuples injustes, superbes & inhumains. De plus, considérez que si vous entreprenez de partager entre vous cette conquête, vous réunissez contre vous tous les peuples voisins. Votre ligue formée pour défendre la liberté commune de l'Hespérie contre l'Usurpateur Adraste, deviendra odieuse ; & c'est vous-mêmes que tous les peuples accuseront avec justice de vouloir usurper la Tyrannie universelle. Mais je suppose que vous soyez victorieux, & des Dauniens & de tous les autres peuples, cette victoire vous détrui-

ra : voici comment. Confiderez que cette entreprise vous désunira tous : comme elle n'est point fondée sur la justice, vous n'aurez point de regle pour borner entre vous les prétentions de chacun ; chacun voudra que sa part de la conquête soit proportionnée à sa puissance, nul d'entre vous n'aura assez d'autorité sur les peuples pour faire le partage paisiblement ; voilà la source d'une guerre dont vos petits enfans ne verront pas la fin : ne vaut-il pas mieux être juste & modéré, que de suivre son ambition avec tant de perils, & au travers de tant de malheurs inévitables ? La paix profonde, les plaisirs doux & innocens qui l'accompagnent, l'heureuse abondance, l'amitié de ses voisins, la gloire qui est inséparable de la justice, l'autorité qu'on acquiert en se rendant par la bonne foi l'arbitre de tous les peuples étrangers, ne sont- ce pas des biens plus considérables que la folle vanité d'une conquête injuste ? O Princes ! ô Rois ! vous voyez que je vous parle sans intérêt : Ecoutez donc celui qui vous aime assez pour vous contredire & vous déplaire en vous représentant la vérité.

Pendant que Telemaque parloit ainsi avec une autorité qu'on n'avoit jamais vûe en nul autre, & que tous les Princes étonnez & en suspens admiroient la sagesse de ses conseils, on entendit un bruit confus qui se répandit dans tout le camp, & qui vint jusqu'au lieu

où se tenoit l'assemblée: Un Erranger, dit-on, est venu aborder sur ces côtes avec une troupe d'hommes armez. Cet inconnu est d'une autre mine que les autres, tout paroît héroïque en lui, on voit aisément qu'il a long-temps souffert, & que son grand courage l'a mis au-dessus de toutes ses souffrances. D'abord les peuples du païs qui gardent la côte, ont voulu le repousser comme un ennemi qui vient faire une irruption; mais après avoir tiré son épée avec un air intrepide, il a déclaré qu'il scauroit se défendre, si on l'attaquoit, mais qu'il ne demandoit que la paix & l'hospitalité: Aussitôt il a présenté un rameau d'olivier comme un suppliant; on l'a écouté, il a demandé à être mené vers ceux qui gouvernent dans cette côte de l'Hespérie, & on l'amene ici pour le faire parler aux Rois assemblez.

A peine ce discours fut-il achevé, qu'on vit entrer cet inconnu avec une majesté qui surprit toute l'assemblée; on auroit crû facilement que c'étoit le Dieu Mars, quand il assemble sur les montagnes de Thrace ses troupes sanguinaires. Il commença à parler ainsi:

O vous Pasteurs des peuples, qui êtes sans doute assemblez ici pour défendre la patrie contre les ennemis, ou pour faire fleurir les plus justes loix, écoutez un homme que la fortune a persecuté: Fassent les Dieux que vous n'éprouviez jamais de semblables malheurs. Je suis Diomedes Roi d'Etolie, qui blessa Venus au

siège de Troye. La vengeance de cette Déesse me poursuit dans tout l'Univers: Neptune qui ne peut rien refuser à la divine fille de la mer, m'a livré à la rage des vents & des flots, qui m'ont brisé plusieurs fois contre les écueils. L'inexorable Venus m'a ôté toute esperance de revoir mon Royaume, ma famille & cette douce lumière du pais où j'ai commencé de voir le jour en naissant. Non, je ne reverrai jamais tout ce qui m'a été de plus cher au monde: Je viens après tant de naufrages chercher sur ces rives inconnuës un peu de repos & une retraite assurée. Si vous craignez les Dieux, & sur tout Jupiter, qui a soin des étrangers; si vous êtes sensibles à la compassion, ne me refusez pas dans ces vastes pais quelque coin de terre infertile, quelque sombre desert, ou quelques rochers escarpez, pour y fonder avec mes compagnons une Ville qui soit du moins une triste image de nôtre patrie: Nous vivrons en paix avec vous dans une étroite alliance, vos ennemis seront les nôtres, nous entrerons dans tous vos intérêts, nous ne demandons que la liberté de vivre selon nos loix.

Pendant que Diomedes parloit ainsi, Telemaque ayant les yeux attachez sur lui montra sur son visage toutes les différentes passions. Quand Diomedes commença à parler de ses longs malheurs, il espera que ce seroit son pere: aussi-tôt qu'il eût déclaré qu'il étoit Diomedes, le visage de Telemaque se flétrit com-

me une belle fleur que les noirs Aquilons viennent de ternir de leur souffle cruel : ensuite les paroles de Diomède, qui se plaignoit de la longue colere d'une Divinité, l'attendrit par le souvenir des mêmes disgraces souffertes par son père & par lui. Des larmes mêlées de douleur & de joye coulerent sur ses joües, & il se jeta tout à coup sur Diomède pour l'embrasser.

Je suis, dit-il, le fils d'Ulysse que vous avez connu, & qui ne vous fut pas inutile quand vous prîtes les chevaux fameux de Rhesus, les Dieux l'ont traité comme vous sans pitié : Si les Oracles de l'Erebe ne sont pas trompeurs, il vit encore : mais hélas ! il ne vit point pour moi ; j'ai abandonné Itaque pour le chercher, je ne puis revoir maintenant ni Itaque ni lui. Jugez par mes malheurs de la compassion que j'ai pour les vôtres. L'avantage qu'il y a à être malheureux, c'est qu'on sçait compatir aux peines des autres : quoique je ne sois ici qu'étranger, je puis, grand Diomède, (car malgré les miseres qui ont accablé ma patrie dans mon enfance, je n'ai pas été assez mal élevé pour ignorer quelle étoit votre gloire dans les combats) je puis, ô le plus invincible de tous les Grecs, après Achille, vous procurer quelque secours ; ces Princes que vous voyez sont humains, ils sçavent qu'il n'y a ni vertu, ni vrai courage, ni gloire solide sans l'humanité ; le malheur ajoute un nouveau lustre à la gloire des grands hommes, il leur

manque quelque chose lorsqu'ils n'ont jamais été malheureux : il manque dans leur vie des exemples de patience & de fermeté. La vertu souffrante attendrit tous les cœurs qui ont quelque goût pour la vertu : Laissez nous donc le soin de vous consoler , puisque les Dieux vous donnent à nous , c'est un présent qu'ils nous font , & nous devons nous croire heureux de pouvoir adoucir vos peines.

Pendant qu'il parloit , Diomedé étonné le regardoit fixement , & sentoît son cœur tout ému , ils s'embrassoient comme s'ils avoient été liez d'une amitié étroite. O digne fils du sage Ulysse , disoit Diomedé , je reconnois en vous la douceur de son visage , la grace de ses discours , la force de son éloquence , la noblesse de ses sentimens , la sagesse de ses pensées.

Cependant Philoctète embrasse aussi le grand fils de Tydée , ils se racontotent leurs tristes aventures. Ensuite Philoctète lui dit : Sans doute vous serez bien aise de revoir le sage Nestor , il vient de perdre Pisistrate le dernier de ses enfans , il ne lui reste plus dans la vie qu'un chemin de larmes qui le mène vers le tombeau. Venez le consoler : Un ami malheureux est plus propre qu'un autre à soulager son cœur. Ils allèrent aussi-tôt dans la tente de Nestor , qui reconnut à peine Diomedé , tant la tristesse abbatoit son esprit & ses sens. D'abord Diomedé pleura avec lui , & leur en-

trevû fut un redoublement de douleur : mais peu à peu la présence de cet ami appaisa le cœur du Vieillard ; on reconnut aisément que ses maux étoient un peu suspendus par le plaisir de les raconter , & d'entendre à son tour ce qui étoit arrivé à Diomedé.

Pendant qu'ils s'entretenoient , les Rois assemblez avec Telemaque examinoient ce qu'ils devoient faire , & Telemaque leur conseilloit de donner à Diomedé le païs d'Arpos , & de choisir pour le Roy des Dauniens Polydamas , qui étoit de leur nation. Ce Polydamas étoit un fameux Capitaine qu'Adraсте par jalousie n'avoit jamais voulu employer , de peur que l'on n'attribuât à cet homme habile le succès dont il esperoit d'avoir seul toute la gloire. Polydamas l'avoit souvent averti en particulier qu'il exposoit trop sa vie & le salut de son état dans cette guerre , contre tant de Nations conjurées ; il l'avoit voulu engager à tenir une conduite plus droite avec ses voisins ; mais les hommes qui haïssent la vérité , haïssent aussi les gens qui ont la hardiesse de la dire : Ils ne sont touchés , ni de leur sincérité , ni de leur zèle , ni de leur desintéressement : Une prospérité trompeuse endurcissoit le cœur d'Adraсте contre les plus salutaires conseils , & ne les suivant pas , il ne laissoit pas de triompher tous les jours de ses ennemis : La hauteur , la mauvaise foi , la violence mettoient toujours la victoire dans son

parti : Tous les malheurs dont Polydamas l'avoit si long-temps menacé , n'arrivoient pas. Adrafte se mocquoit d'une sagesse timide , qui prévoyoit toujourns des inconveniens : Polydamas lui étoit insupportable , il l'éloigna de toutes les charges , il le laissa languir dans la solitude & dans la pauvreté. D'abord Polydamas fut accablé de cette disgrâce , mais elle lui donna ce qui lui manquoit , en lui ouvrant les yeux sur la vanité des grandes fortunes , il devint sage à ses dépens ; il se réjouit d'avoir été malheureux , il apprit peu à peu à se taire , à vivre de peu , à se réjouir tranquillement de la vérité , à cultiver en lui les vertus secretes , qui sont encore plus estimables que les éclatantes ; enfin à se passer des hommes. Il demeura au pied du Mont Gargan dans un desert , où un rocher à demi vouté lui servoit de toit , un ruisseau qui tomboit de la montagne appaisoit sa soif , quelques arbres lui donnoient leurs fruits , il avoit deux esclaves qui cultivoient un petit champ ; il travailloit lui-même avec eux de ses propres mains ; la terre le payoit de ses peines avec usure , & ne le laissoit manquer de rien ; il avoit non seulement les fruits & les légumes en abondance , mais encore toutes les fleurs odoriferentes. Là il déplorait le malheur des peuples que l'ambition insensée d'un Roy entraîne à leur perte : là il attendoit chaque jour que les Dieux justes , quoique patiens , fissent

tomber Adrafte ; plus fa profperité croiffoit , plus il croyoit fa chûte irremediable ; car l'imprudencce heuteufe dans fes fautes , & la puiffance montée jufqu'au dernier excès d'autorité abfoluë , font les avantcours du renverfement des Rois & du Royaume. Quand il apprit la défaite & la mort d'Adrafte , il ne témoigna aucune joye , ni de l'avoir prévu , ni d'être délivré de ce Tyran : il gémit feule-
ment dans la crainte de voir les Dauniens dans la fervitude. Voilà l'homme que Telemaque propofa pour faire regner. Il y avoit déjà quelque temps qu'il connoiffoit fon courage & fa valeur ; car Telemaque , felon les confeils de Mentor , ne cefloit de s'informer des qualitez bonnes & mauvaiſes de toutes les perſonnes qui étoient dans quelque emploi confiderable , non ſeulement dans les Nations alliées qui ſervoient en cette guerre , mais encore chez les ennemis. Son principal ſoin étoit de découvrir & d'examiner par tout les hommes , qui avoient quelque talent , ou une vertu particulière.

Les Princes allies eurent d'abord quelque répugnance à mettre Polydamas dans la Royauté : Nous avons éprouvé , diſoient-ils , combien un Roy des Dauniens , quand il aime la guerre , & qu'il la ſçait faire , eſt redoutable à ſes voiſins. Polydamas eſt un grand Capitaine , & il peut nous jeter dans de grands perils. Mais Telemaque leur répondit : Poly-

damas ſçait la guerre, mais il aime la paix, & voilà les deux choſes qu'il faut ſouhaiter ; un homme qui connoît les malheurs, les dangers & les difficultez de la guerre, eſt bien plus capable de l'éviter qu'un autre qui n'en a aucune experience : il a appris à goûter le bonheur d'une vie tranquille : il a condamné les entrepriſes d'Adraſte, il en a prévu les ſuites funeſtes. Un Prince foible & ignorant eſt plus à craindre pour vous, qu'un homme qui connoitra & qui décidera tout par lui-même. Le Prince foible & ignorant ne voit que par les yeux d'un Favori paſſionné, ou d'un Miniſtre flatteur, inquiet & ambitieux : ainſi ce Prince aveuglé ſ'engagera à la guerre ſans la vouloir faire ; vous ne pourrez jamais vous aſſurer de lui, car il ne pourra être sûr de lui-même ; il vous manquera de parole, il vous réduira bien-tôt à cette extrémité, qu'il faudra ou que vous le faſſiez perir, ou qu'il vous accable. N'eſt-il pas plus utile, plus sûr, & en même temps plus juſte & plus noble, de répondre fidelement à la confiance des Dau-niens, & de leur donner un Roy digne de commander ?

Toute l'aſſemblée fut perſuadée par ces diſcours ; on alla propoſer Polydamas aux Dau-niens, qui attendoient une réponſe avec impatience. Quand ils entendirent le nom de Polydamas, ils répondirent : Nous reconnoiſſons bien maintenant que les Princes Al-

liez veulent agir de bonne foi avec nous , & faire une paix éternelle , puisqu'ils nous veulent donner pour Roy un homme si vertueux & si capable de gouverner. Si on eût proposé un homme lâche , effeminé & mal instruit , nous aurions crû qu'on ne cherchoit qu'à nous abbatre , & qu'à corrompre la forme de nôtre gouvernement ; nous aurions conservé en secret un vif ressentiment d'une conduite si dure & si artificieuse : mais le choix de Polydamas nous montre une veritable candeur ; les Alliez sans doute n'attendent rien de nous que de juste & de noble , puisqu'ils nous accordent un Roy qui est incapable de faire rien contre la liberté : aussi pouvons - nous protester à la face des Dieux , que les fleuves remonteront vers leurs sources , avant que nous cessions d'aimer un peuple si bien-faisant. Puissent se ressouvenir nos derniers Neveux du bienfait que nous recevons aujourd'hui , & renouveler de generation en generation la paix de l'âge d'or dans toute la côte de l'Hesperie.

Telemaque leur proposa ensuite de donner à Diomedes les campagnes d'Arpos , pour y fonder une Colonie. Ce nouveau peuple , leur disoit-il ; vous devra son établissement dans un païs que vous n'occupez point ; souvenez - vous que tous les hommes doivent s'entr'aimer , que la terre est trop vaste pour eux , qu'il faut bien avoir des voisins , & qu'il vaut mieux en avoir qui vous soient obli-

gez de leur établissement. Soyez touchez du malheur d'un Roy qui ne peut retourner dans son païs. Polydamas & lui étant unis ensemble par les liens de la justice & de la vertu, qui sont seuls durables, vous entretiendront dans une paix profonde, & vous rendront redoutables à tous les peuples voisins qui penseront à s'agrandir. Vous voyez, ô Dauniens, que nous avons donné à votre terre & à votre Nation un Roy capable d'en élever la gloire, jusqu'au Ciel. Donnez aussi, puisque nous vous le demandons, une terre qui vous est inutile, à un Roy qui est digne de toutes sortes de secours.

Les Dauniens répondirent qu'ils ne pouvoient rien refuser à Telemaque, puisque c'étoit lui qui leur avoit procuré Polydamas pour Roy : aussi-tôt ils partirent pour l'aller chercher dans son desert, & pour le faire regner sur eux. Avant de partir, ils donnerent les fertiles plaines d'Arpos à Diomedé pour y fonder un nouveau Royaume. Les Alliez en furent ravis, parce que cette Colonie de Grecs fortifioit considérablement le parti des Alliez, si jamais les Dauniens vouloient renouveler les usurpations dont Adraste avoit donné le mauvais exemple.

Telemaque les larmes aux yeux, partit avec ses Troupes, après avoir embrassé tendrement le vaillant Diomedé, le sage & inconsolable Nestor, & le fameux Philoctète, digne heritier des flèches d'Hercule.

SOMMAIRE

DU QUINZIE' ME LIVRE.

T Elemaque arrive à Salente & admire les changemens qui avoient été faits par le Conseil de Mentor. Nouvelles instructions pour le gouvernement d'un Royaume. Mentor fait convenir Telemaque des fautes qu'il a faites dans la Guerre contre Adraſte , & le prépare à voir bien-tôt ſon pere Ulyſſe. Telemaque fait confidence à Mentor de l'amour qu'il avoit conçu pour Antiope fille d'Idomenée. Mentor approuve ſon choix , & lui prédit qu'elle ſera ſon Epouſe. Idomenée donne un Vaiſſeau pour ramener Telemaque dans ſa Patrie. Douleur de Telemaque & d'Idomenée ſur leur ſéparation. Telemaque s'embarque & quitte le païs des Salentins.

LES
AVANTURES
DE
TELEMAQUE
FILS D'ULYSSE.

LIVRE QUINZIE' ME.

LE jeune fils d'Ulyſſe brûloit d'impatience de retrouver Mentor à Salente, & de s'embarquer avec lui pour revoir Itaque, où il eſpéroit que ſon pere ſeroit arrivé. Quand il approcha de Salente il fut étonné de voir toute la campagne des environs, qu'il avoit laiſſée preſque inculte & deſerte, cultivée comme un jardin, & pleine d'ouvriers diligens. Il reconnut l'ouvrage de la ſageſſe de Mentor ; enſuite entrant dans la Ville, il remarqua qu'il y avoit moins d'Artiſans pour les delices de la vie, & beaucoup moins de magnificence : Telemaque en fut choqué, car il aimoit naturellement toutes les choſes qui ont de l'éclat & de la politeſſe. Mais d'autres penſées occuperent auſſi-tôt ſon eſprit. Son cœur fut ému de joye & de
ten-

tendresse , malgré tous les succez qu'il avoit eû dans la guerre contre Adras te , il craignoit que Mentor ne fût pas content de lui , & à mesure qu'il s'avançoit , il cherchoit dans les yeux de Mentor , pour voir s'il n'avoit rien à se reprocher. D'abord Idomenée embrassa Telemaque comme son propre fils ; ensuite Telemaque se jeta au col de Mentor , & l'arrosa de ses larmes. Mentor lui dit : Je suis content de vous , vous avez fait de grandes fautes , mais elles vous ont servi à vous connoître & à vous défier de vous-même : souvent on tire plus de fruits de ses fautes , que de ses belles actions. Les grandes actions enflent le cœur & inspirent une présomption dangereuse , les fautes font rentrer l'homme en lui-même , & lui rendent la sagesse qu'il avoit perduë dans les bons succez. Ce qui vous reste à faire , c'est de louer les Dieux , & de ne vouloir pas que les hommes vous louent ; vous avez fait de grandes choses , mais avoüez la verité , ce n'est guères vous par qui elles ont été faites. N'est-il pas vrai qu'elles vous sont venuës comme quelque chose d'étranger qui étoit mis en vous ? N'étiez-vous pas capable de les gâter & par votre promptitude & par votre imprudence ? Ne sentiez-vous pas que Minerve vous a comme transformé en un autre homme au dessus de vous-même pour faire par vous ce que vous avez fait ?

Pendant qu'Idomenée parloit aux Cretois qui étoient revenus de la guerre, Telemaque écoutoit les sages conseils de Mentor; ensuite il regardoit de tous côtez avec étonnement, & disoit à Mentor: Voicy un changement dont je ne comprends pas la raison: est-il arrivé quelque calamité à Salente pendant mon absence? D'où vient que l'on n'y remarque plus cette magnificence qui éclatoit par tout avant mon départ? Je ne vois plus ny or, ny argent, ny pierres précieuses, les habits sont simples, les bâtimens qu'on fait sont moins vastes & moins ornez, les Arts languissent, la Ville est devenue une solitude.

Mentor luy répondit en souriant: Avez-vous remarqué l'état de la campagne autour de la ville? Oûi, répondit Telemaque, j'ai vû partout le labourage en honneur & les champs défrichés. Lequel vaut mieux, ajouta Mentor, ou une Ville superbe en or & en argent avec une campagne négligée & stérile, ou une campagne cultivée & fertile, avec une Ville médiocre & modeste dans ses mœurs? Une grande Ville pleine d'artisans occupez à amolir les mœurs par les délices de la vie, quand elle est entourée d'un Royaume pauvre & mal cultivé, ressemble à un monstre dont la tête est d'une grosseur énorme, & dont tout le corps extenué & privé de nourriture n'a aucune proportion avec cette tête; c'est le nombre du peuple, & l'abondance des alimens qui fait la

vraie force & la vraie richesse d'un Royaume. Idomenée à maintenant un peuple innombrable & infatigable dans le travail, qui remplit toute l'étendue de son pays; tout son pays n'est qu'une seule Ville. Salente n'en est que le centre, plus ces peuples se multiplient, plus il multiplie les fruits de la terre par leur travail; cette multiplication si douce & si paisible augmente plus son Royaume qu'une Conquête. On n'a rejeté de cette Ville que des Arts superflus, qui détournent les pauvres de l'attention pour les vrais besoins, & qui corrompent les riches en les jettant dans le faste & dans la mollesse. Ainsi Idomenée est beaucoup plus puissant qu'il ne l'étoit quand vous admiriez sa magnificence. Cét éclat éblouissant cacheoit une foiblesse & une misère qui eussent bien-tôt renversé son Empire. Maintenant il a un plus grand nombre d'hommes, & il les nourrit plus facilement, ces hommes accoutumés au travail, à la peine & au mépris de la vie par l'amour des bonnes loix; sont tous prêts à combattre pour défendre les terres cultivées de leurs propres mains; bien-tôt cet Etat que vous croyez déchû, sera le meilleur de l'Héspérie.

Souvenez-vous, ô Telemaque, qu'il y a deux choses pernicieuses dans le gouvernement des peuples, auxquelles on n'apporte presque jamais aucun remède; la première est une autorité injuste & trop violente dans les Rois;

la seconde est le Luxe , qui corrompt les mœurs.

Quand les Rois s'accoutument à ne connoître plus d'autres loix que leurs volontez , & qu'ils ne mettent plus de frein à leurs passions , ils peuvent tout ; mais à force de tout pouvoir , ils sapent le fondement de leur puissance , ils n'ont plus de regle certaine, ny de maximes de gouvernement ; chacun à l'envi les flâte , ils n'ont plus de peuples , il ne leur reste que des esclaves : Qui leur dira la verité ? Qui donnera des bornes à ce torrent ? Tout cede , les sages fuyent , se cachent , & gemissent , il n'y a qu'une revolution soudaine & violente qui puisse ramener cette puissance dérobée dans son cours naturel. Souvent même le coup qui pourroit la moderer l'abat sans ressource : Rien ne menace tant d'une chute funeste , qu'une autorité qu'on pousse trop loin : semblable à un arc trop tendu , qui se rompt enfin tout-à-coup si on ne le relâche. Idomenée étoit juste jusqu'au fond du cœur : Par cette autorité si flâteuse il avoit été renversé de son Trône , mais il n'avoit pas été détrompé. Il a fallu que les Dieux nous ayent envoyez icy pour le desabuser de cette puissance aveugle & outrée , qui ne convient pas à des hommes : Encore a-t-il falu des especes de miracles pour luy ouvrir les yeux.

L'autre mal presque incurable , est le Lu-

xe. Comme la trop grande autorité empoisonne les Rois, le Luxe empoisonne toute une Nation; on dit que le Luxe sert à nourrir les pauvres aux dépens des riches, comme si les pauvres ne pouvoient pas gagner leur vie plus utilement en multipliant les fruits de la terre, sans amolir les riches par des raffinemens de volupté. Toute une Nation s'accoutume à regarder comme des necessitez de la vie, les choses les plus superflues: Ce sont tous les jours de nouvelles necessitez qu'on invente, & on ne peut plus se passer des choses qu'on ne connoissoit pas trente ans auparavant. Ce Luxe s'appelle bon goût, perfection des Arts, & Politesse de la Nation. Ce vice qui en attire tant d'autres est loué comme une vertu; il répand sa contagion jusqu'aux derniers de la lie du peuple, les proches Parens du Roy veulent imiter sa Magnificence: les Grands celle des Parens du Roi, les gens médiocres veulent égaler les Grands: car qui est-ce qui se fait justice? Les petits veulent passer pour médiocres, tout le monde fait plus qu'il ne peut, les uns par faste, & pour se prévaloir de leurs richesses, les autres par mauvaise honte, & pour cacher leur pauvreté; ceux mêmes qui sont assez sages pour condamner un si grand desordre, ne le sont pas assez pour oser lever la tête les premiers, & pour donner des exemples contraires. Toute une Nation se ruine, toutes les conditions

se confondent, la passion d'acquiescer du bien pour soutenir une vaine dépense, corrompt les âmes les plus pures, il n'est plus question que d'être riche, on emprunte, on trompe, on use de mille artifices indignes pour y parvenir : Mais qui remédiera à ces maux ? Il faut changer le goût & les habitudes de toute une Nation, il faut lui donner de nouvelles loix : Qui le pourra entreprendre, si ce n'est un Roi, qui sçache par l'exemple de sa propre modération, faire honte à tous ceux qui aiment une dépense fastueuse, & encourager les Sages, qui seront bien aises d'être autorisés dans une honnête frugalité ?

Telemaque écoutant ce discours étoit comme un homme qui revient d'un profond sommeil ; il sentoît la vérité de ces paroles, & elles se gravoient dans son cœur, comme un sçavant Sculpteur imprime les traits qu'il veut sur le marbre, en sorte qu'il luy donne de la tendresse, de la vie & du mouvement. Telemaque ne répondit rien, mais repassant tout ce qu'il venoit d'entendre, il parcouroit des yeux les choses qu'on avoit changées dans la Ville : Ensuite il disoit à Mentor :

Vous avez fait d'Idomenée le plus sage de tous les Rois, je ne le connois plus, ny luy ny son Peuple : j'avouë même que ce que vous avez fait ici est infiniment plus grand que les victoires que nous venons de remporter : Le hazard & la force ont beaucoup

de part au succès de la Guerre : Ces succès sont toujours funestes & odieux. Icy tout est l'ouvrage d'une Sagesse celeste , tout est doux , tout est pur , tout est aimable , tout marque une autorité qui est au-dessus de l'homme : quand les hommes veulent de la gloire , que ne la cherchent-ils dans cette application à faire du bien ? Qu'ils s'entendent mal en gloire , d'en esperer une solide , en ravageant la terre , & en répandant le sang humain ! Mentor montra sur son visage une joye sensible de voir Telemaque si desabusé des Victoires , des Conquêtes , dans un âge où il étoit si naturel qu'il fût enyvré de la gloire dont il étoit environné.

Ensuite Mentor ajouta : Il est vrai que tout ce que vous voyez icy est bon & louable ; mais sçachez qu'on pourroit faire des choses meilleures. Idomenée modere ses passions & s'applique à moderer son Peuple , mais il ne laisse pas de faire encore bien des fautes , qui sont les suites malheureuses de ses fautes anciennes. Quand les hommes veulent quitter le mal , le mal semble encore les poursuivre long-temps ; il leur reste de mauvaises habitudes , un naturel affoibli , des erreurs inveterées & des préventions presque incurables : Heureux ceux qui ne se sont jamais égarés , ils peuvent faire le bien plus parfaitement. Les Dieux, ô Telemaque , vous demanderont plus qu'à Idomenée , parce que vous avez

connu la vérité dès votre jeunesse, & que vous n'avez jamais été livré aux séductions d'une trop grande prospérité.

Idomenée, continuoit Mentor, est sage & éclairé, mais il s'applique trop au détail, & ne médite pas assez le gros de ses affaires; l'habileté de celui qui est au-dessus des hommes, ne consiste pas à faire tout par lui-même: c'est une vanité grossière que d'espérer d'en venir à bout, ou de vouloir persuader au monde qu'on en est capable. Un Roi doit gouverner en choisissant & en conduisant ceux qui gouvernent sous lui: il ne faut pas qu'il fasse le détail, car c'est faire la fonction de ceux qui ont à travailler sous luy: il doit seulement s'en faire rendre compte, & en savoir assez pour entrer dans ce compte avec discernement. C'est merveilleusement gouverner, que de choisir & d'appliquer selon leurs talens les gens qu'il gouverne, de les discerner, de les corriger, de les moderer, de leur inspirer une bonne conduite. Vouloir examiner tout par soi-même, c'est défiance, c'est petitesse, c'est une jalousie pour les détails médiocres, qui consume le temps & la liberté d'esprit, nécessaire pour les grandes choses. Pour former de grands desseins, il faut avoir l'esprit libre & reposé: il faut penser à son aise dans un entier dégagement de toutes les expéditions d'affaires épineuses; un esprit épuisé par le détail, est comme la lie
du

du vin qui n'a plus de force ni de délicatesse. Ceux qui gouvernent par le détail sont toujours déterminez par le present, sans étendre leurs vûës sur un avenir éloigné, ils sont toujours entraînez par l'affaire du jour où ils sont, & cette affaire étant seule à les occuper, elle les frappe trop : car on ne juge faiblement des affaires, que quand on les compare toutes ensemble, & qu'on les place toutes dans un certain ordre, afin qu'elle ayent de la suite & de la proportion. Manquer à suivre cette regle dans le gouvernement, c'est ressembler à un Musicien, qui se contenteroit de trouver des sons harmonieux, & qui ne se mettroit point en peine de les unir & de les accorder pour en composer une Musique douce & touchante : C'est ressembler aussi à un Architecte, qui croit avoir tout fait, pourvû qu'il assemble de grandes colonnes, & beaucoup de pierres bien taillées, sans penser à l'ordre & à la proportion des ornemens de son édifice. Dans le temps qu'il fait un salon, il ne prévoit pas qu'il faudra faire un escalier convenable ; quand il travaille au corps du bâtiment, il ne songe ni à la court ni au portail : son ouvrage n'est qu'un assemblage confus de parties magnifiques, qui ne sont point faites les unes pour les autres ; cet ouvrage, loin de lui faire honneur, est un monument qui éternisera sa honte ; car il fait voir que cet ouvrier n'a pas sçû penser avec

assez d'étendue pour concevoir à la fois le dessein general de tout son ouvrage , c'est un caractere d'esprit court & subalterne. Quand on est né avec ce genie borné au détail , on n'est propre qu'à executer sous autrui : N'en doutez pas , ô mon cher Telemaque , le gouvernement d'un Royaume demande une certaine harmonie comme la Musique , & des justes proportions comme l'Architecture. Si vous voulez que je me serve encore de la comparaison de ces arts , je vous ferai entendre comme les hommes qui gouvernent par le détail sont médiocres. Celui qui dans un concert ne chante que certaines choses , quoiqu'il les chante parfaitement , n'est qu'un Chanteur. Celui qui conduit tout le Concert , & qui en règle à la fois toutes les parties, est le seul maître de Musique ; tout de même celui qui taille les Colomnes , ou qui élève un côté d'un bâtiment , n'est qu'un Masson ; mais celui qui a pensé tout l'édifice , & qui a toutes les proportions dans sa tête , est le seul Architecte : ainsi le vrai genie qui conduit l'Etat , est celui qui ne faisant rien, fait tout faire , qui pense , qui invente , qui prévoit l'avenir , qui retourne dans le passé , qui arrange , qui proportionne , qui prépare de loin , qui se roidit sans cesse pour luter contre la fortune , comme un nageur contre un torrent de l'eau ; qui est attentif nuit & jour pour ne laisser rien au hazard. Croyez-vous, Telemaque, qu'un grand

Peintre travaille assiduëment de puis le matin jusqu'au soir pour expedier plus promptement ses ouvrages : Non , cette gêne & cette sujétion éteindroit tout le feu de son imagination, il ne travailleroit plus de genie, il faut que tout se fasse irrégulièrement & par saillies , suivant que son goût le mène , & que son esprit l'excite : Croyez-vous qu'il passe son tems à broyer des couleurs, & à préparer des pinceaux ? Non, c'est l'occupation de ses élèves. Il se reserve le soin de penser , il ne songe qu'à faire de traits hardis , qui donnent de la douceur , & de la noblesse , de la vie , de la passion à ses figures ; il a dans la tête les pensées & les sentimens des Heros qu'il veut représenter. Il se transporte dans les siècles & dans toutes les circonstances où ils ont été : A cette espece d'entousiasme il faut qu'il joigne une sagesse qui le retienne, que tout soit vrai , correct & proportionné l'un à l'autre. Croyez-vous, Telemaque, qu'il faille moins d'élevation , de genie & d'effort de pensées pour faire un grand Roi, que pour faire un bon Peintre ? Concluez donc que l'occupation d'un Roy doit être de penser & de choisir ceux qui travaillent.

Telemaque luy répondit : Il me semble que je comprends tout ce que vous me dites ; mais si les choses alloient ainsi , un Roy seroit souvent trompé , n'entrant point par luy-même dans le détail.

C'est vous-même qui vous trompez , repar-

tit Mentor ; ce qui empêche qu'on ne soit trompé, c'est la connoissance generale du gouvernement ; les gens qui n'ont point de principes dans les affaires, & qui n'ont point de vrai discernement des esprits, vont toujours comme à tâton, c'est un hazard quand ils ne se trompent pas, ils ne sçavent pas même précisément ce qu'ils cherchent, ni à quoy ils doivent rendre ; ils ne sçavent que se défier, & se défient plutôt des honnêtes gens qui les contredisent, que des trompeurs qui les flattent : au contraire, ceux qui ont des principes pour le gouvernement, & qui connoissent en hommes sçavans ce qu'ils doivent vouloir, & les moyens d'y parvenir, connoissent du moins en gros si les gens dont ils se servent sont des instrumens propres à leurs desseins, & s'ils entrent dans leurs vûes pour tendre au but qu'ils se proposent : d'ailleurs, comme ils ne se jettent pas dans les détails accablans, ils ont l'esprit plus libre pour envisager d'une seule vûe le gros de l'ouvrage, & pour observer s'ils avancent vers la fin principale ; s'ils sont trompez, ils ne le sont du moins gueres dans l'essentiel : Ils sont outre cela au-dessus des petites jaloufies, qui marquent un esprit borné & une ame basse ; ils comprennent qu'on ne peut éviter d'être trompé dans les grandes affaires ; puisqu'il faut s'y servir des hommes, qui sont si souvent trompeurs. On perd plus dans l'irresolution où jette la défiance, qu'on

ne perdroit à se laisser un peu tromper ; on est trop heureux quand on n'est trompé que dans les choses médiocres , les grandes ne laissent pas que de se terminer , & c'est la seule chose dont un grand homme doit être en peine ; il faut réprimer severement la tromperie quand on la découvre ; mais il faut compter sur quelque tromperie , si on ne veut point être véritablement trompé.

Enfin Mentor dit à Telemaque : Les Dieux vous aiment, & vous préparent un regne plein de sagesse ; tout ce que vous voyez ici, est fait moins pour la gloire d'Idomenée , que pour votre instruction ; tous les sages établissemens que vous admirez dans Salente , ne sont que l'ombre de ce que vous ferez un jour à Itaque , si vous répondez par vos vertus à votre haute destinée. Il est temps que nous songions à partir d'icy. Idomenée tient un Vaisseau prêt pour nôtre retour. Ainsi Mentor , qui reg'oit tous les momens de la vie de Telemaque, pour l'élever à la plus haute gloire , ne l'arrêtoit en chaque lieu qu'autant qu'il le falloit pour exercer sa vertu , & pour lui faire acquérir de l'experience.

Aussi-tôt Telemaque ouvrit son cœur à son ami, mais avec quelque peine, sur un attachement qui lui faisoit regretter Salente. Vous me blâmez peut-être, lui dit-il, de prendre trop facilement des inclinations dans les lieux où je passe ; mais mon cœur me feroit de con-

tinuels reproches , si je vous cachois que j'aime Antiope fille d'Idomenée. Non , mon cher Mentor , ce n'est pas une passion aveugle comme celle dont vous m'avez guéri dans l'Isle de Calypso , j'ai bien reconnu la profondeur de la playe que l'amour m'avoit fait auprès d'Eucharis , je ne puis encore prononcer son nom sans être troublé , le tems & l'absence n'on pû l'effacer. Cette experience funeste m'apprend à me défier de moi-même ; mais pour Antiope , ce que je sens n'a rien de semblable ; ce n'est point amour passionné , c'est goût , c'est estime , c'est persuasion. Que je serois heureux si je passois ma vie avec elle ! Si jamais les Dieux me rendent mon pere , & qu'ils me permettent de choisir une femme , Antiope sera mon épouse ; ce qui me touche en elle , c'est son silence , sa modestie , sa retraite , son travail assidu , son industrie pour les ouvrages de laines & de broderie , son application à conduire toute la maison de son pere depuis que sa mere est morte , son mépris des vaines patures , l'oubli ou l'ignorance même qui paroît en elle de sa beauté : quand Idomenée lui ordonne de mener les danses des jeunes Cretois au son des flûtes , on la prendroit pour la riante Venus accompagnée des Graces ; quand il la mene avec lui à la chasse dans les forêts , elle paroît majestueuse & adroite à tirer de l'arc comme Diane au milieu de ses Nymphes , elle seule ne

le sçait pas, & tout le monde l'admire: quand elle entre dans le Temple des Dieux, & qu'elle porte sur sa tête les choses sacrées dans des corbeilles, on croiroit qu'elle est elle-même la Divinité qui habite dans le Temple. Avec quelle crainte & quelle religion l'avons-nous vûë offrir des sacrifices, & détourner la colere des Dieux, quand il a fallu expier quelque faute, ou détourner quelque funeste présage? Enfin quand on la voit avec une troupe de filles tenant en sa main une aiguille, on croit que c'est Minerve même qui a pris sur la terre une forme humaine, & qui inspire aux hommes les beaux arts; elle anime les autres à travailler, elle leur adoucit le travail & l'ennui par les charmes de sa voix, lorsqu'elle chante toutes les merveilleuses histoires des Dieux; elle surpasse la plus exquise peinture par la délicatesse de ses broderies. Heureux l'homme qu'un doux hymen unira avec elle, il n'aura à craindre que de la perdre; & de lui survivre: Je prens ici, mon cher Mentor, les Dieux à témoins que je suis prêt à partir, j'aimerai Antiope tant que je vivrai; mais elle ne retardera pas d'un moment mon retour à Itaque; si un autre la devoit posséder, je passerois le reste de mes jours avec tristesse & amertume: mais enfin je la quitterai, quoique je sçache que l'absence peut me la faire perdre; je ne veux ni lui parler, ni parler à son pere de mon amour; car je ne dois en parler qu'à vous seul, jusqu'à ce qu'Ulysse re-

monté sur son Trône, m'ait déclaré qu'il y consent ; vous pouvez reconnoître par-là combien cet attachement est différent de la passion dont vous m'avez vû aveuglé pour Eucharis.

Mentor répondit : O Telemaque, je conviens de cette difference, Antiope est douce, simple, sage, ses mains ne méprisent point le travail, elle prévoit de loin, elle pourvoit à tout, elle sçait se taire, elle agit de suite sans empressement ; elle est à toute heure occupée, elle ne s'embarasse jamais, parce qu'elle fait chaque chose à propos ; le bon ordre de la maison de son pere est sa gloire, elle en est plus ornée que de sa beauté : quoiqu'elle ait soin de tout, & qu'elle soit chargée de corriger, de refuser, d'épargner (choses qui font haïr toutes les femmes) elle s'est renduë aimable à toute la maison ; c'est qu'on ne trouve en elle ni passion, ni entêtement, ni legereté, ni humeur, comme dans les autres femmes ; d'un seul regard elle se fait entendre, & on craint de lui déplaire ; elle donne des ordres précis, elle n'ordonne que ce qu'on peut executer ; elle reprend avec bonté, & en reprenant elle encourage ; le cœur de son pere se repose sur elle comme un voyageur abbatu par l'ardeur du Soleil se repose à l'ombre sur l'herbe tendre. Vous avez raison, Telemaque, Antiope est un trésor digne d'être recherché dans les terres les plus éloignées ;

son esprit non plus que son corps ne se par
jamais de vains ornemens, son imagination,
quoique vive, est retenuë par la discretion;
elle ne parle que pour la necessité, & si elle
ouvre la bouche, la douce persuasion & les
graces naïves coulent de ses lèvres; dès qu'elle
parle, tout le monde se tait, & elle en rou-
git, peu s'en faut qu'elle ne supprime ce qu'elle
a voulu dire, quand elle apperçoit qu'on
l'écoute si attentivement, à peine l'avons-
nous entendu parler. Vous souvenez-vous,
ô Telemaque, d'un jour que son pere la fit
venir, elle parut les yeux baissés couverte
d'un grand voile, & elle ne parla que pour
moderer la colere d'Idomenée, qui vouloit
faire punir rigoureusement un de ses esclaves;
d'abord elle entra dans sa peine, puis elle
le calma, enfin elle lui fit entendre ce qui
pouvoit excuser ce malheureux; & sans faire
sentir au Roy qu'il s'étoit emporté, elle lui
inspira des sentimens de justice & de com-
passion. Thetis, quand elle flate le vieux Ne-
rée, n'appaise pas avec plus de douceur les
flots irritez. Ainsi Antiope, sans prendre au-
cune autorité, & sans se prévaloir de ses char-
mes, maniera un jour le cœur de son époux,
comme elle touche maintenant sa lyre, quand
elle en veut tirer les plus tendres accords. En-
core une fois, Telemaque, vôtre amour pour
elle est juste, les Dieux vous la destinent, vous
l'aimez d'un amour raisonnable, il faut atten-

dire qu'Ulyſſe vous la donne. Je vous louë de n'avoir pas voulu lui découvrir vos ſentimens, mais ſçachez que ſi vous euſſiez pris quelques détours pour lui apprendre vos deſſeins, elle les auroit rejetté, & auroit ceſſé de vous eſtimer; elle ne ſe promettra jamais à perſonne, elle ſe laiſſera donner par ſon pere, elle ne prendra jamais pour époux qu'un homme qui craigne les Dieux, & qui rempliſſe toute bienſéance. Avez-vous obſervé comme moi qu'elle ſe montre encore moins, & qu'elle baiſſe plus les yeux depuis vôtre retour? Elle ſçait tout ce qui vous eſt arrivé d'heureux dans la guerre, elle n'ignore ni vôtre naiſſance ni vos aventures, ni tout ce que les Dieux ont mis en vous: c'eſt ce qui la rend ſi modeſte & ſi reſervée. Allons, Telemaque, all'ons vers Itraque, il ne me reſte plus qu'à vous faire trouver vôtre pere, & qu'à vous mettre en état d'obtenir une femme digne de l'âge d'or, fût-elle bergere dans la froide Algide, au lieu qu'elle eſt fille d'un Roy de Salente, vous ſerez trop heureux de la poſſeder. Ces paroles enflammerent le cœur de Telemaque d'un deſir impatient de ſ'en retourner à Itraque, & de préférer Idomenée de le laiſſer partir.

Le Vaiſſeau étoit déjà prêt, Mentor avoit eu ſoin de le faire préparer dès l'arrivée de Telemaque; mais Idomenée, qui avoit eu beaucoup de répugnance à le voir préparer, tomba dans une triſteſſe mortelle, lorsqu'il vit que

ses deux hôtes , dont il avoit tiré tant de secours , alloient l'abandonner ; il se renfermoit dans sa maison , là il soulageoit son cœur , en poussant des gémissemens , & en versant des larmes , il oublioit le besoin de se nourrir , le sommeil n'adoucissoit point ses plus cuisantes peines ; il se desséchoit , il se consumoit par ses inquiétudes ; semblable à un grand arbre qui couvre la terre de ses rameaux épais , & dont un ver commence à ronger la tige dans les canaux déliez où la sève coule pour sa nourriture ; cet arbre que les vents n'ont jamais ébranlé , que la terre féconde se plaît à nourrir dans son sein , que la hache du Laboureur n'a jamais frappé , ne laisse pas de languir sans qu'on puisse découvrir la cause de son mal , il se flétrit , il se dépouille de ses feuilles qui font sa gloire & ses ornemens , & il ne montre plus qu'un tronc couvert d'une écorce entr'ouverte , & des branches seches. Tel parut Idomenée dans sa douleur. Télémaque attendri n'osoit lui parler , il craignoit le jour du départ , il cherchoit des prétextes pour le retarder , & il seroit demeuré longtemps dans cette incertitude , si Mentor ne lui eût dit : Je suis bien aise de vous voir si changé. Vous étiez né dur & hautain , ne vous laissant toucher que de vos incommoditez & de vos intérêts ; mais vous êtes enfin devenu homme , & vous commencez par l'expérience de vos maux à compatir à ceux

des autres : Sans cette compassion on n'a ni bonté , ni vertu , ni capacité pour gouverner les hommes : mais il ne faut pas la pousser trop loin , ni tomber dans une amitié foible. Je parlerois volontiers à Idomenée pour le faire consentir à nôtre départ , & je vous épargnerois l'embaras d'une conversation si fâcheuse ; mais je ne veux pas que la mauvaise honte ou la ferocité dominant vôtre cœur. Il faut que vous vous accoutumiez à mêler le courage & la fermeté , avec une amitié tendre & sensible. Il faut craindre d'affliger les hommes sans nécessité , il faut entrer dans leurs peines , quand on peut éviter de leur en faire , & adoucir le plus qu'on peut le coup qu'il est impossible de leur épargner entièrement.

C'est pour chercher cet adoucissement , répondit Telemaque , que j'aimerois mieux qu'Idomenée apprît nôtre départ par vous que par moi. Mentor lui dit aussi-tôt : Vous vous trompez , mon cher Telemaque , vous êtes né comme les enfans des Rois , nourris dans la pourpre , qui veulent que tout se fasse à leur mode , & que toute la nature obéisse à leur volonté , mais qui n'ont pas la force de résister à personne en face. Ce n'est pas qu'ils se soucient des hommes , ni qu'ils craignent par bonté de les affliger ; mais c'est pour leur propre commodité : ils ne veulent point voir autour d'eux des visages tristes & mécontents.

Les peines & les miseres des hommes ne les touchent point , pourvû qu'elles ne soient pas sous leurs yeux. Sils en entendent parler , ce discours les importune & les attriste : Pour leur plaire , il faut toujours leur dire que tout va bien , & pendant qu'ils sont dans leurs plaisirs , ils ne veulent rien voir ni entendre qui puisse interrompre leur joye. Faut-il reprendre , corriger quelqu'un , resister aux prétentions & aux passions injustes d'un homme importun , ils en donneront toujours la commission à une autre personne , plutôt que de parler eux-mêmes avec une douce fermeté dans ces occasions. Ils se laisseroient plutôt arracher les graces les plus injustes , ils gâteroient leurs affaires les plus importantes , faute de sçavoir décider contre le sentiment de ceux ausquels ils ont à faire tous les jours. Cette foiblesse qu'on sent en eux , fait que chacun ne songe qu'à s'en prévaloir , on les presse , on les importune , on les accable , & on réussit en les accablant. D'abord on les flatte & on les encense pour s'insinuer ; mais dès qu'on est dans leur confiance , & qu'on est auprès d'eux dans les emplois de quelque autorité , on les mene loin , on leur impose le joug , ils en gémissent , ils veulent souvent le secouer , mais ils le portent toute leur vie. Ils sont jaloux de ne paroître point gouvernez , & ils le sont toujours , ils ne peuvent même se passer de l'être ; car ils sont semblables

à ces foibles tiges de vignes, qui n'ayant par elles-mêmes aucun soutien, rampent toujours autour du tronc de quelque grand arbre. Je ne souffrirai point, ô Telemaque, que vous tombiez dans ce défaut, qui rend un homme imbecille pour le gouvernement; vous qui êtes si tendre pour parler à Idomenée, vous ne serez plus touché de ses maux, dès que vous serez sorti de Salente. Ce n'est point sa peine qui vous attendrit, c'est sa presence qui vous embarrasse. Allez parler à Idomenée, apprenez dans cette occasion à être tendre & ferme tout ensemble; montrez-lui votre douleur de le quitter; mais montrez-lui aussi d'un ton décisif la necessité de votre départ.

Telemaque n'osoit plus ni résister à Mentor, ni aller trouver Idomenée. Il étoit honteux de sa crainte, & n'avoit pas le courage de la surmonter; il hésitoit, il faisoit deux pas, & revenoit incontinent pour alleguer à Mentor quelque nouvelle raison de différer; mais le seul regard de Mentor lui ôtoit la parole, & faisoit disparoître tous ses beaux pretextes. Est-ce donc là, disoit Mentor en souriant, ce vainqueur des Dauniens, ce liberateur de la grande Hesperie, ce fils du sage Ulysse, qui doit être après lui l'oracle de la Grece? Il n'ose dire à Idomenée qu'il ne peut plus retarder son retour dans sa patrie pour voir son pere. O peuples d'Itaque! combien seriez-vous malheureux un jour, si vous aviez un Roy que la

mauvaise honte domine, & qui sacrifie les plus grands intérêts à ses foiblesses sur les plus petites choses. Voyez, Telemaque, quelle différence il y a entre la valeur dans les combats & le courage dans les affaires. Vous n'avez point craint les armes d'Adrasfe, & vous craignez la tristesse d'Idomenée; voilà ce qui dishonore les Princes qui ont fait les plus grandes actions. Après avoir paru des Héros dans la guerre, ils se montrent les derniers des hommes dans les actions communes ou d'autres se soutiennent avec vigueur.

Telemaque sentant la vérité de ces paroles, & piqué de ce reproche, partit brusquement sans s'écouter lui-même; mais à peine commence-t-il à paroître dans le lieu où Idomenée étoit assis, les yeux baissés, languissans & abbatus de tristesse, qu'ils se craignirent l'un l'autre; ils n'osoient se regarder, ils s'entendoient sans rien dire, & chacun craignoit que l'autre ne rompît le silence, ils se mirent tous deux à pleurer. Enfin Idomenée pressé d'un excès de douleur, s'écria: À quoi sert de rechercher la vertu, si elle récompense si mal ceux qui l'aiment? Après m'avoir montré ma foiblesse, on m'abandonne. Hé bien, je vais retomber dans tous mes malheurs: Qu'on ne me parle plus de bien gouverner; non, je ne puis le faire, je suis las des hommes. Où voulez-vous aller Telemaque? Votre pere n'est plus, vous le cherchez inutilement, Itaque

est en proye à vos ennemis , ils vous feront périr si vous y retournez. Quelqu'un d'entr'eux aura épousé votre mere : demeurez ici , regnez avec moi..... du moins laissez-moi Mentor , qui est toute ma ressource. Parlez , répondez-moi , n'endurcissez point votre cœur , ayez pitié du plus malheureux de tous les hommes. Quoi ! vous ne dites rien ? Ah ! je comprends bien , les Dieux me sont cruels , je le sens encore plus rigoureusement qu'en Crete , lorsque je perçai mon propre fils.

Enfin Telemaque lui répondit d'une voix troublée & timide : Je ne suis point à moi , les Destinées me rappellent dans ma Patrie ; Mentor qui a la sagesse des Dieux , m'ordonne en leur nom de partir : Que voulez-vous que je fasse ? Renoncerais-je à mon Pere , à ma Mere , à ma Patrie , qui me doit être encore plus chere qu'eux ; étant né pour être Roy , je ne suis pas destiné à une vie douce & tranquille , ni à suivre mes inclinations. Ne m'avez-vous pas promis de me renvoyer à Itaque ? N'est-ce pas sur cette promesse que j'ai combattu pour vous contre Adrasle avec les Alliez ? Il est temps que je songe à reparer mes malheurs domestiques. Les Dieux qui m'ont donné à Mentor , ont aussi donné Mentor au fils d'Ulysse pour lui faire remplir ses destinées. Voulez vous que je perde Mentor après avoir perdu tout le reste ? Je n'ai plus ni bien , ni retraite , ni pere , ni mere , ni patrie assurée ;
il

Il ne me reste qu'un homme sage & vertueux , qui est le plus précieux don de Jupiter. Jugez vous-même si je puis y renoncer , & m'abandonner à moi-même ! Non , je mourrois plutôt , arrachez-moi la vie , ce n'est rien , mais ne m'arrachez pas Mentor.

A mesure que Telemaque parloit , sa voix devenoit plus forte , & sa timidité dispa-roissoit. Idomenée ne sçavoit que répondre , & ne pouvoit demeurer d'accord de ce que le fils d'Ulyssée lui disoit : Lors qu'il ne pouvoit plus parler , du moins il tâchoit par ses regards & par ses gestes de faire pitié. Dans ce moment il vit paroître Mentor , qui lui dit ces graves paroles : Ne vous affligez point , nous vous quittons , mais la Sagesse qui préside aux Conseils des Dieux , demeurera sur Vous ; croyez seulement que vous êtes trop heureux : que Jupiter nous ait envoyez ici pour sauver votre Royaume , & pour vous ramener de vos égaremens. Philocles , que nous vous avons rendu , vous servira fidèlement. La Crainte des Dieux , le goût de la Vertu , l'amour des Peuples , la Compassion pour les misérables , seront toujours dans son cœur. Ecoutez-le , servez-vous de lui avec confiance & sans jalousie. Le plus grand service que vous puissiez en tirer , est de l'obliger à vous dire tous vos défauts sans adoucissement. Voilà en quoi consiste le plus grand courage d'un bon Roy , que de cher-

cher les vrais amis qui lui fassent remarquer ses fautes. Pourvû que vous ayez ce courage, nôtre absence ne vous nuira point, & vous vivrez heureux; mais si la jalousie, qui se glisse comme un serpent, retrouve un chemin jusqu'à vôtre cœur pour vous mettre en défiance contre les conseils desintéressés, vous êtes perdu : ne vous laissez point abatre à la douleur, mais efforcez-vous de suivre la vertu. J'ai dit à Philocles tout ce qu'il doit faire pour vous soulager & pour n'abuser jamais de vôtre confiance, je puis vous répondre de lui. Les Dieux vous l'ont donné, comme ils m'ont donné à Telemaque : chacun doit suivre courageusement sa destinée, il est inutile de s'affliger; si jamais vous avez besoin de mon secours, après que j'aurai rendu Telemaque à son pere & à son païs, je reviendrai vous voir. Que pourrois-je faire qui me donnât un plaisir plus sensible ? Je ne cherche ni biens, ni autorité sur la terre, je ne veux qu'aider ceux qui cherchent la justice & la vertu. Pourrois-je jamais oublier la confiance & l'amitié que vous m'avez témoignée ?

A ces mots Idomenée fut tout-à-coup changé, il sentit son cœur appaisé, il restoit seulement en lui une douleur douce & paisible, c'étoit plutôt une tristesse & un sentiment tendre, qu'une vive douleur. le Courage, la Confiance, la Vertu, l'Espérance du secours des Dieux commencerent à renaître au dedans de

lui. Hé bien, dit-il, mon cher Mentor, il faut donc tout perdre, & ne se point décourager. Du moins souvenez vous d'Idomenée quand vous serez arrivé à Itaque, où votre sagesse vous comblera de prospérité. N'oubliez pas, que Salente fut votre ouvrage, & que vous y avez laissé un Roi malheureux qui n'espère qu'en vous. Allez, digne fils d'Ulysse, je ne vous retiens plus ; je n'ai garde de résister aux Dieux qui m'avoient prêté un si grand trésor. Allez aussi, Mentor, le plus grand & le plus sage de tous les hommes, (si toutefois l'humanité peut faire ce que j'ai vu en vous, & si vous n'êtes point une Divinité sous une forme empruntée pour instruire les hommes foibles & ignorans,) allez, conduisez le fils d'Ulysse, plus heureux de vous avoir que d'être le vainqueur d'Adrasle. Allez tous deux, je n'ose plus parler, pardon, nez mes soupirs : Allez, vivez, soyez heureux : il ne me reste plus rien au monde que le souvenir de vous avoir possédé ici. O beaux Jours ! Trop heureux Jours ! Jours dont je n'ai pas connu assez le prix ! Jours trop rapidement écoutez ! vous ne reviendrez jamais, jamais mes yeux ne verront ce qu'ils voyent.

Mentor prit ce moment pour le départ, il embrassa Philocles, qui l'arrosa de ses larmes sans pouvoir parler. Telemaque voulut prendre Mentor par la main pour se tirer de celles

d'Idomenée ; mais Idomenée prenant le chemin du port , se mit entre Mentor & Telemaque , il les regardoit , il gémissoit , il commençoit des paroles entrecoupées , & n'en pouvoit achever aucunes.

On entend des cris confus sur le rivage couvert de Matelots , on tend les cordages , on leve les voiles , le vent favorable commence à les enfler ; Telemaque & Mentor ont pris congé du Roi qui les accompagne jusqu'au port , & les suit des yeux : Cependant on leve les ancres , la terre semble s'enfuir , & le Pilote expérimenté apperçoit déjà de loin la montagne de Lucate , dont la tête se cache dans un tourbillon de frimats glacez , & les monts Acrocerauniens , qui montrent encore un front orgueilleux au Ciel , après avoir été si souvent écrasés par la foudre.

SOMMAIRE

DU SEIZIEME ET

DERNIER LIVRE.

MEntor donne à Telemaque de nouvelles instructions pour le Gouvernement. Pendant leur entretien le calme les fait aborder dans une Isle, où Telemaque trouve un inconnu qui les évitoit. Il se trouble à la vûe de cet homme sans en sçavoir la raison ; & lors que cet inconnu est rembarqué dans son Vaisseau & Telemaque dans le sien ; Mentor lui apprend que c'étoit son pere Ulysse. Telemaque se plaint de la dureté de Mentor qui ne lui avoit pas fait connoître Ulysse. Dans ce moment Mentor se change & redevient Minerve. Telemaque surpris d'admiration se jette à ses pieds & lui rend graces. La Déesse lui donne des instructions pour la sagesse, la vertu & le respect pour les Dieux. Elle disparoit, & laisse Telemaque penetré de ses bontez. Il part sur le champ ; aborde à Itaque, où il trouve son pere Ulysse chez le fidèle Euménée..

LES
AVANTURES
DE
TELEMAQUE
FILS D'ULYSSE.

SEIZIÈME ET DERNIER LIVRE.

PENDANT la navigation , Telemaque disoit à Mentor : Je crois maintenant concevoir les maximes du gouvernement que vous m'avez expliquées ; d'abord elles me paroissoient comme un songe , mais peu à peu elles se démêlent dans mon esprit & s'y présentent clairement : comme tous les objets paroissent sombres le matin au premier lever de l'Aurore , & qu'ensuite ils semblent sortir comme d'un chaos , quand la lumière qui croît insensiblement , les distingue , & leur rend des couleurs naturelles. Je suis très-persuadé que le point essentiel du Gouvernement est de bien discerner les differens caracteres d'esprits pour les choisir & les appliquer selon leurs talens ; mais il me reste à sçavoir comment on peut se conduire en hommes.

Alors Mentor lui répondit : il faut étudier les hommes pour les connoître , il en faut voir & traiter avec eux. Ceux qui gouvernent doivent traiter avec leurs sujets , les faire parler , les consulter , les éprouver par de petits emplois dont ils leur fassent rendre compte , pour voir s'ils sont capables des plus hautes fonctions. Comment , mon cher Telemaque , avez-vous appris à Itaque à vous connoître en chevaux ? C'est à force d'en voir & de remarquer leurs défauts & leurs perfections avec des gens expérimentez : tout de même , parlez souvent des bonnes & des mauvaises qualitez des hommes avec d'autres hommes sages & vertueux , qui ayent long-temps étudié leurs caractères , vous apprendrez insensiblement comme ils sont faits , & ce qu'il est permis d'en attendre. Qui est-ce qui vous a appris à connoître les bons & les mauvais Poètes ? C'est la fréquente lecture , & la réflexion avec des gens qui avoient le goût de la Poësie. Qui est-ce qui vous a acquis le discernement sur la Musique ? C'est la même application à observer les Musiciens. Comment peut-on espérer de bien gouverner les hommes , si on ne les connoît pas ? & comment les connoît-t-on , si l'on ne vit jamais avec eux ? Ce n'est pas vivre avec eux que de les voir tous en public , où l'on ne dit de part & d'autre que des choses indifférentes & préparées avec art ,

il est question de les voir en particulier , de tirer du fond de leur cœur toutes les ressources secretes qui y sont , de les tâter de tous côtez , de sonder leurs maximes. Mais pour bien juger des hommes , il faut commencer par sçavoir ce qu'ils doivent être , il faut sçavoir ce que c'est que le vrai & solide merite , pour discerner ceux qui en ont , d'avec ceux qui n'en ont pas ; il faut avoir des principes certains de Justice , de Raison & de Vertu , pour connoître ceux qui sont raisonnables & vertueux ; il faut sçavoir les maximes d'un bon & sage gouvernement pour connoître les hommes qui les ont , & ceux qui s'en éloignent par une fausse subtilité : En un mot , pour mesurer plusieurs corps , il faut avoir une mesure fixe : pour juger , il faut avoir tout de même des principes constans auxquels tout se réduise : il faut sçavoir précisément quel est le but de la vie humaine , & quelle fin on doit se proposer en gouvernant les hommes. Le but unique & essentiel est de ne vouloir jamais l'Autorité & la Grandeur pour soi , ce qui ne va qu'à satisfaire un orgueil tyrannique , mais à se sacrifier dans les peines infinies du Gouvernement pour rendre les hommes bons & heureux : autrement on marche au hazard pendant toute la vie , on va comme un Navire en pleine mer , qui n'a point de Pilote , qui ne consulte point les Astres , & à qui toutes les côtes voisines sont

sont inconnuës , il ne peut faire que naufrage. Souvent les Princes , faute de sçavoir en quoi consiste la vraie vertu , ne sçavent point ce qu'ils doivent chercher dans les hommes ; la vraie vertu a pour eux quelque chose d'âpre , d'austere & d'indépendant qui les effraye , ils se tournent vers la flaterie , dès-lors ils ne peuvent plus trouver ni de sincérité ni de vertu. Ils s'accoutument bien-tôt à croire qu'il n'y en a point de vraie sur la terre : car les bons connoissent bien les méchans , mais les méchans ne connoissent point les bons , & ne peuvent pas croire qu'il y en ait : de tels Princes ne sçavent que se défier de tout le monde également , ils se cachent , ils se renferment , ils sont jaloux sur les moindres choses ; ils craignent les hommes , ils fuyent la lumiere , ils n'osent paroître dans leur naturel ; quoiqu'ils ne veulent pas être connus , ils ne laissent pas de l'être : car la curiosité maligne de leurs sujets penetre & devine tout , mais ils ne connoissent personne. Les gens intéressés qui les obsèdent sont ravis de les voir inaccessibles , de noircir par d'infames rapports , & d'éloigner tout ce qui pourroit leur ouvrir les yeux , ils passent leur vie dans une grandeur sauvage & farouche. En craignant sans cesse d'être trompez , ils le sont toujours inévitablement , & méritent de l'être. Lorsqu'on ne parle qu'à un petit nombre de gens , on s'engage à recevoir toutes

leurs passions & tous leurs préjugés, on est à la merci des rapporteurs, nation basse & maligne, qui se nourrit de venin, qui empoisonne les choses innocentes, qui grossit les petites, qui invente le mal p'ûtôt que de cesser de nuire, qui se joue pour son intérêt de la défiance & de l'indigne curiosité d'un Prince foible & ombrageux. Connoissez donc, ô mon cher Telemaque, connoissez les hommes. Examinez-les, faites parler les uns, & les autres, éprouvez-les peu à peu, ne vous livrez à aucun, profitez de vos expériences : lorsque vous aurez été trompé quelquefois dans vos jugemens, apprenez par-là à ne juger promptement de personne, ni en bien, ni en mal : les méchans sont trop profonds, pour ne surprendre pas les bons par leurs déguisemens : ainsi vos erreurs passées vous instruiront tres-utilement. Quand vous aurez trouvé des talens & de la vertu dans un homme, servez-vous-en avec confiance : car les honnêtes gens veulent qu'on sente leur droiture, ils aiment mieux de l'estime & de la confiance, que des trésors ; mais ne les gêtez pas en leur donnant un pouvoir sans bornes : Tel eût toujours été vertueux, qui ne l'est plus, parce que son maître lui a donné trop d'autorité & de richesses. Quiconque est assez aimé des Dieux pour trouver dans tout un Royaume deux ou trois vrais Amis d'une sagesse & d'une bonté constante, trouve bien-tôt

par eux d'autres personnes qui leur ressemblent pour remplir les places inferieures. Par les bons auxquels on se confie, on apprend ce qu'on ne peut pas discerner par soi-même.

Mais faut-il, disoit Telemache, se servir des Méchans quand ils sont habiles, comme je l'ay ouï dire tant de fois : On est souvent, répondit Mentor, dans la necessité de s'en servir. Dans une Nation agitée, & en désordre, on trouve souvent des gens injustes & artificieux en autorité ; ils ont des emplois importants qu'on ne peut leur ôter, ils ont acquis la confiance de certaines personnes puissantes qu'on a besoin de ménager ; il faut les ménager eux-mêmes, ces hommes scelerats, parce qu'on les craint, & qu'ils peuvent tout soulever, il faut bien s'en servir pour un temps ; mais il faut aussi avoir en vûe de les rendre un peu inutiles. Pour la vraie & intime confiance, gardez-vous bien de la leur donner jamais ; car ils peuvent en abuser, & vous tenir ensuite malgré vous par votre secret, chaîne plus difficile à rompre que toutes les chaînes de fer. Servez-vous d'eux pour des négociations passageres. Traitez-les bien, engagez-les par leurs passions mêmes à vous être fidèles ; car vous ne les tiendrez que par-là ; mais ne les mettez point dans vos délibérations les plus secretes, ayez toujours un ressort prêt pour les remuer à votre gré ; mais ne leur donnez jamais la clef de votre

cœur ni de vos affaires. Quand un Etat devient paisible, réglé, conduit par des hommes sages & droits, dont vous êtes sûr, peu à peu les méchans dont vous étiez contraint de vous servir deviennent inutiles; alors il ne faut pas cesser de les bien traiter, car il n'est jamais permis d'être ingrat même pour les méchans; mais en les traitant bien, il faut tâcher de les rendre bons, & tolerant en eux certains défauts qu'on pardonne à l'humanité, il faut néanmoins reprimer les maux qu'ils feroient ouvertement, si on les laissoit faire. Après tout, c'est un mal que le bien se fasse par les méchans, & quoique ce mal soit souvent inévitable, il faut tendre néanmoins à le faire cesser. Un Prince sage, qui ne voudra que le bon ordre & la justice, parviendra avec le temps à se passer des hommes corrompus & trompeurs, il en trouvera assez de bons qui auront une habileté suffisante; mais ce n'est pas assez de trouver de bons sujets dans une Nation, il est nécessaire d'en former de nouveaux. Ce doit être, répondit Telemaque, un grand embarras. Point du tout, reprit Mentor, l'application que vous avez à chercher les hommes habiles & vertueux pour les élever, excite & anime tous ceux qui ont du talent & du courage, chacun fait des efforts. Combien y a-t-il d'hommes qui languissent dans une oisiveté obscure, & qui deviendroient de grands hommes, si l'émula-

tion & l'esperance du succès les animoit au travail ? Combien y a-t-il d'hommes que la misere & l'impuissance de s'élever par la vertu, tentent de s'élever par le crime ? Si donc vous attachez les récompenses & les honneurs au genie & à la vertu, combien de sujets se formeront d'eux-mêmes ! mais combien en formerez-vous, en les faisant monter de degré en degré, depuis les derniers emplois jusqu'aux premiers ! Vous exercerez les talens, vous éprouverez l'étendue de l'esprit, & la sincerité de la vertu : Les hommes qui parviendront aux plus hautes places, auront été nourris sous vos yeux ; vous les aurez suivis toute votre vie, vous jugerez d'eux, non par leur parole, mais par toute la suite de leurs actions.

Pendant que Mentor raisonnoit ainsi, ils aperçurent un vaisseau Pheacien qui avoit relâché dans une petite Isle deserte & sauvage, bordée de rochers affreux ; en même temps les vents se turent, les doux Zephirs même semblerent retenir leur haleine, toute la mer devint unie comme une glace, les voiles abbatues ne pouvoient plus animer le vaisseau, l'effort des Rameurs déjà fatiguez étoit inutile, il fallut aborder en cette Isle, qui étoit plutôt un écueil qu'une Isle propre à être habitée par des hommes. En un autre temps moins calme, on n'auroit pu y aborder sans un grand peril. Les Pheaciens qui attendoient

le vent, ne paroïssent pas moins impatiens que les Salentins de continuer leur navigation. Telemaque s'avance vers eux sur ces rivages escarpez. Le premier qu'il trouve, il lui demande s'il n'a point vû Ulysse Roy d'Itaque.

Celui auquel il s'étoit adressé par hazard n'étoit pas Pheacien : C'étoit un étranger inconnu, qui avoit un air majestueux, mais triste & abbatu ; il paroïssoit rêveur, & à peine écouta-t-il d'abord la question de Telemaque ; mais enfin il lui répondit : Vous ne vous trompez pas, Ulysse a été reçu chez le Roy comme en un lieu où l'on craint Jupiter, & où l'on exerce l'hospitalité ; mais il n'y est plus, & vous l'y cherchez inutilement, il est parti pour revoir Itaque, si les Dieux appaisés souffrent enfin qu'il puisse jamais saluer ses Dieux Penares.

A peine cet étranger eût prononcé tristement ces paroles, qu'il se jeta dans un petit bois épais, qui étoit sur le haut d'un rocher, d'où il regardoit tristement la mer, fuyant les hommes qu'il voyoit, & paroissant affligé de ne pouvoir partir. Telemaque le regardoit fixement : Plus il le regardoit, plus il étoit ému & étonné. Cet inconnu, disoit-il à Mentor, m'a répondu comme un homme qui écoute à peine ce qu'on lui dit, & qui est plein d'amertume ; je plains les malheureux depuis que je le suis, & je sens que mon

cœur s'intéresse pour cet homme, sans savoir pourquoi. Il m'a assez mal reçu, & je ne puis cesser néanmoins de souhaiter la fin de ses maux.

Mentor souriant, répondit : Voilà à quoi servent les malheurs de la vie, ils rendent les Princes modérez & sensibles aux peines des autres. Quand ils n'ont jamais goûté que le doux poison des prosperitez, ils se croient des Dieux, ils veulent que les montagnes s'aplanissent pour les contenter, ils comptent pour rien les hommes, ils veulent se joüir de la nature entiere. Quand ils entendent parler des souffrances, ils ne savent ce que c'est, c'est un songe pour eux, ils n'ont jamais vû la distance du bien & du mal ; l'infortune seule peut leur donner de l'humanité, & changer leur cœur de rocher en un cœur humain : alors ils sentent qu'ils sont hommes, & qu'il faut ménager les autres hommes qui leur ressemblent. Si un inconnu vous fait tant de pitié, parce qu'il est comme vous errant sur ce rivage, combien devrez-vous avoir plus de compassion pour le peuple d'Iraque, lorsque vous le verrez un jour souffrir ? Ce peuple que les Dieux vous auroient confié comme on confie un troupeau à un Berger, sera peut-être malheureux par votre ambition, ou par votre faste, ou par votre imprudence ; car les peuples ne souffrent que par les fautes des Rois, qui devroient veiller pour les empêcher de souffrir.

Pendant que Mentor parloit ainsi, Telemaque étoit plongé dans la tristesse, & il lui répondit : Enfin si toutes ces choses sont vraies, l'état d'un Roy est bien malheureux, il est l'esclave de tous ceux auxquels il paroît commander, il n'est pas tant fait pour leur commander, qu'il est fait pour eux : il se doit tout entier à eux, il est chargé de tous leurs besoins : il est l'homme de tout le peuple, & de chacun en particulier ; il faut qu'il s'accommode à leurs foiblesses, qu'il les corrige en pere, qu'il les rende sages & heureux : l'autorité qu'il paroît avoir n'est pas la sienne : Il ne peut rien faire ni pour sa gloire ni pour son plaisir ; son autorité est celle des Loix, il faut qu'il leur obéisse pour en donner l'exemple à ses sujets : à proprement parler, il n'est que le défenseur des Loix pour les faire regner ; il faut qu'il veille & qu'il travaille pour les maintenir, il est l'homme le moins libre & le moins tranquille du Royaume.

Il est vrai, répondit Mentor, que le Roy n'est Roy que pour avoir soin de son peuple : comme un Berger de son troupeau, ou comme un pere de sa famille. Mais trouvez-vous, mon cher Telemaque, qu'il soit malheureux d'avoir du bien à faire à tant de monde ? Il corrige les méchans par des punitions, il encourage les bons par des récompenses, il représente les Dieux en conduisant ainsi à la vertu tout le genre humain. N'a-t-il pas as-

sez de gloire à faire garder les Loix? Celle de se mettre au-dessus des Loix est une gloire fausse, qui ne merite que de l'horreur & du mépris; s'il est méchant, il ne peut être que malheureux; car il ne scauroit trouver aucune paix dans ses passions & dans sa vanité; s'il est bon, il doit goûter le plus pur & le plus solide de tous les plaisirs, à travailler pour la vertu, & à attendre des Dieux une éternelle récompense.

Telemaque opposoit à ces raisons l'ingratitude des hommes. Quoi! disoit il, prendre tant de peine pour se faire aimer des hommes, qui ne vous aimeront peut-être jamais, & pour faire du bien à des méchans, qui se serviront de vos bienfaits pour vous nuire! Mentor lui répondit: Il faut compter sur l'ingratitude des hommes, & ne laisser pas de leur faire du bien; il faut les servir moins pour l'amour d'eux que pour l'amour des Dieux qui l'ordonnent; le bien qu'on fait n'est jamais perdu. Si les hommes l'oublient, les Dieux s'en souviennent, & les récompensent. De plus, si la multitude est ingrate, il y a toujours des hommes vertueux qui sont touchez de votre vertu. La multitude même, quoique changeante, ne laisse pas de faire une espece de justice à la veritable vertu. Mais voulez-vous empêcher l'ingratitude des hommes? Ne travaillez pas uniquement à les rendre puissans, riches, redoutables par les armes, heureux par les plaisirs: cette gloire, cette

abondance les corrompt, ils n'en feront que plus méchans, & par conséquent plus ingrats. Mais appliquez-vous à redresser leurs mœurs, à leur inspirer la justice, la sincérité, la crainte des Dieux, l'humanité, la fidélité, la moderation, le desintéressement. En les rendant bons, vous les empêcherez d'être ingrats, vous leur donnerez le véritable bien, qui est la vertu : si elle est solide, elle les attachera toujours à celui qui la leur aura inspirée. Faut-il s'étonner que les hommes soient ingrats pour des Princes qui ne les ont jamais portez qu'à l'injustice, qu'à l'ambition, qu'à la jalousie contre leurs voisins, qu'à l'inhumanité, qu'à la hauteur, qu'à la mauvaise foi : le Prince ne doit attendre d'eux que ce qu'il leur a appris à faire. Si au contraire il travailloit par ses exemples & par son autorité à les rendre bons, il trouveroit le fruit de son travail dans leurs vertus, ou du moins il trouveroit dans la sienne & dans l'amitié des Dieux à se consoler.

Pendant cette conversation Telemaque retournoit souvent ses yeux vers la mer, qui commençoit à être agitée, le vent soulevoit les flots, qui venoient battre les rochers, & les blanchissoient de leur écume. Le vaisseau levoit déjà ses voiles que le vent enflait : on entendoit des cris confus sur le rivage, par l'ardeur des mariniens qui avoient impatience de partir. Cet inconnu à qui Telemaque

DE TELEMAQUE. LIV. XVI. 275
avoit parlé, avoit erré quelque temps dans le milieu de l'Isle, montant sur le sommet de tous les rochers, & considérant de là l'espace immense des mers avec une tristesse profonde. Telemaque ne l'avoit point perdu de vûë, & il ne cessoit d'observer ses pas. Enfin cet homme voyant son vaisseau prêt, descendit de ces rochers escarpez avec autant de vitesse & d'agilité qu'Apollon dans les forêts de Lycie, ayant noué ses cheveux blonds, passe au travers des précipices pour aller percer de ses flèches les cerfs & les sangliers; déjà cet inconnu est dans le vaisseau qui fend l'onde amère, & qui s'éloigne de la terre; une impression secrète de douleur saisit le cœur de Telemaque, il s'afflige sans sçavoir pourquoi; les larmes coulent de ses yeux, & rien ne lui est si doux que de pleurer.

En même temps il apperçoit sur le rivage tous les mariniers de Salente couchez sur l'herbe, & profondement endormis; ils étoient las & abbarus. Le doux sommeil étoit insinué dans leurs membres, & tous les humides pavots de la nuit étoient répandus sur eux en plein jour par la puissance de Minerve. Telemaque est étonné de voir cet assoupissement universel des Salentins, pendant que les Pheaciens avoient été si diligens pour profiter du vent favorable; mais il est encore plus occupé à regarder le vaisseau Pheacien prêt à disparoître au milieu des flots, qu'à marcher

vers les Salentins pour les éveiller. Je ne ſçai quoi tient ſes yeux attachez vers ce vaiſſeau déjà parti, dont il ne voit plus que les voiles : il n'écoute pas même Mentor qui lui parle, il eſt tout hors de lui-même dans un tranſport ſemblable à celui des Menades lorfqu'elles tiennent le Thirſe en main, & qu'elles font retentir de leurs cris infeſez les rives de l'Erebe & les montagnes de Rhodope.

Enfin il revient un peu de cette eſpece d'enchantement, ſes larmes recommencerent à couler de ſes yeux ; & alors Mentor lui dit : Je ne m'étonne point, mon cher Telemaque, de vous voir pleurer, la cauſe de vôtre douleur, qui vous eſt inconnuë, ne l'eſt pas à Mentor ; c'eſt la Nature qui parle, & qui ſe fait ſentir, c'eſt elle qui attendrit vôtre cœur. L'inconnu qui vous a donné un ſi vive émotion, eſt le grand Ulyſſe, il ſ'en va à Itaque, déjà il eſt bien près du port, & il revoit enfin ces lieux ſi long-temps deſirez : vos yeux l'ont vû, comme on vous l'avoit prédit autrefois, mais ſans le connoître ; bien-tôt vous le verrez, & vous le connoîtrez, & il vous connoitra. Mais les Dieux ne pouvoient permettre vôtre reconnoiſſance hors d'Itaque. Son cœur n'a point été moins émû que le vôtre, il eſt trop ſage pour ſe découvrir dans un lieu où il pourroit être expoſé à des trahiſons & aux injures des cruels Amans de Penelope. Ulyſſe vôtre pere eſt le plus ſage de tous les hommes, ſon

cœur est comme un puits profond, on ne sauroit y puiser son secret. Il aime la vérité, & ne dit jamais rien qui la blesse, mais il ne la dit que pour le besoin; combien de fois a-t-il été ému en vous parlant? Combien de fois s'est-il interrompu lui-même pour ne se point découvrir? Qu'en a-t-il pas souffert en vous voyant? Voilà ce qui le rendoit triste & abbatu.

Pendant ce discours Télémaque attendri & troublé ne pouvoit retenir un torrent de larmes, les sanglots l'empêcherent même de répondre, enfin il s'écria: Helas! mon cher Mentor, je sentoîs bien dans cet inconnu je ne sçai quoi qui m'attiroit à lui, & qui ranimoit toutes mes entrailles. Mais pourquoi ne m'avez-vous pas dit avant son départ que c'étoit Ulysse, puisque vous le connoissiez? Pourquoi l'avez-vous laissé partir sans lui parler, & sans faire semblant de le connoître: Quel est donc ce mystère? Serai-je toujours malheureux? Les Dieux irrités veulent-ils me tenir comme Tantale alteré qu'une eau trompeuse amuse s'enfuyant de ses lèvres avides? Ulysse, Ulysse, m'avez-vous échapé pour jamais? Peut-être ne le verrai-je plus. Peut-être que les Amans de Penelope le feront tomber dans les embûches qu'ils me préparoient? Au moins si je le suivois, je mourrois avec lui: O Ulysse! ô Ulysse! si la tempête ne vous rejette pas encore contre quelque écueil (car j'ai tout à craindre de la fortune ennemie) je

tremble de peur que vous n'arriviez à Itaque avec un sort aussi injuste qu'Agamemnon à Micène. Mais pourquoi, cher Mentor, m'avez-vous envié mon bonheur ? Maintenant je l'embrasserois, je serois déjà avec lui dans le port d'Itaque, nous combattrions pour vaincre tous nos ennemis.

Mentor lui répondit en souriant : C'est pour exercer vôtre patience que les Dieux vous tiennent ainsi en suspens. Vous regardez ce temps comme perdu, sçachez que c'est le plus utile de vôtre vie : car il vous exerce dans la plus nécessaire de toutes les vertus de ceux qui doivent commander. Il faut être patient pour devenir maître de soi & des autres : l'impatience, qui paroît une force & une vigueur de l'ame, n'est qu'une foiblesse. Celui qui ne sçait pas attendre & souffrir, est comme celui qui ne sçait pas se taire sur un secret, l'un & l'autre manquent de fermeté pour se retenir, comme un homme qui court dans un chariot, & qui n'a pas la main assez ferme pour arrêter quand il faut ses coursiers fougueux ; ils n'obéissent plus au frein, ils se précipitent, & l'homme foible, auquel ils échappent, est brisé dans sa chute. Ainsi l'homme impatient est entraîné par ses desirs indomptez & farouches dans un abîme de malheurs : plus sa puissance est grande, plus son impatience lui est funeste, il n'attend rien, il ne se donne le temps de rien me-

[illegible]



furer, il force toutes choses pour se conten-
 ter, il rompt les branches pour cueillir les
 fruits avant qu'ils soient murs, il brise les por-
 tes plutôt que d'attendre qu'on les lui ouvre ;
 il veut moissonner quand le sage Laboureur
 sème : tout ce qu'il fait à la hâte est mal fait,
 & ne peut avoir de durée non plus que ses
 desirs volages. Tels sont les projets insen-
 sez d'un homme qui croit pouvoir tout, &
 qui se livre à ses desirs pour abuser de sa
 puissance. C'est pour vous apprendre à être
 patient, mon cher Telemaque, que les Dieux
 exercent tant votre patience. Les biens que
 vous espérez se montrent à vous, & s'enfuient
 comme un songe léger que le réveil fait dis-
 paroître, pour vous apprendre que les choses
 même qu'on croit tenir dans ses mains, écha-
 pent dans l'instant. Les plus sages leçons d'U-
 lyssé ne vous seront pas aussi utiles que sa lon-
 gue absence, & les peines que vous souffrez en
 le cherchant.

Telemaque écoutoit ces paroles avec amer-
 tume, il regardoit la mer, & ne voyoit plus
 le vaisseau Pheacien, puis il reportoit ses yeux
 baignez de larmes sur Mentor, qui parloit ;
 mais tout-à-coup il apperçut que le visage de
 Mentor prenoit une nouvelle figure ; les rides
 de son front s'effaçoient comme les ombres
 disparoissent, quand l'Aurore de ses doigts
 de roses ouvre les portes de l'Orient, & en-
 flâme tout l'horizon ; ses yeux creux & au-

stères se changèrent en des yeux bleux d'une douceur céleste & pleins d'une flâme divine ; sa barbe grise & negligée disparut , des traits nobles & fiers , mêlez de douceur & de grace , se montrèrent aux yeux de Telemaque ébloüi , il reconnut un visage de femme , avec un teint plus uni qu'une fleur tendre & nouvellement éclosé au Soleil ; on y voyoit la blancheur des lys mêlée de roses naissantes : sur ce visage fleurissoit une éternelle jeunesse , avec une majesté simple & negligée , une odeur d'ambrosie se répandoit de ses cheveux flottans , ses habits éclatoient comme les vives couleurs dont le Soleil en se levant peint les sombres voûtes du Ciel , & les nuages qu'il vient dorer. Cette Divinité ne touchoit pas du pied à terre ; elle couloit légèrement dans l'air comme un oiseau le fend de ses aîles , elle tenoit de sa puissante main une lance brillante , capable de faire trembler les Villes & les Nations les plus guerrières ; Mars même en auroit été effrayé ; sa voix étoit douce & modérée , mais forte & insinuante ; toutes ses paroles étoient des traits de feu qui perçoient le cœur de Telemaque , & qui lui faisoient ressentir je ne sçai quelle douleur délicieuse ; sur son casque paroissoit l'oiseau triste d'Athènes , & sur sa poitrine brilloit la redoutable Egide. A ces marques Telemaque reconnut Minerve.

O Déesse ! dit-il , c'est donc vous-même
qui

qui avez daigné conduire le fils d'Ulysse pour l'amour de son pere : Il vouloit en dire davantage, mais la voix lui manqua, ses lèvres s'efforçoient en vain d'exprimer les pensées qui sortoient avec impetuosité de sa bouche & du fond de son cœur. La Divinité presente l'accabloit, & il étoit comme un homme, qui dans un songe est oppressé jusqu'à perdre la respiration, & qui par l'agitation pénible de ses lèvres, ne peut former aucune voix.

Enfin Minerve prononça ces paroles : Fils d'Ulysse, écoutez-moy pour la dernière fois : Je n'ay instruit aucun mortel avec autant de soin que vous, je vous ay mené par la main au travers des naufrages, des terres inconnues, des guerres sanglantes, & de tous les maux qui peuvent éprouver le cœur de l'homme ; je vous ay montré par des expériences sensibles les vraies & les fausses maximes par lesquelles on peut regner : vos fautes ne vous ont pas été moins utiles que vos malheurs ; car quel est l'homme qui peut gouverner sagement s'il n'a jamais souffert, & s'il n'a jamais profité des souffrances où ses fautes l'ont précipité ? Vous avez rempli comme votre pere les terres & les mers de vos tristes aventures. Allez, vous êtes maintenant digne de marcher sur ses pas ; il ne vous reste plus qu'un court & facile trajet jusqu'à Itraque, où il arrive dans ce moment ; combattez avec

luy, & obéïſſez-luy comme le moindre de ſes ſujets. Donnez-en l'exemple-aux autres. Il vous donnera pour épouſe Antiope, & vous ſerez heureux avec elle, pour avoir moins cherché la beauté que la ſageſſe & la vertu. Lorſque vous regnerez, mettez toute vôtre joye à renouveler l'âge d'or, écoutez tout le monde, croyez peu de gens, gardez-vous bien de vous croire trop vous-même, craignez de vous tromper, mais ne craignez jamais de laiſſer voir aux autres que vous avez été trompé : aimez les peuples, n'oubliez rien pour en être aimé. La crainte eſt neceſſaire quand l'amour manque, mais il la faut toujours employer à regret comme les remèdes violens & dangereux. Conſiderez toujours de loin toutes les ſuites de ce que vous voudrez entreprendre, prévoyez les plus terribles inconveniens, & ſçachez que le vrai courage conſiſte à en viſager tous les périls, & à les mépriſer quand ils deviennent neceſſaires : celui qui ne veut pas les voir, n'a pas aſſez de courage pour en porter tranquillement la vûe : celui qui les voit tous, qui évite tous ceux qu'on peut éviter, & qui tente les autres ſans s'émouvoir, eſt le ſeul Sage & Magnanime : Fuyez la molleſſe, le faſte, la profuſion; mettez vôtre gloire dans la ſimplicité. Que vos vertus, & vos bonnes actions ſoient les ornemens de vôtre perſonne & de vôtre Palais, qu'elles ſoient la garde qui vous environne, & que tout le

monde apprenne de vous en quoy consiste le vray bonheur. N'oubliez jamais que les Rois ne régneront point pour leur propre gloire, mais pour le bien des peuples : les biens qu'ils font, s'étendent jusques dans les siècles les plus éloignés : les maux qu'ils font se multiplient de generation en generation, jusqu'à la posterité la plus reculée. Craignez les Dieux, ô Telemaque. Cette crainte est le plus grand trésor du cœur de l'homme : Avec elle vous viendront la Sagesse, la Justice, la Paix, la Joye, les purs Plaisirs, la vraie liberté, la douce Abondance, & la Gloire sans tache.

Je vous quitte, ô fils d'Ulysse, mais ma Sagesse ne vous quittera point, pourvu que vous sentiez toujours que vous ne pouvez rien sans elle. Il est tems que vous appreniez à marcher tout seul, je ne me suis séparé de vous en Phénicie & en Salente que pour vous accoutumer à être privé de cette douceur, comme on sévre les enfans lorsqu'il est tems de leur ôter le lait pour leur donner des alimens solides.

A peine la Déesse eût achevé ce discours, qu'elle s'éleva dans les airs, & s'enveloppa d'un nuage d'or & d'azur où elle disparut. Telemaque soupirant, étonné & hors de lui-même, se prosterna à terre, levant les mains au Ciel ; puis il alla éveiller ses Compagnons, se hâta de partir, arriva à Itaque, & reconnut son pere chez le fidele Euménée.

Fin du seizième & dernier Livre.

A a ij

AVERTISSEMENT DU LIBRAIRE.

APrès les *Avantures de Telemaque*, on ne peut rien lire de plus tendre ni de mieux touché que celles d'*Aristonous*. Il semble que la nature elle-même ait dicté ces deux charmans ouvrages : Et comme le même esprit & la même simplicité y régnernt également par tout, on sera sans doute bien aise de les trouver joints ensemble, quoi qu'ils ne soient pas de la même main, comme plusieurs personnes de bon goût me l'ont assuré. On donne communément l'avantage à *Telemaque*, & il le faut avouer, cet Ouvrage est incomparable. L'auteur d'*Aristonous* a pris l'idée, le stile & la morale du premier ; ainsi, s'il n'a pas la gloire de l'invention, il a du moins l'avantage d'avoir trouvé le secret d'imiter un homme qui paroissoit inimitable.

I . . . L E S
A V A N T U R E S

D' A R I S T O N O U S .

SOPHRONIME ayant perdu les biens de ses Ancêtres par des naufrages & par d'autres malheurs, s'en consolait par sa vertu dans l'Isle de Delos. Là il chantoit sur une Lyre d'or les merveilles du Dieu qu'on y adore, il cultivoit les Muses dont il étoit aimé, il recherchoit curieusement tous les secrets de la nature, le cours des Astres & des Cieux, l'ordre des élemens, la structure de l'Univers qu'il mesuroit de son compas, la vertu des plantes, la conformation des animaux; mais sur tout il s'étudioit lui-même, & s'appliquoit à orner son ame par la vertu. Ainsi la fortune en voulant l'abâttre, l'avoit élevé à la véritable gloire, qui est celle de la sagesse.

Pendant qu'il vivoit heureux, sans biens dans cette retraite, il apperçut un jour sur le rivage de la mer un Vieillard venerable qui lui étoit inconnu, c'étoit un étranger qui venoit d'aborder dans l'Isle. Ce Vieillard admiroit les bords de la mer, dans laquelle il sçavoit que cette Isle avoit été autrefois florante. Il consideroit cette côte où s'élevoient au-dessus des sables & des rochers des petites collines toujours couvertes d'un

gazon naissant & fleuri. Il ne pouvoit assez regarder les fontaines pures & les ruisseaux rapides qui arrosoient cette délicieuse campagne ; il s'avançoit vers les bocages sacrés qui environnoient le Temple du Dieu. Il étoit étonné de voir cette verdure que les Aquilons n'osent jamais ternir, & il considéroit déjà le Temple d'un marbre de Paros plus blanc que la neige, environné de hautes colonnes de jaspe.

Sophronime n'étoit pas moins attentif à considérer ce Vieillard. Sa barbe blanche tomboit sur sa poitrine, son visage ridé n'avoit rien de difforme, il étoit encore exempt des injures d'une vieillesse caduque, ses yeux monroient une douce vivacité, sa taille étoit haute & majestueuse, mais un peu courbée, & un bâton d'yvoire le soutenoit. O étranger, lui dit Sophronime, que cherchez-vous dans cette Isle qui paroît vous être inconnue ? si c'est le Temple du Dieu, vous le voyez de loin, & je m'offre de vous y conduire ; car je crains les Dieux, & j'ai appris ce que Jupiter veut qu'on fasse pour servir les étrangers. J'accepte, répondit le Vieillard, l'offre que vous me faites avec tant de marques de bonté. Je prie les Dieux de récompenser votre amour pour les étrangers ; allons vers le Temple. Dans le chemin il raconta à Sophronime le sujet de son voyage. Je m'appelle, dit-il, Aristonoüs, natif de Clazomene

Ville d'Ionie, située dans cette côte agréable qui s'avance dans la mer, & semble s'aller joindre à l'Isle de Chio, fortunée patrie d'Homere. Je nâquis de pauvres parens, quoique Nobles. Mon pere nommé Polystrates, qui étoit déjà chargé d'une nombreuse famille, ne voulut point m'élever. Il me fit exposer par un de ses amis de Teos. Une vieille femme d'Erystre qui avoit du bien auprès du lieu où l'on m'exposa, me nourrit de lait de Chèvre dans sa maison; mais comme elle avoit à peine de quoi vivre, dès que je fus en âge de servir, elle me vendit à un Marchand d'Esclaves qui me mena dans la Lycie. Il me vendit à Parare à un homme riche & vertueux nommé Alcime. Cet Alcime eut soin de moi dans ma jeunesse; je lui parus docile, modéré, sincere, affectionné, & appliqué à toutes les choses honnêtes dont on vouloit m'instruire; il me devoïa aux arts qu'Apollon favorise, il me fit apprendre la musique, les exercices du corps, & sur tout l'art de guérir les playes des hommes. J'acquis bien-tôt une assez grande réputation dans un art qui est si nécessaire, & Apollon qui m'inspira, me decouvroit des secrets merveilleux. Alcime qui m'aimoit de plus en plus, & qui étoit ravi de voir le succès de ses soins pour moi, m'affranchit & m'envoya à Polycrates tyran de Samos, qui dans son incroyable felicité craignoit toujours que la fortune après l'avoir

si long-tems flâté, ne le trahît cruellement. Il aimoit la vie qui étoit pour lui pleine de délices, il craignoit de la perdre, & vouloit prévenir les moindres apparences de maux : ainsi il étoit toujours environné des hommes les plus celebres dans la Medecine.

Polycrates fut ravi que je voulusse passer ma vie auprès de lui ; pour m'y attacher, il me donna de grandes richesses & me combla d'honneurs. Je demurai long-tems à Samos, où je ne pouvois assez m'étonner de voir un homme que la fortune sembloit prendre plaisir à servir selon tous ses desirs. Il suffisoit qu'il entreprît une guerre ; la victoire le suivoit de près. Il n'avoit qu'à vouloir les choses les plus difficiles, elles se faisoient d'abord comme d'elles-mêmes. Ses richesses immenses se multiplioient tous les jours, tous ses ennemis étoient abatus à ses pieds, sa santé loin de diminuer, devenoit plus forte & plus égale. Il y avoit déjà quarante ans que ce Tyran tranquille & heureux, tenoit la fortune comme enchaînée, sans qu'elle osât jamais se démentir en rien, ni lui causer le moindre mécompte dans tous ses desseins. Une prospérité si inouïe parmi les hommes, me faisoit peur pour lui, je l'aimois sincèrement, & je ne pûs m'empêcher de lui découvrir ma crainte, elle fit impression dans son cœur ; car encore qu'il fût amo'li par les délices ; & enorgueilli de sa puissance, il ne laissoit pas d'a-
voir

voir quelques sentimens d'humanité, quand on le faisoit ressouvenir des Dieux & de l'inconstance des choses humaines. Il souffroit que je lui disse la vérité, & fut si touché de ma crainte pour lui, qu'enfin il résolut d'interrompre le cours de ses prosperitez par une perte qu'il voulut se préparer lui-même. Je vois bien, me dit-il, qu'il n'y a point d'homme qui ne doive en sa vie éprouver quelque disgrâce de la fortune : plus on a été épargné d'elle, plus on a à craindre quelque révolution affreuse ; moy qu'elle a comblé de biens pendant tant d'années, je dois en attendre des maux extrêmes, si je ne détourne ce qui semble me menacer. Je veux donc me hâter de détourner les trahisons de cette fortune flatteuse. En disant ces paroles, il tira de son doigt un Anneau qui étoit d'un tres-grand prix, & qu'il aimoit fort, il le jeta en ma présence du haut d'une Tour dans la mer, & espéra par cette perte d'avoir satisfait à la nécessité de subir, au moins une fois en sa vie, les rigueurs de la fortune ; mais c'étoit un aveuglement causé par sa prosperité. Les maux qu'on choisit & qu'on se fait soi-même, ne sont plus des maux, nous ne sommes affligés que par les peines forcées & imprévûes dont les Dieux nous frappent. Polycrates ne sçavoit pas que le vray moyen de prévenir la fortune, étoit de se détacher par sagesse & par modération de tous les biens fragiles qu'elle

donne. La fortune à laquelle il voulut sacrifier son amour, n'accepta point le sacrifice; & Polycrates malgré lui parut plus heureux que jamais; un poisson avoit avalé l'Anneau, le poisson avoit été pris, porté chez Polycrates, préparé pour être servi à sa table, & l'Anneau trouvé par un Cuisinier dans le ventre du poisson, fut rendu au Tyran, qui pâlit à la vûe d'une fortune si opiniâtre à le favoriser. Mais le tems s'approchoit où ses prosperitez devoient changer tout-à-coup en adversitez affreuses. Le grand Roy de Perse Darius fils d'Hystaspes, entreprit la guerre contre les Grecs. Il subjuga bien-tôt toutes les Colonies Grecques de la côte d'Asie, & des Isles voisines qui sont dans la mer Egée. Samos fut prise, le Tyran fut vaincu, & Bontonte qui commandoit pour le grand Roy ayant fait dresser une haute Croix, y fit attacher le Tyran. Ainsi cet homme qui avoit jouï d'une si prodigieuse prosperité, & qui n'avoit pû éprouver des malheurs mêmes qu'il avoit cherchez, perit tout-à-coup par le plus cruel & le plus infame de tous les supplices. Ainsi rien ne menaçant les hommes de quelque grand malheur, qu'une trop grande prosperité.

Cette fortune qui se jouë cruellement des hommes les plus élevez, tire aussi de la poussiere ceux qui étoient les plus malheureux. Elle avoit précipité Polycrates du haut de si

rouë, & elle m'avoit fait sortir de la plus misérable de toutes les conditions pour me donner de grands biens. Les Perses ne me les ôtèrent point, au contraire ils firent grand cas de ma science pour guérir les hommes, & de la moderation avec laquelle j'avois vécu pendant que j'étois en faveur auprès du Tyrان. Ceux qui avoient abusé de sa confiance & de son autorité, furent punis de divers supplices. Comme je n'avois jamais fait de mal à personne, & que j'avois au contraire, fait tout le bien que j'avois pû faire, je demurai le seul que les victorieux épargnerent, & qu'ils traitèrent honorablement. Chacun s'en réjouit : car j'étois aimé, & j'avois jouï de la prosperité sans envie, parce que je n'avois jamais montré ni dureté, ni orgueil, ni avidité, ni injustice. Je passai encore à Samos quelques années assez tranquillement ; mais je sentis enfin un violent desir de revoir la Lycie ; où j'avois passé si doucement mon enfance, j'esperois y retrouver Alcime, qui m'avoit nourri, & qui étoit le premier auteur de toute ma fortune. En arrivant dans ce pais, j'appris qu'Alcime étoit mort après avoir perdu ses biens & souffert avec beaucoup de constance les malheurs de sa vieillesse ; j'allai répandre des fleurs & des larmes sur ses cendres ; je mis une inscription honorable sur son tombeau, & je demandai ce qu'étoient devenus ses enfans. On me dit que le seul

qui étoit resté, nommé Ortiloque, ne pouvant se résoudre à paroître sans biens dans sa patrie, où son pere avoit eu tant d'éclat, s'étoit embarqué dans un Vaisseau étranger pour aller mener une vie obscure dans quelque Isle écartée de la mer. On ajouta que cet Ortiloque avoit fait naufrage peu de temps après vers l'Isle de Carpathie, & qu'ainsi il ne restoit plus rien de la famille de mon bienfaïteur Alcime. Aussi-tôt je songeai à acheter la maison où il avoit demeuré, & les champs fertiles qu'il possédoit autour. J'étois bien aise de revoir ces lieux qui me rappelloient le doux souvenir d'un âge si agréable, & d'un si bon maître. Il me sembloit que j'étois encore dans cette fleur de mes premières années où j'avois servi Alcime. A peine eus-je acheté de ses créanciers les biens de sa succession, que je fus obligé d'aller à Clazomene. Mon pere Polystrates & ma mere Phidile étoient morts. J'avois plusieurs freres qui vivoient mal ensemble. Aussi-tôt que je fus arrivé à Clazomene, je me presentai à eux avec un habit simple, comme un homme dépourvu de bien, en leur montrant les marques avec lesquelles vous sçavez qu'on a soin d'exposer les enfans. Ils furent étonnez de voir ainsi augmenter le nombre des heritiers de Polystrates qui devoient partager sa petite succession; ils voulurent même me contester ma naissance, & ils refuserent de me reconnoître.

tre devant les Juges. Alors pour punir leur inhumanité, je déclarai que je consentois à être comme un étranger pour eux, & je demandai qu'ils fussent aussi exclus à jamais d'être mes heritiers. Les Juges l'ordonnerent. Alors je montrai mes richesses que j'avois apportées dans mon vaisseau; je leur découvris que j'étois cet Aristonoüs qui avoit acquis tant de trésors auprès de Polycrates de Samos, & que je ne m'étois jamais marié.

Mes freres se repentirent de m'avoir traité si injustement, & dans le desir de pouvoir être un jour mes heritiers, ils firent les derniers efforts, mais inutilement, pour s'insinuer dans mon amitié. Leur division fut cause que les biens de nôtre pere furent vendus, je les achetai, & ils eurent la douleur de voir tout le bien de nôtre pere passer dans les mains de celui à qui ils n'avoient pas voulu en donner la moindre partie; ainsi ils tomberent tous dans une affreuse pauvreté: mais après qu'ils eurent assez senti leur faute, je voulus leur montrer mon naturel; je leur pardonnai, je les reçûs dans ma maison, je leur donnai à chacun dequoy gagner du bien dans le commerce de la mer, je les réunis tous. Eux & leurs enfans demeurerent paisiblement chez moy. Je devins le pere commun de toutes ces differentes familles; par leur union & par leur application au travail, ils amasserent bien-tôt des richesses considerables. Ce-

pendant la vieillesse, comme vous le voyez, est venuë fraper à ma porte, elle a blanchi mes cheveux & ridé mon visage, elle m'avertit que je ne jouïrai pas long-tems d'une si parfaite prosperité. Avant de mourir j'ai voulu voir encore une fois cette terre qui m'est si chere, & qui me touche plus que ma patrie même, cette Lycie où j'ai appris à être bon & sage sous la conduite du vertueux Alcime. En y repassant par mer, j'ai trouvé un Marchand des Isles Cyclades qui m'a assuré qu'il restoit encore à Delos. un fils d'Orciloque qui imitoit la sagesse & la vertu de son grand pere Alcime. Aussi-tôt j'ai quitté la route de Lycie, & je me suis hâté de venir chercher sous les auspices d'Apollon dans son Isle, ce précieux reste d'une famille à qui je dois tant, il me reste peu de temps à vivre; la Parque ennemie de ce doux repos que les Dieux accordent si rarement aux mortels, se hâtera de trancher mes jours; mais je serai content de mourir, pourvû que mes yeux, avant de se fermer à la lumiere, ayent vû le petit-fils de mon maître; parlez maintenant, ô vous qui habitez dans cette Isle avec lui, le connoissez-vous, pouvez-vous me dire où je le trouverai? Si vous me le faites voir, puissent les Dieux en récompense vous faire voir sur vos genoux les enfans de vos enfans, jusques à la cinquième generation! puissent les Dieux conserver toute vo-

tre maison dans la paix & dans l'abondance pour fruit de vôtre vertu.

Pendant qu'Aristonoüs parloit ainsi, Sophronime versoit des larmes mêlées de joye & de douleur, enfin il se jette sans pouvoir parler au cou de ce Vicillard, il l'embrasse, il le serre, & il pousse avec peine ces paroles entrecoupées de sôûpirs.

Je suis, ô mon pere ! celui que vous cherchez : vous voyez Sophronime petit-fils de vôtre ami Alcime ; c'est moi, & je ne puis douter en vous écoutant, que les Dieux ne vous aient envoyé ici pour adoucir mes maux ; la reconnoissance qui sembloit perdue sur la terre, se trouve en vous seul.

J'avois ouï dire dans mon enfance, qu'un homme celebre & riche établi à Samos, avoit été nourri chez mon grand-pere ; mais comme Orciloque mon pere, qui est mort jeune, me laissa au berceau, je n'ai sçu ces choses que confusément ; je n'ai osé aller à Samos dans l'incertitude, & j'ai mieux aimé demeurer dans cette Isle, me consolant dans mes malheurs par le mépris des vaines richesses, & par le doux emploi de cultiver les Muses dans la maison sacrée d'Apollon. La sagesse qui accôûtume les hommes à se passer de peu, & à être tranquilles, m'a tenu lieu jusqu'ici de tous les autres biens.

En achevant ces paroles, Sophronime se voyant arrivé au Temple, proposa à Ari-

stonoüs d'y faire sa priere & ses offrandes. Ils firent au Dieu un sacrifice de deux brebis plus blanches que la neige, & d'un taureau qui avoit un croissant sur le front entre les deux cornes; ensuite ils chanterent des vers en l'honneur du Dieu qui eclaire l'Univers, qui regle les Saisons, qui preside aux Sciences, & qui anime le chœur des neuf Muses.

Au sortir du Temple, Sophronime & Aristonoüs passerent le reste du jour à se raconter leurs aventures. Sophronime reçût chez lui le Vieillard avec la tendresse & le respect qu'il auroit témoigné à Alcime même, s'il eût été encore vivant. Le lendemain ils partirent ensemble, & firent voile vers la Lycie. Aristonoüs mena Sophronime dans une fertile campagne sur les bords du Xante, fleuve dans les ondes duquel Apollon, au retour de la chasse couvert de poussiere, a tant de fois plongé son corps, & lavé ses beaux cheveux blonds. Ils trouverent le long de ce fleuve des peupliers & des saules dont la verdure tendre & naissante cachoit les nids d'un nombre infini d'oiseaux qui chantoient nuit & jour. Le fleuve tombant d'un rocher avec beaucoup de bruit & d'écume, brisoit ses flots dans un canal plein de petits cailloux. Toute la plaine étoit couverte de moissons dorées, les collines qui s'élevoient en amphitheatre étoient chargées de seps de vignes & d'arbres fruitiers. Là toute la nature étoit

riante & gracieuse, le Ciel étoit doux & serein, la terre toujours prête à tirer de son sein de nouvelles richesses pour payer les peines du Laboureur : En s'avancant le long du fleuve, Sophronime vit une maison simple & médiocre, mais d'une architecture agréable, avec des justes proportions ; il n'y trouva ni marbre, ni or, ni argent, ni yvoire, ni meubles de pourpre ; tout y étoit propre & plein d'agrément & de commodité, sans magnificence. Une fontaine couloit au milieu de la Cour, & formoit un petit canal le long d'un tapis verd. Les jardins n'étoient point vastes, on y voyoit des fruits & des plantes utiles pour nourrir les hommes : aux deux côtez du jardin paroissoient deux bocages, dont les arbres étoient presque aussi anciens que la terre leur mere, & dont les rameaux épais faisoient une ombre impénétrable aux rayons du Soleil ; ils entrèrent dans une sale, où ils firent un doux repas de mets que la nature fournissoit dans les jardins, & on n'y voyoit rien de ce que la délicatesse des hommes va acheter si loin & si chèrement dans les Villes. C'étoit du lait aussi doux que celui qu'Apollon avoit soin de traire pendant qu'il étoit berger chez le Roy Admette, c'étoit du miel plus exquis que celui des Abeilles d'Hybla en Sicile, ou du Mont-Hymette dans l'Attique. Il y avoit des legumes du jardin & des fruits qu'on venoit

de cueillir ; un vin plus délicieux que le nectar , couloit des grands vases dans les coupes ciselées. Pendant ce repas frugal , mais doux & tranquille , Aristonoüs ne voulut point se mettre à table. D'abord il fit ce qu'il pût sous divers prétextes pour cacher sa modestie ; mais enfin comme Sophronime voulut le presser , il déclara qu'il ne se résoudroit jamais à manger avec le petit-fils d'Alcime qu'il avoit si souvent servi dans la même table. Voilà , lui disoit-il , où ce sage Vieillard avoit accoutumé de manger ; voilà où il conversoit avec ses amis ; voilà où il jouoit à divers jeux ; voici où il se promenoit en lisant Hésiode ou Homere ; voici où il se reposoit la nuit. En répétant ces circonstances , son cœur s'attendrissoit , & les larmes couloient de ses yeux. Après le repas il mena Sophronime voir la belle prairie où erroient ses grands troupeaux , mugissans sur le bord du fleuve , puis ils apperçurent les troupeaux de moutons qui revenoient des gras pâturages , les mères bëlantes & pleines de lait , y étoient suivies de leurs petits agneaux bondissans : on voyoit par tout les ouvriers empressez qui aimoient le travail pour l'intérêt de leur maître doux & humain , qui se faisoit aimer d'eux , & leur adoucissoit les peines de l'esclavage.

Aristonoüs ayant montré à Sophronime cette maison , ces troupeaux , & ces terres

devenuës si fertiles par une soigneuse culture, lui dit ces paroles : Je suis ravi de vous voir dans l'ancien patrimoine de vos ancêtres, me voilà content, puisque je vous mets en possession du lieu où j'ay servi si long-temps Alcime. Jouïssiez en paix de ce qui étoit à lui ; vivez heureux, & préparez-vous de loin par vôtre vigilance, une fin plus douce que la sienne. En même-temps il lui fait une donation de ce bien avec toutes les solemnitez prescrites par les loix, & il déclare qu'il exclud de sa succession ses heritiers naturels, si jamais ils sont assez ingrats pour contester la donation qu'il a faite au petit-fils d'Alcime son bien-facteur. Mais ce n'est pas assez pour contenter le cœur d'Aristonoüs, avant que de donner sa maison, il l'orne toute entiere de meubles neufs, simples & modestes à la verité, mais propres & agréables. Il remplit les greniers des riches presens de Cérés, & les celiers d'un vin de Chio, digne d'être servi par la main d'Hebé ou de Garimede, à la table de Jupiter. Il y met aussi du vin Pramenien avec une abondante provision de miel d'Aymette & d'Hyble, & d'huile d'Attique, presque aussi douce que le miel même. Enfin il ajoute d'innombrables toisons d'une laine fine & blanche comme la neige ; riche dépouille des tendres brebis qui paissent sur les montagnes d'Arcadie, & dans les gras pâturages de la Sicile

C'est dans cet état qu'il donne sa maison à Sophronime ; il lui donne encore cinquante talens Euboïques, & reserve à ses parens les biens qu'il possède dans la Peninsule de Clazomene, aux environs de Smyrne, de Lebede, & de Colophon, qui étoient d'un tres-grand prix. La donation étant faite, Aristonoüs se rembarque dans son Vaisseau pour retourner dans l'Ionie. Sophronime étonné & attendri par des bienfaits si magnifiques, l'accompagne jusqu'au Vaisseau les larmes aux yeux, le nommant toujours son pere, & le serrant entre ses bras. Aristonoüs arriva bien-tôt chez lui par une heureuse navigation, aucun de ses parens n'ose se plaindre de ce qu'il venoit de donner à Sophronime. J'ai laissé, leur disoit-il, par derniere volonté dans mon Testament, cet ordre, que tous mes biens seront vendus & distribuez aux pauvres d'Ionie, si jamais aucun de vous s'oppose au don que je viens de faire au petit-fils d'Alcime. Ce sage Vieillard vivoit en paix, & jouïssoit des biens que les Dieux avoient accordé à sa vertu. Chaque année, malgré sa vieillesse, il faisoit un voyage en Lycie pour revoir Sophronime, & pour aller faire un sacrifice sur le tombeau d'Alcime, qu'il avoit enrichi des plus beaux ornemens de l'Architecture & de la Sculpture. Il avoit ordonné que ses propres cendres après sa mort seroient portées dans le même tombeau, afin

qu'elles reposassent avec celles de son cher maître. Chaque année au Printems, Sophronime impatient de le revoir, avoit sans cesse les yeux tournez vers le rivage de la mer, pour tâcher de découvrir le Vaisseau d'Aristonoüs, qui arrivoit dans cette saison. Chaque année il avoit le plaisir de voir de loin au travers des ondes ameres, ce Vaisseau qui lui étoit si cher, & dont la venuë lui étoit infiniment plus douce que toutes les graces de la nature renaissante au Printemps, après les rigueurs de l'affreux Hyver.

Une année il ne voyoit point venir comme les autres ce Vaisseau tant désiré, il soupiroit amèrement; la tristesse & la crainte étoient peintes sur son visage, le doux sommeil fuyoit loin de ses yeux. Nul mets exquis ne lui sembloit doux, il étoit inquiet, alarmé du moindre bruit, toujours tourné vers le port, il demandoit à tout moment si on n'avoit point vû quelque Vaisseau venu d'Ionie. Il en vit un, mais hélas! Aristonoüs n'y étoit pas, il ne portoit que ses cendres dans une urne d'argent.

Amphicles ancien ami du mort, à peu près du même âge, fidele executeur de ses dernieres volontez, apportoit tristement cette urne. Quand il aborda Sophronime, la parole leur manqua à tous deux, & ils ne s'exprimoient que par leurs sanglots. Sophronime ayant baisé l'urne, & l'ayant arrosée de

ses larmes , parla ainsi : O cher Vieillard ! vous avez fait le bonheur de ma vie , & vous me causez maintenant la plus cruelle de toutes les douleurs ; je ne vous verrai plus , la mort me seroit douce pour vous voir & pour vous suivre dans les champs Elizées , où votre ombre jouïit de la bien-heureuse paix que les Dieux justes réservent à la vertu. Vous avez ramené en nos jours la justice , la piété & la reconnoissance sur la terre. Vous avez montré dans un siècle de fer , la bonté & l'innocence de l'âge d'or. Les Dieux avant de vous couronner dans le séjour des justes , vous ont accordé ici bas une vieillesse heureuse , agréable & longue. Mais hélas ! ce qui devrait toujours durer n'est jamais assez long. Je ne sens plus aucun plaisir à jouïr de vos dons , puisque je suis réduit à en jouïr sans vous. O chere ombre ! quand est-ce que je vous suivrai ? précieuses cendres , si vous pouvez sentir encore quelque chose , vous ressentirez sans doute le plaisir d'être mêlées à celles d'Alcime , les miennes s'y mêleront aussi un jour. En attendant , toute ma consolation sera de conserver les restes de ce que j'ay le plus aimé. O Aristonoüs , non , vous ne mourrez point , & vous vivrez toujours dans le fond de mon cœur. O ! plutôt m'oublier moi-même , que d'oublier jamais cet homme si aimable qui m'a tant aimé , & qui aimoit tant la vertu , à qui je dois tout. Après

ces paroles entrecoupées de profonds soupirs, Sophronime mit l'Urne dans le tombeau d'Alcime. Il immola plusieurs victimes dont le sang inonda les Autels de gazon qui environnoient le tombeau ; il répandit des libations abondantes de vin & de lait, il brûla des parfums venus du fond de l'Orient, & il s'éleva un nuage odoriferent au milieu des airs. Sophronime établit à jamais pour toutes les années dans la même saison des jeux funebres en l'honneur d'Alcime & d'Aristonoüs. On y venoit de l'Acharie, heureuse & fertile contrée ; des bords enchantez du Nicandre, qui se jouë par tant de détours, & qui semble quitter à regret le país qu'il arrose ; des rives toujours vertes du Layre, des bords du Pactole, qui roule dans ses flots un sable doré, de la Pamphilie que Cerés, Pomone & Flore ornent à l'envi, enfin des vastes plaines de la Cilicie arrosées comme un jardin par les torrens qui tombent du Mont-Taurus, toujours couvert de neiges. Pendant cette Fête si solennelle, les jeunes garçons & les jeunes filles, vêtues de robes traînantes de lin, plus blanches que les lys, chantoient des Hymnes en la louange d'Alcime & d'Aristonoüs ; car on ne pouvoit louer l'un sans louer l'autre, & séparer deux hommes si étroitement unis, même après leur mort.

Ce qu'il y a eu de plus merveilleux, c'est que le premier jour pendant que Sophronime

faisoit des libations de vin & de lait, un myrthe d'une verdure & d'une odeur exquise, nâquit au milieu du tombeau, & éleva tout-à-coup sa tête touffuë pour couvrir les deux urnes de ses rameaux & de son ombre. Chacun s'écria qu'Aristonoüs, en récompense de sa vertu, avoit été changé par les Dieux en un arbre si beau. Sophronime prit soin de l'arroser lui même & de l'honorer comme une Divinité. Cet arbre loin de vieillir, se renouvelle de dix ans en dix ans, & les Dieux ont voulu faire voir par cette merveille, que la vertu, qui jette un si doux parfum dans la mémoire des hommes, ne meurt jamais.

DIALOGUE I.

DENYS, PITHAS, DAMON.

DENYS.

O Dieux ! qu'est-ce qui se présente à mes yeux ? C'est Pithas qui arrive ; oui, c'est Pithas lui-même. Je ne l'aurois jamais crû ? Ah ! c'est lui , il vient pour mourir , & pour dégager son ami.

PITHAS.

Où , c'est moi : je n'étois parti que pour payer aux Dieux ce que je leur avois voïé , régler mes affaires domestiques selon la justice , & dire adieu à mes enfans , pour mourir avec plus de tranquillité.

DENYS.

Mais pourquoi reviens-tu ? quoi donc , ne crains-tu point la mort ? viens-tu la chercher comme un désespéré , un furieux !

PITHAS.

Je viens la souffrir , quoique je ne l'aye pas méritée ; car je ne puis me résoudre à laisser mourir Damon à ma place.

DENYS.

Tu l'aime donc plus que toy-même ?

PITHAS.

Non , je l'aime comme moi : mais je trouve que je dois perir plutôt que lui , puisque c'est moi que tu as eu intention de faire mourir : il ne

seroit pas juste qu'il souffrît pour me délivrer de la mort & du supplice que tu m'as préparé.

D E N Y S.

Mais tu prétens ne mériter pas plus la mort que lui.

P I T H A S.

Il est vray, nous sommes tous deux également innocens, & il n'est pas plus juste de me faire mourir que lui.

D E N Y S.

Pourquoi dis-tu donc qu'il ne seroit pas juste qu'il mourût au lieu de toy ?

P I T H A S.

Il est également injuste à toy de faire mourir Damon, ou bien de me faire mourir; mais Pithas seroit injuste s'il laissoit souffrir à Damon une mort que le Tyran n'a préparé qu'à Pithas.

D E N Y S.

Tu ne viens donc au jour marqué que pour sauver la vie à ton ami en perdant la tienne.

P I T H A S.

Je viens à ton égard souffrir une injustice qui est ordinaire aux Tyrans & à l'égard de Damon faire une action de justice en le retirant d'un peril où il s'étoit mis par generosité pour moi.

D E N Y S.

Et toy, Damon, ne croyois-tu pas, dis la verité, que Pithas ne reviendroit point, & que tu payerois pour lui ?

D A M O N.

Je ne sçavois que trop que Pithas revien-

droit ponctuellement, & qu'il craindrait bien plus de manquer à sa parole que de perdre la vie : Plût aux Dieux que ses proches & ses amis l'eussent retenu malgré lui, maintenant il seroit la consolation des gens de bien, & j'aurois celle de mourir pour lui.

D E N Y S.

Quoy ! la vie te déplaît-elle ?

D A M O N.

Oùi, elle me déplaît quand je vois un Tyran.

D E N Y S.

Hé bien; tu ne le verras plus, je vais te faire mourir tout à l'heure.

P I T H A S.

Excuse le transport d'un homme qui regrette son ami prêt à mourir, mais souviens-toy que c'est moy seul que tu as destiné à la mort. Je viens la souffrir pour dégager mon ami, ne me refuse pas cette consolation dans ma dernière heure.

D E N Y S.

Je ne puis souffrir deux hommes qui méprisent la vie & ma puissance.

D A M O N.

Tu ne peux donc souffrir la vertu.

D E N Y S.

Non, je ne puis souffrir cette vertu fiere & dédaigneuse qui méprise la vie, qui ne craint aucun supplice, qui est insensible aux richesses & aux plaisirs.

D A M O N.

Du moins tu vois qu'elle n'est point insensibile à l'honneur, à la justice & à l'amitié.

D E N Y S.

Cà qu'on mene Pithas au supplice, nous verrons si Damon continuëra à mépriser mon pouvoir.

D A M O N.

Pithas en revenant se soumettre à tes ordres, a merité de toi que tu le laisses vivre, & moi en me livrant pour lui à ton indignation, je t'ai irrité, contente moi, fais-moi mourir.

P I T H A S.

Non, non, Denys, souviens-toi que je suis le seul qui t'a déplû. Damon n'a pû....

D E N Y S.

Helas ! que vois-je ? où suis-je ? que je suis malheureux & digne de l'être ! non, je n'ai rien connu jusqu'ici ; j'ai passé ma vie dans les tenebres & dans l'égarement, toute ma puissance m'est inutile pour me faire aimer ; je ne puis pas me vanter d'avoir acquis depuis plus de trente ans de tyrannie un seul ami dans toute la terre : ces deux hommes dans une condition privée s'aiment tendrement, se confient l'un à l'autre sans reserve, sont heureux en s'aimant, & veulent mourir l'un pour l'autre.

P I T H A S.

Comment auriez-vous des amis, vous qui n'avez jamais aimé personne ? Si vous aviez aimé les hommes, ils vous aimeroient : vous

les avez craints, ils vous craignent, ils vous haïssent.

D E N Y S.

Damon, Pithas, daignez me recevoir entre vous deux pour être le troisième ami d'une si parfaite société, je vous laisse vivre & je vous comblerai de biens.

D A M O N.

Nous n'avons pas besoin de tes biens, & pour ton amitié, nous ne pouvons l'accepter que quand tu seras bon & juste.

DIALOGUE II.

RADAMANTE, CATON *le Censeur*
& SCIPION *l'Africain*.

R. **Q**U es-tu donc, vieux Romain ? dis-moy ton nom, tu as la physionomie assez mauvaise, un visage dur & rebarbatif ; tu as l'air d'un vilain rousseau, du moins je crois que tu l'as été pendant ta jeunesse, tu avois, si je ne me trompe, plus de cent ans quand tu es mort.

C. Point, je n'en avois que quatre-vingt-dix, & j'ai trouvé ma vie bien courte ; car j'aimois fort à vivre, & je me portois à merveille. Je m'appelle Caton : n'as-tu point ouï parler de moi, de ma sagesse, de mon courage contre les méchans ?

R. Ho, je te connois sans peine sur le portrait qu'on m'avoit fait de toy : le voilà tout juste, cet homme toujours prêt à se vanter & à mordre les autres ; mais j'ai un procès à régler entre lui & le grand Scipion l'Affriquain qui vainquit Annibal. Hola, Scipion, hâtez-vous de venir, voici Caton qui arrive : enfin je prétens juger tout à l'heure votre vieille querelle : ça que chacun défende sa cause.

S. Pour moi j'ai à me plaindre de la jalousie maligne de Caton, elle étoit indigne de sa haute réputation : il se joignit à Fabius Maximus, & ne fut son ami que pour m'attaquer ; ils étoient tous deux timides dans leur politique. D'ailleurs Fabius ne sçavoit que sa vieille méthode de temporiser à la guerre, d'éviter les batailles, de camper sur les rives, & d'attendre que les ennemis se consumassent d'eux-mêmes. Caton qui aimoit par pedanterie les vieilles gens, s'attacha à Fabius, & fut jaloux de moy, parce que j'étois jeune & hardi ; mais la principale cause de son encretement fut son avarice : il vouloit qu'on fit la guerre avec épargne, comme il plantoit ses choux & ses oignons : pour moy je voulois qu'on fit vivement la guerre pour la finir bien-tôt, & avec avantage ; qu'on regardât, non ce qu'il en coûteroit, mais les actions que je ferois. Le pauvre Caton étoit désolé, il vouloit toujours gouverner la République comme sa petite chaumière, & remporter des victoires à juste

prix ; il ne voyoit pas que le dessein de Fabius ne pouvoit réussir. Jamais il n'auroit chassé Annibal d'Italie. Annibal étoit assez habile pour y subsister toujours aux dépens du païs, & pour conserver des alliez. Il auroit même toujours fait venir des troupes d'Afrique par mer ; si Neron n'eût défait Asdrubal avant qu'il pût se joindre à son frere, tout étoit perdu, Fabius le temporiseur eût été mal dans ses affaires : cependant Rome pressée de si près par un tel ennemi, auroit succombé à la longue ; mais Caton ne voyoit point cette nécessité de faire une puissante diversion pour transporter à Carthage la guerre qu'Annibal avoit sçu porter jusques à Rome : je demande donc réparation de tous les torts que Caton à eus contre moy, & des persecutions qu'il a faites à ma famille.

C. Et moi je demande récompense d'avoir soutenu la justice, & le bien public contre ton frere Lucius, qui étoit un brigand ; laissons-là cette guerre d'Afrique où tu fus plus heureux que sage. Venons au fait. N'est-ce pas une chose indigne que tu ayes arraché à la République un commandement d'armée pour ton frere qui en étoit incapable ? Tu promis de le suivre & de servir sous lui. Tu étois son Pedagogue dans cette guerre contre Antiochus, ton frere fit toutes sortes d'injustice & de concussions ; tu fermois les yeux pour ne les pas voir, la passion fraternelle t'avoit aveuglé.

S. Mais quoy ! cette guerre ne finit-elle pas glorieusement ? Le grand Antiochus fut défait, chassé & repoussé des côtes d'Asie, c'est le dernier ennemi qui ait pû nous disputer la suprême puissance, après lui tous les Royaumes venoient tomber les uns après les autres aux pieds des Romains.

C. Il est vrai qu'Antiochus pouvoit bien les embarasser, s'il eût crû les conseils d'Annibal : mais il ne fit que s'amuser, que se deshonorer par d'infames plaisirs. Il épousa dans sa vieillesse une jeune Grecque. Philopemen, soit alors que s'il eût été Préteur des Ahaïens, il eût voulu sans peine défaire toute l'armée d'Antiochus, en la surprenant dans les cabarets, ton frere & toy, Scipion, vous n'eûtes pas grand peine à vaincre des ennemis qui s'étoient déjà ainsi vaincus eux-mêmes par leur mollesse.

S. La puissance d'Antiochus étoit pourtant formidable.

C. Mais revenons à nôtre affaire : Lucius ton frere n'a-t-il pas enlevé, pillé, ravagé ? oserois-tu dire qu'il a gouverné en homme de bien ?

S. Après ma mort, tu as eu la dureté de le condamner à une amende, & de le vouloir faire prendre par des Licteurs.

C. Il le meritoit, & toy qui avois . . .

S. Pour moy, je pris mon parti avec courage quand je vis que le peuple se tournoit contre moy, au lieu de répondre à l'accusation

tion, jedis, allons au Capitole remercier les Dieux de ce qu'en un jour semblable à celuy-cy, je vainquis Annibal & les Cartaginois, après quoy je ne m'exposay plus à la fortune. Je me retiray à l'Entremun loin d'une patrie ingrate, dans une solitude tranquille, & respecté de tous les honnêtes gens, où j'attendis la mort en Philosophe. Voilà ce que Caton le Censeur implacable me contraignit de faire; voilà de quoy je demande justice.

C. Tu me reproches ce qui fait ma gloire. Je n'ai épargné personne pour la justice, j'ai fait trembler tous les plus illustres Romains. Je voyois combien les mœurs se corrompoient tous les jours par le faste & par les délices. Par exemple, peut-on me refuser d'immortelles loüanges pour avoir chassé du Senat Lucius-Quintus qui avoit été Consul, & qui étoit frère de Titus-Flaminius, vainqueur de Philippe de Macedoine; qui eut la cruauté de faire tuer un homme devant un jeune garçon qu'il aimoit, pour contenter la curiosité de cet enfant par un si horrible spectacle.

S. J'avouë que cette action est juste, & que tu as souvent puni le crime: mais tu étois trop ardent contre tout le monde, & quand tu avois fait une bonne action, tu t'en vantois trop grossièrement: Te souviens-tu d'avoir dit une fois, que Rome te devoit plus que tu ne devois à Rome? Ces paroles sont ridicules dans la bouche d'un homme grave.

R. Que réponds-tu, Caton, à ce qu'il te reproche ?

C. Que j'ai en effet soutenu la République contre la mollesse & le faste des femmes qui en corrompoient les mœurs : Que j'ai tenu les Grands dans la crainte des Loix, que j'ai pratiqué moi-même ce que j'ai enseigné aux autres, & que la République ne m'a pas soutenu de même contre les gens qui n'étoient mes ennemis qu'à cause que je les avois attaquez pour l'intérêt de la patrie. Comme mon bien de campagne étoit dans le voisinage de celui de Manius Curius, je me proposai dès ma jeunesse d'imiter ce grand homme pour la simplicité des mœurs, pendant que d'un autre côté je me proposois Demosthene pour mon modèle d'éloquence. On m'appelloit même le Demosthene latin : on me voyoit tous les jours marchant nud avec mes esclaves pour aller labourer la terre ; mais ne croyez pas que cette application à l'agriculture & à l'éloquence me détournât de l'art militaire ; dès l'âge de dix-sept ans je me montrai intrepide dans les guerres contre Annibal, bien-tôt mon corps fut tout couvert de cicatrices. Quand je fus envoyé Préteur en Sardaigne, je rejettai le luxe que tous les autres Préteurs avoient introduit avant moi. Je ne songeai qu'à soulager le peuple, qu'à maintenir le bon ordre, qu'à rejeter tous les présents. Ayant été fait Consul, je gagnai en Espagne au deçà du Bœtis une bataille contre les Barbares : après cette victoire je pris plus de

Villes en Espagne que je n'y demeurai de jours.

S. Autre vanterie insupportable; mais nous la connoissons déjà : car tu l'as souvent faite, & plusieurs morts venus ici depuis vingt ans me l'avoient racontée pour me réjouir; mais, mon pauvre Caton, ce n'est pas devant moi qu'il faut parler ainsi, je connois l'Espagne & tes belles conquêtes.

C. Il est certain que quatre cens Villes se rendirent en même temps, & tu n'en as jamais tant fait.

S. Carthage seule vaut mieux que tes quatre cens Villages.

C. Mais que diras-tu de ce que je fis sous Manius-Avilius, pour aller au travers des précipices surprendre Antiochus dans les montagnes, entre la Macedoine & la Theffalie ?

S. J'approuve cette action, & il seroit injuste de lui refuser des loüanges; on t'en doit aussi pour avoir reprimé les mauvaises mœurs. Mais on ne te peut excuser sur ton avarice sordide.

C. Tu parles ainsi, parce que c'est toi qui as accoutumé les soldats à vivre délicieusement; mais il faut se représenter que je me suis vu dans une Republique qui se corrompoit tous les jours: les dépenses y augmentoient sans mesure, on y achetoit un poisson plus cher qu'un bœuf. Quand j'entrai dans les affaires publiques, il est vrai que les choses qui étoient au plus bas prix me paroissoient encore trop cheres, quand elles étoient inutiles : je disois aux Ro-

maines, à quoi vous sert de gouverner les nations, si vos femmes vaines & corrompues vous gouvernent? Avois-je tort de parler ainsi? on vivoit sans pudeur, chacun se ruinoit & vivoit avec toute sorte de bassesse & de mauvaise foy pour avoir de quoi soutenir les folles dépenses. J'étois Censeur, j'avois acquis de l'autorité par ma vieillesse, & par ma vertu, pouvois-je me taire?

S. Mais pourquoy être encore Délateur universel à quatre-vingt dix ans? c'est un beau métier à cet âge.

C. C'est le métier d'un homme qui n'a rien perdu de sa vigueur ni de son zèle pour la République, & qui se sacrifie pour l'amour d'elle à la haine des Grands, qui veulent être impunément dans le désordre.

S. Mais tu as été accusé aussi souvent que tu as accusé les autres; il me semble que tu l'as été jusqu'à soixante & dix fois, & jusqu'à l'âge de quatre-vingt ans.

C. Il est vrai, & je m'en glorifie, il n'étoit pas possible que les méchans ne fissent pas des calomnies & une guerre continuelle à un homme qui ne leur a jamais pardonné.

S. Ce ne fut pas sans peine que tu te défendis contre les dernières accusations.

C. Je l'avoue, faut-il s'en étonner? il est bien mal-aisé de rendre compte de toute sa vie devant des hommes d'un autre siècle que celui où l'on a vécu; j'étois un pauvre vieil-

lard exposé aux insultes de la jeunesse, qui croyoit que je radotois, & qui comptoit pour des fables ce que j'avois fait autrefois : quand je les leur racontois, ils ne faisoient que bailler & que se moquer de moi, comme d'un homme qui se loüoit sans cesse.

S. Ils n'avoient pas grand tort : mais enfin pourquoi aimois-tu tant à reprendre les autres ? tu étois comme un chien qui aboye contre tous les passans.

C. J'ai trouvé toute ma vie que j'apprenois beaucoup plus des foux que des sages ; les sages ne le font qu'à demi, & ne donnent que de foibles leçons ; mais les foux sont bien plus foux ; il n'y a qu'à les voir pour sçavoir comment il ne faut pas faire.

S. J'en conviens, mais toi qui étois si sage, pourquoi étois-tu d'abord si ennemi des Grecs, & dans la suite pourquoi pris-tu tant de peine dans ta vieillesse pour apprendre leur langue ?

C. C'est que je croyois que les Grecs nous communiqueroient bien plus leurs arts que leur sagesse, & leurs mœurs dissoluës que leurs sciences. Je n'aimois point tous ces joüeurs d'instrumens, ces Musiciens, ces Poëtes, ces Peintres, ces Sculpteurs, tout cela ne sert qu'à la curiosité & à une vie voluptueuse : je trouvois qu'il faloit mieux garder nôtre simplicité rustique, nôtre vie pauvre & laborieuse dans l'agriculture : être plus grossier & mieux vivre, moins discourir sur la vertu, & la pratiquer davantage.

S. Pourquoi donc appris-tu le Grec !

C. A la fin je me laissai enchanter par les Syrenes comme les autres , je prêtai l'oreille aux Muses Grecques ; mais je crains bien que tous les petits Sophistes Grecs qui viennent affamez à Rome pour faire fortune , acheveront de corrompre les mœurs Romaines.

S. Ce n'est pas sans sujet que tu le crains ; mais tu aurois dû craindre de corrompre les mœurs Romaines par ton avarice.

C. Moi avare ! j'étois bon ménager , je ne voulois laisser rien perdre , je ne dépensois que trop.

R. O , voilà le langage de l'avarice , qui croit toujours être prodigue.

S. N'est-il pas honteux que tu n'ayes abandonné l'agriculture que pour te jeter dans l'avarice la plus infame. Tu ne trouvois pas sur tes vieux jours , à ce que j'ai ouï dire , que les terres & les troupeaux apportassent assez de revenu , tu devins usurier ? est-ce-là le métier d'un Censeur qui veut reformer la Ville ? qu'as-tu à répondre ?

R. Tu n'oses parler ; & je vois bien que tu es coupable. Voici une cause assez difficile à juger , il faut , mon pauvre Caton , te punir & te récompenser tout ensemble , tu m'embarrasse fort. Voici ma décision. Je suis touché de tes vertus & de tes grandes actions pour la République ; mais aussi quelle apparence de mettre un usurier dans les Champs Elisées ? Ce feroit un trop grand scandale , tu demeureras donc , s'il te plaît , à la porte ; mais ta conso-

lation sera d'empêcher les autres d'y entrer; tu contrôleras tous ceux qui se présenteront, tu seras Censeur ici bas comme tu l'étois à Rome, tu auras pour menus plaisirs toutes les vertus du genre humain à critiquer: je te livre Lucius-Scipion & Lucius-Quintus, & tous les autres, pour répandre sur eux ta bile, tu pourras même l'exercer sur tous les autres morts qui viendront en foule de tout l'Univers, Citoyens Romains, grands Capitaines, Rois barbares, Tyrans des Nations, tous seront soumis à ton chagrin & à ta satire. Mais prends garde à Lucius-Scipion: car je l'établis pour te censurer à son tour impitoyablement. Tiens, voilà de l'argent pour en prêter à tous les morts qui n'en auront point dans la bourse pour passer dans la barque de Caron: Si tu prêtes à quelqu'un à usure, Lucius ne manquera pas de m'en avertir, & je te punirai comme le plus infame voleur.

DIALOGUE III.

*Le Cardinal de Richelieu, & le
Cardinal Mazarin.*

R. **H**E! vous voilà, Seigneur Jules, on dit que vous avez gouverné la France après moi, comment avez-vous fait? Avez-vous achevé de réunir toute l'Europe contre la Maison d'Autriche? Avez-vous renversé le

parti Huguenot que j'avois affoibli ? Enfin avez-vous achevé d'abaïsser les Grands ?

M. Vous aviez commencé tout cela , mais j'ai bien eu d'autres choses à démêler , il m'a falu soutenir une Régence orageuse.

R. Le Roy inappliqué & jaloux du Ministre même qui le sert , donne bien plus d'embarras dans le cabinet , que la foiblesse & la confusion d'une Régence. Vous aviez une Reine assez ferme , & sous laquelle on pouvoit plusfacilement mener lesaffaires, que sous un Roy épineux, qui étoit toujours aigri contre moy par quelque favori naissant. Un tel Prince ne gouverne ni ne laisse gouverner : il faut le servir malgré luy, & on ne le fait qu'en s'exposant chaque jour à perir : ma vie a été malheureuse par celuy de qui je tenois toute mon autorité : vous sçavez que de tous les Rois qui traverserent le siège de la Rochelle, le Roy mon maître fut celuy qui me donna plus de peine : je n'ay pas laissé de donner le coup mortel au parti Huguenot , qui avoit tant de places de sûreté , & tant de Chefs redoutables ; j'ay porté la Guerre jusques dans le sein de la Maison d'Autriche ; on n'oubliera jamais la révolte de la Catalogne, le secret impénétrable avec lequel le Portugal s'est préparé à secouer le joug injuste des Espagnols ; la Hollande soutenue par nôtre Alliance , par une longue Guerre contre la même Puissance ; tous les Alliez du Nord, del' Empire & de l'I-

ralie, attachez à moi personnellement comme à un homme incapable de leur manquer; enfin au dedans de l'Etat les Grands rangez à leur devoir, je les avois trouvez intraitables, se faisant honneur de cabaler sans cesse contre tous ceux à qui le Roy confioit toute son autorité; & ne croyant devoir obéir au Roy même qu'autant qu'il les engageoit en flatant leur ambition, & en leur donnant par leur gouvernement un pouvoir sans bornes.

M. Pour moi, j'étois un étranger, tout étoit contre moy, je n'avois de ressource que dans mon industrie: j'ai commencé par m'insinuer dans l'esprit de la Reine; j'ay sçu écarter les gens qui avoient sa confiance, je me suis défendu contre les cabales des Courtisans, contre le Parlement déchaîné, contre un parti animé par un Cardinal audacieux & jaloux de ma fortune; enfin contre un Prince qui se couvroit tous les ans de nouveaux lauriers, & qui n'employoit la réputation de ses Victoires, qu'à me perdre avec plus d'autorité. J'ay dissipé tant d'ennemis; deux fois chassé du Royaume, j'y suis rentré deux fois triomphant: pendant mon absence même, c'étoit moi qui gouvernoit l'Etat. J'ay poussé jusqu'à Rome le Cardinal de Rets. J'ai réduit le Prince de Condé à se sauver en Flandres. Enfin, j'ai conclu une Paix glorieuse, & j'ay laissé en mourant un jeune Roi en état de donner la loi à toute l'Europe.

Tout cela s'est fait par mon genie fertile en expediens , par la souplesse dans mes negociations , & par l'art que j'avois de tenir toujours les hommes dans quelque nouvelle esperance ; remarquez que je n'ai pas répandu une seule goutte de sang.

R. Vous n'aviez garde d'en répandre , car vous étiez trop foible & trop timide.

M. Timide ! Eh ! n'ai-je pas fait mettre les trois Princes à Vincennes ? Monsieur le Prince eut tout le tems de s'ennuyer dans sa prison.

R. Je parie que vous n'osiez le rétenir en prison, ni le délivrer, & que vôtre embarras fut la cause de la longueur de sa prison. Mais venons au fait. Pour moi j'ai répandu du sang , il l'a falu pour abaisser l'orgueil des Grands toujours prêts à se soulever : il n'est pas étonnant qu'un homme qui a laissé tous les Courtisans & tous les Officiers d'armée, reprendre leur ancienne hauteur , n'ait fait mourir personne dans un Gouvernement si foible.

M. Un Gouvernement n'est point foible quand il mène ses affaires au but par souplesse sans cruauté. Il vaut mieux être Renard , que Lion ou Tygre.

R. Ce n'est point cruauté que punir des coupables, dont le mauvais exemple en produiroit l'impunité, attirant sans cesse des Guerres civiles; elle eût aneanti l'autorité du Roi, eût miné l'Etat , & coûté le sang de je ne sçai combien de milliers d'hommes; au lieu que j'ai rétabli la

paix & l'autorité, en sacrifiant un petit nombre de têtes coupables. D'ailleurs je n'ai jamais eu d'autres ennemis que ceux de l'Etat.

M. Mais vous pensiez être l'Etat en personne ; vous supposiez qu'on ne pouvoit être bon François sans être à vos gages.

R. Avez-vous épargné le premier Prince du Sang, quand vous l'avez vû contraire à vos intérêts ? pour être bien à la Cour ne falloit-il pas être Mazarin ? Je n'ai jamais poussé plus loin que vous les soupçons & la défiance ; nous servions tous deux l'Etat , & en le servant nous voulions tout gouverner. Vous tâchiez de vaincre vos ennemis par la ruse & par un lâche artifice. Pour moi j'ai abatu les miens à force ouverte , j'ai crû de bonne foi qu'ils ne tâchoient à me perdre que pour jeter encore une fois la France dans des calamitez & dans la confusion d'où je venois de la tirer avec tant de peine. Mais enfin j'ai tenu ma parole, j'ai été ami & ennemi de bonne foi, j'ai soutenu l'autorité de mon Maître avec courage & dignité, il n'a tenu qu'à ceux que j'ai poussés à bout, d'être comblez de graces, j'ai fait toutes sortes d'avances vers eux. J'ai aimé, j'ai cherché le merite dès que je l'ai reconnu. Je voulois seulement qu'ils ne traversassent pas mon Gouvernement , que je croyois nécessaire au Gouvernement de la France : s'ils eussent voulu servir leur Roi selon leurs talens sous mes ordres, ils eussent été mes amis.

M. Dites plutôt vos Valets ; des Valets bien

payez à la verité ; mais il falloit s'accommoder d'un Maître jaloux , imperieux , implacable sur tout ce qui bleffoit sa jalousie.

R. Hé bien ! quand j'aurois été trop jaloux & trop imperieux , c'est un grand défaut , il est vrai ; mais combien avois-je de qualitez qui marquent un genie étendu & une ame élevée. Pour vous , Seigneur Jules , vous n'avez montré que de la finesse & de l'avarice ; vous avez bien fait pis aux François que de répandre leur sang , vous avez corrompu le fond de leurs mœurs , vous avez rendu la probité gauloise & ridicule. Je n'avois réprimé que l'insolence des Grands , vous avez abattu leur courage , dégradé la Noblesse , confondu toutes les conditions , rendu toutes les graces venales ; vous craigniez le merite ; on ne s'insinuoit auprès de vous qu'en montrant un caractere d'esprit bas , souple , & capable de mauvaises intrigues : vous n'aviez jamais eu la vraie connoissance des hommes ; vous ne pouviez rien croire que le mal , & tout le reste n'étoit pour vous qu'une belle fable : il ne vous falloit que des esprits fourbes , qui trompassent ceux avec qui vous aviez besoin de négocier , ou des trafiquans qui vous fissent argent de tout ; aussi vôtre nom demeure avili & odieux : au contraire , on m'assure que le mien croît tous les jours en gloire dans la Nation Françoisé.

M. Vous aviez les inclinations plus nobles que moi , un peu plus de hauteur & de fierté ; mais vous aviez je ne sçai quoi de vain & de fou. Pour moi j'ay évité cette grandeur de travers comme une vanité ridicule ; toujours des Poëtes , des Orateurs , des Comédiens : vous étiez vous-même Orateur , Poëte , rival de Corneille ; vous faisiez des Livres de dévotion , sans être dévor ; faire le Galant , exceller en tout genre ; vous avaliez l'encens de tous les Auteurs. Y a-t-il en Sorbonne , une porte , un panneau de vôtre , où vous n'avez fait mettre vos armes ?

R. Vôtre satire est assez piquante , mais elle n'est pas sans fondement. Je vois bien que la bonne gloire devoit faire fuir certains honneurs que la grossiere vanité cherche , & qu'on se deshonne à force de vouloir être trop honoré : mais enfin , j'aimois les lettres , j'ai excité l'émulation pour les rétablir ; pour vous , vous n'avez jamais eu aucune attention à l'Eglise , ni aux lettres , ni aux arts , ni à la vertu : faut-il s'étonner qu'une conduite si odieuse ait soulevé tous les Grands de l'Etat & tous les honnêtes gens contre un étranger ?

M. Vous ne parlez que de vôtre magnanimité chimérique ; mais pour bien gouverner un Etat , il n'est question ni de générosité , ni de bonne foy , ni de bonté de cœur ; il est question d'un esprit fécond en expe-

diens, qui soit impenetrable dans ses desseins, qui ne donne rien à ses passions ; mais tout à l'intrêrêt, qui ne s'épuise jamais en ressourcés pour vaincre les difficultez.

R. La vraie habileté consiste à n'avoir jamais besoin de tromper, & à réussir toujours par des moyens honnêtes ; ce n'est que par foiblesse & faute de connoître le droit chemin, qu'on prend des sentiers détournez, & qu'on a recours à la ruse. La vraye habileté consiste à ne s'occuper point de tant d'expediens, mais à choisir d'abord par une vûë nette & précise celui qui est le meilleur, en le comparant aux autres ; cette fertilité d'expediens vient moins d'étendue & de force de genie, que de défaut de force & de justesse pour sçavoir choisir. La vraye habileté consiste à comprendre, qu'à la longue la plus grande de toutes les ressourcés dans les affaires, est la reputation universelle de probité : vous êtes toujours en danger, quand vous ne pouvez mettre dans vos intrêts que des dupes ou des fripons ; mais quand on compte sur vôtre probité, les bons & les méchans même se fient à vous, vos ennemis vous craignent bien, & vos amis vous aiment. De même, pour vous, avec tous vos personnages de Prothée, vous n'avez sçû vous faire ni aimer ni estimer, ni craindre : j'avouë que vous étiez un grand Comedien, mais vous n'étiez pas un grand homme.

M. Vous parlez de moi comme si j'avois

été un homme sans cœur ; j'ai montré en Espagne que je ne craignois point la mort : on l'a encore vû dans les perils où j'ai été exposé pendant les guerres civiles de France. Pour vous on sçavoit que vous aviez peur de votre ombre, & que vous pensiez toujours voir sous votre lit quelque assassin prêt à vous poignarder : mais il faut croire que vous n'aviez des terreurs paniques que dans certaines heures.

R. Tournez-moi en ridicule tant qu'il vous plaira, pour moi je vous ferai toujours justice sur vos qualitez. Vous ne manquez pas de valeur à la guerre, mais vous manquez de courage, de fermeté & de grandeur dans les affaires. Vous n'étiez souple que par foiblesse, & faute d'avoir dans l'esprit des principes fixes, vous n'osiez résister en face : c'est ce qui vous faisoit promettre trop facilement, & éluder ensuite vos paroles, par cent défaites captieuses : ces défaites étoient pourtant grossières & inutiles ; elles ne vous mettoient à couvert qu'à cause que vous aviez l'autorité ; & un honnête homme auroit mieux aimé que vous lui eussiez dit nettement : j'ai eu tort de vous promettre, & je me vois dans l'impuissance d'exécuter ce que je vous ai promis, que d'éprouver vos manquemens de paroles, & des pantalonades, pour vous joüir des malheureux. C'est peu que d'être brave dans un combat, si on est foible dans la conversation. Beaucoup de Princes capables de mourir avec gloire se

sont deshonoréz comme les derniers des hommes par leur molesse dans leurs affaires journalieres.

M. Il est bien aisé de parler ainsi ; mais quand on a tant de geas à contenter , on les amuse comme l'on peut : on n'a pas assez de graces pour en donner à tous ; chacun d'eux est bien loin de se faire justice ; n'ayant pas autre chose à leur donner , il faut bien au moins leur laisser de vaines esperances.

R. Je conviens qu'il faut laisser esperer beaucoup de gens , ce n'est pas les tromper : car chacun en son rang peut trouver sa récompense ; & s'avancer même en certaines occasions au delà de ce qu'on auroit crû : pour les esperances disproportionnées & ridicules , s'ils les prennent, tant pis pour eux, ce n'est pas vous qui les trompez , ils se trompent eux-mêmes , & ne peuvent s'en prendre qu'à leur propre folie : mais leur donner dans la chambre des esperances , dont vous riez dans le cabinet , c'est ce qui est indigne d'un honnête homme , & pernicieux à la réputation des affaires. Pour moi j'ai soutenu & agrandi l'autorité du Roy , sans recourir à de si miserables moyens. Le fait est convaincant , & vous disputez contre un homme qui est un exemple décisif contre vos maximes.

F I N.



2.

**La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance**

**The
University
Date**

--	--	--



